Cécile de Jong Van Beek en Donk

L'INÉVITABLE RÉPARATION
(Hilda van Suylenburg)



Traduction : M. Lucas

1910

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Cécile de Jong
van Beek en Donk

L'INÉVITABLE RÉPARATION

Hilda van Suylenburg

traduction : M. Lucas

1910

bibliothèque numérique romande

ebooks-bnr.com

I

Hilda venait d'arriver. Pendant la dernière étape de son voyage, entre Utrecht et La Haye, elle avait été seule dans son compartiment, seule avec l'impression de plus en plus nette d'aller vers une vie nouvelle. Elle était restée dans son coin, lasse et pensive, regardant si fixement au dehors qu'elle avait eu bientôt l'impression que le train ne marchait plus et que les paysages défilaient rapidement devant elle.

En entrant en gare, la crainte de l'inconnu l'avait saisie, et quand elle eut constaté que personne, si ce n'est un laquais en livrée, ne l'attendait sur le quai, elle eut conscience de sa solitude, et un vertige d'angoisse et de nostalgie s'empara d'elle.

Fatiguée, dans cet état de prostration qui suit les longues crises de larmes, elle s'installa dans la voiture capitonnée de satin dont le reflet brillant faisait paraître plus terne encore ses vêtements de deuil. Elle baissa la glace. Le bois s'étendait là, admirable, teinté de rouge, de vert et d'or.

Mais c'est à peine si Hilda vit tout cela. La splendeur automnale de La Haye, qui devait frapper à cette heure tous ceux qui quittaient la gare, ne parvenait pas à la tirer de sa torpeur. Au contraire, la fête autour d'elle ne faisait qu'augmenter son angoisse.

Enfin l'équipage s'arrêta devant une des plus grandes maisons du Nassau-Plein. Hilda suivit en silence le domestique qui la conduisit au salon par une enfilade de corridors et d'escaliers couverts de tapis épais.

Là seulement elle revint à elle, avec l'impression de sortir d'un rêve. Les mornes méditations dans le train, qui avaient suivi une nuit

de larmes, lui avaient valu quelques instants d'engourdissement ; maintenant elle retrouvait la netteté habituelle de sa pensée. Elle regarda autour d'elle et s'aperçut que c'était l'impression pénible de ce grand salon meublé sans goût, mais avec le plus grand luxe, qui l'avait subitement tirée de sa torpeur.

Ses regards allèrent des tentures de soie jaune aux dorures des meubles recouverts de velours rouge, et ce fut devant ses yeux comme un brouillard de pourpre et d'or.

Cependant elle sentait les chauds rayons du soleil, qui, à peine tamisés par la guipure des rideaux, entraient et inondaient toute la pièce d'un flot de lumière.

Machinalement son regard suivit un de ces rayons qui, à travers un nuage tremblant de poussière dorée, venait se jouer sur la pendule ornée d'un gros négrillon de bronze habillé d'or, et se fixait sur son bonnet. Ce reflet donnait un semblant de vie au visage brun de l'en-

fant dont les yeux devinrent provocants. Inquiète, elle détourna la tête. Bien des années après, elle retrouva souvent cette même impression d'inquiétude quand, à l'heure où le rayon jaune faisait scintiller les dorures du négrillon, elle entrait dans ce salon.

Les couleurs et les sons ont leur langage propre. Ici cette pièce pleine d'or et de pourpre, ce somptueux manque de goût, les yeux impertinents du nègre révélaient un monde de vanité banale, un néant.

Hilda toujours debout au milieu du salon sentait grandir en elle son inquiétude ; elle pensait : « C'est là désormais ma demeure ? » Et quand elle rencontra son regard dans la grande glace au-dessus de la cheminée, son image, entourée de tout cet or, lui semblait presque celle d'une inconnue.

Ses yeux cerclés de noir semblaient immenses, ils dévoraient tout le visage, et l'on eût dit que le rose pâle des joues, le front, le voile

de crêpe du chapeau n'étaient là que pour servir de cadre à ces grands yeux interrogateurs.

La porte s'ouvrit, et une dame élégante d'un certain âge s'avança vers la jeune fille, les mains tendues. Elle avait sur les lèvres ces phrases de bienvenue qui peuvent plaire au visiteur banal mais qui donnent une impression de courant d'air froid, là où l'on s'attendait à une parole affectueuse.

Hilda surmonta sa première déception, et embrassa gentiment sa tante, qui était l'unique sœur de son père, et lui avait bien aimablement offert l'hospitalité après que Hilda fût restée seule.

— Assieds-toi, ma chère enfant, et raconte-moi ton voyage, dit M^me^ van Starren. J'espère que tu n'as pas été froissée en ne trouvant personne de nous à la gare ? Ton oncle assiste à une réunion, Édouard, comme tu le sais, voyage dans le midi, moi, je n'ose pas, avec le vent qu'il fait, m'exposer aux courants d'air, et

mes filles n'ont pu refuser d'aller à une vente de charité.

Hilda sourit.

— Mais non, j'eusse été désolée de vous occasionner le moindre dérangement. Comment va ta santé ces derniers temps ? Un peu mieux ?

— Cela va à peu près bien, la cure d'Ems m'a été salutaire, mais il faut que je me ménage encore.

Elles se turent un instant en s'observant mutuellement avec des regards aigus.

— Tu es un peu pâle, reprit sa tante. Tu as eu bien chaud pendant la route ?

— Oui, assez, répondit la jeune fille, sans trop savoir ce qu'elle disait. Elle était triste de ne trouver aucune ressemblance entre sa tante et son père ; ce regard vague et instable, ces mains molles qui jouaient sans cesse avec un

petit mouchoir de dentelle, lui donnaient une sensation de malaise.

— As-tu apporté d'autres bagages en plus des deux malles qui sont arrivées hier ?

— Pas grand-chose, ma tante. Je n'avais guère besoin de toilette à Suylenbourg, et je compte un peu sur toi pour me guider dans les achats que je devrai faire ici.

— Avec plaisir, mon enfant ; mes filles s'occupent justement de leurs toilettes d'hiver. Tu quittes le deuil, je pense ?

Hilda rougit.

— Je n'en avais pas l'intention, mais si tu le désires…

— Oui, l'hiver promet d'être assez brillant, et dans notre maison, tu ne pourrais pas te tenir à l'écart. Du reste, je suis sûre que la vie mondaine te plaira. Tu n'es jamais allée dans le monde, n'est-ce pas ?

— Non, jamais.

— Je m'en doutais, cela n'allait guère à ton père. Quel âge as-tu ?

La question posée avec condescendance ressemblait presque à un reproche.

— Vingt et un ans, répondit la jeune fille timidement ; elle avait la sensation tout à coup qu'on la trouverait bien arriérée pour son âge.

Mme van Starren l'observait de ses yeux froids et méfiants.

Elle n'avait jamais compris son frère, et les âmes étroites comme la sienne trouvent ridicules ce qu'elles ne comprennent pas. Dans sa jeunesse, elle l'avait méprisé à cause de son caractère un peu triste dont elle avait été incapable de sentir la profondeur. Son mariage d'amour et le deuil inconsolable du veuf lui avaient paru absurdes. Les êtres comme elle trouvent exagéré tout sentiment très fort. Mais c'était surtout sa façon d'élever Hilda, qui l'avait choquée. Son frère avait vécu loin d'elle, à l'étranger ; mais les nouvelles qui lui étaient

parvenues sur l'éducation de sa nièce avaient suffi à l'agacer ou – à ses rares moments d'attendrissement – à la remplir de pitié pour « cette pauvre petite ».

Une jeune fille qui savait le grec et le latin, mais qui n'avait jamais dansé, qui causait art dans leur langue, avec des Italiens ou des Espagnols, mais n'avait assisté à aucun bal dans la bonne société ; et qui peut-être n'avait jamais touché à une broderie, une telle jeune fille ne pouvait être qu'un monstre… Maintenant elle regardait avec un étonnement grandissant la jeune et charmante personne en face d'elle.

La grâce, l'élégance de sa tournure, le brillant de ses cheveux châtain doré, ne paraissaient pas avoir été compromis par son éducation demi-garçonnière, par l'équitation et les folles courses en compagnie de grands chiens, par les vêtements trop larges qu'elle avait portés et par la science qu'elle avait puisée dans les livres.

« Elle a bien plus de charme que je ne croyais, se dit Mme van Starren, elle est vraiment présentable, et je suis ravie de ce qu'elle n'ait pas trop l'air d'une émancipée. »

À ce moment une voiture s'arrêta devant la maison.

— Ce sont mes filles.

Heureuse de voir se terminer ce pénible tête-à-tête, Hilda alla à la fenêtre pour voir ses cousines descendre de voiture. Une immense nostalgie l'envahit. Ô ! sa paisible vie, là-bas à la campagne…

La porte s'ouvrit, et deux jeunes filles vinrent à elle avec une vivacité nerveuse qui l'impressionna désagréablement. Un seul mot de vraie sympathie lui eût fait tant de bien ! Mal à l'aise, elles riaient et parlaient en même temps et avec trop d'exubérance Hilda se sentit devenir gauche.

— Ton voyage ? Pas trop de chaleur ? À la vente de charité la température était atroce ! Mais très intéressante tout de même, cette vente. À propos, maman, tu te souviens de cet écran en soie, brodé d'argent ? Figure-toi que Tillie van Heemeren a fini par l'acheter cinquante francs ! Ce que nous avons ri ! Tu ne peux t'en faire une idée !…

Et Corry parlait, parlait toujours, vite, en l'air, rien que pour dire quelque chose, et personne n'y comprenait rien. Peut-être ne comprenait-elle pas elle-même. Mais tout en parlant, ses yeux examinaient froidement sa cousine, de la tête aux pieds. Il y a de l'hostilité dans le regard que certaines femmes lancent à toute nouvelle venue, pour saisir du premier coup ce qu'elles ont à craindre d'elle dans le grand tournoi des succès féminins.

— As-tu eu beaucoup de chagrin de quitter la campagne et ta vieille gouvernante ? Comment s'appelle-t-elle donc ? M^lle^ Betje…

non ?… Tu l'aimais comme un vieux meuble de famille, n'est-ce pas ?…

Eugénie parlait en riant, sans se douter du mal qu'elle faisait à Hilda. Celle-ci s'efforça de sourire sentant que des larmes eussent été ridicules dans ce milieu.

Eugénie était l'aînée de ses cousines. Très élégante, très aristocratique avec sa petite tête fine, son teint de camée, ses yeux bleus et ses boucles blondes, elle rappelait les délicieuses miniatures du XVIIIe siècle. Mais dès que tombait son excitation nerveuse qui donnait une illusion d'énergie, on voyait en elle une grande lassitude qui la faisait paraître plus âgée qu'elle n'était en réalité.

Corry, au contraire, après cinq hivers de bals et de fêtes, avait toute la fraîcheur d'une petite pensionnaire. Elle avait d'épais cheveux châtain clair, de petites dents très blanches, des joues roses et des yeux bleus au regard en-

fantin. Sa forte constitution n'avait pas souffert de la vie mondaine très agitée qu'elle menait.

— Enfants, dit Mme van Starren, il est presque six heures ; allons nous habiller pour le dîner. Veux-tu conduire la cousine à sa chambre, Eugénie ?

Quand elles montèrent ensemble au premier étage, Corry lui demanda curieusement :

— Hilda, dis, qu'as-tu dans les malles qui sont arrivées hier ? Elles sont lourdes à faire croire que tu as découvert des mines d'or à Suylenbourg et que tu en apportes tout le minerai !

— Oui, l'une surtout est un peu lourde. Elle contient mes livres dont je n'ai pu me séparer.

— À merveille, haleta Eugénie, complètement essoufflée par la montée.

— Ces grandes malles sont-elles vraiment toutes pleines de livres ? dit Corry, amusée ; puis elle ajouta gentiment : Si tu aimes tant à

lire, tu trouveras beaucoup de livres ici, Eugénie est une dévoreuse de romans. Seulement nous n'avons presque jamais le temps de lire, n'est-ce pas, Eugénie ?

Celle-ci ne put répondre, elle était là, appuyée au mur, les tempes battantes, essayant de reprendre haleine. Hilda, inquiète, regardait cette petite figure pâle, mais Corry la rassura d'un ton léger :

— Ce n'est rien, un peu d'anémie. Elle s'est trop fatiguée, ces derniers temps, au tennis.

— Voici ta chambre ! dit Eugénie, enfin remise. Nous habitons juste au-dessous de toi, Corry et moi. Si ça te dit de descendre chez nous, avant le dîner, tu nous feras plaisir.

— Mais auparavant il faut qu'elle voie ce que lui a envoyé M^me^ van Rozenhagen ce matin, reprit Corry vivement, en indiquant un petit paquet sur la table.

Et pendant que Hilda dépliait le papier, Corry se penchait sur son épaule. Un petit livre, relié en noir apparut, c'était un « Nouveau-Testament » vieux et usé, accompagné d'une lettre :

« Ma chère Hilda,

« Je désire te souhaiter la bienvenue à La Haye en t'envoyant ce petit volume qui appartenait à ta chère mère et que ton père m'a donné en souvenir d'elle. Puisse-t-il te soutenir dans les heures de luttes qui ne manqueront pas à ta jeune existence. J'espère bientôt te voir chez moi.

« Ta vieille amie,

« U. CRANZ VAN ROZENHAGEN. »

— Tiens, fit Corry déçue, je ne savais pas Mme Cranz si pieuse !

Hilda ne put répondre. Le chagrin de ces derniers jours avait tendu ses nerfs à l'excès.

Tout à coup elle les sentit fléchir ; les paroles de la vieille dame l'avaient touchée, elle en fut ébranlée et lentement de grosses larmes tombèrent sur la lettre.

Corry l'avait vu, et comme elle n'aimait pas les gens qui pleurent, elle se relira sans bruit, entraînant Eugénie.

Quand la jeune fille se trouva abandonnée dans sa chambre, avec le vieux petit livre, et ses grandes malles pleines de bons amis, elle se sentit moins seule qu'un instant auparavant en compagnie de ses joyeuses cousines.

Hilda n'avait pas connu sa mère. Celle-ci était morte en la mettant au monde, comme si elle lui avait transmis tout ce qu'elle possédait de force vitale. La jeune fille grandit auprès de son père, le vieux baron de Suylenbourg, dans leur silencieux château en Brabant, au milieu des forêts de pins odorants et des landes rousses. Dans ces vastes plaines remplies de sons mystérieux et de splendides couleurs, Hil-

da avait appris beaucoup de choses que la plupart des gens ignorent.

À part les quelques leçons particulières qu'elle avait prises dans la petite ville voisine, son éducation avait été entièrement dirigée par son père. Celui-ci, dans sa jeunesse, avait embrassé la carrière diplomatique, mais après son mariage, contracté alors qu'il avait passé la quarantaine, il s'était retiré dans ses propriétés de Suylenbourg, et depuis la mort de sa jeune femme ne s'était plus occupé que de ses devoirs de gentilhomme campagnard, de ses études favorites d'histoire et d'économie politique et de sa petite fille qui n'avait plus de mère.

L'enfance de Hilda avait été très heureuse. Mais cette vie de solitude, où elle avait vécu avec son père jusqu'à sa seizième année, avait fait naître en elle un mélange bizarre de connaissances profondes et d'ingénuités extrêmes, de naïves illusions et de pensées fortes

et claires, d'un brûlant enthousiasme pour tout ce qui est grand, et d'une ignorance totale de la vie réelle.

Son père comprit que cette vie retirée, qu'il aimait, lui, ne pouvait suffire à une jeune fille. Que faire ? La laisser aller dans le monde, la conduire dans la société étroite et superficielle de la ville de province voisine ? Cela lui semblait impossible, et il pouvait encore moins se résoudre à l'envoyer à sa sœur, Mme van Starren, qui menait à La Haye une vie des plus mondaines, des plus insignifiantes. Alors il prit une grande décision, renonça à son existence calme et, pendant quatre ans, voyagea avec sa fille. Ils allèrent à Paris et à Londres, à Rome, à Berlin et à Constantinople, à Athènes et à Stockholm, au Caire et aux États-Unis, et partout ils amassèrent des trésors de savoir et de jouissance, d'amour et d'admiration pour toutes les beautés. Puis, le désir de passer un été bien tranquille chez eux, avait ramené les

deux voyageurs à Suylenbourg, et là le père de Hilda était mort subitement.

Elle resta seule, très seule, tremblant du froid de la solitude ! Les uniques parents qui lui restaient, son oncle, sa tante et leurs trois enfants, elle les connaissait à peine et savait que son père les avait plutôt évités. Si seulement elle avait pu continuer à vivre tranquillement dans son château, avec M^lle^ Betje, la vieille gouvernante, qui avait connu sa mère, avec son grand chien, son cheval de selle et ses livres ; si seulement elle avait pu passer sa vie à garnir de fleurs les deux tombes solitaires au fond du parc, rêvant d'une vie plus belle que la réalité, elle se fût trouvée heureuse ! Mais M. van Starren, son tuteur, n'avait pu comprendre ce désir et avait insisté pour qu'elle vînt, au moins provisoirement, chez lui, à La Haye. La seule concession obtenue était qu'on lui permît d'achever son année de deuil à la campagne.

Mais voici l'année écoulée, et Hilda avait dû se résigner à partir. Pendant les dernières semaines, en pensant à l'inconnu qui l'attendait, et sentant en elle l'ardente curiosité qui pousse la jeunesse vers l'avenir, elle s'était fait violence pour refouler des pensées qui lui semblaient des infidélités envers ses chers morts. Désespérément elle s'était accrochée à ce deuil, qui n'était en harmonie, ni avec son âge, ni avec sa nature saine et vigoureuse. Puis, un jour, la réaction était venue, triomphant de la grande douleur qui l'avait ébranlée. Sur une feuille de papier échappée d'un volume d'Homère, le livre préféré de son père, elle avait lu les mots suivants :

« Le bonheur égoïste ne doit pas être le but de l'existence ; travailler, être utile, se sacrifier, rendre plus belle et plus précieuse la vie commune, c'est la loi éternelle qui doit régir la destinée de tout être pensant. »

C'étaient des paroles si simples, presque naïves. Oui ne connaissait pas cette vérité ? Mais, écrites de la main ferme et nette du cher disparu, ces quelques lignes lui avaient semblé une révélation. Longuement elle avait regardé le feuillet dans le vieux livre, et le souvenir précis lui était revenu d'un moment où son père, au cours d'un voyage en Grèce, lui avait pris la tête dans ses mains et lui avait dit avec tendresse : « Ma petite fille, emploie ces années-ci à croître et à mûrir, jouis d'elles pleinement. Mais n'oublie pas qu'un jour tu devras rendre en travail fécond toutes les beautés et toutes les joies que tu reçois à cette heure. »

Elle n'avait pas bien compris alors ; maintenant elle saisissait le sens de ce doux conseil et un violent désir de travailler s'éveilla en elle. Qu'avait-elle fait, en somme, pendant tous ces mois de deuil ? Il lui sembla avoir dormi toute cette année, bercée par son égoïste tristesse. Elle ne s'était même pas rendu compte du temps qui s'était écoulé depuis son malheur.

Oh oui, elle voulait secouer sa torpeur et donner un but à sa vie…

— Je veux, répéta-t-elle à haute voix. Je veux aller à La Haye et chercher à faire quelque chose.

Et une fois cette décision prise, elle avait senti renaître en elle son ancienne énergie.

Le chagrin de quitter Suylenbourg et la crainte de cette vie inconnue qui l'attendait ne la quittèrent pas, mais, plus qu'elle ne croyait elle-même, son courage s'était réveillé…

II

La première soirée s'était bien passée. Elle s'était efforcée d'être aimable et gaie, sans montrer la fatigue que lui causait ces conversations auxquelles elle n'était plus accoutumée, et sincèrement elle avait essayé de s'intéresser à ce milieu où elle allait vivre.

Hilda et Corry s'étant retirées, Eugénie resta seule avec ses parents.

— Quant à son chagrin, dit-elle, on dirait qu'elle l'a surmonté. D'après ses lettres, toujours si tristes, je l'aurais crue plus sentimentale.

— Ce qui m'ennuie, c'est que nous aurons fort à faire pour lui enlever ces idées extraordinaires que mon pauvre frère lui a inculquées, dit M^me^ van Starren. Pourtant elle me semble

assez intelligente pour comprendre qu'une foule de ces théories sur la fraternité, sur la liberté de la femme et sur l'obligation pour les jeunes filles de notre monde, de se rendre utiles, sont déplacées ici, et j'estime qu'elle les abandonnera d'elle-même. L'important, c'est qu'elle est vraiment gentille, et même assez jolie, ne trouves-tu pas, Henri ?

M. van Starren ne répondit pas et sifflota un air d'opérette ; il trouvait Hilda plus que jolie, et pleine de charme, mais il préféra ne pas donner son opinion.

Après une folle jeunesse trop prolongée, dont quelques histoires se racontaient encore entre hommes, il s'était marié sur le tard. Il était bon pour ses enfants, souvent même faible, mais il ne prenait aucune part à leur vie intime. Il n'y avait que son fils pour lequel il éprouvait un sentiment plus tendre. Celui-ci avait toujours été un enfant très bien portant, mais tout d'un coup il s'était mis à tous-

ser, et après un crachement de sang, on avait dû l'envoyer dans le Midi. Son père avait beaucoup souffert de ce coup inattendu. Peut-être ses craintes s'étaient-elles moins adressées à l'enfant qu'à l'héritier du nom. Quoi qu'il en soit, Édouard était le seul de ses enfants dont l'éducation l'intéressait, dont le sort lui tenait à cœur. Eugénie et Corry lui étaient parfaitement indifférentes, et leurs rapports furent pour Hilda une source inépuisable d'étonnements. En gens bien élevés, ils vivaient côte à côte, poliment, mais sans aucune intimité, et quand ils s'adressaient la parole, il y avait, chez les jeunes filles une légère nuance d'impatience dans la voix, chez le père une nuance plus prononcée d'ironie. Il avait conservé de ses anciennes aventures une opinion assez peu aimable sur la femme en général. Le credo qu'il aimait à étaler dans toutes les occasions ne variait guère : « Toutes les mêmes, mon cher, toutes pareilles, pas une seule sur laquelle on

puisse compter ; un mal, parfois charmant, j'en conviens, mais un mal quand même. »

— Une enfant extrêmement précoce pour son âge, reprit-il en riant, ne disait-elle pas tout à l'heure que des jeunes filles, préoccupées seulement de toilettes et d'amusements, n'étaient que des non-valeurs dans la collectivité ?

— Des bêtises, dit sa femme, ce sont là des idées de mon frère, que nous lui ferons bien passer !

M. van Starren eut un sourire moqueur :

— Évidemment, quelques robes de bal, quelques compliments, et les principes les plus « élevés » disparaissent d'une tête de jeune fille…

Les premières semaines de Hilda à La Haye passèrent rapidement. On montait à cheval, on faisait de la musique ; elle apprit à jouer au tennis, à faire de la bicyclette, alla à la plage, fit

des courses en ville, et elle eut une vraie joie à se composer de jolies toilettes.

On faisait des visites dans des salons somptueux, chez de vieilles dames qui parlaient beaucoup de leur santé et des mariages qui devaient se faire et des mariages qui devaient se rompre ; chez de jeunes femmes gracieuses avec lesquelles Corry et Eugénie bavardaient à n'en pas finir, discutant sur les qualités positives et négatives de leurs connaissances en général et de leurs couturières en particulier ; chez de pieuses dames, très humbles qui avaient fait peindre ou graver leur couronne sur tous les objets dont elles se servaient ; chez des jeunes filles anémiques qui racontaient des histoires scabreuses, bien étonnantes sur leurs lèvres pâles et délicates ; chez des gens joyeux, qui semblaient sautiller en riant à travers la vie, chez d'autres qui ne savaient que se plaindre, et chez d'autres encore qui se posaient en esthètes, parlant constamment d'art, mais qui semblaient tout ignorer du grand art

de faire quelque chose de beau de leur vie ; chez des gens dont le formalisme mondain faisait croire qu'il n'y avait plus en eux aucune vie intellectuelle ou affective, et enfin chez quelques exceptions sympathiques dont la distinction était vraie et les sentiments non truqués.

Tout cela n'enchantait pas Hilda, mais l'amusait et la distrayait. Cela faisait un tel contraste avec son enfance sérieuse et la solitude de son année de deuil à la campagne. Il était si nouveau pour elle, de rire et de jaser avec des jeunes filles de son âge, et aussi elle ne fut pas insensible à l'encens, aux compliments, et à la beauté des salles resplendissantes de lumière, de fleurs et de toilettes.

Cependant elle essaya, de temps en temps, de réagir.

— Je ne suis pourtant pas venue ici pour m'amuser, se dit-elle un matin. Depuis com-

bien de temps suis-je à La Haye ? Deux mois ! Il faut vraiment que je cherche un travail.

Elle pensa aux projets illusoires qu'elle avait faits les derniers mois à Suylenbourg, et soupira, car elle sentait que son enthousiasme avait beaucoup diminué et qu'il y avait du charme à vivre ainsi insouciante comme un papillon au soleil.

Elle était arrivée à La Haye, remplie d'un profond mépris pour toute cette vie frivole qu'elle y savait trouver, et elle s'était crue trop âgée et trop sérieuse pour y prendre plaisir. Il n'y a qu'à son âge qu'on peut se sentir aussi vieille et aussi triste. Et maintenant ? Tous ceux qui l'entouraient lui suggéraient sans cesse qu'il est naturel que les jeunes filles ne songent qu'au plaisir. Qu'avait-elle donc voulu faire ? Personne n'avait besoin d'elle, et aucune occupation ne l'attirait particulièrement. Pourquoi ne ferait-elle pas ce que faisaient toutes

les autres jeunes filles ? Plus tard elle verrait ce qu'elle pourrait entreprendre, plus tard…

C'est ce « plus tard » qui a doucement endormi tant d'énergies et paralysé tant de volontés.

Pourtant elle avait essayé plusieurs fois de parler sérieusement à sa tante et à ses cousines ; les résolutions prises à Suylenbourg avaient été trop sincères pour que sa nouvelle vie eût pu les lui faire oublier complètement. Mais tout le monde s'était moqué d'elle. Quand pour la première fois elle avait parlé bien timidement de « vouloir se rendre utile », l'ironie d'Eugénie avait passé sur elle comme un vent glacé, et Corry, dans un fou rire, l'avait appelée « petite ouvrière ». Non, vraiment, cette idée de vouloir travailler n'était bonne que pour des jeunes filles sans le sou.

Enfin M^me^ van Starren avait répondu catégoriquement :

— À notre époque on fait déjà beaucoup trop pour le peuple, cela le rend mécontent. Chacun doit rester dans sa sphère. Et où cela nous mènerait-il si toutes les jeunes filles, qui ont un nom et de la fortune, se faisaient gardes-malades ou visiteuses des pauvres ? En ce moment nous vivons sous le régime de l'exagération ; de mon temps personne ne pensait aux intérêts du peuple, et l'on était bien plus tranquille. Pourquoi vouloir vivre d'une autre façon que toutes les jeunes filles de son monde ? Il ne faudrait pas qu'elle se crût meilleure que les autres. Ce serait un orgueil dangereux…

Depuis ce sermon, Hilda n'avait plus effleuré la question, et même elle y avait fort peu pensé. Elle avait été entraînée par le Ilot des amusements, et les jours et les semaines avaient passé, lui laissant un souvenir chaotique de musique et de rires, de nappes blanches, de fleurs et d'argenterie, de diamants et d'uniformes chamarrés, de toilettes frou-

froutantes, et de paroles flatteuses qui l'avaient troublée.

Au début, Hilda n'avait pas eu beaucoup de succès, mais elle n'en avait guère souffert. Habituée, par de longues années de voyage, à contempler objectivement tout ce qu'elle rencontrait, elle n'avait demandé, pendant ces premiers temps, qu'à étudier tranquillement son nouvel entourage. Elle n'était pas la petite fille pour laquelle un bouquet ou un souper sont des questions vitales. Mais lorsque le succès était venu peu à peu, elle avait été assez jeune et coquette pour s'en réjouir de tout cœur. Quelques-uns l'avaient trouvée trop réservée, d'autres trop savante, mais finalement, tous avaient été conquis par la grâce et le charme de sa jeune beauté. Et de plus en plus elle avait joui de l'admiration qui l'enveloppait, parfois même elle s'était sentie toute grisée de ses triomphes mondains.

Il y eut, certes, des moments où la sensation lui vint que sous cette surface brillante se cachaient des abîmes de désillusion et de lassitude, mais elle ne s'y arrêta pas, et en riant, elle se laissa porter par les vagues berceuses de cette mer chatoyante.

On attendait, ce jour-là, du monde à dîner et selon l'habitude des gens qui ont beaucoup de temps à perdre, les trois cousines avaient passé tout l'après-midi à arranger les fleurs de la table.

— Venez, enfants, cria Mme van Starren, il est grand temps de vous habiller. Toi, Hilda, tu mettras ta robe vert d'eau, et Corry et Eugénie porteront leurs toilettes roses !

Hilda acquiesça de la tête. Aux ordres de ce genre elle obéissait toujours sans réfléchir. Qu'elle eût une robe rose ou verte, que lui importait ? Mais, cette fois, elle avait cru sentir dans la voix de sa tante une intonation qui l'avait impressionnée désagréablement. Les

femmes ont l'ouïe fine pour ces sortes de nuances. Et en montant l'escalier elle essaya de démêler la cause de cette dissonance presque imperceptible. Elle se rappela alors que peu de jours auparavant, le jeune von Goertzen, le riche secrétaire de la légation allemande lui avait dit devant sa tante : « Rien n'est plus adorable qu'une jolie femme en rose ! »

Hilda avait répondu par un sourire vague car sa robe était rose, mais le compliment lui avait paru vraiment un peu lourd. Et voici qu'elle se rappelait que sa tante avait écouté, un petit pli sec autour des lèvres, et soudain elle comprit ce que personne dans son entourage n'avait encore deviné, c'est que M^me^ van Starren désirait voir von Goertzen épouser Corry. N'était-il pas du nombre des invités, ce soir… et… n'avait-il pas sa place à côté de Corry ?… Hilda, amusée, se dit, qu'elle ferait bien, elle, de se tenir à l'écart.

Un instant sa découverte la divertit, puis elle fut prise de cette révolte qui s'emparait souvent d'elle les derniers temps. Comment, est-ce que M. Roselaar ne faisait pas la cour à Corry, depuis six mois ? Et n'était-il pas clair que les yeux de la jeune fille s'illuminaient lorsque le jeune avocat s'occupait d'elle ? Pourquoi alors von Goertzen ? C'est que von Goertzen était baron… et riche, alors que Roselaar ne possédait rien que son admirable intelligence… mais pourquoi alors lui avait-on fait tant d'avances ? Cela n'avait donc été qu'un jeu de la part de Corry ?

Hilda aimait beaucoup Roselaar. Le sachant très épris de Corry, elle l'avait traité, elle-même, un peu en frère, et il avait été du petit nombre d'hommes avec qui elle avait pu causer en toute liberté et sans banalité.

Lui qui, d'habitude, était de tous les dîners chez les van Starren, avait été oublié, ce soir. Pauvre garçon ! Son sort était-il décidé ?…

Mais aussi, pourquoi faut-il que des hommes supérieurs comme lui, s'éprennent toujours de poupées sans cœur comme Corry ? Pourquoi les hommes étaient-ils si naïfs de croire toujours qu'une jolie enveloppe doit nécessairement contenir une belle âme ?

D'un geste las, elle retira les épingles de ses cheveux, qui roulèrent en vagues brillantes sur ses épaules. Elle se sentit tout à coup très déprimée et se laissa tomber dans un fauteuil où elle resta immobile.

La porte s'ouvrit :

— Hilda, ma chérie, tu couds si bien, et Lisette est occupée à coiffer maman… Regarde, toute ma dentelle est décousue, comment faire ?

Eugénie était sur le seuil et tendait sa jupe d'un air suppliant. Comme elle était maigre et qu'elle paraissait vieille déjà à vingt-huit ans ! Ses cheveux qui attendaient le fer, tombaient sur ses yeux, et sous le visage légèrement pen-

ché de côté on voyait son cou maigre aux saillantes clavicules.

Hilda se mit à raccommoder la robe, et Eugénie s'assit sur la grande malle remplie de livres, qui tenait tout un coin de la chambre. De temps en temps un frisson secouait ses épaules nues.

— C'était bien la peine d'apporter tous ces livres ! Tu n'as même pas encore ouvert la malle, dit-elle, en tambourinant sur la caisse avec le talon de son soulier verni.

— Non, répondit Hilda, non, je n'en ai pas eu le temps encore, mais souvent l'envie me prend de travailler et de lire de nouveau. Au fond, la vie que je mène maintenant, m'abrutit. Je m'éparpille de tous les côtés, et souvent il me semble que mon vrai moi n'existe plus.

— Voilà une chose que je ne comprends pas !

— C’est pourtant vrai. Au début tout était nouveau pour moi, et amusant, mais à présent cette éternelle chasse aux distractions commence à me sembler bien monotone…

— Et tu dis cela au moment où tu commences à avoir du succès…

Eugénie s’interrompit, un peu gênée, ne sachant pas comment Hilda prendrait cette allusion à son début peu brillant. Puis voyant sa cousine continuer tranquillement à coudre, elle reprit :

— Tiens, avant-hier, n’as-tu pas dansé toute la nuit ? Et de nous trois, c’est toi qui as reçu le plus de fleurs. Non, vraiment, je ne te comprends pas. Au début tout t’amusait, alors que j’avais tant pitié de toi, et aujourd’hui que tu es fêtée… Seraient-ce tes vieilles théories de « vie utile » qui reprendraient le dessus ?

— Dis-moi sincèrement, Eugénie, crois-tu, que les succès mondains puissent satisfaire toutes nos aspirations ?

Eugénie sourit de ce sourire las et désenchanté qui lui était habituel.

— Comme tu exagères toujours. Qui te parle de satisfaire des aspirations ? Voyons, nous allons dans le monde pour nous y amuser, n'est-ce pas ? Sans succès pas d'amusement, donc le succès doit être notre but suprême, et lorsque nous l'avons atteint nous devons être contentes… Est-ce assez logique ?

— Oui, dit Hilda à voix basse, nous allons dans le monde pour nous amuser. Mais le but de la vie est-il vraiment là ?

Et prise du désir de parler enfin :

— Voyons, Eugénie, sois franche, dis-moi ce que tu penses. Depuis ta dix-huitième jusqu'à ta vingt-huitième année tu es allée dans le monde ; y as-tu vraiment toujours trouvé du plaisir ?

Mais Eugénie n'était pas en humeur de confidences.

— Évidemment, dit-elle, en chiffonnant son jupon de ses doigts nerveux. Mais qu'as-tu donc ce soir ? Mme Cranz t'a-t-elle fait un sermon sur la frivolité mondaine ? Ou bien, te sens-tu subitement la vocation d'une religieuse ? Veux-tu peut-être me convertir à tes idées ?

Quand Eugénie prenait ce ton froid et moqueur, Hilda se sentait tout intimidée.

— Tiens, dit-elle, voici ta jupe, habille-toi vite, car nous sommes en retard ; je crois que Corry est déjà descendue.

Hilda s'approcha du miroir et en mettant des roses pâles à son corsage décolleté, elle eut une sensation de joie en voyant les tendres pétales se détacher sur la blancheur de sa peau. En constatant combien sa toilette lui allait bien, elle sentait sa tristesse de tout à l'heure disparaître, et c'est en fredonnant qu'elle descendit au salon.

Le dîner fut charmant. La saison touchait à sa fin, et comme tout ce monde s'était beaucoup vu pendant la « campagne d'hiver » un ton facile, presque intime, régnait parmi les convives.

Corry, les joues en feu, et plus charmante que jamais, flirtait avec son diplomate ; Hilda, prise d'une gaieté exubérante, subissait la réaction de sa crise de spleen. Sa vie de surexcitations n'avait pas laissé intact son système nerveux, si solide autrefois, et elle avait souvent, les derniers temps, de ces brusques changements d'humeur, qui mènent d'une gaieté folle à la plus grande dépression et dont souffraient la plupart des femmes de son entourage.

— Monsieur van Gaefden, viendrez-vous avec nous faire un tour à cheval, demain matin ? demanda Eugénie au voisin de Hilda, un grand garçon à favoris blonds, au visage fort joli et fort insignifiant.

Il venait de se fiancer à la meilleure amie d'Eugénie, Valérie van Vermaezen.

— Je regrette infiniment, Mademoiselle, répondit-il, mais il faut absolument que j'aille à Hœk van Holland demain, à la rencontre de Cranz qui revient d'Angleterre. C'était autrefois un de mes meilleurs amis, mais voilà des années que nous ne nous sommes vus. Toutes les fois qu'il est venu en congé, j'étais en voyage. Aujourd'hui j'ai appris son retour par sa mère et je tiens à aller à sa rencontre.

— Est-ce un fils de la vieille M^me^ Cranz van Rozenhagen ? demanda Hilda.

— Oui, un garçon extraordinaire, il est actuellement secrétaire d'ambassade à Londres.

— La vieille dame doit être aux nues de voir revenir son Bernard bien-aimé, dit Eugénie avec son petit rire ironique.

Valérie demanda :

— Comment va ton frère ? Reviendra-t-il bientôt ?

— Édouard ? non, le docteur ne permet pas qu'il revienne avant la fin de mai, répondit Eugénie avec indifférence ; puis, avec une soudaine vivacité, désignant du regard une petite femme blonde, qui causait tranquillement avec M. van Starren, à l'autre bout de la table :

— Dis, Valérie, iras-tu à la soirée de Gladys van Praege, la semaine prochaine ?

M^lle^ Vermaezen fit un signe de tête affirmatif et en souriant, regarda, elle aussi, furtivement le profil fin de Gladys.

— Mon Dieu, oui, pourquoi pas ? L'autre fois aussi nous y sommes allés. D'ailleurs tout le monde retourne chez eux maintenant. Et vous ?

— Nous y allons aussi.

— Ne trouvez-vous pas cette jeune femme charmante ? demanda Hilda, s'adressant à Valérie, elle m'est extrêmement sympathique.

— Certainement, dit van Gaefden, voyant que sa belle fiancée ne répondait que d'un haussement d'épaules, une femme charmante et pas laide, et je vous assure qu'on boit chez eux du bon vin… une cave excellente ! Puis il ajouta plus bas : Ce sont vraiment des gens très gentils ; seulement Mme van Praege est Américaine, un peu bizarre et bien entendu d'aucune naissance. On les a d'abord reçus froidement, puis ils ont fait des gaffes en lançant leurs premières invitations, c'est pourquoi bien des personnes n'ont plus voulu les fréquenter pendant quelque temps. Mais tout cela est oublié. Ils sont lancés maintenant, tout le monde va chez eux. Vous la connaissez, la jeune femme ?

— Très peu, elle a été souffrante tout l'hiver et n'est guère sortie.

— Je crois, dit Valérie, que cette histoire de maladie n'était qu'un prétexte, car je l'ai vue passer chaque matin avec l'aînée de ses enfants. On dit qu'elle n'aime pas le monde et adore rester chez elle.

— Alors elle est bien tombée avec son mari, dit en riant van Gaefden. Je ne le crois pas capable de rester chez lui un seul soir. Un vrai noceur ! Et on dit qu'il mange sa fortune.

— C'est possible, répliqua Valérie, mais cela ne l'empêche pas d'être très amusant, très spirituel. On s'amuse toujours avec lui.

— Oh non, je ne trouve pas, protesta Hilda.

— Ce qui m'ennuie, continua Valérie, c'est qu'ils invitent toujours des gens que personne ne connaît. On ne rencontre nulle part un monde aussi mêlé.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ? On n'a qu'à ignorer les gens qui ne vous

conviennent pas, dit van Gaefden en souriant, satisfait de se trouver si peu de préjugés.

— Mais oui, parfois cela peut même être amusant, dit Hilda rêveuse, en promenant ses regards sur toutes ces figures archiconnues, autour de la table, et dont tout à coup il lui semblait se dégager un immense ennui.

Puis ses yeux s'arrêtèrent de nouveau sur la jeune Américaine, au visage délicat et plein de charme. Un peu plus loin se trouvait son mari, dont le teint terreux, les yeux enfoncés dans les orbites, les cheveux plaqués sur le front et la maigre moustache, cachant à peine ses lèvres sensuelles, furent pour Hilda ce soir-là encore plus antipathiques que d'ordinaire. Et dire que certaines femmes le trouvaient beau ! En ce moment il causait avec Ottilie van Heemeren, la plus jolie femme de La Haye, sur laquelle couraient depuis quelques temps des bruits étranges. Ce qu'il lui racontait devait être bien amusant, car ils riaient d'un rire ner-

veux, en se regardant fixement. Soudain Mme van Heemeren se renversa en arrière et van Praege se pencha vers elle puis ils se turent, s'étant aperçus qu'on les regardait.

Le dîner était devenu de plus en plus animé. Corry et son jeune baron causaient tendrement, et elle levait sur lui son naïf regard d'enfant, ce regard qui tant de fois avait fait tressaillir Roselaar.

Eugénie riait et flirtait entre deux uniformes, son corps fluet secoué de mouvements fébriles. Hilda essayait de s'amuser, mais sans y parvenir.

Après le dîner, quand les dames furent restées seules au salon, Hilda s'approcha de Gladys van Praege. Elle ne trouva d'abord que quelques mots banaux, mais ses yeux étaient pleins de sympathie.

— Je suis très heureuse, Madame, d'aller chez vous la semaine prochaine, votre aimable invitation m'a fait tant de plaisir.

— Moi aussi, Mademoiselle, je suis très heureuse que vous ayez bien voulu accepter.

Elles se turent, ne sachant plus que dire.

Hilda se sentait fortement attirée vers la jeune femme mais ne savait comment le lui faire comprendre. Elle ajouta timidement, craignant que Gladys ne vît dans ses paroles que de la flatterie mondaine :

— J'ai vu l'autre jour votre petite fille. Quelle enfant adorable ! Vous la faites donc sortir par tous les temps ?

— Oh oui, répondit Gladys, et tout à coup sa petite figure anémique se coloria. Il faut qu'elle soit à l'air le plus possible. Vous aimez les enfants ?

— Beaucoup. Voulez-vous me permettre de venir voir aussi votre petit garçon ?

— Vous me ferez le plus grand plaisir.

Elles se regardèrent en souriant et continuèrent à bavarder dans la douceur de leur sympathie naissante.

Près de la cheminée se tenait Ottilie van Heemeren. Les flammes jetaient des reflets jaunes sur sa robe de velours vert ; ses épaules nues, très belles et très décolletées prenaient des teintes nacrées. Elle avait une peau de blonde, avec laquelle contrastaient étrangement ses cheveux bruns très foncés et ses grands cils noirs qui voilaient des yeux bleu clair. Ce contraste donnait à sa beauté un caractère mystérieux, qui fascinait, mais certains prétendaient que cette combinaison bizarre était due moins à la nature qu'à l'art des coiffeurs parisiens.

— Corry, vilaine enfant, s'écria-t-elle, pourquoi ne viens-tu pas me voir plus souvent ? Tu ne viens qu'à mon jour, et c'est à peine si alors on peut se dire trois mots. Je suis toujours chez moi de deux à quatre, car le docteur m'a pres-

crit le repos, et je passe consciencieusement quelques heures sur ma chaise-longue. Viens à ces moments-là, et surtout amène ta cousine. Elle me plaît infiniment, bien que tout à l'heure, quand ces messieurs étaient encore là, elle m'ait lancé, devant M. van Brehnen, une de ces méchancetés qu'à toute autre je ne pardonnerais pas.

— Vraiment ? Qu'a-t-elle bien pu te dire ? demanda Corry, ravie à l'idée des coups d'épingle qu'avait reçus son amie.

Corry et Ottilie étaient du même âge, et très intimes, ce qui ne les empêchait pas de secrètement se détester. Corry était jalouse de l'intelligence, de la beauté, de la situation de femme mariée d'Ottilie, et celle-ci considérait avec pitié cette petite fille insignifiante.

— Hilda est très fine… elle m'a dit des sottises, mais si bien enveloppées que je n'ai pas pu lui répondre. Et même, elles étaient à ce

point tournées avec malice que, si je te les répétais, tu ne les saisirais même pas.

— Si tu me crois tellement bouchée je dirai à Hilda d'aller te voir seule. Ce n'est pas la peine que je l'accompagne, alors ! bouda Corry.

Ottilie eut son petit sourire énigmatique.

— Mais non, mais non, je veux que toi aussi tu viennes. À un de ces jours, n'est-ce pas ?

Et lui tournant le dos, elle laissa Corry seule.

Les hommes venaient de rentrer pour prendre le thé, et quand, dans un salon, il y avait des hommes, Ottilie n'adressait jamais la parole à des femmes.

III

Le lendemain matin, quand Hilda se réveilla, des flots de lumière inondaient sa chambre. Il y avait de la joie de vivre dans ces rayons de soleil et dans le petit bout de ciel bleu qu'elle voyait de son lit. Elle resta d'abord immobile et rêveuse, jouissant de toute la gaieté de cette lumière, puis soudain elle éprouva une vague sensation pénible. Qu'était-ce donc ?… Ah, mais oui, le souvenir se précisa, c'était ce pauvre Roselaar ! Il n'y avait plus de doute possible, Corry l'avait abandonné pour ce baron allemand qui avait de l'argent et des terres. Pauvre garçon ! pensa-t-elle, je crois que vraiment il l'aimait…

Puis elle regarda de nouveau le bout de ciel bleu qui riait là, au haut de la fenêtre, et rassérénée, elle songea :

« Eugénie a raison, je prends les choses trop au sérieux. Il n'y a pas à dire, Corry, avec sa grâce de chatte, ses petits airs caressants, répond tout à fait à l'idéal que la plupart des hommes se font de la femme. Et comme un pareil idéal ne peut que décevoir, il n'y a pas lieu de tant s'apitoyer sur ceux qui ne savent pas se choisir un idéal plus haut. Le malheur est que lorsqu'ils reconnaissent leur erreur, ils en rejettent la faute sur toutes les femmes, au lieu de ne s'en prendre qu'à leur propre bêtise. »

— Mademoiselle, dit une voix dans l'entrebâillement de la porte, voici une lettre de la part de M^me^ Cranz ; le domestique vient de l'apporter.

— Entrez, Lisette, donnez-moi vite la lettre, cria Hilda joyeuse.

Vivement elle décacheta l'enveloppe.

« Ma chère enfant !

« Pourras-tu venir me trouver cet après-midi vers trois heures ? J'ai quelques pauvres femmes auxquelles je distribuerai du travail de coulure. Veux-tu m'aider ? C'est un si grand plaisir de t'avoir près de moi, que je ne sais résister à la tentation de mettre toujours de nouveau ta bonne volonté à l'épreuve.

« Je me demande combien de temps encore tu consentiras à obéir à l'égoïsme d'une vieille femme.

« Ta vieille amie,

« U. CRANZ VAN ROZENHAGEN. »

Hilda aimait ces petites lettres au style un peu précieux et, gaiement, elle commença sa toilette, contente à l'idée de passer un bon après-midi auprès de sa vieille amie, dont la conversation avait pour elle un grand charme. Et ces derniers temps, les petites missives de Mme Cranz s'étaient multipliées. Elle avait fait de Hilda son aide préférée pour les œuvres

de charité, dont elle s'occupait avec passion. Et de plus en plus elle se déchargeait sur la jeune fille, soit parce qu'elle sentait diminuer ses forces, soit parce qu'elle voulait donner à la vie frivole de l'enfant un contrepoids d'activité sérieuse.

La toilette de Hilda fut vite achevée. Son enfance studieuse ne lui avait pas fait prendre cette habitude de lambiner qu'ont tant de femmes qui se disent qu'une longue journée sans travail les attend. Quand elle fut prête, elle alla frapper à la porte de ses cousines. Eugénie était encore au lit, son visage semblait étrangement blanc sur l'oreiller, et l'une de ses mains qui pendait, maigre et inerte, faisait penser à celle d'une morte. À côté du lit, Hilda vit une coupe vide. C'était une habitude prise depuis peu : une gorgée de champagne au réveil lui faisait tant de bien…

Corry, en jupon, étendue sur la chaise-longue, lisait le dernier volume d'Albert Cop-

pet, un auteur qui, en ce moment, était très à la mode à La Haye, auprès des femmes du monde. Hilda connaissait ce livre et ne l'aimait pas.

— Pourquoi ne lis-tu pas plutôt l'ouvrage que nous a prêté Roselaar ? Il est vraiment très intéressant. C'est une étude de caractère, l'histoire d'une jeune fille qui travaille d'abord dans une ferme de Californie et qu'on retrouve ensuite à Boston, rédactrice d'un journal américain. C'est très bien.

— Vraiment ? fit Corry en baillant, Eugénie l'a parcouru et l'a trouvé bien ennuyeux ; à moi, il me faut une lecture plus pimentée.

— Mais non, il n'est pas ennuyeux, puisque je te dis qu'il est très beau, reprit Hilda impatientée. Il est vrai qu'il n'est pas d'un genre aussi piquant que celui de Coppet. Mais voyons, dépêche-toi maintenant, pour que nous puissions déjeuner ensemble.

— Ah mon Dieu ! déjà ? J'ai à peine commencé à lire… soupira Corry, en s'étirant. Quelle heure est-il ? Neuf heures et demie ? Oui, en effet, il faut bien alors que je me dépêche, car je dois finir ma broderie pour tante Charlotte, et à onze heures Betty de Mureaux va venir pour jouer à quatre mains. Comme c'est assommant d'avoir toujours tant à faire. Dis donc, Hilda, viendras-tu chez Ottilie van Heemeren cet après-midi ?

— Non, j'irai une autre fois. Aujourd'hui je dois aller voir M^me^ Cranz.

Eugénie, qui jusqu'ici n'avait donné aucun signe de vie, sinon un vague « bonjour », se mit à rire :

— Tiens, tu vas souhaiter la bienvenue à son fils adoré ?

— Voyons, Eugénie, quelle bêtise ! À quoi penses-tu ?

Corry tourna vivement la tête d'un air méchant :

— À quoi elle pense ? Dis, tu veux nous faire monter à l'échelle ? Toutes mes félicitations, Mademoiselle, ne vous gênez pas !… On prend son air le plus prude pour parler de Coppet, et puis on se précipite chez M^me^ Cranz pour tendre ses filets au fils. Ah ! mais je comprends maintenant pourquoi tu as tant fait la cour à la vieille dame.

— Mais Corry, je t'en prie, je n'avais même pas songé à ce fils ; je voulais simplement…

Les deux sœurs éclatèrent de rire, d'un rire sourd, ironique et blessant ; comme seules les femmes savent rire.

— Mais c'est évident, tu avais complètement oublié que Bernard Cranz arrive aujourd'hui, et jamais même l'idée ne t'est venue qu'il pût être un brillant parti ?

— Non, vraiment, dit Hilda suffoquée, je n'ai jamais pensé à cela. Mais Mme Cranz m'a écrit pour me demander de venir la voir cet après-midi et j'irai…

— Elle t'a écrit ? Où est sa lettre ? s'écrièrent les deux sœurs presque en même temps.

Hilda avait la lettre dans sa poche et, instinctivement, elle ébaucha un mouvement pour l'en retirer. Mais devant un nouveau ricanement méchant, elle quitta la chambre sans plus rien dire.

Derrière elle, la voix de Corry siffla :

— Sans doute, c'est un revenant qui a apporté la lettre cette nuit, sur le coup de minuit !

Hilda ne répondit pas. C'était la première fois que quelqu'un lui parlait de la sorte. Jusqu'à présent les trois jeunes filles s'étaient très bien entendues, et l'humeur enjouée d'Hilda avait su éviter tous les froissements. Que si-

gnifiait maintenant cette colère ? Et enfin, pour qui la prenait-on ?…

« Bah ! n'y pensons plus, se dit-elle, essayant de retrouver sa sérénité, de tels soupçons retombent sur ceux qui les inventent, et ce n'est pas la peine de renoncer pour cela à ma visite chez Mme Cranz. »

Comme elle n'avait pu avoir la voiture, sa tante l'ayant commandée de bonne heure pour faire des visites, Hilda partit à pied, solidement chaussée, car la neige fondait et remplissait les rues de boue.

Elle fut contente de quitter la maison où, depuis le matin, régnait une atmosphère si orageuse. D'un pas léger, très jolie dans son simple costume tailleur en drap bleu foncé, elle se dirigea vers la demeure de sa vieille amie.

L'air était doux, déjà printanier, bien que le vent fût encore frais. Il rougissait les joues de la jeune fille. Elle se dit gaiement en hâtant le pas :

— Après tout, que peuvent bien me faire ces coups d'épingle ?

Cependant, en arrivant chez M^me^ Cranz, quand elle vit dans le corridor une pelisse de fourrure et un chapeau d'homme suspendus au porte-manteau, une inquiétude la prit, et elle eut envie de s'en retourner aussitôt. Mais déjà le domestique avait ouvert la porte et l'avait annoncée.

La vieille dame se tenait au coin du feu dans un fauteuil à haut dossier et causait vivement avec un grand jeune homme qui se tenait devant elle. Quand elle vit entrer Hilda elle sourit, et d'un petit mouvement de la main, présenta les jeunes gens l'un et l'autre :

— Mon fils, Mademoiselle van Suylenbourg.

Tous deux s'inclinèrent, et deux rapides coups d'œil pleins de curiosité lurent échangés. Mais à cet instant, Hilda crut entendre de nouveau le rire de Corry, et elle en fut tel-

lement troublée qu'un flot de sang lui monta aux joues. Bernard qui ne pouvait se douter de la vraie cause de ce trouble, la trouva charmante ainsi, mais Mme Cranz, étonnée de cet air embarrassé qui contrastait singulièrement avec l'habituelle assurance presque hautaine de la jeune fille, essaya de la mettre à son aise :

— Tu es toute gentille d'être venue malgré le mauvais temps. Assieds-toi, mon enfant. Bernard, veux-tu me donner ces lettres ! J'ai à parler de beaucoup de choses avec Mademoiselle, et tu vas nous laisser un instant, n'est-ce pas ? Veux-tu aller fumer ici à côté ?

— Mais non, maman, crois-tu qu'à peine arrivé, je me laisserai renvoyer ainsi ? répliqua le jeune homme en riant. Crois-tu que je vais me laisser faire ? Je vais rester ici mais je serai très sage et je vais lire dans un petit coin.

En effet, il alla s'installer près de la fenêtre, un livre à la main, regardant tour à tour dans

la rue et dans le salon, jusqu'à ce qu'il finît par oublier la rue.

Hilda s'était assise, et lui tournait le dos à demi ; elle s'efforça de lire les lettres que Mme Cranz lui avait données mais intérieurement elle tremblait de colère contre elle-même. Comment une chose pareille avait-elle pu lui arriver, à elle ? Rougir et balbutier devant un jeune homme qu'elle n'avait jamais vu !

— Monsieur le pasteur Moisette, annonça le domestique.

— Faites entrer, répondit Mme Cranz, et se tournant vers son fils : Voilà qui va bien, Bernard, comme cela, tu connaîtras tout de suite les deux meilleurs amis de ta mère, ceux qui l'ont consolée de leur mieux pendant ton absence. Moisette est un jeune pasteur, très ardent, très éloquent. Il ira loin, et pour moi, il me rend de très grands services dans mes œuvres. Mais toi, Hilda, fais attention, il me

semble qu'il vient toujours chez moi, quand tu es là…

— Mais jamais, chère Madame, vous n'y songez pas, se défendit Hilda, bien qu'elle eût remarqué parfaitement, elle aussi, que depuis quelque temps Moisette se trouvait toujours sur son chemin.

Moisette entra. C'était un grand jeune homme maigre, avec de petits yeux noirs, une épaisse chevelure brune plantée bas sur un front très bombé de fanatique. Sur son visage dur, la bouche triste donnait seule une note de tendresse.

« Quel contraste entre eux deux ! pensa Hilda, pendant la présentation des jeunes gens. L'un a l'air d'un moine du moyen-âge qui aurait jeûné et lutté avec le diable pendant des semaines, et l'autre ?… »

Un instant, elle regarda attentivement ce corps mince et souple de sportsman, ce front lisse et haut, le regard insouciant de ces yeux

clairs, ces lèvres un peu épaisses sous la forte moustache, ce sourire satisfait de joli garçon.

« Tant pis se dit-elle, il a beau être le fils adoré de ma chère Cranz, il m'est bien peu sympathique… Son regard retourna vers le moine avec plus de bienveillance. »

— Qu'en pensez-vous, Moisette, disait Mme Cranz, si cette malheureuse petite Sophie souffre trop des reins pour pouvoir constamment piquer à la machine, ne pourrions-nous pas lui faire apprendre la comptabilité ? Elle pourrait alors obtenir cette place dans le bureau d'assurances de votre ami Wilte, dont vous me parliez l'autre jour.

— Mais chère madame, j'avais destiné cette situation à Jacob Sprinter.

— Oui, je le sais, reprit la vieille dame, mais nous n'avons plus à nous occuper de lui, puisqu'il est placé dans une usine. Pourquoi alors ne pas prendre Sophie Vanen ? Mlle van Suylenbourg aussi la trouve tout indiquée.

— Vraiment mademoiselle, vous désireriez pour cette jeune fille un poste dans ce bureau ? demanda le pasteur d'un air incrédule.

— Mais oui, répondit Hilda, la couture l'exténue, et elle est si consciencieuse et si intelligente ; je crois qu'elle serait tout à fait à sa place dans une situation de ce genre. Si Mme Cranz voulait se charger de lui faire apprendre la comptabilité, et si vous la recommandiez à votre ami, tout serait pour le mieux.

Moisette secoua la tête :

— Un poste dans une administration de cette importance n'est pas fait pour une femme. Ne m'en veuillez pas, Madame, mais comme pasteur je me vois forcé de prendre très nettement position contre ces idées d'émancipation féminine. Je ne peux vraiment pas vous aider dans le cas présent. Chacun doit rester dans son champ d'activité, et si l'on ne réagit pas, je vous assure que la femme finira par prendre son pain à l'homme ?

— Mais où voyez-vous la barrière qui sépare si nettement ces deux « champs d'activité » ? demanda Mme Cranz, légèrement ironique. Comptez-vous la couture parmi les travaux exclusivement féminins ? Alors vous devez être outré qu'il y ait des milliers de tailleurs qui prennent aux femmes leur pain, comme vous dites. Cependant je n'ai jamais entendu une seule femme se plaindre de cette concurrence, quelque terrible que soit pour elle la lutte pour la vie.

— De grâce, Madame, de quoi voulez-vous donc que vivent les hommes, si les femmes commencent à leur prendre les places bien payées ? demanda le jeune pasteur sans répondre à la question.

Hilda leva vivement la tête. Elle revit en pensée la pâle et douce figure de la petite lingère Sophie, et d'une voix, où perçait son irritation :

— Et de quoi voulez-vous donc que nous vivions, nous, si l'homme continue à nous écarter des places bien payées ? La faim de l'homme vous semble donc plus intéressante que celle de la femme ?

Moisette la regarda, un instant troublé :

— Il faut, dit-il avec lenteur, que l'homme gagne son pain et celui de sa femme, et s'il ne gagne pas suffisamment, il ne peut nourrir sa famille.

— Et la femme ? dit Hilda. N'est-elle pas obligée souvent, elle aussi, de nourrir une famille ? Sophie a à sa charge une mère malade et un petit frère bossu qui ne gagnera jamais rien. M^me^ van Toorn, que M^me^ Cranz a aidée l'autre jour, travaille pour son mari, tuberculeux depuis trois ans, et pour ses six petits-enfants ; M^me^ Spanjaard s'est chargée des huit orphelins de son frère, et tant d'autres sont dans le même cas. Les temps ne sont plus où la femme pouvait laisser à l'homme le souci

de gagner sa vie. Vous savez bien que souvent le fardeau de l'existence pèse sur la femme, et que trop souvent elle n'a alors que le choix entre la déchéance morale et un travail exténuant qui lui donne juste un morceau de pain sec. Si elle est intelligente et vaillante autant que son concurrent, l'homme, pourquoi n'aspirerait-elle pas, comme lui, à des situations avantageuses ?

— La femme n'est pas à sa place dans un bureau ; sa place est au foyer. Il faut qu'elle s'occupe du ménage, dit Moisette, en implorant du regard l'approbation de Mme Cranz qui avait écouté sans rien dire.

— Qu'entendez-vous par ménage ? demanda Hilda avec ironie, préparer de bons petits plats pour le mari et les enfants ? Comme c'est charmant ! Mais s'il n'y a pas même de pain à la maison ?… Avant de pouvoir jouer à l'ange du foyer, il faut qu'il y ait de quoi payer le loyer

de ce foyer. Il faut avant tout de l'argent. Vous en conviendrez.

— Voyons, mon ami, essayait d'intervenir doucement Mme Cranz, rendez donc ce service à Sophie ; vous voyez combien nous nous intéressons à cette petite ; procurez-lui cette place. Je me charge de lui faire donner les leçons nécessaires.

— Je réfléchirai, Madame, dit le pasteur visiblement troublé, mais vraiment je vous dis que cela va à l'encontre de tous mes principes.

Il se leva et prit congé, s'inclinant avec roideur devant Hilda.

— Tiens, tiens, maman, je ne te savais pas le défenseur de l'émancipation des femmes, dit le jeune Cranz, de ce ton moqueur qu'affectent volontiers certaines gens, dès qu'il s'agit de questions sérieuses. Depuis quand es-tu à ce point révolutionnaire ?

— Pas révolutionnaire, mon fils, évolutionnaire ! Je ne veux pas de révolution, entends-tu ? Mais une évolution bienfaisante, et l'émancipation de la femme en est un des plus grands facteurs. Comment conçois-tu la marche progressive de toute l'humanité, si tu veux en laisser une moitié en arrière, la femme ?

— Mais ma pauvre maman ! Le progrès de l'humanité, l'émancipation de la femme ! De quoi te mêles-tu ? À ta place, je laisserais les petites lingères à leurs machines, crois-moi, elles arriveront bien à se débrouiller… Tout s'arrange dans la vie.

Il se remit à rire et regarda Hilda. Mais celle-ci, énervée par sa discussion avec Moisette, n'était pas d'humeur à plaisanter sur des questions qui commençaient à l'intéresser.

— Évidemment, répondit-elle, de quoi nous mêlerions-nous, puisque ce n'est pas nous qui sentons le mal aux reins dont souffrent ces pauvres petites créatures, ni leur fatigue déses-

pérée, à la fin d'une journée qui leur a rapporté tout au plus vingt-cinq sous !

— Que voulez-vous, Mademoiselle, on ne peut pas contenter tout le monde… Si l'on a l'occasion de faire du bien à une de ces pauvres filles, on le fait, c'est entendu, avec plaisir, mais je vous demande, est-ce la peine de tracasser ce malheureux pasteur, et de le mettre aux prises avec sa conscience ?

— Pourquoi pas ? dit Mme Cranz. Qu'il mette sa conscience un peu plus à l'unisson avec les exigences de notre époque. J'ai souvent discuté avec lui sur ce sujet, et je suis bien contente que Mlle van Suylenbourg aussi lui ait dit aujourd'hui son mot.

— Alors, reprit Bernard, incrédule, vous trouvez, Mademoiselle, que, d'une façon générale, les femmes devraient exercer des professions masculines ? Vous, par exemple, auriez-vous aimé embrasser la carrière diplomatique ? Non vraiment, quel trouble dangereux

vous auriez apporté à vos collègues masculins…

Hilda comprenait qu'il était de son devoir de jeune fille bien élevée de sourire, et même de baisser les yeux, puis de les lever sur lui avec un regard admirateur, et de dire doucement :

« Oh non, jamais je n'aurais pensé à une carrière aussi élevée ; des études de ce genre doivent être beaucoup trop fortes pour une femme… »

Depuis des siècles, de pareilles réponses ont été données par des femmes, très sûres d'être bien plus intelligentes que leurs interlocuteurs, mais qui savaient que le meilleur moyen de paraître géniales et charmantes était de flatter la naïve vanité masculine. La flatterie est une grande puissance, et beaucoup de femmes n'ont régné que parce qu'elles avaient su persuader l'homme qu'elles étaient convaincues de sa supériorité.

Mais la droiture de Hilda se révolta contre cette comédie, et de nouveau les paroles de Corry « brillant parti » résonnèrent à ses oreilles et augmentèrent son impatience.

— Après tout, pourquoi des jeunes filles intelligentes ne se feraient-elles pas diplomates si tel était leur désir ? Il y a eu de tous temps des femmes remarquables en politique, et capables d'égaler les plus grands hommes d'État.

— Mademoiselle, si vous étiez diplomate, je plaindrais vos adversaires ; nous venons bien de le voir tout à l'heure avec ce pauvre pasteur… comment ?… Moisette ? Il avait l'air de trouver plus difficile encore de vous résister que de renoncer à ses principes.

Cranz parlait toujours en riant, voulant clairement faire comprendre à la jeune fille qu'il ne la prenait pas au sérieux et que leur conversation n'était pour lui qu'une escarmouche amusante.

— Il est, en effet, difficile pour le pasteur Moisette de me résister, non parce que c'est moi, mais parce que je ne lui demande qu'un peu de justice. Elle avait parlé sèchement, et se leva nerveuse. Ces éternelles plaisanteries commençaient à l'ennuyer, ainsi que ce parti pris de glisser toujours d'un air moqueur sur les questions graves de la vie. Pourquoi ces gens ne pouvaient-ils jamais traiter sérieusement les choses sérieuses ? Et puis, il y avait dans le ton de Bernard cette nuance de condescendance qui l'avait froissée souvent déjà dans les rapports entre hommes et femmes, celle nuance qui signifiait : « elles sont charmantes, les femmes, pour nous amuser avec elles, mais il ne faudrait pas songer à leur parler raisonnablement… »

— Tu veux déjà me quitter ? demanda Mme Cranz ; tu sais, tu devrais revenir souvent te disputer avec mon fils, cela lui ferait le plus grand bien.

En prenant congé de sa vieille amie, Hilda retrouva son sourire affectueux. Mais elle passa devant Bernard sans lui tendre la main et le salua avec une froideur qui le laissa tout déconcerté.

— C'est au moins une satisfaction, pensa Hilda en rentrant, mes cousines n'auront rien à dire, car ma rencontre avec monsieur Cranz n'a été rien moins qu'un flirt. Et cependant, au moment du départ, il m'a regardée d'une façon… quelle bêtise ! C'est impossible ! Et puis, il est ennuyeux et guindé, et quelle fadaise que ses compliments. Quant à lui, il a dû me trouver aigre et ridicule… tant mieux. Elle essaya de se réjouir d'avoir produit cette mauvaise impression, et pourtant cela la fâchait un peu.

Mécontente de Cranz, de ses cousines, d'elle-même et de toute sa vie, elle rentra, très déprimée, et se jeta sur une chaise. Pourquoi en somme s'était-elle mise en colère tout à l'heure ? Parce que Cranz se moquait de

l'émancipation de la femme, et que le pasteur la combattait ? Elle resta longtemps à rêvasser ainsi. Que de malentendus autour de ces mots : « émancipation de la femme. » Pour beaucoup cela voulait dire : la liberté de faire un tas de choses, qu'en réalité aucune femme sensée ne peut désirer. Mais n'est-ce pas le sort de tous les mots qui expriment une aspiration, une idée, de créer des malentendus ?

Le christianisme, qui prêche la paix et l'amour, n'a-t-il pas dressé des bûchers et eu ses chambres de torture ? La liberté, l'égalité et la fraternité ont vu naître à leur nom des tyrannies sanglantes. La science a tout un cortège de cruautés immondes, et en se réclamant de l'amour de la patrie et de l'ordre social, on a écrasé les faibles. La charité souvent n'est plus qu'un jeu mondain, où toutes les vanités se donnent rendez-vous. Comment s'étonner alors que l'émancipation de la femme ait aussi donné lieu à de fausses conceptions de toutes sortes ?

Mais pour ceux qui en comprennent le sens profond, quelle élévation dans cette idée. Pour eux, cela signifie l'aspiration noble à une liberté à laquelle tout être humain a droit, à la liberté de se développer dans toutes les directions et de travailler selon ses propres goûts, selon sa vocation intime, et non plus selon une tradition imposée.

« Voici, se dit Hilda, ce que, somme toute, veut dire l'émancipation de la femme : notre droit, non pas de vivre comme l'homme, mais avec la même indépendance que lui et sans être de toute part entravées.

« Comment est-il possible que Moisette ne le comprenne pas ? Pourquoi essaye-t-il, en toute occasion, de refouler la femme dans son étroite zone où le plus souvent elle meurt de faim ? Et au fond, que signifient toutes ces discussions sur la femme, sur ce qui lui est permis ou défendu ? Quand on entend discuter les gens sur ce sujet, ne croirait-on pas qu'ils

parlent d'une catégorie spéciale de plantes, pour laquelle il s'agit de découvrir si elle croîtra mieux en terre glaise ou en terre de bruyère ? On ne se douterait même pas qu'il est question de créatures humaines, dont les caractères, les passions, les talents, les besoins et les désirs sont variés à l'infini et diffèrent parfaitement les uns des autres. C'est comme si, parmi les femmes, il n'y avait pas de contraste aussi nombreux que chez les hommes ? »

Et pendant quelques minutes Hilda s'amusa à passer en revue plusieurs de ces contrastes : Voilà une Sarah Bernhardt, la grande artiste raffinée, et en face d'elle une petite bourgeoise bigote d'Utrecht ; voici une Florence Nightingale qui, lors de la boucherie humaine de Crimée, soignait les mourants sur le champ de bataille et une Betty de Mureaux qui a mortellement peur d'une souris ; une Marie-Thérèse se dresse, qui prend place parmi les plus grands hommes d'État de tous les temps, et à côté d'elle, humble, cachée dans sa cornette, se pro-

file une de ces religieuses que l'on rencontre au coin des rues et dont le nom et l'infatigable dévouement ne seront jamais mentionnés par aucun historien ; et voici encore d'autres figures : une sainte Thérèse, qui réussit à nettoyer l'écurie d'Augias qu'était en Espagne la vie monastique au XVIe siècle, et qui, malgré l'hostilité d'un puissant clergé, arriva à force de douceur et d'énergie à ramener la pureté dans les couvents ; et une marquise de Pompadour, la perverse et toute puissante courtisane ; une Harriet Beecher Stowe, l'infatigable pionnière qui, tout en combattant pour l'abolition de l'esclavage en Amérique, trouva le temps d'être une excellente mère pour ses six enfants, et une Mme Bovary perdue dans son égoïsme romantique et sensuel ; une guerrière comme la comtesse de Montfort, dont les chroniques disent qu'elle avait « un cœur d'homme et de lion » et une Blanche de Castille, la tendre mère de saint Louis, non moins vertueuse que son fils canonisé ; une Monique, mère de saint Augus-

tin, qui, par ses prières et ses larmes, arracha son fils au péché, et la Parisienne élégante qui envoie son bébé en nourrice et sa fille au couvent, pour avoir plus de liberté de s'amuser ; une Catherine de Russie, l'infâme et géniale voluptueuse et une sœur Catherine Emmerich, dont la joie suprême fut de se martyriser par d'atroces pénitences par lesquelles, selon sa foi, elle croyait racheter les péchés du monde ; une baronne Tinne, l'exploratrice de l'Afrique, une Miss Kingsley qui s'associa à la dangereuse expédition à travers le Cameroun, une Amélie Edwards qui légua toute sa fortune pour la création d'une chaire d'égyptologie à l'Université de Londres, une M^me^ Lewis, qui partit au mont Sinaï pour y prendre des photographies d'intéressants manuscrits, et une M^me^ Vermaezen pour laquelle la lecture d'un roman d'Ohnet est un surmenage ; une Marie Baschkirtzeff, dévorée d'ambition maladive, une Charlotte Corday, qui sacrifiait tout à une haine sublime, une penseuse comme

Mme de Staël, une Kate Marsden qui visitait les léproseries pour rendre la vie plus douce à des malheureux, un poète comme Elisabeth Browning, une Jeanne d'Arc…

Pendant longtemps on aurait pu continuer ainsi… Ce serait même une étude intéressante à faire que d'établir ainsi combien peu de ressemblances et quelle immense diversité il y a entre ces millions d'individus que tant de philosophes et d'économistes ont traités avec une étroitesse ridicule et criminelle, comme un seul être, comme une seule individualité : la femme !

On a voulu prétendre, il est vrai, que toutes ces grandes figures ne sont que des exceptions qui ne comptent pas, lorsqu'il est question de « la femme ». Mais pour celui qui n'est pas aveugle et qui possède un peu de sincérité, il est clair que toutes ces femmes qui se sont distinguées, d'une façon ou d'une autre, n'étaient nullement des êtres anormaux, mais seulement

des exemplaires plus complets, plus brillants de l'espèce ; et à l'heure qu'il est, il doit y avoir des quantités de parentes par le cœur et l'esprit de ces Kate Marsden, des Ristori, des George Sand, des Mme Butler, des Marie-Thérèse, des Pompadour, des Cléopâtre et des Harriet Beecher Stowe ! Des milliers et des milliers de femmes, consciemment ou inconsciemment, doivent porter en elles ce que ces femmes historiques possédaient à un haut degré.

Et quelle absurde cruauté alors de vouloir condamner toutes celles-là à un même genre de vie, de les classer toutes sous la même rubrique !

Pourquoi donc ne laisse-t-on pas à chaque individu le droit de décider ce à quoi il se sent destiné ? Que signifient ces cris d'horreur et d'angoisse, toutes les fois qu'une femme aime mieux faire autre chose que ce qu'ont fait avant elle sa mère et sa grand-mère ? Seules les

femmes qu'un grand courage, une énergie hors ligne soutiennent, peuvent suivre leur voie. Toutes les autres n'ont qu'à se courber sous le verdict de l'opinion publique. Quel capital de talent et de force est ainsi perdu ! Que de femmes vivent encore dans une morne inactivité, alors qu'elles auraient pu être magnifiquement utiles, à elles-mêmes et aux autres, si on les avait encouragées… ou si seulement on leur avait permis de suivre leur propre chemin…

Hilda était restée longtemps immobile, perdue dans ses réflexions. Tout à coup, le rire strident de Corry retentit tout près de sa porte, le bouton fut tourné et Eugénie passa la tête par l'entrebâillement.

— Tiens, te voilà de retour de ton expédition ? Cela a bien marché ?

Elle avait parlé avec un vilain rire, puis elle referma la porte et laissa Hilda seule, émue et furieuse. Il lui sembla que tout à coup sa

chambre était remplie d'une atmosphère de méchanceté.

— N'y pensons pas, dit-elle tout haut. C'est au-dessous de moi de m'occuper de pareilles bêtises et d'en souffrir.

Mais elle avait beau faire, son agitation persistait. Elle regarda le grand portrait de son père en face d'elle, mais aujourd'hui il ne parvenait pas, comme d'habitude, à lui donner la paix. Qu'aurait-il dit s'il avait pu savoir que son enfant se laissait ainsi gâter la vie par des riens ?

« Le grand art de vivre, avait-il dit un jour, consiste à voir petites les petites choses, et grandes les grandes… »

Comment, vraiment, pouvait-elle se mettre dans un tel état pour quelques vilaines insinuations ?

La robe de soie bleue qu'elle devait porter ce soir à l'Opéra s'étalait devant elle. Et dans

le miroitement de ses plis il y avait quelque chose qui lui rappelait le bleu riant de ce bout de ciel qui l'avait remplie de joie, ce matin, à son réveil. Mais ce souvenir ne ramena rien de joyeux en elle ; elle resta triste. Mon Dieu, qu'elle était lasse… Tous ces mois de plaisirs valaient-ils un seul jour de sa vie de jadis, quand elle vivait avec son père ? Personne dans tout ce monde qu'elle fréquentait ne lui était quelque chose, elle n'avait rencontré aucune véritable amitié. Et le cœur jeune a un tel besoin de se donner… Il n'y avait que la vieille Mme Cranz et le pauvre Moisette, mais ceux-ci ne pouvaient certes pas combler le vide dont elle souffrait. Elle était seule, et c'était affreux. N'avait-elle pas rêvé d'une vie riche et remplie jusqu'au bord, et voici qu'elle n'avait que le néant.

Avec un gros soupir, elle commença sa toilette.

« Quelle comédie que cette vie, pensa-t-elle, si ce soir je leur montrais une seule de toutes ces pensées qui me bouleversent, je serais à leurs yeux assommante ou ridicule. »

Et soudain elle dit à haute voix :

— Jamais je ne pourrai y tenir…

C'était la première fois qu'elle formulait nettement son ennui, et elle en fut presque effrayée. Mais alors quoi ? Où aller ? Que faire ?

Quand, sa toilette achevée, elle descendit l'escalier elle avait une grande envie de pleurer. L'amertume lui serrait la gorge :

« Comment donc, voilà que je vais me révolter, moi, une jeune fille bien élevée ? Les jeunes filles, c'est fait pour s'amuser et amuser les autres, et pour être jolies, et c'est tout. Alors que puis-je demander de plus ? »

IV

À l'Opéra, Bernard Cranz s'était présenté dans la loge de Mme van Starren et il y était resté presque toute la soirée. Il ne s'était occupé que de Hilda qui, gênée vis-à-vis d'Eugénie, avait essayé d'abord de se tenir à l'écart. Mais comme Cranz ne s'adressait toujours qu'à elle, malgré tous les efforts d'Eugénie pour attirer son attention, Hilda avait fini par se laisser aller. Eugénie en penserait ce qu'elle voudrait.

Dans la voiture, au retour, pas une parole ne fut échangée. Mme van Starren et Corry restèrent plongées dans des rêveries qui s'adressaient à von Goertzen – le diplomate allemand avait été ce soir de nouveau très empressé auprès de la jeune fille, – et Eugénie avait enveloppé sa colère d'un silence têtu.

Mais le lendemain, toutes les irritations semblèrent calmées. On devait faire des tableaux vivants chez Valérie Vermaezen, et la question des toilettes que porteraient Eugénie et Corry réunit tout le monde dans une longue et paisible conversation.

Au déjeuner Corry demanda :

— Hilda, tu viens avec moi chez Ottilie van Heemeren, vers trois heures ?

— À moins que tu n'aies des visites plus importantes à faire, dit Eugénie, de sa voix la plus douce.

— Mais oui, je viendrai volontiers, répondit Hilda sans broncher.

Son cœur s'était mis à battre plus vite ; le coup n'avait pas manqué. Mais que pouvait-elle contre ces attaques déguisées ?

Que de bonheurs détruits, que de nerfs brisés par cette sorte de batailles à coups d'épingle cachées, qui se livrent dans bien des

familles, et où surtout la femme a atteint une déplorable maîtrise.

Mais quand, à trois heures, les deux jeunes filles descendirent de leur élégante voiture, devant la maison de Mme van Heemeren, il n'y avait plus trace de dissonance. Corry comme Hilda montrait le visage que le monde leur demandait, souriant et aimable.

Ottilie van Heemeren était une beauté renommée. D'abord Hilda l'avait trouvée peu sympathique ; son manque de distinction, sa réputation équivoque et ses manières très libres, n'avaient pas inspiré à Hilda le désir de la connaître plus intimement. Mais, il y a quelques jours, l'ayant rencontrée par hasard à une exposition de tableaux, elles s'étaient mises à causer et, à leur grand étonnement réciproque, s'étaient découvert une quantité de pensées et de sentiments communs.

Comme elle les en avait prévenues, Mme van Heemeren attendait les jeunes filles

sur son divan. Dans son désir de toujours produire un effet esthétique, elle avait installé dans son boudoir un lit de repos digne d'une reine orientale, et, étendue sur le sofa recouvert d'un admirable tapis de Perse, sa belle tête, couronnée des cheveux trop sombres et soutenue par un coussin en velours vieil or, elle ressemblait, sur un fond de palmiers aux larges feuilles, à une apparition de conte de fée. Par terre, une moelleuse peau d'ours, dans des vases précieux des fleurs à profusion, des glaces de Venise aux prismes scintillants, des voiles orientaux brodés d'argent, d'innombrables petits bibelots de valeur, des meubles Louis XV, un bureau Empire, achevaient ce décor très riche, mais trop peu harmonieux, faute de tout style.

Hilda, en entrant dans ce salon, eut une sensation d'étouffement, comme si elle avait respiré un air de serre chaude. À sa vue, Ottilie se leva lentement, et chacun de ses mouvements fut étudié quand, langoureusement, elle

quitta son divan. Puis, soulevant sa robe d'une main pour montrer son petit pied chaussé d'un brodequin en velours d'or, elle se redressa soudain, d'un mouvement souple, et s'avança grande et svelte vers les jeunes filles :

— Comme je suis contente de vous voir.

Elle parlait avec cet accent quasi étranger, qui était à la mode en ce moment dans la haute société, et qui s'obtient par l'immobilité des lèvres et le manque d'articulation.

— Si vous saviez combien je m'ennuie quand je suis là, étendue, toute seule,… c'est parfois à devenir fou.

— Cependant le docteur vous a ordonné de rester seule pour bien vous reposer, dit Hilda. Et voilà que nous venons vous déranger…

— Y pensez-vous ? Ce repos forcé est horrible. Il faut que je m'y soumette un peu, car sans cela, je suis trop fatiguée le soir. Mais mon docteur sait fort bien que je ne pourrais

pas me passer de quelques visites pendant ce temps. J'ai seulement dû lui promettre de ne pas recevoir d'hommes. Avec les hommes, n'est-ce pas, on rit, on flirte… pas moyen d'être tranquille.

— Vous ne croyez pas que l'on puisse causer tranquillement avec les hommes ? demanda Hilda.

— Mon Dieu… après tout c'est peut-être possible. Il paraît qu'il y a même des femmes qui parlent avec eux théologie et questions sociales. Mais vous savez bien qu'en général les hommes aiment mieux avec nous un autre genre de conversation… On ne peut causer tranquillement qu'avec les ennuyeux, et ce n'est pas ceux-là que je veux voir auprès de moi.

Hilda ne répondit pas. Elle songeait aux anecdotes de chasse dont van Gaefden l'avait régalée avant-hier, et elle se rappelait le sourire moqueur de Bernard Cranz. Ottilie devait

avoir raison pour la plupart des hommes de son monde.

— Maintenant dites-moi, comment trouvez-vous mon petit salon ? N'est-ce pas un nid charmant ? Joli de teintes, n'est-ce pas ?

— Il est exquis, absolument exquis ! s'exclama Corry.

Hilda regarda longuement autour d'elle.

— Qui a peint ces jolies fleurs ? demanda-t-elle en montrant un grand panneau de roses.

— C'est moi, il y a des années. J'ai été jadis à l'école des Beaux-Arts, mais ces derniers temps je n'ai pas même eu le loisir de toucher un pinceau.

— Quel dommage de négliger un talent comme le vôtre, fit Hilda très sincère.

— Vous trouvez ? Oui, ma doctoresse va jusqu'à prétendre qu'elle voudrait me voir perdre ma fortune, et… ma beauté, pour que je ne fusse plus tentée de gaspiller mes forces

et que je ne sois plus qu'une artiste. Elle désirerait que je ne vécusse plus que pour mon art. Mais vous pensez combien tous ces grands principes que prêche mon petit docteur : vivre pour l'art, pour la science, pour la vérité, pour l'humanité, sont au-dessus de ma pauvre compréhension…

Elle eut un petit rire amère.

— L'idée est bonne, s'écria Corry, toi vivre pour l'art et partir à sept heures tous les matins pour ton atelier par n'importe quel temps ! Je te vois déjà…

— Comment s'appelle cette doctoresse exigeante ? demanda Hilda en regardant toujours les tableaux.

— Corona van Oven, vous ne la connaissez pas ? On dit que la reine veut la nommer son médecin particulier.

— Il me semble qu'on me l'a montrée, un jour. Elle est très jolie, n'est-ce pas ?

— Jolie ? fit Ottilie vivement, ah non, elle est belle. Regardez son portrait sur cette petite table.

Hilda prit le portrait ; ce visage, en effet, n'était pas ce qu'on pouvait appeler joli, il était trop maigre et la bouche était trop grande. Mais le fin profil, le front si bien modelé et les grands yeux sombres au regard calme, donnaient à toute sa figure un charme extraordinaire. Cherchant un mot pour formuler son impression :

— Un visage… fascinant, dit-elle lentement.

— Oui, c'est cela, c'est bien cela !

À ce moment on annonça Gladys van Praege, et Ottilie s'interrompit pour aller, de sa démarche théâtrale, à la rencontre de la visiteuse.

— Bonjour, Gladys.

— Bonjour, Tilly. Tiens, M^lle van Suylenbourg ! Que je suis heureuse de vous rencontrer ici ! Bonjour, Corry.

— Assieds-toi, Gladys, et raconte-nous du nouveau.

Gladys sourit :

— Ne me demande pas cela, je suis toujours la dernière à apprendre les nouvelles du jour. La seule, que, par hasard, je sais aujourd'hui ne vous intéressera sans doute pas…

— Dis-la toujours. Tu nous rends curieuses.

— Eh bien voilà, on m'a priée d'accepter la présidence de l'Association pour le suffrage des femmes, et j'ai accepté.

— Mais, Gladys, qu'est-ce qui te prend ? Quelle idée ! Et que dit ton mari ? C'est lui qui ne doit pas être content.

— Il trouve, en effet, que c'est plutôt ridicule, mais pour moi, ce n'est pas une raison de refuser, n'est-ce pas ? Je tâche de lui être

agréable autant que je le peux, et jamais je ne ferais rien pour mon propre plaisir qui ne lui plairait pas. Mais quand il trouve ridicules et idiotes des choses qui sont pour moi bonnes et nécessaires, alors, vraiment, je ne peux pas le suivre…

Elle avait dit cela d'un petit air humble et navré qui fit rire les autres.

— Quant à cela… Il y a bien longtemps que je ne consulte plus Monsieur mon époux, dit Ottilie. L'autre jour, Mme de Mureaux me disait combien elle craignait que les idées nouvelles sur l'émancipation de la femme ne fissent disparaître l'obéissance due au mari. Je lui ai répondu : « Chère Madame, croyez-moi, cette obéissance n'a jamais existé. De tout temps, les femmes intelligentes, qui se sont permis le luxe d'avoir une opinion à elles, ont fait ce qu'elles voulaient. Seulement, elles arrivaient au but par une foule de compromis et de ruses. Maintenant qu'elles ont fini par comprendre qu'elles

ont droit à avoir des idées tout autant que les hommes, elles commencent à suivre directement leur chemin, et il me semble qu'en fin de compte, cela vaut mieux pour les deux parties.

Gladys applaudit de ses deux petites mains gantées de blanc ! Et Hilda pensait qu'Ottilie était tout à fait charmante, dès qu'elle oubliait de poser.

Gladys reprit presque avec véhémence :

— J'estime que l'obéissance entre deux êtres qui se sont librement donnés l'un à l'autre est une chose abominable, une immoralité. On dit que la Bible l'ordonne parce que Saint Paul a parlé de l'homme comme du chef de la communauté ; mais Saint Paul n'était pas infaillible ; forcément il n'avait pas su se libérer entièrement des vieilles traditions israélites. Jésus, lui, n'a jamais rien dit de pareil, il a dit seulement : aimez-vous les uns les autres. Et c'est là la seule loi qui devrait régler le mariage, car il est évident que celui qui aime fera

avec plaisir et sans contrainte tout ce que désirera l'autre, n'est-ce pas vrai ? Par contre, toute obéissance devient immorale devient une lâcheté, dès qu'elle nous force à faire ce que nous réprouvons… Mettons qu'un père veuille forcer ses enfants à commettre une chose blâmable, est-ce que la mère ne doit pas s'y opposer ? Est-ce qu'elle ne doit pas désobéir ? Si elle ne désobéit pas, elle est une mauvaise mère, et c'est la pire des choses que l'on puisse dire d'une femme.

Gladys avait parlé avec une telle passion que les autres, étonnées, restèrent muettes un instant. On sentait que ces questions n'étaient pas pour elle des abstractions faites pour être étudiées objectivement, mais qu'elles devaient prendre une grande et douloureuse place dans sa vie.

Elle poursuivit :

— D'ailleurs, dans une heureuse et belle union, aucun des deux époux ne désirera avoir

le dessus, et dans toutes les autres unions, c'est le plus fort ou le plus intelligent, le plus rusé ou le plus cruel qui sera le maître ; le Code n'y peut rien. Effectivement, dans toute association la puissance est à l'individualité la plus forte, qu'elle soit homme ou femme…

— C'est très vrai, s'écria Ottilie, et c'est merveille comme la législation est remplie de bêtises et de contradictions ! Par exemple, elle ordonne à la femme d'obéir au mari, mais quel juge acquitterait une femme qui aurait volé sur l'ordre de son mari ?

— Et puis, ajouta Gladys très bas, en rougissant, comme le mariage devient laid et plat, si la femme se donne par obéissance. Le don de soi-même n'a de valeur que s'il se fait dans un élan spontané de grande tendresse… Et si j'étais homme, jamais je ne voudrais accepter ce qui ne serait consenti que par obéissance. Vraiment c'est une honte pour un pays que de posséder un Code avec des articles pareils.

Quand je me suis mariée j'ai dit à Frédéric : Jamais je ne t'obéirai, et j'ai souffert de ne pouvoir, à la mairie, protester à haute voix contre la fameuse formule et d'entrer ainsi dans le mariage par un mensonge.

— Moi aussi, dit Ottilie.

— Écoutez, mes enfants, fit Corry vous êtes trop ennuyeuses avec vos discussions ! Allons, Hilda ? Viens-tu ? N'étant pas mariées, qu'en savons-nous, si nous voulons obéir oui ou non ?

— Si tu n'en sais rien encore, il serait grand temps d'y songer, répliqua Ottilie, mais Hilda ne doit pas partir sans avoir vu mon atelier ; je ne la lâche pas de sitôt. Et toi aussi, Corry, reste encore un peu.

Corry se rassit, légèrement agacée ; tous ces bavardages sur l'obéissance au mari semblaient bien ridicules à son jeune scepticisme. « Eh quoi ! on n'avait qu'à faire toujours à sa tête, c'était simple ? Pourvu qu'on sût garder

les apparences et faire croire au mari que, malgré tout, il était le maître. »

— Alors, Gladys, te voilà, à partir d'aujourd'hui, Madame la Présidente de l'association pour le suffrage des femmes ! Dieu, quel titre interminable ! Il faudra que j'achète de longues enveloppes pour t'écrire.

— Ne te moque pas, dit Gladys doucement, la chose est très sérieuse pour moi.

— Mais non, ma chérie, je ne me moque pas ; pourquoi ne présiderais-tu pas, si cela te fait plaisir ? Vive la liberté ! Et quelles seront tes obligations ? Tu feras des discours ?

— Évidemment, du matin au soir ! dit Gladys avec un rire forcé.

Puis pour changer de conversation :

— Quel excellent portrait tu as là du Dr van Oven.

— N'est-ce pas ? Et bien ressemblant ! Et se tournant vers Hilda : Il faut absolument que

vous fassiez sa connaissance. Allez donc à sa consultation, faites-vous soigner un petit bobo quelconque.

— Je voudrais bien, mais vraiment je ne sais quelle maladie je pourrais prétexter. Je suis, malheureusement, trop bien portante.

— Voyons, on trouve toujours bien quelque chose ?

— Non, vraiment, je ne saurais…

— Mais vous seriez un phénomène alors. J'ai toujours pensé que toutes les femmes avaient quelque bobo.

— Comme dit le proverbe : la femme est un animal toujours malade, dit Hilda en riant.

— Mais oui, dans notre monde, il en est ainsi. Connais-tu une seule femme qui ne prenne pas une drogue ? Dans le peuple, évidemment, il n'en est pas de même. Ces femmes sont trop grossières et trop solidement bâties pour avoir

des nerfs. Mais peut-on concevoir une dame qui n'ait pas son petit bobo ?

— Si cela était vrai, cela prouverait tout simplement que l'hygiène dans les classes supérieures laisse beaucoup à désirer. En tous cas, je suis ravie de n'être pas une dame selon votre description. Mais pour revenir à la question, comment faire pour connaître le Dr van Oven ?

— Vous la rencontrerez chez moi la semaine prochaine dit Gladys. Elle n'a presque jamais le temps de venir dîner, mais quelquefois, quand elle n'est pas trop fatiguée, elle vient un moment dans la soirée.

— Et vous verrez, Hilda, quelles allures de reine. Jamais je n'ai vu personne entrer dans un salon comme elle, ajouta Ottilie.

— Mon Dieu, quel emballement ! s'écria Corry. Ce que vous êtes enfants ! Tu sais, Hilda, si on la laissait faire, Ottilie serait capable de nous tenir un discours d'une heure sur cet

ange, cette Corona unique. Si encore il s'agissait d'un jeune homme comme le Dr Schwartz avec ses grands yeux noirs et mélancoliques, qui est mort si jeune. Toutes les femmes en étaient folles. Mais une demoiselle… Et au fond ne trouvez-vous pas que la médecine est un métier bien peu fait pour une femme ?

Ottilie quitta sa pose nonchalante :

— Corry, tu es une charmante petite fille, mais il ne faut pas en abuser, pour dire de pareilles bêtises. Qu'on en finisse donc avec ces éternelles discussions sur ce qui est féminin et ce qui ne l'est pas. Est-ce que l'idée est jamais venue à quelqu'un de trouver l'activité d'une sœur de charité anti-féminine ? Au contraire, tout le monde est d'accord pour dire que c'est là, pour la femme, la vocation par excellence. Eh bien alors ? Est-ce que les doctoresses ne suivent pas exactement cette même vocation ? Et crois-tu qu'en faisant sa médecine, on apprend des choses qui restent ca-

chées aux sœurs de charité ? Ne se penchent-elles pas exactement sur la même misère ? Et de tous les temps, il y a eu des femmes médecins. La mère de Socrate l'était, et au Moyen-Âge, celles qu'on appelait sorcières, étudiaient les vertus des herbes sur la santé. Seulement, alors ces études étaient chose dangereuse et ingrate, aussi l'abandonnait-on volontiers aux femmes… C'est toujours la même histoire : aussi longtemps qu'un travail est méprisé et mal payé, personne ne le trouve anti-féminin. Ce n'est que lorsque la carrière médicale nécessita des études difficiles et coûteuses et qu'elle devint honorable, qu'on découvrit soudain qu'elle n'était pas féminine. N'est-ce pas absolument stupide ?

— Je crois, dit Gladys avec son petit accent anglais, que c'est un bonheur qu'aujourd'hui beaucoup de femmes fassent de la médecine. Quand on voit le bien que fait une Corona van Oven… Si vous saviez comme elle adore les enfants et comme elle sait toujours inventer

de nouveaux moyens pour leur éviter la souffrance… Et quels miracles chez les jeunes filles… Et cela se comprend, n'est-ce pas, que celles-ci confient plus facilement leurs misères à une femme qu'à un homme. Oh, je suis bien sûre que des centaines de femmes se sont étiolées et consumées secrètement, parce qu'elles n'ont pas eu le courage de tout dire à un médecin. Cela vous semble peut-être exagéré et absurde ? Que voulez-vous, c'est ainsi. Et, enfin, comment peut-on considérer l'étude de l'organisme humain et la façon de le soigner comme une chose impure ! Ce qui est impur, c'est cette révoltante pruderie, qui rougit et ricane, au lieu de s'incliner devant l'austère dévouement des docteurs… « La connaissance acquise par la pitié ». C'est bien à la médecine qu'on peut appliquer ces mots sublimes du Parsifal, qui promettent la délivrance à ceux qui souffrent…

Gladys avait parlé avec passion.

Corry se leva, sa bouche enfantine légèrement crispée d'impatience :

— Sans doute, vous devez avoir raison. Je n'ai jamais réfléchi à ces choses ; il faut être horriblement intelligente pour cela. Mais maintenant, il faut que je me sauve. Adieu, Ottilie. Tu restes encore, Hilda ? Toi, tu aimes ces conversations savantes.

Elle s'en alla fâchée, et se laissa conduire chez Betty de Mureaux, qui était de son avis sur les femmes médecins. Là elle se vengerait ; ce qu'on se moquerait ensemble de cette Gladys et de cette Ottilie qui avaient l'insupportable prétention de défendre ces idées nouvelles.

— Maintenant, venez voir mon atelier, dit Ottilie. Gladys et Hilda la suivirent.

L'atelier était une immense pièce carrée, au milieu de laquelle se tenaient trois chevalets portant des natures mortes non achevées. Comme au salon, c'était le même entassement

d'objets précieux, de fleurs, d'étoffes brillantes, de vases, de glaces et de tentures.

Hilda regarda en silence, essayant de comprendre pourquoi l'accumulation de tant de belles choses ne créait aucune beauté. Son regard s'arrêta sur Ottilie, debout près d'une console et montrant à Gladys une nouvelle sorte d'orchidées. Et tout à coup, elle comprit : tous ces objets étaient beaux en eux-mêmes, mais quelle fièvre dans la main qui les avait réunis, quelle inquiétude dans le regard qui les avait choisis, qu'elle était torturée, l'âme qui planait sur tout cela ! Comment un esprit aussi peu équilibré aurait-il pu créer une harmonie ?

Les esquisses et les aquarelles d'Ottilie dénotaient un vrai talent, mais on voyait du premier coup que dans cet atelier on ne connaissait pas le travail patient et obstiné.

— Je ne comprends pas, Ottilie, que tu ne préfères pas plutôt renoncer à tous les amusements mondains que de négliger ainsi ton art.

— Oh ! la vie ne vaut pas la peine qu'on la prenne au sérieux !

Ottilie, occupée à arranger les plis d'un voile d'Orient, avait dit cela d'un ton distrait. C'était la phrase de prédilection qu'elle employait dans toutes les occasions, et surtout quand elle voulait se soustraire à quelque devoir on se débarrasser de ce qui la gênait.

— Tu ne penses pas ce que tu dis, fit Gladys doucement.

Ottilie se mit à rire, et se retournant vers elle :

— Peut-être, pas, mais c'est une formule que j'aime. Travailler ? Oui, souvent j'ai essayé, mais jamais je n'y suis parvenue. La vie d'une femme du monde est trop remplie. Voilà, aujourd'hui, par exemple, j'ai passé toute ma matinée à arranger la table, pour le dîner de ce soir. J'ai trouvé une nouvelle combinaison de nuances, tu verras, c'est très réussi… Ce sont des orchidées violettes très sombres, at-

tachées par des nœuds de satin vieil or. C'est vraiment joli, mais vous comprenez, cela m'a pris du temps. Et il en est ainsi tous les jours, toujours il y a quelque chose à faire. Quand voulez-vous que je travaille ?

— Vous ne trouvez pas que c'est dommage de gaspiller ainsi sa vie, pour de telles futilités ?

Ottilie haussa les épaules.

— Mon Dieu, Hilda, vous êtes étonnante. Dommage ? Pourquoi ? La vie des femmes de notre monde est ainsi faite. La toilette, les devoirs mondains, un peu de charité, un peu de lecture, quelques courses, les five o'clock, les essayages, la correspondance, le tennis, la bicyclette, les visites, la musique, les réceptions, la composition des menus, et voilà… Ce sont là nos devoirs sacrés.

— Mais qui ont bien peu de valeur. Est-ce que vraiment, toutes ces agitations, qui oc-

cupent notre vie sans la remplir, valent la peine de s'y consacrer ?

Hilda jeta un regard interrogateur sur ses auditrices.

Ottilie répondit :

— Quelle conception terre à terre ! Qui donc se demande si tel ou tel travail a de la valeur ou n'en a pas ? Quand ce soir je verrai étinceler les splendides couleurs de ma table, quand je verrai mes invités ravis, et que j'aurai la certitude que, de tout l'hiver, personne n'aura eu une table plus belle, ce sera bien quelque chose, il me semble.

— Non, ce ne sera rien du tout, pour une femme de votre talent, dit Hilda presque agressive.

Gladys ajouta plus doucement :

— Tu sais, Ottilie, je pense qu'il est charmant d'orner sa personne, sa maison et sa table, et je ne trouve pas qu'on doive négliger

ces choses-là, mais elles ne suffisent pas à remplir une vie.

Ottilie regarda fixement sa toile sans répondre. Gladys continua à voix basse mais avec fermeté.

— Si, par exemple, la semaine dernière, tu avais renoncé à tes innombrables visites, si tu avais terminé ce tableau et l'avais envoyé à l'hôpital des enfants pour égayer quelque mur ?… Ne crois-tu pas qu'un bon tableau et de joyeux visages d'enfants valent plus que bien des distractions mondaines ?

Ottilie regarda au loin pendant plusieurs secondes, et peu à peu son visage prit une expression de douleur. Puis elle secoua la tête et se remit à rire.

— On ne peut vraiment pas causer avec vous ! On dirait que vous voulez me prêcher les idées des femmes modernes ! Mais je vous avertis, je suis trop vieille pour me convertir. J'ai appris, dès mon enfance, que la femme est

faite pour se marier, pour tenir sa maison et pour en être l'ornement. Je crois avoir à peu près réalisé cet idéal, et voilà que vous venez me conter qu'en réalité je… gaspille ma vie. C'est tout de même un peu fort.

En ce moment la sonnette retentit, et Ottilie, en jetant un regard effaré sur la pendule, s'écria :

— Comment ? Déjà quatre heures et demie ! Ce sont des visites, sans doute, c'est l'heure où la consigne est levée… Et Jacques qui n'a pas encore préparé le thé.

Elle courut à la grande glace de Venise et de ses doigts fins, arrangea les boucles sur son front et le gros nœud de sa ceinture.

Des pas s'approchèrent. La porte s'ouvrit et le domestique annonça :

— M. van Brehnen.

Ottilie alla à la rencontre du visiteur.

— Oh, Monsieur, voilà Madame van Praege et Mademoiselle van Suylenbourg qui m'ont fait oublier l'heure… Vous nous trouvez encore à l'atelier, mais si vous voulez bien, nous passerons au salon, nous y serons mieux pour causer.

Elle lui tendit la main en souriant et, de sa démarche ondulante, les précéda dans l'autre pièce.

Hilda suivait, saisie d'un étrange malaise. Cette femme, à l'accent étranger, au sourire provocant, au regard ardent, était-ce la même qui, peu de minutes auparavant, avait parlé avec tant de grâce et de simplicité ? Dès que le timbre avait retenti, tout avait disparu, tout était oublié, excepté la seule grande préoccupation de la mondaine : plaire !

Comment était-il possible que cette femme intelligente s'abaissât à vouloir plaire à ce gros petit Stéphane van Brehnen, ce gamin insignifiant, au visage de bébé rose, aux petits yeux

ternes sous leurs cils blancs, à la petite moustache rousse, qu'il mordillait sans cesse par timidité ?

Hilda connaissait elle-même le désir de plaire, mais à cet instant, elle sentit à quel manque de dignité cette passion peut conduire, lorsqu'elle devient la note dominante d'un caractère. Presque aussitôt elle prit congé, et Gladys la suivit.

V

Quand elles furent dans la rue, Hilda demanda à Gladys :

— Vous voyez souvent Ottilie ?

— Oh oui, nous sommes presque voisines, et je l'aime bien… et puis… je la plains. Elle croit s'amuser, mais en réalité elle ne fait qu'étendre des voiles brillants sur un abîme d'ennui. Si seulement elle pouvait s'intéresser à quelque chose !… Mais son éducation, son mari, ses amis, sa beauté, tout se ligue contre elle pour l'enchaîner à cette vie insipide et indigne d'elle ; c'est là ce qui lui fait faire toutes ces folies, je crois…

Elle s'interrompit. Le tramway électrique venait de passer, et un grand jeune homme, en

voyant Gladys, en avait sauté d'un bond, et venait à elles.

— Bonjour, Gladys !

— Bonjour, Maarten.

— Quel heureux présage ! C'est vous la première personne que je rencontre à La Haye !

— Comme vous avez bonne mine !

— N'est-ce pas ? Aussi j'ai bien l'intention de vivre cent ans. Et vos enfants, ils vont bien ?

Ils se regardaient, tout heureux de leur rencontre. Puis Gladys se souvint de Hilda, et en souriant :

— Monsieur van Hervoren. Mademoiselle van Suylenbourg.

Et en peu de mots elle raconta à Hilda l'histoire de leur amitié, comment Maarten, qui était ingénieur, était venu pour des travaux, en Amérique, et comment il avait été l'ami intime du frère préféré de Gladys, un poète de

talent qui, depuis, était mort jeune. Dans ce temps-là, Maarten venait tous les jours chez la famille Arlington et, selon la mode américaine, il avait été le camarade des sœurs, autant que celui des frères. Mais après, Hervoren avait dû les quitter pour aller en Australie, et ils s'étaient perdus de vue, jusqu'au printemps dernier, quand Maarten était revenu en Hollande pour soigner sa mère malade. Alors ils s'étaient retrouvés, étonnés et heureux de ce que le destin les eût de nouveau réunis de ce côté-ci de l'Océan, et l'ancienne amitié avait refleuri. Gladys surtout, qui avait eu quelque peine à s'acclimater dans sa nouvelle patrie, avait été tout heureuse de revoir quelqu'un qui l'avait connue jeune fille, et avec qui elle pouvait parler de ses parents. Mais, en automne Mme van Hervoren était morte, et Maarten, exténué de fatigue et de chagrin, était tombé malade, si bien que les médecins, craignant la tuberculose, l'avaient envoyé dans un climat plus doux.

— Et vous vous sentez maintenant comme avant votre maladie ? Quels miracles opère le Midi ! dit Gladys joyeusement.

— Même mieux qu'avant, répliqua Maarten, car j'ai une ardeur au travail, comme je n'en ai jamais eu.

— On vous demande de grands efforts ?

— Non, malheureusement je n'ai pas encore trouvé de place. Mais en ce moment, je suis très absorbé par l'étude des questions sociales. Vous verrez, vous verrez, j'ai la tête remplie de projets ; si seulement ma bourse était aussi remplie d'argent pour pouvoir les réaliser…

Il eut un rire jeune, plein d'espérance. D'un mouvement énergique son corps souple se redressa.

Hilda leva les yeux sur lui, et lorsqu'elle rencontra son regard clair et bleu, elle eut la sensation étrange que depuis toujours elle

connaissait ce regard, et qu'il lui était familier. Et ce fut en elle comme un apaisement, une joie calme et le désir de continuer à marcher ainsi, sans cesse, dans la lumière rose pâle de ce coucher de soleil printanier.

— C'est dans le Midi que vous avez conçu tous ces projets ? demanda Gladys.

— Oui, j'ai beaucoup travaillé et beaucoup réfléchi là-bas. Mais comme vous le savez, ma mère s'intéressait tout particulièrement aux questions sociales, et c'est pendant que j'étais auprès d'elle, l'été dernier, que mes yeux se sont ouverts. Maintenant c'est devenu chez moi une véritable passion.

Au nom de sa mère, il y avait eu dans la voix du jeune homme une légère vibration de douleur. Cela n'avait été qu'une nuance, mais Hilda, avec sa grande sensibilité, l'avait saisie. Et de nouveau elle le regarda, désirant inconsciemment lui témoigner de la sympathie, et de nouveau il se passa cette chose étrange, que

Maarten se pencha vers elle et que leurs yeux se rencontrèrent et qu'elle eut la sensation que depuis longtemps elle connaissait ce regard et qu'il lui avait toujours été cher.

En ce moment, ils se trouvèrent devant la maison de la famille van Herkelen.

— Viendrez-vous ce soir, prendre une tasse de thé, Maarten ? Ne m'en veuillez pas de vous quitter ici. Je dois aller voir une malade.

— Je vous en prie, Gladys… oui, à ce soir, de grand cœur.

Ils prirent congé, et quand Maarten s'inclina devant Hilda, celle-ci, contre son habitude, lui tendit la main. Tout lui paraissait si étrange aujourd'hui, et il lui sembla vaguement qu'il y a bien longtemps, elle avait exactement dit et senti les mêmes choses.

VI

Hilda rentra, décidée à se retirer tout de suite dans sa chambre ; elle voulait être seule. Mais ses pensées prirent un autre cours, lorsqu'elle vit sur la figure, d'habitude si impassible du domestique, une expression de joie et que, dans le corridor, elle aperçut un amas de valises et de plaids. Des voix joyeuses et des éclats de rire arrivèrent du salon, et le vieux domestique lui dit d'un air mystérieux :

— Mademoiselle, notre jeune Monsieur est arrivé.

Hilda pensa qu'il était de son devoir d'aller saluer le voyageur. Il ne fallait pas se montrer indifférente, et d'ailleurs elle était assez curieuse de voir son cousin. D'après ses lettres, toujours très courtes, elle n'avait pu se faire au-

cune idée de son caractère, et c'est à peine si ses deux sœurs parlaient de lui. Eugénie, qui s'était querellée avec lui pendant toute leur enfance, ne trouvait à son égard que quelques mots de dédain, et Corry semblait parfaitement indifférente envers lui. Quant à M^me^ van Starren, Hilda lui avait entendu faire plusieurs fois le récit détaillé de la maladie de son fils et du danger auquel il avait échappé. Elle se délectait à ces histoires de maladies, dans lesquelles elle n'omettait pas le plus petit détail. Mais jamais elle n'avait dit la moindre chose sur le caractère d'Édouard, sur ses goûts, ni sur ses aptitudes. Une fois seulement elle s'était vantée de ce qu'il avait fait toutes ses classes sans avoir jamais eu besoin de répétiteur.

Comme Hilda entrait, le salon retentit d'un éclat de rire si franc et si jeune, qu'il lui sembla que les meubles pourpres et or dussent s'en étonner. Édouard se tenait au milieu de la pièce, enveloppé d'un plaid à grands carreaux et imitait une conversation qu'il avait surprise

entre un Anglais qui ne comprenait pas un mot de français et un garçon du Grand-Hôtel à Paris. Et c'est avec beaucoup d'humour qu'il rendait ce dialogue. Il eût été difficile de dire si vraiment les choses s'étaient passées ainsi ou s'il inventait, encouragé par le fou rire qu'il avait suscité. Quoi qu'il en soit, Hilda s'en amusa fort, et elle riait encore, lorsque, jetant son plaid, le jeune homme vint à elle pour la saluer.

— Je n'ai pas besoin de te demander si tu as fait un bon voyage, dit-elle gentiment.

— Un excellent voyage. Et je suis revenu un peu plus tôt que je ne pensais, pour le faire avec des amis.

— Ces amis, étaient-ce des dames ou des messieurs ? demanda Corry avec malice.

— Des messieurs, cela va sans dire ; les dames ne valent jamais la peine que l'on avance ou que l'on retarde un voyage pour elles.

— Tiens, fit Eugénie presque provocante, Nice ne t'a pas changé ! Il est vrai que tu es encore trop blanc-bec pour pouvoir juger de ces choses-là.

Édouard lui lança un regard par-dessus son épaule :

— Eh oui, chère Mademoiselle, je suis jeune et je ne cherche pas à nier que vous avez neuf ans de plus que moi. Mais les paroles que j'ai dites dénotent peut-être plus d'expérience que de jeunesse.

Eugénie rougit sous le coup de cette allusion à ses vingt-huit ans.

— Nous te dispensons de nous raconter tes expériences. Les aventures d'un gamin de dix-neuf ans sont et restent des enfantillages.

Édouard ne répondit pas et se contenta de friser sa grosse moustache blond-roussâtre, avec un sourire blasé et ironique qui acheva d'exaspérer Eugénie.

— Enfin, mon garçon, dit M. van Starren sans faire attention à la querelle qui ne semblait étonner personne, tu as vraiment un mine superbe ; il s'est bien remis, n'est-ce pas, maman ? Et comment te sens-tu ? Tout à fait d'aplomb ?

Il s'était levé et avait posé sa main sur l'épaule de son fils ; ses yeux étaient humides.

— Mais oui, père, je suis très bien. Du reste vous avez tous très exagéré mon état, et…

— Mon Dieu, par quelles angoisses nous avons passé, reprit M. van Starren, et en pensée il revit de nouveau son fils étendu, les joues tachetées de rouge et, dans la cuvette bleue en porcelaine du Japon, le sang vermeil qui moussait. Cette vision l'avait hanté tout l'hiver, et en retrouvant cet enfant qui était son orgueil, de nouveau exubérant de santé et de bonne humeur, il se sentit envahi par l'émotion. Refoulant un sanglot, il attira Édouard dans ses bras.

— Je t'en prie, papa, pas tant de sentimentalités ! Puisque je te dis que ce n'était rien. Corry, donne-moi un verre de Porto ou une tasse de thé ? Cela me fera plus de bien que toutes vos réflexions sur ma santé.

M. van Starren se détourna, un peu honteux de sa faiblesse. Mais Hilda, qui jusqu'alors ne l'avait vu qu'avec sa femme et ses filles, se sentit émue devant cette affection inattendue, et une invincible nostalgie s'empara d'elle. Ah, si en ce moment son père avait pu venir et la prendre ainsi dans ses bras !... Mais Édouard ?... Était-ce par fanfaronnade de jeune homme, qui croit devoir à sa virilité de résister à toute manifestation de sentiment, ou bien par manque de cœur, qu'il avait repoussé son vieux papa ?

Elle l'observa attentivement. Il s'était nonchalamment étendu dans un grand fauteuil ; les coudes appuyés, les mains blanches et fines – les mains qu'il tenait de sa mère, aristocra-

tiques, avec des bouts de doigts roses et des ongles polis – les jambes croisées, les pieds chaussés de souliers vernis irréprochables, et semblait ainsi l'image du contentement de soi-même.

— Eddy, s'écria Corry, en lui apportant son thé, parle-nous maintenant de ce Monsieur, de ce baron… comment l'appelais-tu ? Ce Hollandais que tu as rencontré là-bas ? Tu avais écrit que tu nous l'amènerais, qu'il serait notre hôte, et puis tu n'en as plus reparlé, pourquoi ?

— Tu veux dire Maarten van Hervoren ? dit Édouard, que veux-tu savoir de lui ? S'il est un bon parti ? Non, pas le moins du monde.

— Voyons, Eddy, ne dis donc pas toujours des choses insupportables, intervint M^me^ van Starren.

— Mon Dieu, maman, pourquoi ne les dirais-je pas, puisque je les pense ? J'ai vu, ces derniers temps encore, sur la côte d'azur, des choses inouïes quant à la chasse au mari. Ce

n'est pas sur les plages élégantes qu'on désapprend à penser ainsi. Qu'en dis-tu, cousine Hilda ?

Hilda fut un peu embarrassée de se voir ainsi appelée comme arbitre, et quand elle rencontra le regard insolent et moqueur du jeune homme, une impatience la gagna :

— Je n'ai jamais fréquenté des gens comme ceux dont vous parlez. Mais je veux bien croire que dans les villes d'eau on voit beaucoup de choses vilaines et repoussantes. Quant à Corry, pourquoi lui supposer une arrière-pensée, lorsqu'elle vous a questionné sur Monsieur van Hervoren ?

Corry battit des mains, étonnée de voir Hilda prendre son parti.

— Bravo, Hilda, bravo.

Édouard caressa sa moustache et regarda par la fenêtre. Son sourire moqueur pouvait aussi bien viser la réponse de Hilda que les

« vilaines choses » qu'il avait vues. Puis il s'adressa à sa mère.

— Oui, un instant j'avais pensé amener Hervoren ici. C'est un des types les plus extraordinaires qu'on puisse voir. Si vous saviez quel admirable causeur et quel philosophe. Et il a tout lu, un être incroyable… Et d'une verve, d'une gaîté, quand cela le prend… Mais au moment où je pensais l'inviter, j'ai reçu une lettre de Corry, dans laquelle elle me parlait du bal des de Mureaux, et il y avait là-dedans une telle évocation de tout notre monde à La Haye, et de tous ses préjugés, que je compris que c'eût été une gaffe que d'amener Maarten ici à la maison.

— Et pourquoi cela, mon enfant ? Avais-tu entendu sur son compte… cependant il est baron, n'est-ce pas ?

— Oui, maman, mais cela ne l'empêche pas d'être pauvre comme Job. Il m'a laissé entrevoir qu'il n'avait pour ainsi dire pas le sou. Ses

parents ont été très riches autrefois ; mais à la mort de son père, il ne restait plus rien. Dès qu'il eut terminé ses études d'ingénieur, il est parti pour l'Amérique et plus tard il est allé en Australie. Et là, il a dû gagner pas mal d'argent. Malheureusement il n'a jamais eu de chance. L'année dernière il revint en Hollande pour revoir et soigner sa mère, qu'il adorait. Elle est morte quelques mois après, et lorsqu'il voulut repartir en Australie, voilà qu'une mauvaise fluxion de poitrine l'a pris et, plus mort que vif, on l'a envoyé dans le Midi. Il y a mangé ses derniers écus, et Dieu sait comment il se tirera d'affaire. Pourtant, il saura bien se débrouiller ; je n'ai jamais vu un homme aussi énergique.

— Pourquoi ne l'as-tu pas invité à venir quelque temps ici ? demanda Eugénie gentiment.

Édouard haussa les épaules et regardant sa mère :

— Je pensais que vous m'en voudriez si je vous amenais un pauvre diable comme lui. Il aurait pu s'éprendre de l'une de vous, et j'aurais été responsable des suites.

— Tu as très bien fait, mon fils. Des gens de cette sorte sont souvent portés à nous exploiter si nous sommes trop bons pour eux.

Édouard but tranquillement son thé et ne répondit pas. Hilda l'étudiait toujours, et toute sa générosité se révolta. Pourquoi ne défendait-il pas cet homme dont il venait de chanter si chaleureusement les louanges ? Elle resta silencieuse, écoutant leur conversation qui roulait sur toutes sortes de potins mondains, puis elle sut s'esquiver et courut à sa chambre où elle se jeta sur son lit. De grosses larmes tombèrent sur l'oreiller. Elle ne savait pas pourquoi elle pleurait, mais une grande détresse était en elle. Il lui sembla qu'elle pleurait sur des choses indéfinies et inconnues, et un désir

violent la saisit de remplir sa vie de beauté et de bonheur.

— Père… disait-elle doucement.

Mais en prononçant le nom de celui qui avait été tout pour elle pendant son enfance, elle sentit que, même s'il avait pu venir auprès d'elle, il eût été impuissant à la consoler complètement. Un dégoût de tout son entourage l'envahit, et elle eut horreur des derniers mois qu'elle venait de passer et de ceux qu'elle voyait devant elle. Ils se dressaient comme un fond sombre sur lequel se détachait en lumière son désir naissant de mener une vie plus belle. Et longtemps elle pleura ainsi, sa pensée allant d'Ottilie à Moisette, d'Édouard à cet étranger au regard clair et bleu, et l'existence ne lui sembla qu'un amoncellement d'angoissantes énigmes.

Mais lorsque sonna le gong pour le dîner, elle se rappela qu'une « jeune fille » n'a pas le droit d'être triste et tourmentée ; l'ornement

des salons ne doit que sourire. Dans l'appel sonore, elle crut entendre distinctement : Allons, il faut, rire et s'amuser !... Mais en se levant, les yeux rougis, une soudaine révolte la secoua, et elle y répondit à haute voix :

— Je ne veux pas ! vous entendez, je ne veux pas. Il n'est pas possible que, pour la jeune femme, ce soit là le vrai but de la vie.

VII

Après le départ de Hilda et de Gladys, Mme van Heemeren avait encore reçu plusieurs visites et, comme toujours, elle avait été brillante et charmeuse au milieu de son cercle d'admirateurs. Quand ils furent tous partis, elle regarda la pendule : six heures et demie ! À huit heures seulement elle attendait ses invités. Que faire d'ici là ?

Tout à coup, ce fut dans la rue le roulement précipité d'une voiture qui arrivait au grand trot. Elle se jeta à la fenêtre et eut juste le temps de voir passer deux superbes chevaux noirs, des lanternes étincelantes, et d'intercepter un tendre sourire qu'accompagnait un salut du fouet. Elle fit un signe de tête en riant :

— Quelle folie tout de même d'aller à une telle vitesse. Mais comme il sait les conduire, ces deux bêtes endiablées, et quelle élégance dans son salut !

Elle sourit avec une nuance de pitié :

— Pauvre garçon, je vais lui envoyer une invitation pour dimanche. Si j'y manquais, il serait trop malheureux. On dirait, vraiment, que cela devient sérieux ; pourvu seulement qu'il ne soit pas encombrant… Après tout, ce flirt m'aidera à passer le temps jusqu'à mon départ pour la Suisse.

Elle se leva d'un mouvement las et se mit devant son bureau. Puis, de son écriture longue, elle écrivit au baron van Smaarth et, pendant qu'elle rédigeait son invitation, un singulier sourire errait sur ses lèvres.

— Poor fool ! dit-elle avec un peu d'amertume. Et voilà ce que les poètes appellent de l'amour ! Des milliers de livres parlent tous de l'amour qui… n'existe pas. De la sensualité, du

désir de plaire, de la vanité… et voilà tout ce qui existe entre l'homme et la femme.

Les mains jointes derrière la tête, elle s'approcha de la grande glace et contempla son image avec une ardente curiosité. Elle s'admirait souvent ainsi, et jouissait de sa beauté. Tout en se regardant, elle songea :

« Si vraiment l'amour existait, je l'aurais rencontré, moi. Est-ce que je ne suis pas l'incarnation parfaite de l'idéal dont rêvent les hommes ? Et cependant je n'ai jamais trouvé quelqu'un qui m'ait aimé vraiment pour moi-même. Comme si van Smaarth ne s'aimait pas uniquement lui-même en me parlant d'amour ! Et mon mari, qui n'a vu en moi qu'un bel ornement pour sa demeure, une bonne maîtresse de maison, un jouet pour ses heures de loisir ! Que leur importe à tous ce que je sens, ce que je souffre et que je meure d'ennui ? Ils croient que je suis heureuse parce que je suis jeune, belle, riche et admirée. Quelle bêtise !

personne ne sait ce qui se passe en moi et combien je suis lasse. »

À cet instant, la porte s'ouvrit, et M. van Heemeren entra. Il était beaucoup plus âgé qu'Ottilie, et son grand corps maigre était légèrement voûté, mais il avait beaucoup de distinction, et l'habit lui allait bien.

— Je crois qu'il est temps de t'habiller, Ottilie ?

— En effet, j'y vais, répondit-elle de ce ton de froide politesse qu'elle affectait souvent vis-à-vis de lui.

Quand elle fut montée à sa chambre, elle avait oublié tout son immense désespoir, et une seule pensée l'absorbait : « Que faut-il mettre avec ma robe nouvelle, le collier de perles ou ma parure ancienne d'améthystes ? »

VIII

Hilda avait fait la connaissance de Corona van Oven chez les van Praege. La doctoresse était venue après dîner, vers neuf heures et demie. C'était une belle apparition ; elle portait une longue robe de velours noir qui contrastait avec les toilettes claires des autres femmes et moulait bien sa taille grande et mince. Hilda, après avoir causé quelque temps avec elle, avait eu la joie de recevoir une invitation à prendre le thé pour le lendemain.

— Quel honneur ! avait dit Gladys en riant, car M^me^ van Oven n'invite pas souvent du monde !

La petite maison qu'habitait Corona dans le « Lange Voorhout » portait une large plaque en cuivre où se lisait son nom : D^r^ Corona van

Oven. Au moment où Hilda s'arrêta devant la porte, elle vit passer une bonne d'enfants, traînant après elle deux bébés maladifs, dont l'un se baissait pour ramasser un caillou qui brillait au soleil. La bonne secoua rudement le petit bras, et l'enfant devint plus blême encore en avalant ses larmes. Des ouvriers, qui venaient en sens inverse adressèrent quelques plaisanteries grossières à la petite bonne. Puis un équipage passa, et Hilda eut la vision d'une femme fanée, d'un chapeau couvert de roses, d'un gant blanc qui tenait une ombrelle en dentelle. Et, de nouveau, la jeune fille regarda la plaque de cuivre, et ce fut soudain comme une révélation. Le monde était plein de laideurs, de pauvres petits qu'on brutalisait, de rires sales et repoussants, de misère, de vice et d'indifférence frivole et tout cela passait triomphalement par les rues. Mais voici que cette plaque était comme un symbole consolant, comme le signe d'une miséricorde qui ne se lasse pas, et

d'un joyeux courage qui a su vaincre de grands préjugés.

Maryken, la vieille servante de Corona reçut Hilda.

— C'est bien vous, Mademoiselle van Suylenbourg ?

— Oui, Mademoiselle van Oven m'attend.

— Le docteur vient d'être appelé auprès d'un malade. Que voulez-vous ? c'est toujours comme cela, jamais elle n'est sûre de rester chez elle. Mais j'ai ordre de faire attendre Mademoiselle. D'ailleurs Mademoiselle van Arkel est déjà là.

Hilda entra, un peu déçue, parce qu'elle s'était crue seule invitée, et elle se demandait qui était cette étrangère qui déjà l'attendait.

Le cabinet de Corona était une grande pièce, tout au fond de la maison, meublée avec austérité mais sans froideur. Les sièges en chêne sombre recouverts de cuir rouge, la

grande table à écrire, les rayons et les tables chargées de livres, tout cela donnait une impression à la fois sévère et confortable. La seule note d'art qui s'y trouvait était une merveilleuse reproduction de la Madone Sixtine, qui semblait remplir de sa lumière toute la pièce.

Hilda avait souvent vu ce tableau, et toujours elle s'était sentie très émue devant la grande beauté de cette œuvre. Mais aujourd'hui, en la retrouvant soudain, ce fut comme un saisissement.

Cette Madone n'était pas la tendre mère qui serre contre elle son petit enfant, ni la vierge douloureuse, semblant pressentir la mater dolorosa ; ce n'était pas la reine des cieux, qui adore en extase son fils, ni la sainte jeune fille pure et innocente. Ce n'était pas l'incarnation de la prière, et de l'amour extatique de Dieu, ni la douce vierge passant ses jours en adoration, telle que les peintres primitifs ont rendu leurs

madones. Ce n'était pas non plus la femme resplendissante de terrestre beauté, que créa la Renaissance. La Madone Sixtine a une place à part et bien à elle. Elle est la femme noble et pure dont les yeux grands ouverts regardent l'avenir, embrassant d'un seul regard, et les douleurs de la réalité, et la joie des aspirations idéales. Elle voit devant elle l'humanité souffrante et pécheresse qui attend dans l'angoisse la parole d'amour, la parole libératrice et le sublime exemple. Elle voit aussi le divin devoir et la douleur sans nom qui guettent son enfant. Et sans hésiter, dans un geste magnanime, elle offre son fils au monde.

Ses mains tiennent à peine le frêle petit corps, on dirait qu'il n'a pas de poids, et héroïquement elles en font l'offrande, prélude émouvant du grand sacrifice qui un jour sera consommé au Golgotha. Ce n'est pas là une mère qui, faible, pleurera les souffrances physiques de son enfant, c'est la femme bénie qui, avec la douloureuse résignation d'une voyante,

l'auréole de joie sur le front, consacre son enfant. Les femmes qui auront compris cette madone sauront élever des hommes.

Hilda resta un instant immobile au milieu de la pièce ; puis se rappelant M^lle^ van Arkel, elle se retourna vers elle et vit une femme qui n'était plus toute jeune, au visage délicat où brillaient deux yeux bruns très intelligents. Sa mise était extrêmement simple. Autrefois, lorsqu'elle voyageait avec son père, Hilda avait une grande aisance pour entrer en conversation avec ceux qu'elle ne connaissait pas, mais ces derniers temps, à l'école de sa tante, elle avait appris cette réserve, presque hostile, que certains Hollandais croient de bon ton vis-à-vis d'inconnus.

Après l'échange de quelques paroles insignifiantes, Hilda s'assit silencieuse, pendant que Marguerite van Arkel, qui semblait tout à fait chez elle, se mit à préparer le thé. Elles restèrent ainsi durant plusieurs minutes dans

un silence pesant, jusqu'à ce que Marguerite se décidât à le rompre.

— Je crois, Mademoiselle, que Corona nous a invitées toutes deux, parce qu'elle pensait que nous aurions du plaisir à causer ensemble. Aussi, si vous le voulez bien, n'attendons pas d'être solennellement présentées.

Hilda répondit par son jeune et charmant sourire, et aussitôt la glace fut rompue, et la conversation s'engagea.

— D'où M^lle van Oven peut-elle tenir cette splendide reproduction ? demanda Hilda en montant la Madone.

— Personne ne peut vous le dire mieux que moi. C'est moi qui la lui ai donnée.

— Après une grave maladie ? Un souvenir de reconnaissance, sans doute ?

Marguerite sourit ; puis elle répondit avec cette confiance spontanée qui naît parfois de si étrange façon entre deux personnes qui ne se

connaissent pas mais qui sentent qu'elles sont faites pour se comprendre :

— Oui, après la guérison d'une maladie d'autant plus grave qu'elle était psychique. Je vous dirai que je suis la nièce d'un chambellan de la reine et que je donne des leçons de français dans un pensionnat de jeunes filles. Voilà d'où venait ma maladie, comprenez-vous ?

Hilda la regarda avec étonnement, et Marguerite continua.

— Mon oncle à la cour, toute ma famille puissamment riche, tous reçus chez la reine, et moi, pauvre institutrice ! Vous pouvez vous faire une idée des humiliations et des blessures d'amour-propre auxquelles j'étais exposée ! Jusqu'à douze ans j'avais été riche, moi aussi ; c'est l'éternelle histoire de toutes les familles qui se ruinent. Ma mère était morte jeune, et mon père avait continué à vivre avec une invraisemblable insouciance, convaincu qu'il devait ce luxe à sa situation et à son nom, ce luxe

qui était de moins en moins en rapport avec sa fortune. Heureusement, il ne survécut pas longtemps à sa ruine. Il n'aurait pu vivre d'une vie modeste, mon pauvre papa !

« Moi, je restai seule et travaillai pour obtenir mon diplôme, dans une humble chambre meublée. Je n'avais, pour me faire à la dureté de cette nouvelle vie, que le souvenir d'une enfance gâtée, de belles robes, d'un poney à moi seule et du rêve d'aller un jour à la cour en toilette blanche. Une bien mauvaise préparation. Pourtant ma jeunesse ne fut pas malheureuse ; j'ai une grande facilité au travail, et à l'école je m'étais fait de nombreuses amies. Ce ne fut qu'après mes examens, quand j'eus trouvé par hasard une situation ici, à La Haye, que mon désespoir et mes fureurs commencèrent. Dans ma naïveté j'avais cru que je pourrais très bien, tout en étant professeur, aller dans le monde et voir mes parents riches. Cela me semblait tout à fait possible, puisque j'allais gagner assez d'argent pour faire un peu de toilette, et je

croyais que c'était là l'essentiel. J'avais toutes les dernières années travaillé avec un tel acharnement que je n'avais rien vu autour de moi, et je ne connaissais rien de la vie. Oui, j'étais bien un de ces produits de la demi-culture que crée notre éducation actuelle ; d'un côté un amas de savoir, puisé dans les livres ; de l'autre une ignorance complète, une incompréhension absolue de tout ce qui concerne la vie et le monde, enfin de tout ce qui a le plus d'importance.

« J'étais très fière de mes diplômes, et je m'imaginais que ma famille se réjouirait avec moi de mes succès et recevrait à bras ouverts la jeune fille solitaire qui avait si bien travaillé…

Elle sourit, comme on sourit après avoir vaincu bien des souffrances.

— Puis vint la grande déception. La plupart des gens ne voulaient plus me connaître. Quelques-uns me saluaient encore avec

condescendance, mais le plus grand nombre détournait la tête en me rencontrant, et une vieille cousine m'envoya cinquante louis, en me priant de bien me rendre compte de ma situation et de comprendre enfin qu'une van Arkel qui était obligée de gagner sa vie était une honte pour la famille. Elle me louait cependant d'avoir su me tirer d'affaire mais ne m'en conseillait pas moins de ne plus porter mon titre de baronne, parce que cela compromettait la famille.

— Et qu'avez-vous fait, interrogea Hilda amusée.

— Je lui ai renvoyé son argent avec ces mots : « À la baronne Brigitte van Arkel avec les remerciements de la baronne Marguerite van Arkel. »

Les deux jeunes filles eurent en même temps un petit éclat de rire joyeux, puis Marguerite reprit :

— À l'orgueil que je tenais de mon père, ma famille opposa le dédain le plus complet, et cela finit par m'aigrir à un point que vous ne sauriez imaginer. Souvent, en voyant passer ces équipages ornés de notre blason, je me sentais prise d'une haine violente, et je commençais à maudire tous les gens riches et à me réjouir de leurs scandales, quand les échos m'en parvenaient. Ce furent des années terribles ! Tout m'irritait, je voyais en tout une humiliation. Ma profession m'était sympathique, les enfants m'aimaient, et l'enseignement en soi me donnait de la joie. Mais comment ne pas détester un métier qui m'attirait un tel mépris ? J'avais honte d'être ce que j'étais ; ma fierté m'abandonnait et je crois que j'aurais été capable d'une lâcheté, d'une bassesse, d'un mariage d'argent ou de quelque chose de semblable, pour échapper à un état de choses qui me faisait trop souffrir.

« Alors Corona vint et se moqua si délicieusement de moi que j'eus honte de ma faiblesse.

Son exemple opéra le miracle. Je la voyais travailler tranquillement, marchant droit vers son but, respecter et vénérer sa profession et sourire de l'air protecteur, que certaines dames prenaient avec elle. Je la vis conquérir de jour en jour plus de respect, plus d'affection, grâce à la certitude vraiment suggestive qu'elle avait de la beauté de sa mission. Et, petit à petit, s'éleva en moi l'idée qu'il pourrait bien y avoir une autre aristocratie que celle de la fortune et du nom, une aristocratie plus élevée, accessible à tous ceux qui y mettaient leurs efforts, et où je me sentirais plus heureuse.

— Quel bonheur que vous ayez rencontré Corona juste à ce moment-là, dit Hilda.

— Oui, ce fut un grand bonheur. Je voudrais pouvoir vous répéter tout ce qu'elle me dit alors ; je voudrais avoir écrit ses paroles pour les faire connaître à tout le monde. Car la lutte que j'ai soutenue, d'innombrables femmes la soutiennent, d'un côté poussées par la né-

cessité de gagner leur vie, de l'autre arrêtées par le préjugé mondain qui défend encore à la femme de travailler pour de l'argent. De là vient cette chasse désespérée au mari, au premier venu qui se présente… Ah ! si seulement elles voulaient comprendre que les temps ne sont plus, ne doivent plus être, où il était plus honorable pour une jeune fille de passer sa vie dans un désœuvrement énervant, ne s'occupant tout au plus que d'un peu de philanthropie maladroite, que de travailler vaillamment à se créer une existence !

« Il faut bien qu'elles arrivent à comprendre enfin que la vie sans travail est déshonorante, et qu'il n'existe pas d'argent plus beau, plus moral que celui qui est bravement gagné. »

Marguerite avait parlé avec une ardeur, un profond sérieux qui avait beaucoup impressionné Hilda. Tout à coup elle vit les causes de son vague ennui des derniers temps sous

une lumière nouvelle. Marguerite avait tellement raison…

Mlle van Arkel lui prit gentiment la main :

— Cela vous semble étrange, Mademoiselle, que je vous raconte tout cela à notre première rencontre ? C'est que ces questions me passionnent au point que je voudrais prêcher à tout le monde la bonne nouvelle ! Je voudrais crier à nos jeunes filles : développez donc les talents et les forces qui vous sont données, exploitez-les, travaillez, vous avez, autant que vos frères, le droit de vous faire une vie laborieuse et indépendante !

— Que ne le faites-vous ! Vous nous entraîneriez toutes…

Marguerite secoua la tête.

— Il faut d'abord que j'apprenne encore beaucoup de choses, que je lise et que je réfléchisse beaucoup et ensuite… plus tard… D'ailleurs je serai un jour directrice d'un pen-

sionnat dont je ferai une maison d'éducation, telle que je la rêve… une école d'où ne sortiront pas seulement, comme par le passé, des jeunes demoiselles aux belles manières, mais des femmes intelligentes et courageuses, sachant penser et sentir librement…

À cet instant, Corona entra. Elle avait marché vite, et toute rose, sous son chapeau de paille légère, elle semblait à Hilda plus jeune que la veille.

— Tu dis que tu voudrais prêcher, Maggy ? Mais tu ne fais que cela, mon enfant. Elle ne vous a pas trop assommée, Mademoiselle van Suylenbourg ?

Marguerite fit une moue sévère, mais ses yeux riaient.

— Tu n'as pas honte, docteur Corona ! Tu fais d'abord attendre tes invités, et puis tu écoutes aux portes. Mais j'ai reçu ici même tant de sermons de toi, qu'il me semble tout naturel d'y prêcher à mon tour.

Hilda se leva. Il était tard, et elle devait dîner en ville.

— J'aime ce genre de sermons, dit-elle, et je voudrais beaucoup venir de temps en temps en écouter d'autres.

— J'espère que vous viendrez souvent, dit Corona gentiment.

Pendant que Hilda reprenait le chemin de chez elle, étrangement émue par cette vie de lutte et de labeur qu'elle venait d'entrevoir, Marguerite van Arkel dit à Corona :

— Je crois que tu as raison, chérie, cette petite vaut la peine qu'on s'en occupe. Ce serait dommage si elle se perdait dans cette vie stupide qu'elle mène.

— Oui, je le crois. As-tu pu tâter un peu le terrain ?

— Oui, cela s'est fait tout seul ; je lui ai raconté l'histoire de ma maladie.

— Et crois-tu qu'elle ait compris ?

— Absolument. Mais tu ne m'as pas encore dit comment tu l'as découverte, hier soir, en si peu de temps et au milieu de tant de monde ?

— Mme Cranz et Gladys van Praege m'avaient déjà parlé d'elle, et hier soir je remarquai sa froideur vis-à-vis du jeune Cranz qui lui faisait ostensiblement la cour. Alors je pensai qu'elle devait vraiment différer des autres, car il est, au superlatif, un brillant parti.

— Peut-être était-ce par coquetterie ?

— Je ne crois pas, Maggy ; elle n'a pas l'air d'une coquette.

— Tu dois avoir raison. Cependant, mettons que la petite van Suylenbourg ait plus de fond que les autres, crois-tu que jamais il sera possible d'éveiller chez une jeune fille du monde le désir d'une vie mieux employée ?

— On peut toujours essayer. Bientôt elle se rendra compte que sa vie ne la satisfait pas, et alors nous verrons. Il faut bien qu'il arrive, le

jour où les femmes riches voudront fournir leur part de travail pour la communauté. Et alors, quel noble essor prendra le féminisme, quand nos jeunes filles mettront la main à la pâte, non par besoin d'argent, mais par conviction !

— Amen, fit Marguerite, et se jetant au cou de Corona, elle s'écria :

— Ô chérie, comme je voudrais être riche, pour déjà créer cette grande école dont je rêve et dans laquelle nous élèverions des femmes nouvelles. Le monde croit encore que nous voulons transformer les femmes en hommes, moi je ferai des femmes vraiment femmes… Et puis je dirai à tous :

— Voyez, je suis riche, et tout de même je reste maîtresse d'école, parce que c'est ma joie d'avoir un métier dont je suis fière et qui est conforme à mes aptitudes…

Corona sourit et lui mit un baiser sur le front.

— Tu restes à dîner ? J'ai une lettre de Frank… je voudrais te la lire…

IX

Depuis le retour d'Édouard, il régnait dans la maison des van Starren une gaieté que Hilda n'y avait jamais connue. Pourtant, il n'était pas beaucoup à la maison, car la plage de Scheveningen et son nouveau cheval de selle l'absorbaient pendant une grande partie de la journée ; mais à table, ses petites histoires amusantes et ses plaisanteries changeaient l'atmosphère, d'habitude si lourde.

M. van Starren restait au salon plus qu'autrefois, sa femme paraissait moins froide, quand elle riait des bons mots d'Eddy, et Corry et son frère faisaient des galopades furieuses par toute la maison et jouaient et se battaient comme de jeunes chiens. Il n'y avait qu'Eugénie qui était plus morose que jamais. Depuis leur enfance, il y avait eu entre elle et Édouard

une antipathie qui s'était de plus en plus accentuée. Aussi Eugénie restait-elle beaucoup dans sa chambre, et la bonne humeur qui régnait au salon, était due peut-être plus encore à son absence qu'à la présence de son frère.

Pendant de longues heures elle restait enfermée, mais personne ne s'occupait de ce qu'elle pouvait bien faire, et l'on eût été très étonné, si on avait pu voir, comment elle vivait, pendant de grandes demi-journées, immobile dans un fauteuil, le regard fixe et désespéré, jusqu'à ce qu'elle fermât les paupières, d'où s'échappaient quelques larmes. D'autres fois, les joues enflammées, elle lisait, dévorant à perdre haleine le poison de romans loués dans un cabinet de lecture, et qu'elle cachait soigneusement, même à Corry. Lorsque ensuite elle descendait, exténuée et se plaignant de maux de tête ou bien fiévreuse et exubérante, les autres la trouvaient simplement insupportable, mais personne ne se donnait la

peine de rechercher d'où lui venaient ces brusques changements d'humeur.

Dans combien de familles on vit ainsi plus éloigné les uns des autres, que si de grandes distances en séparaient les membres ! Chez les van Starren, les seuls intérêts communs étaient la toilette, les amusements et les jugements qu'on portait sur les amis. Tout ce qui était la vie intime de chacun restait parfaitement inconnu des autres.

Le mois de juin était brûlant et très sec, cette année-là. Hilda et Corry se tenaient dans la véranda. L'air chaud, saturé de parfums, arrivait en bouffées voluptueuses ; mais le grand store empêchait le soleil d'entrer, et une tendre demi-obscurité régnait autour des deux jeunes filles, dont les toilettes claires semblaient des taches lumineuses au milieu des hautes touffes de fougères qui masquaient les murs de leur verdure sombre.

Édouard entra et se jetant sur le sofa :

— Comme il fait bon ici ! Mesdemoiselles, voici deux nouvelles que j'apporte… C'est beaucoup, n'est-ce pas, pour un jour de canicule comme celui-ci, où l'on sent son cerveau se liquéfier !

Il avait l'air charmant dans son nouveau costume d'équitation en velours brun, avec ses guêtres de cuir jaune et sa casquette de jockey dont il était heureux, comme l'est une petite pensionnaire d'un chapeau qu'elle met pour la première fois.

— Deux nouvelles, Eddy ?

— Oui, même trois, si vous voulez, mais la troisième ne vous intéressera pas, c'est que Maarten van Hervoren a trouvé une excellente situation à La Haye même, dans l'usine de Lagrange et Compagnie.

Un éclat de rire moqueur retentit dans le salon attenant, où Eugénie et Betty de Mureaux, près du piano, feuilletaient de la musique.

Édouard sursauta.

— Je vous demande mille fois pardon, Mademoiselle Betty, je ne vous avais pas vue dans cette obscurité. Il alla saluer la jeune fille, qui était petite et grassouillette, avec des cheveux d'un blond fade, ramenés derrière la tête en un pauvre chignon. Sa figure blafarde, un peu bouffie, avait souvent rappelé à Hilda une petite couturière de Suylenbourg, dont elle avait les formes lourdes, la pâleur, et le manque de souplesse dans les mouvements. Plusieurs fois Hilda s'était étonnée devant cette apparence très plébéienne de l'héritière d'une famille de nobles émigrés dont une longue suite de générations avait eu l'occasion de s'affiner par une haute culture et le luxe le plus recherché.

Hilda aimait assez la petite Betty ; d'ailleurs tout le monde l'aimait, car elle était bonne et douce, surtout quand on était entre jeunes filles. Avec les hommes, elle avait souvent quelque chose de nerveux et de peu naturel.

— Racontez-nous donc vite vos fameuses nouvelles, ou bien sont-ce des secrets ? dit Betty en essayant vainement de donner à son regard une expression malicieuse.

— Non, il n'y a pas de secret, et même la chose vous touche de près ; voici : le mariage de Valérie Vermaezen est fixé au commencement de septembre, et il sera célébré à la campagne, dans leur château de Wassenaer, où il y aura de grandes fêtes.

— Quelle chance ! s'écria Corry. Elle devait d'abord se marier en ville et au mois de novembre ; ce sera bien plus amusant comme çà.

— Eh bien, cette nouvelle, j'aurais pu vous l'annoncer il y a longtemps. Moi qui serai demoiselle d'honneur, vous pensez si je suis au courant, dit Eugénie avec un petit air de dédain.

— Pourquoi alors, ne le disais-tu pas ? Tu te donnes toujours des airs mystérieux et importants… répondit Édouard vexé.

— Parce que je ne trouvais pas cela assez intéressant pour en parler.

Le ton froid et hautain de la réponse mit Édouard hors de lui.

— Et alors ? Qu'est-ce qui peut bien être assez intéressant pour vous, Mademoiselle ? Y a-t-il pour les femmes des choses plus capitales que les événements mondains ? Mais c'est toute votre vie ! Et tu voudrais me faire accroire qu'une noce ne te semble pas une chose digne d'attention ?

Betty lui lança un regard tendre et suppliant, qu'il ne vit pas.

— Mais, Monsieur Édouard, pourquoi généraliser ainsi ? Corry et moi, nous trouvons votre nouvelle très importante. Et puis, vous êtes injuste, il y a pour nous encore d'autres questions capitales que les événements mondains…

Eugénie et Édouard étaient en face l'un de l'autre, et se regardaient l'air mauvais, lui, rouge comme un coq, contenant mal sa colère, elle, très pâle avec une expression de mépris autour de la lèvre supérieure légèrement relevée.

Furieux il poursuivit :

— Toutes ces autres questions ne sauraient être plus sérieuses que vos questions de toilette et de rites mondains. Vous autres femmes, vous n'avez pas la bosse des choses profondes. Schopenhauer a raison quand il dit : La femme n'est qu'un être intermédiaire entre l'homme et l'enfant.

C'est à Eugénie qu'il s'était adressé, et il lui avait jeté ses paroles à la tête comme une insulte personnelle.

— Mais pourquoi nous le reprocher ? Nous n'y pouvons rien, fit Betty boudeuse.

L’idée que Schopenhauer eût pu se tromper en prononçant cette sentence ne lui vint même pas.

— Eddy, Eddy, calme-toi, fit Hilda en posant la main sur le bras du jeune homme.

— Édouard, mon garçon, vous êtes un vrai parvenu, dit Eugénie d’un ton glacial.

Édouard blêmit. Depuis toujours, son but suprême avait été d’être « chic », et, naïvement, il se réjouissait d’être un van Starren riche et distingué.

— Que veux-tu dire par là ? demanda-t-il un peu démonté.

— Les parvenus, mon petit, sont des gens qui jouissent d’un luxe qu’ils ne savent pas porter avec élégance. Quelques poils au menton et un ramassis de livres dans la tête semblent à certains jeunes gens un trésor dont ils sont si fiers qu’ils perdent toute mesure et

regardent du haut de leur grandeur tous ceux qui n'en ont pas autant.

Betty de Mureaux s'était levée ; elle souffrait d'assister à ces disputes. Son départ empêcha Édouard de répondre.

Hilda l'accompagna jusqu'à la porte, et quand elle revint, les deux sœurs avaient disparu ; Édouard resté seul feuilletait un livre. Il était encore furieux.

— Allons, Eddy, ta nouvelle numéro deux !

Il leva les yeux sur elle, méfiant. Mais il ne vit dans son regard que de la douceur et pas une ombre d'ironie. Cela l'apaisa :

— Cela t'intéresse vraiment ?

Hilda, qui ne pensait qu'à lui rendre sa bonne humeur, dit oui d'un signe de tête.

— Eh bien, j'ai reçu ce matin une invitation de lord Hampden, – celui dont j'ai fait la connaissance à Nice, – à l'accompagner cet hiver au Japon sur son yacht.

— Oh Eddy, quelle chance ! dit-elle, cordiale.

— Oui, mais puisque les autres n'ont pas voulu écouter, n'en parle encore à personne. J'ai grand peur que papa ne me refuse son consentement ; il tient tant à ce que je commence cette année mes études à l'Université. Peut-être ferais-je mieux de ne rien lui en dire jusqu'au dernier moment où je devrai prendre mes inscriptions… Mais voyons, Hilda, à qui est ce livre ? il désigna le volume qu'elle venait de lire.

— Corona me l'a prêté. Il est très beau ; je voudrais que tout le monde pût le lire.

Édouard esquissa le sourire sceptique et dédaigneux qu'il avait vu sur les lèvres d'hommes âgés que la vie avait rendus vraiment sceptiques, et qu'il copiait fort bien. Il lut le titre : *La femme, ses devoirs et ses droits à travers les âges.*

— Alors, sans blague, tu t'occupes de féminisme ? Ma pauvre cousine, pourquoi te fatiguer le cerveau avec de telles lectures ?

— Pourquoi pas ?

Édouard secoua la tête.

— Tu n'obtiendras jamais des jeunes filles qu'elles s'intéressent vraiment aux grandes questions sociales de notre époque, et alors il vaut mieux qu'elles n'entendent pas parler de leur « liberté » et de leurs « droits ».

Hilda laissa errer son regard sur le jardin qui s'étendait devant elle, inondé de soleil. Les roses rouges flamboyaient, et les blanches semblaient des taches lumineuses, et toutes avaient de grandes épines. Dans le fond il y avait l'ombre fraîche du grand marronnier, tout le reste était baigné d'une clarté intense où se jouaient des ombres noires. C'était l'image de la vie avec ses joies resplendissantes et ses sombres chagrins. Dans la véranda, au contraire, régnait un demi-jour savamment

modéré ; le grand store tendu séparait ces deux mondes. Si en ce moment on avait levé le store, l'intérieur se serait rempli de jeux d'ombres et de lumières, comme dans le jardin. Quand donc se lèverait-il, cet autre store, fait d'indifférence et de bêtise, de frivolité et de préjugés, ce store à l'abri duquel vivent, en rêvant dans un demi-jour morbide, la plupart des femmes que la misère n'oblige pas à lutter ? Alors celles qui sommeillent se réveilleraient brusquement et se trouveraient jetées dans la mêlée, forcées d'y prendre part… Abandonnant sa rêverie, Hilda reprit :

— Et pourquoi les jeunes filles n'apprendraient-elles pas à s'intéresser aux problèmes de leur époque ? Je le fais bien, moi !

— Toi ! toi, tu es l'exception qui confirme la règle.

— Je ne crois pas. Seulement moi j'ai eu une éducation un peu plus sérieuse que les autres. Je suis sûre que beaucoup de femmes

ne sont restées indifférentes aux choses importantes de la vie que parce qu'on leur a appris qu'il est bon et bien féminin de ne pas s'en occuper. Vous ne pourriez pas nier que les femmes ont toujours joué un grand rôle dans tous les mouvements de l'humanité ? N'ont-elles pas pris une part très active à l'établissement du christianisme, à la Réforme, à la Révolution française, à l'abolition de l'esclavage en Amérique ? Et existe-t-il aujourd'hui un mouvement de progrès social quelconque qui n'ait pas eu ses pionnières ?

— Que veux-tu ? Jamais je ne croirai que des jeunes filles de ce genre, – Édouard montra la place que venaient de quitter Betty de Mureaux et Eugénie, – arriveront à avoir autre chose en tête que potins et colifichets ? Et cela vaut mieux ainsi, l'humanité se passe si bien d'elles.

— Non, cela ne vaut pas mieux ainsi. Cette quantité de femmes indifférentes sont un tel

poids mort pour celles qui veulent aller de l'avant. Chacune devrait au moins s'intéresser à l'un des problèmes qui occupent notre temps, et y apporter un peu d'amour et de bonne volonté.

— Tu crois ? Mais non, au contraire, cela les rendrait encore plus prétentieuses, et plus insupportables, si elles se mettaient à se mêler de tout. Et penses-tu vraiment que toutes ces questions modernes aient leur raison d'être, qu'elles soient utiles ? À quoi bon changer quelque chose ? Moi, je ne trouve pas que le monde soit si mal arrangé !

Hilda se mit à rire :

— Non, lorsqu'on porte un aussi joli costume et de si belles bottes, lorsqu'on fume de si exquises cigarettes, le monde doit vous paraître plutôt agréable.

Elle rit de nouveau de ce rire franc et joyeux qui désarmait. Puis songeuse elle reprit :

— Non, sérieusement, Eddy, ne crois-tu pas qu'Eugénie, par exemple, serait tout autre, si elle avait quelque chose qui remplît sa vie et qui pût la distraire, peut-être même l'enthousiasmer ? Si elle est si souvent nerveuse et méchante, c'est uniquement parce qu'elle ne sait que faire d'elle-même.

Édouard la regarda, étonné ; jamais il n'avait songé à cela.

— Mais qu'elle se marie, c'est ce qu'elle aurait de mieux à faire.

Hilda haussa les épaules, impatientée par cet éternel argument qui n'avait pas le sens commun et revenait toujours.

— Elle ne peut pourtant pas se marier simplement pour ne plus rester désœuvrée. Et puis, je pense que pour se marier, il faut être deux…

Édouard eut un rire impertinent.

— Eh oui, la pauvre fille. Que d'argent dépensé pour des toilettes, que de sourires prodigués depuis des années et toujours pas de mari ! C'est une chasse difficile, de nos jours, sans doute à cause de la rareté du gibier.

Hilda rougit et une envie la prit d'en rester là. Mais elle se ravisa et lui dit gentiment avec un peu d'émotion :

— Voyons, Eddy, comment peux-tu parler ainsi ? Voilà justement l'endroit le plus douloureux de tout le problème. Quand nous prétendons que la femme doit se rendre indépendante, travailler, prendre part à tout ce qui remue le monde, on nous répond : mariez-vous ! Le mariage est la seule mission de la femme ! Mais malheur à nous si nous laissons voir que nous voudrions nous marier, que nous aimerions prendre cette place qu'on nous a montrée comme l'idéal suprême ! C'est là une contradiction qui pèse sur toutes les jeunes filles comme une malédiction. On dit que le mariage

doit être notre seul but, mais il nous est défendu de faire la plus petite démarche pour l'atteindre, sous peine d'être ridicules, sinon méprisables. Cependant il est dans la nature de toute créature jeune d'aller droit à ce qu'on lui a fait voir comme le but de la vie. Pourquoi ne nous dit-on pas plutôt : travaillez, rendez-vous utiles, que ce soit comme femme mariée ou comme femme solitaire. Développez vos talents, vos dons, vos forces, tout votre être… C'est là un idéal auquel toutes peuvent aspirer… Tu me comprends ?

Édouard, devenu très sérieux maintenant, regarda attentivement sa cousine, puis il se remit à feuilleter le livre qu'il tenait à la main. Hilda l'observa en cachette. Elle avait eu dès le début l'impression qu'en dépit de ses airs moqueurs et sa pose à l'indifférence, il avait, au fond, très bon cœur.

— Hilda, dit-il, tout à coup d'une voix radoucie, crois-tu que tout est fini entre Roselaar et Corry ?

— Je n'en sais rien, mais je crains qu'elle n'ait été avec lui un peu cruelle. Avant-hier encore, sur la plage, elle a été d'une amabilité pour lui… et tu sais combien, hier soir, elle a encouragé von Goerlzen.

Édouard se retourna :

— Quelle infamie, dit-il, entre les dents.

Et il s'en alla brusquement pour cacher son émotion.

Hilda le suivit du regard et, pour la première fois, elle sentit en elle quelque chose comme de la tendresse pour un de ceux avec qui elle vivait sous le même toit.

X

La voiture du Dr van Oven avait longtemps stationné devant l'hôpital de Bronovo : Corona avait là quelques clients gravement malades. Il était presque dix heures lorsqu'elle descendit rapidement les marches du perron et lança au cocher :

— Chez Mme Pankaert van Hozen !

La voiture, avec ses roues caoutchoutées, roula sans bruit le long de la Laan van Meerdervoort. Dans la van Speykstraat elle s'arrêta devant la porte étroite d'une petite maison. Corona descendit vivement et sonna.

Le cordon fut tiré, et du haut de l'escalier une vieille femme cria d'un ton bourru :

— Oui est là ?

— Le docteur ! répondit Corona en montant déjà. Je viens, en passant, voir comment on va ici.

— Oh pardon, docteur, je ne vous avais pas reconnue. Que c'est aimable à vous. Bella va beaucoup mieux, et sera tout heureuse de vous voir.

C'était une grande femme osseuse qui avait parlé. Des traces de beauté étaient encore visibles sur ses traits fanés, et dans le geste qu'elle fit pour inviter Corona à entrer, il y avait un reste d'élégance. Mais ses mains rugueuses, ses ongles courts et mal soignés, le tapis sale et usé qui couvrait le plancher de l'antichambre, trahissaient la misère. On devinait aussi la misère cachée et douloureuse dans les petites pièces que traversa Corona. Quelques grands meubles en acajou qui avaient évidemment commencé leur service dans un tout autre milieu, encombraient le salon ; et tout ce qui devait servir d'ornement

augmentait encore cette impression de pauvreté honteuse. Une table bien reluisante, couverte de photographies et de petits bibelots sans goût, triste imitation d'étalages semblables qu'on voit dans les salons riches, et deux mauvaises gravures représentant l'une la Foi, l'Amour et l'Espérance, et l'autre l'apothéose des peintres du XVIIe siècle, étaient d'un effet lugubre. Et tout cela était accompagné par un affreux papier tendu sur les murailles.

Une petite créature pâle raccommodait du linge, près de la table, au milieu de la pièce. Lorsqu'elle vit entrer Corona, elle se leva d'un bond, vint l'embrasser avec effusion et lui dit en se collant contre elle, timide et passionnée :

— Comme vous êtes gentille. Je craignais que vous ne vinssiez plus ce matin.

— Petite bébête, ne vous avais-je pas promis de venir ? Je vois, du reste, que ma visite est très nécessaire et que je dois surveiller ma

malade. Est-ce ainsi qu'on suit mes prescriptions ? Est-ce un travail de convalescente, cela ? Vraiment, Madame, – elle se tourna vers la mère – vous n'auriez pas dû permettre une telle fatigue à cette petite.

Isabelle rougit, de la pâle rougeur des anémiques, qui va et vient sans cesse. Elle leva des yeux inquiets sur sa mère. C'était une jeune fille délicate à laquelle on n'aurait jamais donné ses vingt et un ans. Ses membres étaient frêles ; sur son front se jouaient quelques maigres frisettes, d'un blond décoloré, et sa bouche aux lèvres pâles, aux dents gâtées était grande et laide ; son nez était petit et empâté, mais ses yeux, sa seule beauté, de grands yeux gris clair, avaient une expression de douceur touchante. Malheureusement, la faiblesse avait rougi ses paupières. C'était bien le type de l'enfant pauvre de sang et scrofuleux, dernier rejeton d'une vieille famille où, depuis de nombreuses générations, les femmes et les hommes avaient miné leurs forces par toutes

les infractions possibles aux lois de l'hygiène, par la mollesse, et par les vices élégants.

Corona avait beaucoup de clientes de ce genre, mais ici tout était plus douloureux, parce que l'argent manquait pour soigner cette petite plante languissante, lui insuffler de la vie nouvelle.

— Vous croyez vraiment que cela la fatigue ? demanda Mme Pankaert ; ce sont les chaussettes de son frère Charles. Voilà deux fois déjà qu'il les réclame. La maladie de Bella nous a mises en retard pour nos raccommodages, et mes yeux usés ne sont plus bons à rien.

— Quelles mailles fines ! s'écria Corona en examinant l'ouvrage d'Isabelle.

— C'est que Charles ne peut porter que des chaussettes fines.

Corona hocha la tête.

— Et vous avez bravement bu votre lait ? Et tous les jours vous êtes allée à Scheveningen ?

La jeune fille rougit et implora sa mère du regard. Celle-ci répondit :

— Je vais vous dire, docteur, tous les jours c'est un peu trop. La marche la fatigue, et notre bourse ne lui permet pas d'y aller autrement qu'à pied.

— Je voudrais lui faire prendre des bains de mer ; ce serait très bon pour elle.

— Oh, je le voudrais bien aussi, mais ce ne sera pas possible, n'est-ce pas, maman ? Charles a dû se faire un nouvel habit cet hiver ; hier il demandait de nouveau de l'argent, et les bains de mer coûtent cher.

Mme Pankaert poussa un profond soupir.

— S'il le faut absolument on s'y résoudra, mon enfant, mais peut-être, n'est-ce pas tout à fait indispensable ? Plus tard, lorsque Charles

sera arrivé à gagner de l'argent nous pourrons nous occuper de la santé.

Corona sourit tristement. Elle, qui s'était trouvée aux chevets de bien des mourants, connaissait la valeur de ces mots : plus tard.

— Comment va Charles ? dit-elle. Où en est-il maintenant, de ses études ?

— Il va très bien. L'année prochaine, il espère arriver à son doctorat. Quand Mme Pankaert parlait de son fils, tout son pauvre visage s'illuminait.

— Comment, l'année prochaine seulement ? Je pensais…

— Oui, peut-être aurait-il pu aller plus vite… mais un jeune homme, n'est-ce pas, doit bien s'amuser un peu…

Corona la regarda en face.

— Je suis tout à fait de votre avis, Madame, les êtres jeunes doivent jouir de la vie. Mais si vous trouvez tout naturel que Charles passe

son temps à s'amuser à Utrecht, comment pouvez-vous ne pas vous révolter à l'idée qu'Isabelle passe ici ses jours à coudre et à raccommoder, et que sa jeunesse s'écoule sans joie aucune ?

— Mais docteur ! s'écria la vieille mère froissée, comment pouvez-vous parler ainsi ? Comme si je ne donnerais pas ma vie pour rendre Bella heureuse ! Mais vous savez bien que je n'en ai pas les moyens.

— On ne vous demande pas de donner votre vie, chère Madame, vraiment on ne vous demande pas tant. Il suffirait d'un peu de justice. Donnez aussi quelque chose à votre fille, et pas tout à votre garçon !

Corona avait dit cela avec ce sourire calme par lequel elle savait se faire pardonner les choses les plus difficiles à dire.

— Comment voulez-vous que je donne aussi à ma fille ? Nous sommes si pauvres. Et personne n'a besoin de savoir de quelle façon,

nous autres femmes, nous vivons ici à la maison, mais Charles est un homme et doit vivre selon son rang. Il doit aussi apprendre à connaître la vie…

— Connaître la vie ? interrompit Corona. Peut-être cette vie, qu'il apprend à connaître, grâce à tous vos sacrifices, détruira-t-elle sa santé et sa plus fine sensibilité, le meilleur de son âme. Mais ce n'est pas la vraie vie qu'il apprend à connaître ainsi : celle-là, Isabelle, penchée sur son travail, l'a peut-être mieux apprise que lui…

— De grâce, docteur, que voulez-vous que je fasse ? Lui donner moins d'argent ? Bien souvent déjà je dois lui en refuser ; le pauvre enfant !

— Et vous trouvez juste, chère Madame, que votre fils monte à cheval à Utrecht, alors qu'Isabelle se prive de prendre le tramway pour aller à Scheveningen, pour faire la cure de bains qui lui serait si nécessaire ?

Mme Pankaert baissa les yeux, et son visage prit l'expression dure de ceux qui ne veulent pas se laisser convaincre.

On sonna. Elle se leva un peu gênée :

— Excusez-moi, la bonne est absente.

Elle sortit, son grand corps anguleux raide et droit. On sentait qu'elle était très irritée.

Alors Isabelle mit timidement sa main sur le bras de Corona.

— Je vous en prie, ne parlez plus de ces choses-là à maman, cela lui fait tant de peine. Je crois vraiment qu'elle m'aime autant que Charles, mais vous savez bien qu'il en est partout ainsi, c'est toujours le fils qui a la plus grande part.

— Je le sais bien, hélas ! Mais aussi je ne laisse passer aucune occasion de protester contre cet état de choses. Si l'on s'y résigne, comment veux-tu qu'on n'arrive jamais à faire

disparaître cette injustice qui est systématiquement cultivée dans toutes les familles ?

— Le sacrifice de soi n'est-il pas une des plus grandes vertus ? Alors pourquoi nous plaindre si, dès leur enfance, on contraint les femmes à l'acquérir ?

Corona caressait la petite main maigre, puis gaiement :

— Eh, ma petite chérie, si vous considérez cette vertu comme la plus belle, il ne faut pas être assez égoïste pour la réserver uniquement aux femmes. Il faut aussi donner aux jeunes gens la possibilité de l'acquérir…

Isabelle sourit. Avec une légère hésitation, elle reprit :

— Peut-être, après tout, est-il juste qu'on fasse tant de sacrifices pour l'éducation et le plaisir des garçons. Car si leur éducation est plus coûteuse, ils auront aussi à porter de plus

lourdes charges plus tard. Souvent ils doivent faire vivre une mère, des sœurs…

— Il est injuste que dans les familles peu riches on donne seulement à l'homme la préparation nécessaire, les moyens de gagner sa vie, alors qu'on condamne la jeune fille à la dépendance humiliante de quelque frère plus ou moins généreux.

Isabelle baissa la tête. De grosses larmes coulèrent de ses yeux et tombèrent sur sa pauvre robe de coton fanée.

Corona tenait toujours sa main et la pressait doucement. Dans sa vie de grande charité, rien n'était plus douloureux que d'avoir toujours à prêcher la résignation en face des épreuves de la mort et de la maladie, nécessaires et fatales dans toute vie, et contre lesquelles on est si enclin à se révolter, et de devoir pousser à la révolte, là où la souffrance n'est créée que par des préjugés, des idées

conventionnelles, par manque de justice et de sagesse.

— Oh, Mademoiselle, et tout cela ne serait rien ; je me sacrifierais volontiers pour Charles, puisque maman le désire. Mais savez-vous ce que je ne comprendrai jamais, et ce qui me paraît extrêmement dur ?

Elle s'interrompit un instant pour refouler son émotion grandissante, puis elle reprit :

— C'est que Charles prend depuis des années des leçons de violon, et que maman ne me permet pas de prendre des leçons de chant. Il joue très bien, il faut qu'un jour vous l'entendiez, et maman est très fière de son talent. Mais pour moi, elle trouve que des leçons de musique coûteraient trop cher, et pourtant ce serait mon plus grand bonheur.

— Voulez-vous que j'en parle encore une fois à votre mère ? Il est vrai que déjà je l'ai fait et sans résultat…

— Non, non, il vaut mieux ne plus rien dire. Vous voyez qu'après tout, je ne suis pas si malheureuse que cela.

Mais les larmes qu'elle ne pouvait retenir disaient le contraire. Et tout à coup elle se laissa glisser à genoux devant Corona, cacha sa figure dans les plis de sa robe et sanglota :

— Ne croyez pas que je m'illusionne, mais je sais que ma voix est belle, et si je pouvais prendre des leçons, je pourrais peut-être plus tard gagner beaucoup d'argent. Alors je ne dépendrais plus de Charles, je ne serais plus à sa charge, et je pourrais donner à maman tout ce dont elle est privée. Et elle n'aurait plus besoin de me chercher si désespérément un mari, car je ne veux pas me marier uniquement pour avoir un toit… Et c'est si humiliant de voir tous ces efforts, car je sais bien que je suis trop laide pour me marier… mais maman voudrait tant… et cela est si pénible…

À cet instant, Mme Pankaert rentra. Méfiante, elle regarda les deux jeunes filles. Elle aimait bien la doctoresse qui, pendant la dernière maladie de Bella, avait été une véritable providence pour elles, mais il était évident qu'au sujet de Charles elles ne s'entendraient jamais. Son regard semblait dire : « Pendant que je n'étais pas là, vous avez excité ma fille contre moi. »

Quoiqu'elle tournât le dos à la porte, Isabelle, intuitivement comprit cette attitude méfiante, et elle eut un frisson qu'elle ne put dissimuler à Corona. Elle se leva, essuyant vivement ses larmes, pendant que la doctoresse, debout maintenant, avec sa sérénité souriante, s'adressait à Mme Pankaert :

— Votre fille me ferait oublier mes autres clients. Mais voyons, récapitulons : avant tout, pas de fatigues ; voilà des larmes qui nous disent, que l'état du système nerveux n'est pas encore bien fameux ; et puis demain je vous

enverrai un abonnement de vingt bains de mer, ainsi qu'un abonnement pour le tramway. Et se tournant vers la jeune fille :

— Mais vous allez me prendre vos bains régulièrement, ou je me fâche !

Isabelle, heureuse et troublée, ne put répondre ; ses larmes menaçaient de couler de nouveau. Mme Pankaert ne s'était pas déridée : l'offre de Corona lui semblait un reproche. Mais en pensant à certaines lettres de Charles qui étaient là, dans sa corbeille à ouvrage, elle se radoucit. Lui, avec son grand nom, sa vie gaie de joli garçon, ne pouvait pas restreindre ses dépenses, et il demandait de l'argent, toujours de l'argent. La maladie de Bella avait beaucoup coûté. Non, vraiment, elle ne pouvait pas payer ces bains, et elle devait accepter sans scrupules. Elle leva les yeux. Corona la regardait, franche et bonne comme toujours.

Non, impossible de lui supposer une intention blessante… Et désarmée, Mme Pankaert serra chaleureusement la main de la jeune doctoresse.

XI

Corona avait été bien occupée ce matin-là, et quelques cas graves avaient accaparé son attention ; cependant l'image de la pâle petite Isabelle ne la quittait pas.

— Si un jour je rencontre ce Charles, pensait-elle, cela m'intéressera de voir si c'est par insouciance, par manque de réflexion, ou bien par un égoïsme conscient et féroce qu'il laisse ces pauvres femmes se priver ainsi de tout à son profit. Il doit y avoir de tout cela. Quoi qu'il en soit, il faut que je trouve des leçons de chant à cette petite.

Enfoncée dans le coin de sa voiture, elle regardait rêveuse au dehors. Marguerite van Arkel passait, frêle et souple dans son simple petit costume trotteur. Elle aperçut Corona et fit

signe au cocher d'arrêter. Toujours quand les deux amies se rencontraient ainsi dans la rue, Marguerite sautait dans la voiture et elles faisaient ensemble un petit bout de chemin.

— Quelle chance de te rencontrer ! dit Marguerite. Justement je viens d'assister à une scène amusante, et il faut que je te la raconte. Ma classe finie à onze heures, je suis allée chez M^me^ de Mureaux, pour m'entendre avec elle au sujet de leçons de littérature que je dois donner à sa fille Betty.

— Comment, cette petite bécasse veut faire de la littérature !

— Oui, on a décidé ça après une discussion entre Betty de Mureaux et Hilda van Suylenbourg. Écoute bien, c'est amusant. Betty s'était moquée d'une dame qui a obtenu le titre de docteur en philosophie, et Hilda, là-dessus, parla du manque de culture intellectuelle de la plupart des jeunes filles qui se piquent d'une

brillante éducation. Il paraît qu'elle s'est écriée :

« — Toute jeune Hollandaise de bonne famille apprend quatre langues ; mais au plus grand nombre, cela ne sert qu'à débiter des niaiseries en quatre idiomes différents. Des choses belles et sublimes que les auteurs de ces quatre pays ont écrites, vous n'en avez pas même l'idée.

« Évidemment Betty, les van Starren et la maman de Mureaux, lui ont répondu avec pas mal de fureur, mais le fils van Starren, qui paraît avoir beaucoup d'influence sur les de Mureaux, mère et fille, est venu au secours de Hilda en disant :

« — Non vraiment, tu as de ces mots qui sont des trouvailles !

« Et voilà comment on a décidé d'arroser Betty d'une sauce supplémentaire de littérature.

Corona sourit, Marguerite continua :

— Mais voici la pointe : je vais donc chez Mme de Mureaux, qui me fait jurer de faire connaître à sa fille toute la littérature française, sans en rien omettre, pour qu'elle puisse en parler ensuite en connaissance de cause. Seulement je ne devais pas lui laisser entre les mains un seul livre inconvenant et surtout pas de ceux qui parlent de liberté pour les femmes. Et tout à coup Betty dit de sa petite voix flûtée, artificiellement naïve :

« — Qu'est-ce donc, maman, que ce féminisme dont on parle depuis quelque temps ?

« — Ce que c'est, mon enfant ? Une idée d'après laquelle les femmes deviendraient comme des hommes et iraient aux urnes avec un cigare à la bouche, pendant que leurs maris resteraient à la maison pour débarbouiller les mioches. Et Mme de Mureaux éclata de rire, ravie de son propre esprit.

— A-t-elle vraiment dit cela ? s'écria Corona.

— Je te l'affirme, c'est textuel.

— Et qu'as-tu répondu ?

— Rien. Que pouvais-je ajouter à une définition aussi magistrale ? Seulement tu sais, nous devrions trouver une bonne formule, très courte et très claire du féminisme qui puisse servir dans des cas pareils. Tu nous trouveras cela, au revoir…

Marguerite avait déjà fait signe au cocher et sauta sur le trottoir. Un regard affectueux, un sourire furent rapidement échangés, puis les deux jeunes femmes reprirent chacune son chemin, pour aller remplir leur tâche, en y mettant toute leur énergie.

XII

Corona était à la fenêtre de son cabinet de travail et respirait à pleins poumons l'air embaumé du soir. Un ardent désir de vie champêtre l'envahissait à la vue du grand ciel étoilé. Sa chambre lui semblait tout à coup si petite, si étroite, et le silence que d'habitude elle aimait tant, l'oppressa étrangement.

— Pourquoi Marguerite n'est-elle pas venue ? Si seulement j'avais pu échanger quelques mots avec elle, je suis sûre que ce petit accès de mélancolie se serait déjà dissipé. C'est tout de même triste d'être seule, murmura-t-elle. Je devrais m'installer avec Marguerite.

Puis se forçant à reprendre sa sérénité, elle se mit énergiquement au travail, et se plongea

dans la lecture d'une brochure médicale qu'elle voulait finir.

La bonne entra :

— Mademoiselle, voici une lettre, et le cocher demande les ordres pour ce soir.

Corona prit la lettre et tressauta de joie quand elle reconnut l'écriture. Il n'y avait que ces quelques mots :

« Amie, je viens d'arriver. Pouvez-vous me recevoir ce soir, vers neuf heures ?

Frank. »

— Dites à Jacques d'atteler tout de suite, je sors immédiatement. Et s'il vient une visite pendant mon absence, vous la ferez attendre ; je ne serai pas longue à rentrer.

De nouveau elle alla à la fenêtre, extrêmement émue. Elle regarda la pendule, il était presque huit heures. Si Jacques y mettait de la bonne volonté, et si elle n'allait voir que ses

malades inquiétants, elle pourrait avoir terminé sa tournée à neuf heures. Jamais, même aux heures des plus grandes émotions, Corona n'avait perdu le sentiment de son devoir, rien n'avait jamais pu l'empêcher d'aller voir un malade en danger.

Vers neuf heures, un homme s'arrêta devant la porte de Corona. Son feutre mou, sa grande houppelande qui enveloppait son corps élancé, la figure rasée, les yeux noirs, très vifs, et les cheveux bouclés, un peu longs, dénotaient un étranger. Cependant la vieille Maryken le reçut comme un ami.

— Mademoiselle n'est pas encore rentrée, mais elle ne tardera pas. Si Monsieur van Sœterwolde veut monter dans le cabinet de Mademoiselle, je lui ferai une tasse de thé.

Il lui sourit, sans savoir ce qu'elle avait dit.

— Fort bien, Maryken.

Rien n'était changé dans le cabinet de Corona depuis sa dernière visite, il y avait un an. Le même calme bienfaisant, la même simplicité un peu sévère y régnaient. Il regarda une grosse touffe de roses sur le bureau, tout à côté d'un livre ouvert et d'une paire de gants oubliés. Le jeune homme parcourut la pièce du regard, puis alla s'asseoir dans le fauteuil près de la fenêtre et s'efforça d'attendre avec patience, épiant le plus léger bruit qui eût pu annoncer l'arrivée de Corona.

Frank van Sœterwolde était le fils unique d'une famille hollandaise riche et considérée, dans laquelle la robe de magistrat avait été portée de père en fils. Lui aussi, dès son jeune âge, avait été destiné à la magistrature, mais il tenait de sa mère, une Française spirituelle et très artiste, la passion de la littérature et surtout celle du théâtre. Dès son enfance il avait rêvé de se consacrer à l'art dramatique, mais il avait eu à lutter avec de grandes difficultés. Son père était le type du magistrat in-

tègre et consciencieux, dont la Hollande a le droit d'être fière ; mais à part ses hautes qualités morales, c'était un être borné, très hostile à tout ce qui sortait de l'ornière, du chemin battu.

Le mot d'artiste n'était pas pour lui, comme pour les grands mécènes de la Renaissance, un titre d'honneur qui faisait du fils des plus humbles, l'ami, presque l'égal des rois. C'était, au contraire, à ses yeux, un mot d'opprobre, synonyme des pires choses, et il était furieux, à l'idée que son fils voulût descendre jusque-là. Ce fut une triste période dans la vie de Frank. Il ne travaillait pas et manquait ses examens, devenait neurasthénique et silencieux, et de plus en plus les relations entre son père et lui se tendaient. Ce qui seul le soutint, ce fut le tendre amour de sa mère, qui le comprenait et passait avec lui des heures à lire les auteurs dramatiques et les poètes. C'étaient pour lui des instants d'indicible bonheur. Souvent ils lisaient ensemble les grands dialogues

de quelque œuvre admirable et entraient tellement dans le rôle de leurs personnages qu'ils finissaient par poser le livre et se mettaient à vraiment jouer les scènes. C'est ainsi qu'un soir, M. van Sœterwolde les avait surpris. Ils jouaient le dernier acte d'*Hernani*, et en entrant, il entendit les paroles désespérées du couple mourant :

« Oh ! béni soit le ciel qui m'a fait une vie
« D'abîmes entourée et de spectres suivie.
« Mais qui permet que, las d'un si rude chemin
« Je puisse m'endormir ma bouche sur ta main !

— Tonnerre ! je comprends à présent d'où lui vient sa folie, à ce garçon ! s'écria le père. Mais oui, ne vous gênez pas, Madame ! Mais nous verrons bien qui sera le plus fort.

Le couple mourant sursauta ; puis Frank très pâle, le regard en feu, s'approcha de son père :

— Papa, tu n'as aucun reproche à faire à ma mère. Si je ne me suis pas depuis longtemps sauvé de la maison, c'est grâce à elle.

Le juge se tenait très droit, le bras tendu, montrant la porte, et Frank, tremblant du désir impuissant de protéger sa mère, dut quitter la pièce. Mais dans l'angoisse d'un malheur possible, il écouta à la porte.

Ce furent d'abord des paroles brutales, criées dans une folle colère, qui tombèrent sans pitié sur sa pauvre mère. Enfin la voix furieuse se tut, et la douce voix à l'accent étranger répondit :

— Louis, je ne veux pas me défendre ; il m'est trop douloureux de voir que tu me crois capable de jouer un rôle équivoque entre toi et notre fils. Mais si j'ai toujours essayé de lui faire respecter ta volonté, je ne peux pas m'empêcher, dans mon for intérieur, de penser que tu commets un crime en t'opposant à cette vo-

cation. Il est affreux que tu veuilles sacrifier un si grand talent à des traditions de famille.

— On verra bien si je ne viendrai pas à bout de cette prétendue vocation !

— Voyons, Louis, reprit la mère, pourquoi ne pas céder enfin ? Tu veux pour ton enfant de la considération, de la richesse, mais si un jour Frank devient un grand artiste, il sera autrement plus riche et plus considéré que tous ces petits avocats sans cause, que nous voyons autour de nous et qui, à trente ans, ne sont pas encore capables de gagner leur vie. Tout dépend, dans la carrière d'un artiste, de la mesure de son talent. C'est la misère, s'il est médiocre, c'est la gloire, s'il a du génie. Et écoute, n'as-tu pas entendu comment, tout à l'heure, il a dit ces vers ? Quand un enfant de cet âge sait trouver de tels accents, c'est qu'il est un grand artiste.

Frank n'en avait pas écouté davantage. Il était monté à sa chambre, ivre de joie. « Un

grand artiste » avait dit sa mère : c'était la consécration.

Deux mois plus tard, il était au Conservatoire d'Amsterdam, mais jamais il n'avait appris comment sa mère s'y était prise pour obtenir le consentement de son mari, et à vrai dire, il n'y avait pas beaucoup songé. Ce n'est que bien plus tard qu'il avait compris à quel art de persuasion, à quel subtil héroïsme il avait dû la réalisation de ses vœux. Pendant un an, il resta à Amsterdam, travaillant de toutes ses forces, puis il partit pour Paris, où l'art dramatique atteint des hauteurs qu'on ne connaît pas en Hollande. Ce fut pendant des vacances, lors d'une visite à sa grand-mère du côté paternel, qui avait les préjugés les plus grands contre le théâtre et contre Paris, la ville perdue, la Babylone moderne, qu'il rencontra Éva Lofner, une jolie fille qui, aussitôt, s'était éprise de lui. Sa grand-mère, hantée par l'idée des dangers moraux qui, à Paris, menacent un jeune homme, avait employé toute sa ruse et toute son éner-

gie pour faire aboutir un mariage entre ces deux jeunes gens.

Eva Lofner était une enfant gaie, et ses boucles blondes, la petite fossette de son menton, le ruban de velours qui bordait le décolleté de son corsage, et faisait ressortir la blancheur de son cou fin, avaient suffi pour rendre Frank amoureux. C'était une amourette d'enfant… Sa grand-mère en avait fait un drame.

Revenu à Paris, il avait bientôt compris que son mariage ne serait, comme la plupart des mariages de ses amis, qu'une amère déception. Pour n'en pas trop souffrir, il se plongea dans toutes sortes d'études, et plus tard une petite fille, qu'ils eurent deux ans après leur mariage, lui apporta une douce consolation. Quant à sa femme, frivole et égoïste, elle ne vivait que pour s'amuser.

Frank voulut divorcer. La vie commune avec Éva était devenue une torture. Mais elle, très perspicace pour tout ce qui concernait ses

intérêts, et prévoyant qu'un jour son mari aurait une grande renommée et ferait fortune, n'avait pas voulu consentir au divorce.

Ni supplications, ni menaces, ni promesses n'avaient eu raison de son obstination ; elle maintint toujours son refus. De longues années bien tristes s'écoulèrent ainsi, où Frank souffrit beaucoup.

Enfin, dans un petit village perdu de la Suisse, où il cherchait un peu de repos, il rencontra Corona van Oven, et aussitôt il y eut entre eux une sympathie irrésistible. Ce furent quelques semaines adorablement belles pour tous deux. Puis elle avait dû retourner chez elle, emportant des trésors de pensées et de sensations nouvelles, emportant aussi une douleur très poignante. Ils connaissaient maintenant le bonheur qu'ils avaient toujours rêvé, mais en même temps ils savaient que jamais ils ne pourraient être l'un à l'autre, tant que la femme de Frank serait entre eux. Seule l'ami-

tié leur était permise, et les lettres qu'ils s'écrivaient, innombrables et longues, étaient pleines de ce mot dont tous deux sentaient le douloureux mensonge.

Frank silencieux, assis dans le vieux fauteuil près de la fenêtre, songeait à ce passé. Il savourait la douce joie qui, malgré tout, était au fond de ses souffrances, et il sentait que pour rien au monde il n'aurait échangé ses tortures contre sa solitude désespérée d'autrefois.

Soudain il entendit s'ouvrir et se refermer la porte de la maison. Des pas s'approchèrent ; il se leva précipitamment et se trouva en face de Corona. Pendant un moment tous deux se regardèrent sans rien se dire.

Puis tout à coup, sentant le danger qu'il y avait dans ce long regard, Corona retira sa main de celle de Frank, doucement, tout doucement, comme si elle eût craint de lui faire mal.

— Frank, mon ami, venez, sortons, il fait trop chaud ici, dit-elle troublée.

— Pourquoi, chère amie ? les rues sont pleines de monde, et ici on est si tranquille, il y fait si bon…

— Non, c'est la lourde chaleur de la journée qui est encore dans l'appartement. Venez, ma voiture est en bas, nous irons à Scheveningen, la plage est déserte à cette heure. Je vous assure que le grand ciel étoilé fera mieux qu'un plafond au-dessus de nos têtes…

Et elle descendit rapidement, très émue, essayant de toutes ses forces de retrouver son sang-froid. Il la suivit, déçu de cet accueil et cependant heureux de la voir si bouleversée. À sa dernière visite, il avait tant souffert en la voyant toujours parfaitement maîtresse d'elle-même.

Dans la voiture, Corona ne dit presque rien.

Frank au contraire parlait beaucoup et avec ardeur.

Il aurait voulu, en un instant, lui raconter tout de sa vie. Ses phrases se précipitaient. Cependant il ne parvenait à causer que de choses tout extérieures, de sa troupe, de la tournée à Bruxelles qu'il entreprendrait demain, de son voyage jusqu'à La Haye. Ce n'est qu'en longeant la plage, en face de la magnificence souriante d'une mer très calme, que Frank cessa son bavardage fiévreux et qu'ils retrouvèrent leur ancienne harmonie.

Il était tard quand ils rentrèrent à pied, leurs paroles et leurs pensées, bercées par le rythme de leurs pas. Ils s'arrêtèrent devant la porte de Corona.

— Vous permettez que je revienne demain ? demanda Frank.

Elle hésita pendant un imperceptible instant.

— Je suis très occupée en ce moment, mais demain soir, vous me trouverez chez moi.

— Mais alors nous resterons à la maison, n'est-ce pas ? Je vous lirai de belles choses, et vous n'inviterez personne d'autre.

— Pourquoi pas ? fit-elle embarrassée, pourquoi Marguerite van Arkel ne viendrait-elle pas ? Vous la connaissez, et elle serait si heureuse de vous entendre lire.

— Ô Corona, supplia-t-il, pourquoi ne pas rester seuls, cette unique soirée. Après-demain je repars. Mais peut-être craignez-vous de vous compromettre… Dans ce cas…

Elle eut un sourire hautain :

— Non, Frank, je reçois chez moi qui je veux et quand je veux.

— Alors pourquoi ? insista-t-il en pressant sa main.

— Parce que cela vaut mieux ainsi, dit-elle faiblement. Ce n'est pas bon pour nous, Frank,

de rester seuls ensemble. Nous parlons alors trop de nous-mêmes et nous sentons trop douloureusement ce qui nous manque, ce que nous désirons et ne pouvons avoir. Cela nous rend faibles, mon ami, et il faut que nous soyons forts.

C'était la première fois qu'elle avouait, que leur amitié n'était plus seulement une douce jouissance intellectuelle, mais qu'elle était devenue une lutte douloureuse. Elle sentit les mains de son ami serrer convulsivement les siennes, et elle vit qu'il tremblait. Un moment, après, il ôta cérémonieusement son chapeau devant elle, lui baisa la main et s'en alla.

XIII

— La voiture est avancée, annonça le domestique.

— Bien, dit Mme van Starren, qui mettait avec précaution ses gants blancs tout neufs, et, regardant la pendule avec impatience. Que peut bien faire encore Eugénie ? Elle est maintenant d'une lenteur !… Dieu sait ce qu'elle fait pendant toutes ces heures qu'elle passe seule dans sa chambre. Ne trouves-tu pas, Henri, qu'elle a bien mauvaise mine ?

M. van Starren leva les yeux de son journal.

— Non, je ne l'ai pas remarqué… Pourtant, si… Elle a un peu maigri mais n'oublions pas qu'elle n'est plus toute jeune.

Mme van Starren, très irritée, arracha un bouton de son gant. Comment pouvait-il dire

cela avec une telle indifférence ? Comme si ce « plus toute jeune » ne signifiait pas une diminution de charmes, partant une diminution de chances de mariage !

Enfin Eugénie parut. Très arrangée, elle était vraiment encore charmante et bien distinguée dans son nouveau costume printanier, gris perle aux larges revers de moiré mauve. Ses parents lui lancèrent un regard scrutateur, ce regard qu'Eugénie se rappelait avoir toujours vu depuis son enfance. Mais autrefois il lui avait été une caresse, il lui disait invariablement : que notre fille est belle ! Maintenant il l'inquiétait, l'agaçait : elle craignait qu'il n'exprimât une certaine déception apitoyée.

— Tu m'as bien fait attendre, dit M^me^ van Starren sans aigreur, s'étant radoucie en voyant sa fille toujours « ravissante ».

Ces dames devaient passer prendre M^me^ de Mureaux et Betty pour faire avec elles une promenade en voiture.

— Bah maman, répondit Eugénie, Mme de Mureaux n'est jamais prête à l'heure.

— Mais je désire que tu ne fasses pas attendre mes chevaux, cria M. van Starren avec cette colère des gens bonasses qui ne se révoltent que quand on touche à leurs idoles.

Et les idoles de M. van Starren étaient ses chevaux.

À cet instant, Hilda, prête à sortir, ouvrit la porte.

— Tiens, Hilda, où vas-tu ? Nous ne pouvons pas t'emmener dans la voiture. Nous devons prendre Madame de Mureaux et Betty, et serons déjà quatre.

— Je voudrais aller prendre le thé chez Corona van Oven, si tu n'y vois pas d'inconvénient, ma tante.

— Encore ! demanda Eugénie.

Ce mot contenait un monde d'hostiles appréciations et de méchanceté.

— Il me semble, en effet, que tu y vas un peu souvent, dit Mme van Starren. Je n'aime pas ces amitiés intimes avec des personnes qui ne sont pas de notre monde. Je ne veux rien dire contre Mlle van Oven, et je serais même toute disposée à la prendre comme médecin, mais une Mademoiselle van Suylenbourg doit tendre à d'autres amitiés.

Hilda resta perplexe, et eut envie de dire les choses furieuses qui lui vinrent à l'esprit. Mais elle se contint. Qu'aurait pu comprendre sa tante du bonheur qu'il y avait dans l'amitié d'une Corona van Oven ? Sa tante qui ne mesurait la valeur des gens que d'après leurs arbres généalogiques, leurs relations mondaines et la quantité de leur argent.

M. van Starren intervint :

— Voyons, Hermine, laisse donc aller Hilda où bon lui semble. Corona van Oven est une personne très honorable et de bonne famille. Sa mère était une van Plooze, et sa grand-mère

une baronne van Brosselen, tu sais bien, de la branche cadette.

Hilda sourit. En pensée elle revit l'altière apparition de Corona et son beau profil, elle songea à cette vie de femme remplie d'étude et de charité, et il fallait qu'elle eût une grand-mère noble pour qu'on lui permît de la voir. Étaient-elles assez ridicules, ces appréciations mondaines ! Et tout ce monde se croyait intelligent, très cultivé et, par-dessus le marché, se disait chrétien… d'après celui qui fréquentait les publicains méprisés et les pécheurs et qui jamais n'a frayé avec les grands de son peuple.

Devant la maison de Corona, Hilda rencontra Marguerite van Arkel.

— Vous venez aussi ? J'en suis bien contente, nous allons avoir une belle soirée ; Frank van Sœterwolde sera là et nous fera la lecture !

Hilda s'effara en entendant le nom célèbre.

— Comment ? Cet acteur ? Il sera chez Corona, ce soir ? Mais alors j'aime mieux ne pas entrer. Je ne suis pas invitée ; je ne voulais que dire un petit bonjour à Corona, et ce serait indiscret…

— Pas du tout ; je suis sûre que Corona sera contente de vous voir ; venez avec moi. Sœterwolde est un ami, et elle sera ravie de vous procurer le plaisir de l'entendre. L'avez-vous jamais vu jouer ?

— Oui, dit Hilda, et son enthousiasme prit le dessus, lui faisant oublier ses craintes.

— C'est certainement un de nos plus grands artistes ; je l'ai vu à Paris, jamais je n'oublierai ce bonheur. Et un peu émue, elle suivit Marguerite. L'accueil que lui fit Corona était fait d'ailleurs pour la rassurer entièrement ; les deux jeunes femmes s'étaient, dans les derniers temps, beaucoup rapprochées.

Quand tous furent assis, Marguerite demanda :

— Pourquoi riais-tu tellement, tout à l'heure, petite Corona ? Nous t'entendions dans l'antichambre, n'est-ce pas, Hilda ?

Corona sourit de nouveau et Hilda fut frappée de l'air jeune qu'elle avait ce soir.

— M. van Sœterwolde me racontait une visite qu'il a faite ce matin chez sa tante, Mme van Remstra, tu sais, cette dame si pieuse qui reste dans la Nassaulaan ? Elle l'a reçu très sévèrement et lui a fait un grand discours sur sa carrière de corruption.

— Cela se comprend, reprit Frank, elle n'est jamais entrée dans un théâtre et ne se doute même pas qu'on a exprimé sur la scène les idées les plus diverses, les plus perverses aussi bien que les plus sublimes. Peut-être ignore-t-elle aussi qu'il y a une différence entre un vaudeville et un drame de Shakespeare. Mais pour les bigots de toutes les religions, il existe, paraît-il, un article de foi immuable, qui déclare le théâtre un lieu de perdition.

— Et cependant les plus belles et les plus nobles pensées ont été proclamées devant la rampe, s'écria Hilda.

— C'est l'éternelle histoire des phrases creuses qu'on redit sans les avoir jamais examinées de près, dit Marguerite. Ceux qui n'ont jamais réfléchi aux questions sociales, et n'ont jamais lu sur ces matières un livre sérieux, vous disent avec assurance ce qu'il faut au peuple, quels sont les droits qu'on doit lui refuser, et que la pauvreté est un mal nécessaire, etc. Des gens qui n'ont jamais lutté pour une foi sincère, qui n'ont jamais donné une heure aux problèmes métaphysiques vous assurent avec autorité qu'il n'y a ni Dieu, ni mystère ; ceux qui n'ont jamais accordé une pensée sérieuse à la question du féminisme, ergotent sur ce qui est féminin et ce qui ne l'est pas. Il en est de même du théâtre ! Ceux qui n'y sont jamais allés, savent mieux que personne ce qui s'y passe.

— Mon père aimait à citer une vieille sentence grecque, dit Hilda : « seule l'ignorance est sûre de son fait. »

Frank avait écouté sans mot dire. Tout à coup, sa figure prit une expression de gravité passionnée :

— La scène a souvent été, et devrait être toujours, l'endroit où l'on voit discuter sous une forme artistique les grandes questions de la vie. Traitées tantôt avec un esprit léger, tantôt avec austérité, selon le génie de l'auteur, elles peuvent étudier sur la scène bien plus facilement, plus objectivement que dans la vie réelle où elles sont bien moins clairement posées en général.

S'adressant plus directement à Corona, il continua :

— J'aimerais que vous pussiez voir ma troupe et M^me^ Tachilde, la jeune première. Ce n'est encore qu'un commencement, et nous souffrons de toutes sortes de maladies d'en-

fance ; mais nous aspirons à un idéal très haut et vous n'imaginez pas quelle aide précieuse Mme Tachilde est pour moi. Avec son talent merveilleux et son intelligence, elle ne peut manquer de devenir un jour une vraie gloire dans le monde du théâtre. Pourvu qu'au point de vue financier nous puissions vivre encore une ou deux années, et nous aurons créé autour de nous un petit cercle de gens sûrs, vraiment artistes, vraiment cultivés, qui nous soutiendront. Ce sera un petit noyau d'où partira un mouvement ardent pour développer et purifier le goût du public… Voilà ce que nous espérons… Car si aujourd'hui les plus affreuses pièces ont tant de succès, c'est uniquement parce que la foule est affreusement grossière et que les esprits supérieurs se sont désintéressés, n'ont pas usé de leur influence pour exiger des spectacles moins repoussants. Si seulement une minorité d'élite protestait contre ces ignobles pièces et refusait d'aller les voir, les directeurs de théâtre, pour qui tout n'est

qu'une question d'argent, seraient bien forcés de choisir un autre répertoire.

— Vous avez dit tout cela à Mme van Remstra ? demanda Hilda amusée.

— Non, car elle ne m'aurait pas écouté. Elle est trop convaincue que tous les artistes, sans exception, sont des êtres immoraux et damnés.

Frank n'avait pas apporté une chose nouvelle à lire. Après quelques vers d'un jeune poète inconnu, auquel il s'intéressait, il commença l'esquisse inachevée d'un drame de Richard Wagner : « Jésus de Nazareth », que l'auteur, intimidé par la grandeur du sujet, n'eut jamais le courage de terminer.

Corona écoutait, affaissée dans son fauteuil. Sa gaîté un peu nerveuse qui avait étonné Hilda, était entièrement tombée. Pendant que l'on causait, il lui avait été facile de paraître pleine d'entrain ; à présent qu'elle devait rester immobile et écouter, elle eut de la peine à ne pas se trahir. Elle essaya de comprendre ce que

lisait Frank, mais à plusieurs reprises, elle resta de longues minutes sans distinguer autre chose que le beau timbre de cette voix, et ne parvenait qu'à penser : « demain il sera parti ! » Mais soudain, elle prêta plus d'attention à la lecture : le ton de Frank avait changé. Il lisait maintenant le passage qui a trait aux grandes lois qui régissent l'amour et le mariage, et il y avait dans sa voix une étrange émotion. L'auteur fait dire à Jésus : « Le commandement dit : Tu ne commettras point d'adultère. Moi je vous dis : Vous ne devez pas convoler sans amour. Un mariage sans amour est rompu avant d'être consommé, et quiconque se marie sans amour, commet un adultère. Si vous suiviez mon commandement, vous ne sauriez désobéir, puisqu'il vous commande d'agir selon votre cœur et selon votre âme. Mais si vous vous mariez sans amour, vous vous liez contre le commandement de Dieu, et si vous consommez le mariage sans amour vous péchez envers Dieu. »

Frank posa le livre et le feuilleta, puis s'adressant à Marguerite, car il n'osait regarder Corona :

— Moi, je trouve cela admirable, d'appeler un mariage sans amour un adultère. La plupart des gens ont sur ces choses-là encore des idées d'une révoltante bassesse. Que de mariages on voit contracter de toutes parts, où la position, l'argent, les relations entrent seuls en ligne de compte. On se marie par calcul, par ambition, par légèreté de jeunesse, par crainte de rester vieille fille, par intérêt de famille… Autant de mariages qui vont à l'encontre du commandement divin, parce qu'ils vont à l'encontre de l'Amour. Et la loi les déclare indissolubles… N'est-ce pas affreux ?

Rêveur, les yeux attachés fixement sur son livre, il ajouta :

— Quelles belles paroles que celles de l'Évangile : « Les hommes ne doivent pas séparer ce que Dieu a uni. » Quelle vérité, mais

aussi quelle fausse interprétation les hommes s'en sont forgé… Tous les mariages, seraient-ils contractés dans le but le plus vil, sont regardés comme saints et indissolubles, pourvu qu'ils soient enregistrés à l'état civil. Et il arrive constamment que le manque de fortune, une différence de situation, de religion, l'obstination de quelque être malfaisant, séparent deux vies qui sont unies en vérité selon Dieu, c'est-à-dire par un grand amour. Car enfin, Dieu n'est-il pas l'Amour ? L'Amour n'est-il pas la loi de Dieu ?

Puis la voix dure, amère.

— Pour moi, je ne connais que deux sortes de mariages : l'union qui, selon la vieille forte image est inspirée par Dieu, et celle qui est inspirée par le diable. Le mariage selon Dieu, contracté par amour, n'a pas besoin de lois qui le régissent. Ce qui est uni par amour restera uni et ne pourra être séparé par aucune volonté humaine. L'autre mariage, au contraire,

n'ayant rien de commun avec l'amour, sa nature est d'être dissoluble, et la loi qui le sanctionne ne saurait être qu'immorale.

— Vous êtes donc un apôtre de l'amour libre ? s'écria Hilda naïvement.

Elle l'avait écouté haletante, très frappée d'entendre défendre et développer des théories que, dans son monde à elle, on jugeait infiniment dangereuses.

Frank haussa les épaules.

— L'amour libre ? Non. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que deux êtres qui ont sérieusement pris la décision de vivre ensemble et d'accepter toutes les responsabilités que peut créer leur union, passent dans une salle de mairie pour apposer leur signature sur un registre. Dans une société comme la nôtre, l'enregistrement à l'état civil est une chose bonne et utile, ce qui du reste est prouvé par le désordre qui règne dans les pays où il n'existe pas. Mais la chose qui me révolte et contre la-

quelle je proteste de toutes mes forces, c'est que cette signature, devenue une chaîne, ne puisse être rompue que quand on en meurt.

— Vous avez raison, dit Marguerite avec chaleur. Administrativement, la signature sur les registres de l'état civil est une mesure utile. Mais il est insensé qu'elle joue le rôle d'une condamnation à perpétuité.

— Mais nous avons le divorce ! s'écria Hilda.

— En effet, dit Frank, il y a le divorce, lorsqu'on est arrivé au scandale public. Après l'adultère prouvé, ou des voies de fait, on peut se séparer, ou bien, si l'une des parties abandonne le domicile conjugal, ou encore si l'on s'entend pour jouer la comédie et simuler le flagrant délit. Et c'est déjà beaucoup, il faut déjà s'en réjouir profondément. Mais supposez des cas comme celui qu'on me citait pas plus tard qu'hier, celui d'un avocat qui rentre ivre chaque soir et qui martyrise sa femme au point

qu'elle a mis au monde deux enfants idiots. De telles bagatelles ne sont pas des causes de divorce. Et vive le mariage indissoluble !

Hilda demanda avec une légère hésitation :

— Ne craignez-vous pas que si le divorce était trop facile, la société ne devienne un chaos inextricable de couples qui se séparent et se remarient ?

Frank darda sur elle son regard pénétrant :

— Croyez-vous à l'amour, Mademoiselle, et à la possibilité du bonheur dans le mariage ?

— Oui, répondit Hilda en rougissant.

— Et qu'est-ce qui unit les époux, croyez-vous, la loi ou la tendresse ?

— La tendresse, bien entendu.

— C'est évident, dit Frank, des gens qui s'aiment, que ce soit légalement ou illégalement, ne se quitteront pas, même si le divorce

était rendu tout à fait facile, et il n'y aura que les ménages malheureux qui en profiteront.

Il feuilleta un instant son livre et reprit la lecture :

— « Un couple qui s'unit librement, et sans aucune contrainte, ne peut le faire que par pure affection. Et à moins d'incidents imprévus, cette affection aura une durée sans limites ; la loi de la nature le veut ainsi, car l'homme et la femme se complétant, ils ne peuvent trouver dans leur union qu'une source de satisfaction absolue qui sera constamment alimentée et renouvelée par la fécondité et la tendresse vouée aux enfants. »

Frank posa le livre et continua :

— Quant à ceux qui ne sont liés que par un papier de la mairie, ces divorcés de fait, devraient l'être aussi de par la loi. La quantité d'enfants naturels, la quantité d'hommes et de femmes qui se trompent, que maintenant, nous voyons autour de nous, n'existeraient plus

alors. Pourquoi tromperait-on, puisqu'il serait si facile de se séparer ? Et combien cette grande vérité : que le bonheur conjugal est une plante infiniment délicate qui demande des soins assidus et tendres, serait mieux comprise alors…

— C'est vrai, fit Hilda.

Pourtant elle ne se sentit pas convaincue :

— Mais ne croyez-vous pas qu'en cet état de choses beaucoup de femmes, qui pendant de longues années se seraient données tout entières à leur amour et à leurs enfants, seraient abandonnées au moment où leur jeunesse et leurs charmes décroîtraient ?

— Quelle méfiance vis-à-vis de l'homme ! dit Frank en souriant. Non, je n'ai pas peur de cela, car celui qui, après des années d'heureux mariage, abandonnerait la mère de ses enfants, parce que sa beauté décline, l'homme capable de cette lâcheté, ne se gênera d'aucune façon pour prendre toutes les libertés, même si le di-

vorce ne l'a pas libéré. Et qu'est-ce qui vous semble plus affreux pour une femme : se séparer ouvertement d'un homme aussi indigne d'elle, ou rester liée à lui légalement, alors qu'il la trompe ?

— Et les enfants ? demanda Hilda, que faites-vous des enfants de tous ces divorcés ?

Frank se mit à rire :

— Tous ces divorcés ? Comme si je voulais voir divorcer des milliers de couples ! Mais croyez-moi, il vaudrait mieux, pour les enfants être élevés par l'un des parents, ou même par des étrangers, plutôt que de passer leur enfance dans cet enfer qui s'appelle un foyer que l'amour et l'harmonie ont déserté…

Hilda resta rêveuse. Elle sentait que dans ces pensées, nouvelles pour elle, il y avait de grandes vérités. Pourtant, elle ne pouvait les accepter sans quelque méfiance et cherchait à les contredire. Enfin elle crut avoir trouvé un argument sérieux :

— Plutôt que de faciliter de plus en plus le divorce, ne vaudrait-il pas mieux chercher, au moyen de l'éducation et de bonnes lectures, à rendre les gens plus intelligents, assez intelligents pour qu'ils ne se marient plus à la légère ?

Frank s'impatienta :

— Ah oui, l'éternel argument des moralistes optimistes ! Oui, si le monde était parfait, nous n'aurions pas besoin de lois sur le divorce… mais alors, les lois sur le mariage aussi seraient inutiles, n'est-ce pas ? Du coup, nous nous passerions du Code tout entier. Mais en attendant cet âge d'or, que faire ?

Il s'était levé et arpentait la pièce de long en large. Puis il reprit avec véhémence :

— Non, non, on ne devrait pas se marier à la légère ! Quelle réponse niaise à tous ces innombrables cris de détresse qui nous arrivent de tant de ménages malheureux. Je ne veux même pas parler de ceux qui se marient par

ambition ou par misère, mais de grâce, que le mariage ne soit pas indissoluble aussi longtemps qu'il y aura des parents déraisonnables…

Il s'arrêta devant Corona, et posant sur elle son regard plein de douleur et de passion :

— Qu'il ne soit pas indissoluble aussi longtemps que les jeunes filles diront aussi facilement, oui ! Et que les jeunes gens prendront une émotion passagère pour de l'amour… Le divorce n'est pas une bonne chose, loin de là, mais la vie en commun, quand la tendresse n'y est plus, est la plus mauvaise de toutes !

Hilda était très émue. La pâleur de Corona et les paroles violentes de Sœterwolde… que signifiait tout cela ? Elle avait cru qu'on parlait simplement de questions sociales, et c'était peut-être un drame poignant de douleur humaine qui se jouait là, devant elle. Elle sentit s'éveiller en elle une grande pitié.

— Frank, dit Corona, d'une voix faible comme celle d'un malade, ne voulez-vous pas reprendre votre lecture ?

— Oui, répondit-il, calmé par le son de sa voix.

Et il retourna à sa place, très maître de lui. Mais l'harmonie qui avait régné au début ne se retrouva plus, et Hilda éprouva presque un soulagement quand on lui annonça l'arrivée du domestique qui venait la chercher.

— Adieu, mon enfant, j'ai été bien contente de vous avoir ce soir, dit Corona affectueusement.

Et Hilda fut touchée de cette parole qui, délicatement, lui disait qu'on ne la regardait pas comme une intruse, même si elle avait deviné certaines choses.

— Merci, merci, murmura-t-elle, et elle aurait voulu prendre son amie dans ses bras et pleurer avec elle.

Les mains de Corona étaient glacées, et des gouttes froides perlaient sur son front.

Pour la première fois de sa vie, Corona avait peur. Elle sentait que l'heure était décisive.

XIV

Hilda et Marguerite étaient parties. La jeune doctoresse et Sœterwolde se tenaient en face l'un de l'autre. Elle n'osait pas le regarder.

— Corona, dit-il enfin, très bas.

Elle recula d'un pas et se laissa tomber dans un fauteuil.

Si, à cette minute, Frank l'avait prise dans ses bras et lui avait dit ces paroles enivrantes qui, comme un philtre, agissent sur la femme qui aime, et endorment sa volonté, elle n'aurait, sans doute, pas pu rester maîtresse d'elle-même. Et si la femme cesse de se dominer, toutes les barrières tombent. C'est à elle d'être forte dans la lutte suprême, c'est d'elle que tout dépend. Cependant l'idée fondamentale, jusqu'ici, dans l'éducation des jeunes filles a

été surtout de les préparer à la soumission, à l'obéissance à l'homme. Et alors, si le péril arrive, et que la jeune fille n'ait pas su se dominer, ni dominer le « fort », celui qu'on lui a appris à croire supérieur à elle, c'est à elle que le monde, dans son affreuse hypocrisie, jettera la pierre.

Frank, debout devant Corona, observait plein de tendre déférence ce visage contracté par la douleur ; il répéta doucement :

— Corona, nous ne pouvons pas continuer à vivre ainsi, c'est impossible. Ne nous séparons plus, amie, sois à moi !

Elle secoua la tête, les yeux fermés.

— Pourquoi pas, Corona ? pourquoi ne serions-nous pas heureux ? N'avons-nous pas été unis, depuis le premier jour, par ce lien divin dont parle Wagner et qui est indissoluble ? Nos âmes ne se sont-elles pas senties attirées par cette force mystérieuse qui toujours nous ramenait l'un vers l'autre, malgré la distance qui

sépare nos vies, malgré nos efforts loyaux de vaincre un amour que nous savions ne nous réserver que de grandes douleurs ?

— Oui, murmura-t-elle, nous avons essayé de toutes nos forces, mais en vain.

— Oui, en vain, Corona ! Nous nous appartenons pour toujours. Pourquoi ne voulez-vous pas me croire ? Et en somme, qu'est-ce qui nous sépare ? Un papier à la mairie d'Amsterdam qui m'enchaîne à une femme que je n'aime pas, qui ne m'aime pas et qui n'a qu'un souci, celui d'exploiter mon talent à son profit ?

Il se leva et, nerveux, arpenta la pièce dans tous les sens. Les yeux de Corona le suivaient partout sans qu'il s'en aperçût. Enfin elle dit avec fermeté :

— Non, Frank, ce n'est pas ce papier qui nous sépare. Croyez-vous qu'un tel document dont nous connaissons tous deux l'immoralité, m'empêcherait de vous suivre, si je croyais bien faire ?

Il se retourna d'un mouvement brusque :

— Et pourquoi ne croyez-vous pas bien faire ? Ne nous aimons-nous pas ? Notre vie ne sera-t-elle pas brisée, si nous continuons à vivre ainsi séparés ?

— Frank, vous êtes sûr, n'est-ce pas, de votre vocation d'artiste ? Et vous croyez que tout être pensant doit suivre la vocation qu'il sent en lui, et que ce n'est qu'ainsi qu'il peut atteindre à la plus haute réalisation de lui-même, et remplir sa tâche ?

Il fit un signe affirmatif et la regarda fixement.

— Eh bien, moi aussi j'ai une vocation, et je dois remplir une tâche… Si je vous suivais, je deviendrais infidèle à moi-même, et cela, je ne le peux pas.

— Votre devoir, votre tâche ? Mais il y a des malades partout, vous pouvez soigner et guérir partout.

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, mon ami ; je ne suis pas seulement doctoresse, mais un peu aussi confesseur, soutien moral, entraîneuse, autorité, que sais-je ? En vous suivant, il est certain que je ferais beaucoup de mal à bien des jeunes âmes… Vous comprenez ce que dirait le monde ? Non pas que nous nous sommes unis après cinq ans de lutte acharnée, au nom d'une morale supérieure à celle du Code, mais… une rougeur flamba pour un instant sur son visage pâle – cette petite van Oven vient de filer avec un acteur ! Et je vois d'ici les sales sourires, et j'entends les murmures, les commentaires blessants, inévitables dans des cas pareils… On dirait : voilà où mène le féminisme ; des pas grand-chose ces femmes indépendantes !… Comprenez donc, Frank, que je ne peux pas donner ce spectacle à ceux parmi lesquels j'ai travaillé depuis des années, pour déraciner les préjugés et les erreurs.

— Ne pourrait-on pas dire au contraire que votre exemple serait un bienfait pour l'humanité ? Prouver par un acte éclatant que vous n'êtes pas de ceux qui mettent ce misérable Code au-dessus de la loi divine de l'amour, n'est-ce pas donner un merveilleux exemple ? Venez, venez, viens avec moi, Corona !

Il la regarda plein d'angoisse, mais elle secoua tristement la tête.

— Jamais le monde n'admettrait que j'aurais agi poussée par des motifs élevés ; il n'admettrait que la faiblesse de ma part, et cela ne doit pas être, Frank.

Il allait et venait, les mains dans ses poches, la tête baissée.

Enfin elle l'entendit murmurer d'une voix enrouée :

— L'opinion du monde même, elle en a peur !

— Pas pour moi, Frank ! s'écria-t-elle avec un regard suppliant, comprenez-moi bien, pour ma personne je ne m'inquiète pas du monde et de ce qu'il peut dire ; je l'ai prouvé toute ma vie ! Mais c'est à cause des autres ! Si vous saviez combien il y a ici de jeunes filles qui, par moi, ont retrouvé leur foi en la vertu, en une vie pure ! Combien j'en ai délivrées de leur vie oisive, qui se passait dans l'angoisse d'attendre un mari ! À combien j'ai donné un nouveau courage à vivre. Oh, Frank, il faut que tu comprennes que je ne peux pas renier mon passé !

— Que m'importent les autres ? Une poignée de jeunes filles dont la vertu est si faible qu'elle s'écroulerait avec votre exemple, vaut-elle réellement le sacrifice de notre bonheur ?

— Oui, dit-elle gravement, si vous croyez, comme moi, que le but de la vie n'est pas le bonheur, mais l'effort en vue du perfectionne-

ment, alors il ne sera pas inutile de sacrifier notre bonheur à ces jeunes filles.

— Utopies ! dit-il impatienté. Personne n'est indispensable, toi pas plus que les autres. Et c'est de l'orgueil de ta part que de parler ainsi.

Elle baissa les yeux, s'interrogea un instant ; puis levant son clair regard sur lui :

— Je ne crois pas que ce soit de l'orgueil. Il est évident que tous les jours de bonnes bourgeoises font les pires choses ; cependant les ennemis du féminisme ne manqueraient de se servir de mon exemple comme d'une arme admirable contre les femmes qui luttent pour leur indépendance.

Il se promenait toujours de long en large, de plus en plus furieux, et d'autant plus qu'il ne trouvait pas d'argument décisif à opposer aux siens.

Et Corona reprit, plus persuasive :

— Écoute, ami, voyons, écoute-moi. Quand j'ai commencé à faire mes études à la faculté, il y avait avec moi une étudiante qui était fille d'un Hollandais et d'une servante javanaise. C'était une enfant bizarre, pleine de passions indomptables, avec de charmantes dispositions naturelles, mais manquant absolument de principes, de maîtrise d'elle-même, très mal élevée ou plutôt pas élevée du tout. Si elle n'avait pas fait d'études supérieures, si elle s'était contentée de la vie ordinaire des jeunes filles, elle se fût perdue, très vite, j'en suis convaincue. Mais son intérêt passionné pour les études la préserva pendant quelque temps. Elle me l'a avoué à plusieurs reprises : tant qu'elle restait plongée dans son travail, tant qu'elle s'y consacrait entièrement, ses mauvais instincts s'endormaient en elle. Mais une fois ses examens brillamment passés, elle fit la connaissance d'un violoniste espagnol, d'un beau jeune homme, au conventionnel type de virtuose. Quelques jours après, elle avait dis-

paru avec l'artiste, et l'on racontait qu'elle avait été vue avec lui à Bruxelles. J'ai su plus tard qu'abandonnée par cet homme, elle était morte misérablement à Paris dans un hôpital… Et vous allez me dire que c'est une histoire vieille comme le monde ? Mais si vous aviez vu le scandale produit dans l'Université… Et personne ne la jugeait simplement, avec sincérité. On était trop ravi de jeter la pierre à une étudiante ; c'est le féminisme qu'on accusait de tout le mal. Et la honte en rejaillit sur toutes les autres femmes qui étudiaient ; toutes furent déconsidérées par cette seule exception. Comprenez-vous que j'ai fait le vœu à ce moment-là de ne jamais faire souffrir à d'autres ce que la folie de cette enfant m'avait fait endurer ?

« Dans cette époque de transition où la femme doit encore lutter pour son droit de vivre comme elle l'entend, et non d'après un cliché conventionnel, il faut que celles qui se sentent la force d'être les ouvrières de la première heure, gardent jalousement leur réputa-

tion et évitent même l'apparence du mal. Comprenez-vous maintenant pourquoi je ne peux pas vous suivre ?

Frank ne répondit pas, marchant, marchant toujours de long en large. Et Corona écoutait le tic-tac de la pendule avec le vague désir de l'arrêter. Elle suivait des yeux chaque mouvement de Frank. À la fin elle n'y tint plus, elle eut soif d'entendre sa voix.

— Mais parle donc, Frank, avoue que j'ai raison… ! Oui, le bonheur serait grand si je vous suivais, très grand… mais combien de temps durerait-il ? Certes, nous pourrions nous tenir à l'écart, nous cacher pendant six mois, un an, peut-être même deux ans, mais après… vous et moi, en pleine jeunesse, habitués au travail, nous ne pourrions pas vivre dans l'inaction. Et alors ?… Quelle situation serait la mienne ? Toutes les voies me seraient fermées, et votre enfant ?… Je ne supporterais pas,

Frank, que ta fille méprisât la femme que tu aimes…

— Cela n'arriverait pas, s'écria Sœterwolde, nous l'élèverions ensemble, nous lui apprendrions une morale plus élevée que celle des lois décrépites. Mon Dieu ! Être lié à celle que l'on n'aime pas, et séparé de celle que l'on aime !… Quelle infamie d'exiger cela d'un cœur humain.

Il resta debout devant elle, puis soudain il saisit sa main qui jouait nerveusement avec un coupe-papier, et d'une voix sourde :

— Alors c'est bien compris, Corona ? Vous refusez de venir avec moi, à moins que ce maudit papier ne soit annulé et que je puisse vous épouser légalement ? Eh bien, cela sera. Mais alors il faut que je la force, la misérable qui nous sépare ! Il faudra que je la maltraite ; je la torturerai jusqu'à ce qu'elle demande le divorce. Alors on arrangera une petite comédie d'adultère et puis… all right ! Un divorce cor-

rect, un mariage correct, et le monde sera content. Et vous, le serez-vous aussi ?

Corona fut effrayée de l'expression qu'avait prise son visage. Elle essaya de retirer sa main, mais il la serra plus fort.

— Frank, ne dis pas de pareilles choses. La beauté de notre amour était justement dans l'immense confiance que nous avions l'un dans l'autre. Quelle douceur, quelle consolation pour moi de te savoir si juste, si bon, si grand… Si je devais penser que tu fusses mauvais avec cette femme, je ne saurais que devenir.

— Mais alors ? Que voulez-vous ! Que nous renoncions tranquillement et sans révolte au bonheur ?

— Oh, Frank, sanglota-t-elle, ne me rendez donc pas la lutte si difficile ! Nous devons patienter. Cette femme ne peut pas, à la longue, refuser de divorcer…

— Et pourquoi pas ? Elle est capable de mettre notre patience à l'épreuve pendant des années encore… et je ne veux plus être patient, moi ! Si tu m'aimais, Corona, tu ne penserais pas à tous ces gens qui ne nous sont rien ! Tant que tu ne le mettras pas au-dessus de tout, je ne croirai pas à ton amour…

Corona se renversa sur sa chaise. Elle tremblait de douleur, le mot avait porté. C'était, entre tous, le mot le plus dangereux pour une femme qui aime, car elle supporterait plutôt tout que de voir l'aimé douter de ce qu'elle sent en elle de plus fort et de plus sacré ! Tout à coup, ce fut comme du feu qui parcourut ses veines, et un désir violent la prit de lui montrer à quel point elle l'aimait.

— Frank !

Mais aussitôt elle reprit conscience, et sa volonté se redressa. D'une voix étrange, ironique et dure :

— C’est une phrase de théâtre, Frank, avec laquelle le jeune premier essaie de séduire l’ingénue. Si vraiment vous doutez de mon amour, vous n’avez qu’à vous en aller.

L’instant d’après, il était à ses genoux et couvrait ses mains de baisers :

— Pardon, pardon, aimée, mais c’est trop dur, c’est trop horrible de ne pouvoir trouver d’issue…

— Adieu, dit-elle avec douceur, en devenant très pâle.

Il la prit dans ses bras, et pendant cette première étreinte, ils connurent toute l’amertume, et malgré cela, tout l’infini bonheur de leur amour.

Puis, lui prenant doucement la tête entre ses deux mains, il la baisa au front et partit.

XV

Le lendemain matin, Marguerite van Arkel se tenait de bonne heure devant le lit de Corona.

— Qu'y a-t-il, Maggy ? Ai-je trop longtemps dormi ? Quelle heure est-il ?

Elle sursauta, mal éveillée de ce pénible sommeil matinal qui suit une nuit de grande misère.

— Non, non, rassure-toi, il n'est que six heures et demie. Je suis simplement venue voir comment tu te portes. J'ai tant souffert avec toi, chérie, comment cela s'est-il passé ?

Corona s'assit à demi et regarda Marguerite de ses yeux fatigués et tristes. Elle dit presque sans voix :

— Comment cela s'est passé ? Mal, très mal.

— Que veux-tu dire ? demanda Marguerite avec angoisse.

— Ce n'était pas possible autrement, le moment psychologique était venu, et nous avons eu une violente explication. Il voulait que je le suive, il voulait être heureux, en dépit de tous les préjugés, et il avait raison, oh oui, il avait raison. Mais moi, je n'ai pas voulu partir avec lui, parce que je ne veux pas être cause d'une déception pour tous ceux qui croient en moi. Et j'avais raison, moi aussi. Malheureusement, c'est moi qui ai triomphé.

— Dieu merci ! fit Marguerite.

Corona se rejeta sur son oreiller avec un geste de profond découragement, et avec amertume :

— Et pourquoi ? Personne n'est indispensable !

— Voyons, Corona, n'as-tu pas honte ? Tu m'as prêché tant de fois que, bien que personne ne soit indispensable, chacun de nous porte en lui une intangible responsabilité.

Un sourire plein de lassitude passa sur les traits de Corona ; elle soupira :

— Je ne voudrais pas me lever de la journée, de toute la journée, et ne pas penser, ne pas sentir, comme si j'étais morte ! Tout cela est trop horrible ! Laisse-moi, Maggy, je t'en prie.

Marguerite connaissait ces moments, où la vie est si lourde, qu'il semble impossible de la supporter un jour de plus. Elle s'assit sur le bord du lit et caressa doucement la main de son amie.

— Ma chérie, sois raisonnable ! Ne m'as-tu pas dit, l'autre jour, que le malheur de beaucoup de femmes venait de ce qu'elles avaient trop de temps pour approfondir leur douleur !

Bénissons les devoirs qui t'attendent ce matin, et les malades qui ont besoin de toi !

Corona se leva sans répondre et commença sa toilette.

— Corona, reprit Marguerite avec hésitation, je comprends si bien que tu sois malheureuse. Mais enfin, il ne s'agit que d'une attente plus ou moins longue. Quand Frank aura gagné beaucoup d'argent, il trouvera bien le moyen de racheter sa liberté.

— C'est possible, dit Corona, trop découragée pour y croire. Après un temps elle posa le peigne qu'elle tenait à la main et vint près de Marguerite, ses longs cheveux noirs tombant des deux côtés de sa face pâle.

— Maggy, sais-tu à quoi je songe ?

— Eh bien ?

— À la formule que nous cherchions pour définir le mouvement féministe. Voici : La

femme doit avoir le droit de collaborer aux lois qui régissent sa vie…

— La formule n'est pas bonne, dit Marguerite, car elle ne s'applique qu'à une petite partie de l'activité que nous revendiquons.

— Oui, mais déjà rien que cela serait un bienfait. Si tu savais combien de familles je vois dans toutes les classes de la société, dont la moralité, la dignité, le bonheur seraient sauvés, si les lois sur le divorce étaient mieux faites ! Et dans la plupart des cas c'est surtout la femme qui en souffre… Si tu voyais toutes les tortures, tous les crimes qui résultent de la vie commune de deux êtres qui ne s'aiment plus… Ne crois-tu donc pas que des députés féminins, en voyant tant de misères ou ayant souffert personnellement, ne travailleraient pas de toute leur énergie à l'amélioration de cet état de choses ?

— Sans doute, répliqua Marguerite, je crois même qu'on travaillerait beaucoup trop, si

nous n'avions que des législateurs femmes. Je suis convaincue que sous le règne absolu de la femme, l'évolution de l'humanité se ferait trop vite, et qu'une chambre exclusivement féminine serait par cela même aussi nuisible à la collectivité que l'est une chambre exclusivement masculine.

Et pour distraire Corona, elle continua avec ardeur :

— Au point de vue physique l'homme et la femme sont les deux représentants équivalents du type humain ; ils se valent absolument, n'est-ce pas ? L'un ne peut se reproduire sans l'autre ; la race ne peut se perpétuer que par leur union, sans laquelle l'avenir ne serait pas. Eh bien, cette même loi existe dans le monde moral et dans le monde économique. Tout ce qui se crée par l'action combinée de l'homme et de la femme est naturellement plus fécond, plus juste, plus équilibré, que ce que l'un des deux pourrait obtenir seul.

Les deux jeunes femmes se turent. Marguerite se félicitait en silence d'être venue et d'avoir réussi à tirer Corona de sa douloureuse torpeur. Quand, enlacées, s'appuyant l'une sur l'autre, elles descendirent l'escalier pour prendre leur petit déjeuner, Corona avait retrouvé un peu de son courage.

XVI

Ottilie van Heemeren était étendue sur son divan et comptait les fleurs peintes sur la frise du plafond.

Il pleuvait si fort, ce matin-là, qu'elle avait dû renoncer à son projet d'aller trouver van Smaarth sur la plage. Enfin elle se souleva et regarda au dehors : un ciel sombre, plein de vapeurs blanchâtres qui semblaient promettre une pluie sans fin. Retombant sur ses coussins, elle essaya de se représenter la plage telle qu'elle devait être en ce moment, avec son ciel morne et, au-dessous, l'eau houleuse, froide, d'un gris sale avec des traînées noires et par-ci par-là une crête d'écume blanche. Elle songea au vent froid qui devait souffler sur les dunes et aux chaises entassées et ruisselantes de pluie. Elle s'étira en frissonnant.

— Un joli endroit pour flirter, que cette plage humide ! Peut-être van Smaarth a-t-il été assez intelligent pour ne pas y aller ; mais j'en doute. Se montrer ensemble par un temps pareil ce serait vraiment trop compromettant. S'il ne l'a pas compris, il mérite d'attendre quelques heures sous la pluie !

Elle sourit. Son ennui fut dissipé un instant par l'image évoquée de cet amoureux soupirant sous son parapluie. Puis, inconsciemment, elle se reprit à compter les feuilles du plafond : treize, quatorze, quinze. Quelle serait la fin de ce petit roman ébauché avec Johny van Smaarth ? Quelquefois on dirait qu'il prend la chose au sérieux… Que ses cheveux sont doux et joliment frisés, et quels yeux étranges. C'est de là que vient son charme, je crois.

Elle se leva et fit le tour de la pièce. Oh, l'indéfinissable ennui ! Elle prit un livre dont les pages étaient à moitié coupées : *Mensonges* de Bourget ; mais elle le rejeta aussitôt. Il y

avait quelque chose dans l'histoire de la démoralisation complète mais inconsciente de cette Suzanne Moraine, qui lui était insupportable aujourd'hui. Une lumière semblait jaillir de ce livre, qui éclairait si bien certains passages de sa propre vie, qu'elle préférait laisser dans l'ombre. C'était, comme toujours : sa mollesse la conduisait à l'oisiveté, et l'oisiveté rendait son ennui toujours plus écrasant… Et son intelligence inoccupée, les forces de son jeune corps non employées, rendaient le désœuvrement d'autant plus dangereux, que la jeune femme remplissait ces heures vides du rêve passionné d'une vie à outrance, d'un merveilleux bonheur. L'imagination faussée par ses habitudes frivoles, ses éternels flirts, elle ne pouvait pas comprendre que ce qu'elle désirait n'était en somme que des ivresses passagères qui ne lui donneraient même pas un grand plaisir, et que jamais le bonheur ne se trouverait dans la direction où elle le cherchait. Elle avait reçu l'éducation traditionnelle des jeunes filles,

qui développe systématiquement l'imagination et la sensibilité, au détriment des facultés intellectuelles. Et le manque d'équilibre, résultat de cette méthode, n'avait fait que s'aggraver après son mariage, dans cette vie sans but, sans travail, sans devoir, où elle se laissait mollement aller. Quoi d'étonnant qu'ainsi que tant d'autres femmes dans des conditions pareilles, elle tâchât de combler le vide de son existence par des excitations malsaines ?

Pendant une demi-heure, Ottilie resta étendue immobile, ses pensées allant et venant, fugitives et cependant claires, comme elles le sont dans les rêves. Elle songea à un billet qu'elle devait écrire, au bracelet qu'elle avait cassé, à un joli compliment qu'on lui avait dit, à van Smaarth, à la robe de soie neuve qu'elle porterait le jour du mariage de Valérie Vermaezen, au suicide dont parlaient les journaux, à l'aveuglement incroyable de Roselaar qui ne voulait pas voir que Corry se jouait de lui. Un tas de choses qui feraient d'excellents sujets de

conversation entre amies, mais qui étaient une piètre compagnie, quand on est seule et qu'il pleut.

Enfin elle entendit sonner, et tendit l'oreille, curieuse comme un enfant. Lorsque Gladys van Praege et ses deux petits entrèrent, elle eut un léger cri de délivrance.

— Que vous êtes gentille d'avoir amené les enfants ! Vous allez rester un peu, n'est-ce pas ? Bonjour, mon petit bonhomme, quelles belles joues roses !

Le petit Hajo se laissa docilement embrasser, s'assit à côté d'Ottilie et commença à jouer sans aucune timidité avec les bagues dont ses mains étaient chargées. La petite Mary, elle, se tenait timidement à côté de sa mère.

— Quelle chance que vous soyez venue ce matin ! J'allais vous écrire pour vous demander de venir dîner ce soir avec votre mari.

— Ne pourrions-nous pas remettre cela à un autre jour ? Ma sœur arrive cet après-midi d'Amérique, Maud, vous savez, notre aînée, et je ne voudrais pas la laisser ce soir, vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Bien entendu. Il y a longtemps que vous ne l'avez vue ?

— Depuis mon mariage. Jusqu'ici il lui avait été impossible de venir à cause de ses occupations. Vous savez qu'elle est médecin en chef d'un grand hôpital à Washington. Mais à présent elle a demandé un congé d'un an, pour se reposer et visiter l'Europe, et elle restera auprès de moi jusqu'à ce que… un petit frère ou une petite sœur soit arrivée…

— Ah, vraiment ? Eh bien… mais c'est charmant. Et a-t-elle déjà débarqué en Angleterre ?

— Oui, j'ai reçu hier le télégramme, et je l'attends ici ce soir.

— Eh bien, et que dit votre mari de la perspective d'une troisième petite peste dans la maison ?

Gladys rougit et sourit faiblement, évitant de répondre.

— Nous ne sommes pas des petites pestes, dit Hajo en regardant Ottilie de ses grands yeux d'enfant étonné, nous sommes les « Arlis » de maman. Il n'y a que papa qui dit « petites pestes ».

— Il veut dire les « Darling » de maman, expliqua Gladys en rougissant plus fort, et papa les appelle parfois en riant ses « petites pestes ».

Ottilie sourit ; elle y voyait clair. La veille, au casino, elle avait rencontré van Praege, et l'on s'était beaucoup amusé… Cela lui faisait pitié de voir cette petite créature naïve essayer désespérément de cacher les fêlures de plus en plus grandes de son bonheur conjugal. Et comme tous ceux qui n'ont pas l'habitude de

réfléchir, et qui jugent une entière catégorie de gens d'après un seul individu, elle tira à part soi la conséquence que les Américaines sont des femmes bien peu malignes.

Gladys se leva.

— Allons enfants, encore vite une course et puis nous rentrons.

— Je voudrais regarder encore ces images, maman ? supplia Mary lui montrant « Flora's feast » de Crane, dont les fleurs dansantes l'enthousiasmaient.

C'était une enfant délicate, très fine qui comprenait par intuition des choses beaucoup trop graves pour sa petite âme de sept ans. Souvent elle inquiétait Gladys ; dans ses yeux profonds et rêveurs, il pouvait y avoir parfois une expression qui faisait que la mère se levait la nuit, et venait voir si tout allait bien dans le petit lit blanc ; et lorsqu'elle voyait rire et jouer Mary comme les autres enfants, c'était toujours pour elle un bonheur.

— Il pleut tellement, laissez-les-moi, Gladys, et vous repasserez les prendre, votre course faite, proposa Ottilie.

— Ils ne vous gêneront pas ? Mary, tu voudrais beaucoup rester ?

— Oh oui, maman ! regarde, comme cette image est jolie ! Le petit garçon qui verse des flammes d'une tulipe dans l'autre. Un feu de fleurs qui ne brûle pas ! Et regarde ici, le petit ange avec des ailes en fleurs de crocus, qui attrape un rayon de soleil dans sa fleur.

— Ravissant, dit Gladys, en se penchant sur l'enfant avec cet intérêt passionné qu'elle apportait à tout ce qui concernait ses petits. Alors, à tout à l'heure ! Tu seras sage, bébé ?

— Hajo, viens vite, s'écria Mary émerveillée, à la découverte d'une nouvelle image. Mais le petit n'entendait pas ; tous ces objets de luxe qui l'entouraient lui semblaient d'innombrables jouets, et il allait par la chambre,

les menottes dans ses poches, les yeux pleins de convoitise.

— Allons, petit Hajo, viens chez moi, dit Ottilie se laissant tomber en riant sur une chaise. Et elle lui tendit une de ces figures chinoises en porcelaine, qui branlent la tête et tirent la langue.

Hajo ne se tenait pas de joie et arriva en courant, mais Ottilie leva très haut la main qui tenait le magot. La bouche rieuse et les yeux sérieux, il resta immobile un instant, levant le regard vers le jouet qui l'attirait, et réfléchit comment il pourrait l'atteindre. Soudain, ayant pris une résolution, il grimpa sur les genoux d'Ottilie, se cramponna à son bras, et de toutes les forces de ses petites mains essaya de le faire plier. Mais elle tenait toujours la poupée en l'air, et il s'ensuivit une lutte qui était un jeu pour elle, pour lui un effort passionné de toute son énergie. Et tout à coup, le contact de ce petit corps flexible qui se pressait contre

sa poitrine, trépignait sur ses genoux, éveilla en Ottilie une sensation étrange et troublante, un désir intense d'avoir cette jolie chose à elle. La surexcitation et l'ennui des derniers temps et toute sa nostalgie d'un bonheur inconnu se concentrèrent en ce moment en ce douloureux désir de posséder, elle aussi, un petit corps comme celui-ci.

La main levée retomba et Hajo, avec un joyeux éclat de rire, saisit le monstre chinois. Mais Ottilie couvrit de baisers le visage, les petites mains, les habits de l'enfant, jusqu'à ce qu'effrayé par ces folles caresses, il essaya de s'échapper. Mary, voyant la lutte, accourut, et de ses petits doigts nerveux, vint pincer le bras d'Ottilie, qui lâcha l'enfant en poussant un petit cri de douleur.

— Je vous défends de faire du mal à bébé, et je le dirai à maman, dit la fillette, le regard plein de reproches.

— Petite vilaine, comme tu m'as pincée, voilà ce que je devrais raconter à ta maman. Je n'ai pas fait de mal à ton frère, n'est-ce pas Hajo ? Tu vois, il dit non. Mon chéri, viens de nouveau, veux-tu ?

Et elle lui tendit les bras, voulant éprouver encore une fois les mêmes émotions. Presque physiquement elle souffrait de sentir ses bras vides.

— Viens, mon petit, n'aie pas peur. Si tu viens m'embrasser, tu auras la poupée chinoise.

Et comme l'enfant s'approchait timidement, elle l'attira à elle avec impétuosité et de nouveau le couvrit de baisers.

Mais Hajo se mit à pleurer, et c'est encore Mary qui vint à son secours :

— Maman ne veut pas que des étrangers nous embrassent. Pourquoi ne prenez-vous pas des enfants vous-même ?

Ottilie se leva prise de vertige. Sa tête bourdonnait. Elle regarda la fillette et eut envie de la maltraiter, de voir des larmes dans ces beaux yeux. Puis elle se mit à rire, sonna et dit au domestique qui entrait :

— Emmenez ces enfants, ils font trop de bruit ici ; que Lina les surveille en attendant que Mme van Praege vienne les prendre.

Et sans leur dire adieu, elle poussa les deux petits vers la porte, et restée seule, se jeta sur sa chaise longue en sanglotant. Longtemps elle resta ainsi à pleurer désespérément, s'abandonnant à sa douleur avec la même impétuosité qu'elle apportait d'habitude à ses amusements.

Enfin elle sentit une main se poser sur son front et sursauta furieuse d'avoir été dérangée et vue dans un tel désarroi. Quand elle eut reconnu Corona van Oven, elle s'étendit de nouveau et continua à pleurer, mais plus doucement.

— Qu'as-tu, Ottilie ? Qu'est-il arrivé ?

— Rien, fit-elle sans lever la tête.

— Tant mieux, je craignais un malheur. Voyons, calme-toi et raconte-moi ton chagrin. Si ce n'est rien de grave, ce n'est pas la peine de se mettre dans un tel état. Allons, dis vite.

Ottilie ne bougeait pas et cachait sa figure dans ses mains, comme si jamais elle n'aurait plus voulu lever les yeux.

Corona s'assit tranquillement, et essaya de plaisanter.

— Sans doute, hier soir, tu as pris trop de champagne, ou bien, on t'a trop fait la cour, résultat : migraine et larmes. C'est connu, c'est l'éternelle alternative : surexcitation sans joie, dépression sans chagrin, de votre vie, chères petites femmes du monde.

Ottilie sursauta, agacée par le ton moqueur de Corona. Elle s'était attendue à être plainte.

— C’est vilain de te moquer de moi, quand tu me vois si malheureuse. Je n’ai pas bu une seule goutte de champagne hier soir.

— Mais alors, qu’y a-t-il ? demanda Corona, très satisfaite du résultat de ses paroles.

— Ce qu’il y a ? Gladys van Praege est venue avec ses enfants. Et pendant que je jouais avec eux, j’ai senti tout à coup combien ma vie est vide et inutile. Tu crois que je m’amuse, Corona ? Ce n’est pas vrai. Je suis malheureuse, horriblement malheureuse ! Je meurs d’ennui et du désir de vivre d’une autre vie. Oh je voudrais être morte !

Corona, regarda en silence la pauvre femme que de grands sanglots secouaient tout entière. Il y a près d’un an, Ottilie lui avait fait voir une scène du même genre, c’étaient exactement le même désespoir et les mêmes plaintes. Alors elle l’avait prise au sérieux, avait cru à la sincérité de ses sentiments et l’avait encouragée de ses conseils. Mais peu de

temps après, Ottilie était partie pour la Suisse, emportant des malles pleines de nouvelles toilettes, et après son retour, elle avait repris l'ancienne vie avec un nouvel entrain.

Et voilà, après tout ce temps, encore le même désespoir ! Devait-on la prendre au sérieux pour la seconde fois ou ne s'agissait-il que d'une petite crise d'ennui et de neurasthénie, influence du printemps ?

La jeune doctoresse réfléchit. Elle connaissait les femmes ; elle savait que la vanité a souvent de grands cris de désespoir et que, par contre, de petits rires frivoles peuvent cacher une vraie détresse. Elle pensa qu'il ne fallait point avoir trop confiance dans les sanglots d'Ottilie, mais que pourtant on devait lui parler comme si l'on croyait à sa sincérité.

— Tu voudrais mourir ? Et n'es-tu pas assez jeune pour refaire ta vie ? Cela vaudrait peut-être mieux que d'employer ces grands mots ?

— Je n'emploie pas de grands mots, dit Ottilie avec humeur.

— Je serais très heureuse si tu étais sincère en disant que tu ne peux plus vivre ainsi. Mais j'ai connu tant de femmes qui soupiraient comme toi, sans avoir jamais voulu changer de vie.

— Que dois-je faire ? demanda Ottilie.

— Travailler, Ottilie ! Tu ne te rappelles pas que je t'ai déjà dit cela l'année dernière ? Travailler ! Travailler ! Le travail est le seul remède contre tous les maux dont tu te plains.

— Mais que veux-tu que je fasse ? L'an dernier je me suis fait élire dans trois comités d'œuvres charitables, et j'étais membre de deux commissions pour des ventes de charité. À quoi sert tout cela ?

Corona sourit :

— Je ne parle pas de comités et de réunions, mais de « travail ». C'est d'une naï-

veté inconcevable que d'appeler travail ces petites occupations administratives.

— Et quel travail me proposerais-tu ? J'ai essayé une fois d'aller visiter les pauvres, parce que j'avais lu qu'à notre époque il était utile d'établir des rapports directs entre les diverses classes de la société. Une pauvre femme qui habite dans la Lage Nieuwstraat vient quelquefois mendier ici. On m'avait dit qu'elle était très malpropre, mais à part cela, assez convenable pour que j'aille la voir, mais…

— C'est bien cela, interrompit Corona avec ironie. Si elle n'avait pas été convenable tu ne serais pas allée la voir… Nous sommes si exigeants pour la moralité des pauvres, taudis que nous n'avons que de l'indulgence pour les beaux messieurs et pour les belles madames que nous recevons à notre table, du moins… tant qu'ils ne font pas de scandale.

Ottilie, absorbée par son histoire, continua sans faire attention à cette remarque :

— Vraiment, j'avais d'excellentes intentions pour aider cette femme. Mais tu ne croiras jamais ce qui m'est arrivé. Tout d'abord, quand j'errai dans ce labyrinthe qu'est la Lage Nieuwstraat, pour trouver la maison que je cherchais, des femmes sortirent de toutes les portes et me regardèrent comme une bête curieuse. Et quand enfin j'eus trouvé la maison et que j'y entrai précipitamment pour échapper à toute cette curiosité, ah non, quel taudis… Sur le poêle il y avait une casserole remplie de pommes de terre et d'oignons, et moi qui ne supporte pas cette odeur… Et dans un lit dégoûtant, deux enfants encore plus sales que les draps, et devant la table, debout, la femme qui lavait du linge. Il y avait dans cette chambre une atmosphère tellement nauséabonde que je voulais laisser la porte ouverte, mais on ne le permit pas ; aucun atome de chaleur ne devait se perdre et un jeune garçon efflanqué ferma violemment la porte derrière moi. Je me demande encore comment je ne me suis pas sau-

vée tout de suite, mais je sentais qu'il fallait dire quelque chose, et je commençai le petit discours que j'avais préparé sur la propreté… Alors le garçon m'interrompit :

— Très bien, madame, faites-nous donc laver notre linge au dehors et je vous promets que la chambre sera plus propre et l'odeur meilleure.

C'était une insolence, évidemment, mais je sentis qu'au fond il avait raison, et qu'il était ridicule de prêcher l'hygiène dans un tel milieu. Je partis au plus vite, convaincue à jamais que les visites aux pauvres ne sont pas de ma compétence.

Corona riait :

— Je le crois bien. Il n'y a rien de plus difficile que les visites aux pauvres. Cela n'est pas une occupation pour faire passer le temps aux dames riches. Et cependant, je regrette que tu n'aies pas continué. Tu aurais appris tant de choses ! Si les riches parvenaient à com-

prendre que les vices des pauvres sont en grande partie la conséquence de leurs logements hideux et de leur mauvaise éducation, ils s'intéresseraient un peu plus à ces foyers de maladie et de crime… Si ce n'est par pitié, du moins par égoïsme.

Ottilie commençait nerveusement à entrelacer ses longs doigts blancs ; elle trouvait que la conversation devenait ennuyeuse.

Pendant un moment, elles restèrent silencieuses, puis Corona reprit :

— Voyons, Ottilie, ne peux-tu pas imaginer quelque chose qui t'occuperait spécialement ? Pourquoi ne te remets-tu pas à ta peinture ?

Ottilie secoua la tête.

— Je ne peins plus, je ne veux plus jamais peindre. Je me le suis bien promis. Je ne fais rien de bon… et il y a assez de médiocre peinture de par le monde, sans que j'y ajoute la mienne.

— En cela tu as raison. Mais si vraiment tu faisais de grands efforts ? Ce n'est pas le talent qui te manque.

— Je n'arriverai plus à rien. Il est trop tard. Je me connais, va ! Et que pourrais-je faire d'autre ?

— C'est difficile à savoir. Certes, il y a assez de choses à faire ; il faut un peu se donner la peine de les trouver. Quant aux soins de ton ménage…

— Oh, mon ménage ! Mon mari et ma belle-mère m'en rebattent assez les oreilles. Mais tout est réglé. Je sais très bien organiser, et il suffit que je m'en occupe une heure par jour, pour que tout marche. Et après, que d'heures il me reste pour m'ennuyer ! Surtout quand la saison mondaine est passée. Ah, si j'avais des enfants…

Et couvrant son visage de ses deux mains, elle sanglota.

— Oh, pourquoi n'ai-je pas d'enfants ? C'est cela qui m'aurait rendue meilleure.

Corona regarda la pauvre femme, les yeux pleins de tristesse. Elle se sentit émue de pitié, devant cette vie gâchée pourtant elle ne trouva que des paroles sévères :

— Non, ma chérie, tu ne serais pas devenue meilleure pour cela. C'est si facile à dire : Je serais parfaite, si j'avais tout ce que je désire. Mais tu serais exactement ce que sont tant de petites mamans que je connais, qui bavardent à n'en pas finir sur les petites robes de leurs bébés, et de la supériorité de tel aliment sur tel autre, mais qui, la plus grande partie de la journée, abandonnent leurs enfants à des bonnes ou à des gouvernantes de qualité plus ou moins douteuse… Elles-mêmes ne s'en occupent que de temps en temps, quand elles en ont le caprice. Et voilà ce que beaucoup de femmes appellent remplir leurs devoirs de mère. Tu en fe-

rais autant… et ta vie n'en serait ni meilleure ni plus belle !

— Ce n'est pas vrai, protesta Ottilie avec force, ce n'est pas vrai, je serais une bonne mère.

— Une bonne mère ? répéta Corona avec amertume.

Comment cette femme frivole osait-elle attribuer sa vie de légèreté et de gaspillage à l'absence d'un enfant ? Et pourtant il y avait peut-être une part de vérité dans ce qu'elle venait de dire ? Ses parents avaient exigé d'elle un mariage de raison, où elle n'avait trouvé aucune satisfaction profonde. Puis le courant des plaisirs mondains l'avait saisie, et elle n'avait plus cherché qu'à s'étourdir sans cesse. Peut-être qu'à la lueur de deux yeux d'enfant elle eût découvert une autre voie ? Qui peut savoir ? La pensée que cet instant même pouvait être décisif dans la vie d'Ottilie, que peut-être elle se

trouvait à un tournant, donna aux paroles de Corona une vibration de tendresse ardente.

— Une bonne mère ? Ottilie, sais-tu seulement ce que cela veut dire ? Comment ! Sachant qu'un petit enfant pourrait t'être confié un jour ou l'autre, tu n'as rien fait pendant toutes ces années pour te préparer à la grande tâche ! Qu'as-tu fait de ton corps dans lequel pouvait s'éveiller cette nouvelle vie ? Tu en as fait une idole follement parée que tu exhibais sans pudeur au lieu de le garder pur et sacré comme un temple où doit se célébrer le mystère sublime de la vie ? Et qu'as-tu fait de ton âme qui, unie à celle de ton enfant pendant de longs mois avant sa naissance, pouvait avoir une influence décisive sur cette nouvelle destinée ? L'as-tu gardée pure et sainte, ton âme, pour la consacrer au sacerdoce qu'est la maternité ? Le petit enfant ne vient pas au monde pour occuper les loisirs d'une mère désœuvrée et la sauver des fautes auxquelles l'ennui peut l'entraîner. L'enfant n'est pas là pour la mère,

mais la mère pour l'enfant, comprends-tu cela ? En vérité, si tu ne désires un enfant que pour en faire ce que tu es toi-même, il serait charitable de ne pas le faire naître.

Ottilie était restée immobile, et ses sanglots s'étaient arrêtés sous la tension nerveuse avec laquelle elle écoutait. Corona ne pouvant voir sa figure, cachée dans les coussins, et ne recevant aucune réponse, se leva après quelques minutes, très doucement, et quitta le salon.

Si ses paroles avaient porté, il valait mieux maintenant laisser la jeune femme seule, seule en face de sa conscience et de son avenir.

Le domestique se précipita à la porte d'entrée :

— Je vais voir, dit-il, si la voiture de Mademoiselle est là.

Au même moment on entendit des pas de chevaux qui s'arrêtèrent devant le perron, et la sonnette retentit. C'était le groom de van

Smaarth qui venait apporter une lettre pour Mme van Heemeren.

— C'est très urgent, dit le petit laquais.

Corona monta dans son coupé et se demanda avec angoisse si la caresse tentatrice de cette lettre n'allait pas effacer l'impression de tout à l'heure dans l'esprit de la jeune femme. Elle souffrit un instant cruellement de sentir son impuissance à l'aider, à la soutenir. Mais bientôt elle retrouva sa sérénité. À travers toutes les épreuves de sa vie, elle avait conservé cette croyance simple et naïve : que les souffrances nous sont envoyées pour nous rendre meilleurs. Malheur à ceux qui ne savent pas de leurs douleurs extraire la bonne leçon, qui fortifie. Si Ottilie allait oublier cette heure de détresse, peu importe, la souffrance ne manquerait pas de la saisir de nouveau.

À l'une des hautes fenêtres d'une belle maison, sur le Heerengracht, se tenait une jeune fille blonde et pâle qui sourit à Corona, quand

la voiture passa. C'était la fille aînée du baron van Herkelen, la jolie Mientje, que tout le monde avait crue fiancée à van Smaarth. Quelques-uns avaient même prédit que le mariage se ferait au printemps, mais un soir, chez les de Mureaux, le jeune homme avait fait la connaissance d'Ottilie van Heemeren, et à partir de ce moment tout avait été changé. On disait maintenant que la petite se mourait de chagrin, et Corona, qui la soignait, savait qu'en effet son état était très grave.

« Et que puis-je pour elle ? pensa-t-elle, aussi longtemps qu'elle refusera de changer de milieu, qu'elle restera derrière cette vitre, se traînant de son lit à sa chaise longue, caressant sa douleur, et, peut-être même nourrissant un espoir insensé… »

Corona soupira, mais soudain une pensée très nette vint la distraire :

— Voici peut-être le vrai sens du féminisme : que les filles des classes influentes ne

soient plus élevées de façon à devenir des Ottilie… des femmes qui souffrent, malgré leur vie de plaisir, et qui font souffrir les autres, et sont pour la collectivité un élément de corruption… Et aussi, qu'on ne les élève plus comme ces petites Mientje, à qui l'on a tant répété que le mariage et la maternité sont l'unique raison d'être de la femme, que, lorsque la vie leur refuse ces bonheurs, elles sont désemparées jusqu'à en mourir et ne savent s'organiser une autre existence féconde. Ah, comme il y a à faire, que de choses à changer… On enseigne aux pauvres petites filles que le mariage est le but unique, ce qui est faux, mais on ne leur dit pas la grande vérité, qui devrait faire frémir d'enthousiasme celles qui sont appelées à être mères, c'est que la vraie maternité n'est pas seulement d'enfanter, mais surtout d'élever, de former la race future… dont dépend l'avenir du monde…

XVII

— Déjà levée ? demanda M. van Starren, un matin, qu'il rencontra Hilda dans l'escalier, prête à sortir, aussitôt après le premier déjeuner.

— Oui, mon oncle, M^me^ Cranz m'a priée de venir chez elle de bonne heure ce matin ; c'est le moment de l'année où elle prépare des distributions de vêtements et de jouets pour les différentes œuvres dont elle s'occupe et elle veut que je vienne l'aider un peu.

La voix d'Eugénie se fit entendre du haut de l'escalier.

— Évidemment, papa ! Elle va chez sa très chère petite Madame Cranz. Ironiquement elle avait traîné longtemps sur le mot « chère ».

M. van Starren sourit. Il avait compris l'insinuation d'Eugénie et s'en amusait.

Hilda, en se gantant, le suivit du regard, comme il se dirigeait à petits pas vers son cabinet de travail, son paradis poussiéreux, rempli d'arbres généalogiques et de livres héraldiques. La main sur le bouton de la porte, il se retourna et lui envoya un petit sourire de malicieuse approbation.

Hilda rougit et se retourna vivement vers la sortie.

« Comment, pensa-t-elle, lui aussi le croit ? Mais pour qui me prennent-ils donc ? Que peut bien me faire leur petit jeune homme avec toutes ses richesses ? C'est inouï de m'insulter ainsi. Mais… après tout, mon oncle n'y voit peut-être rien d'insultant. Sans doute, il trouve tout naturel que je tende mes filets autour de la vieille dame pour que le fils s'y prenne ! Dans notre monde, la jeune fille ne doit avoir qu'une seule idée : faire un beau mariage, et si la di-

gnité en souffre un peu, on n'y regarde pas de si près… »

Elle continua son chemin en serrant les poings.

— Bonjour, Mademoiselle van Suylenbourg, comme vous marchez vite ! J'ai eu de la peine à vous rattraper. Voulez-vous me permettre une question ? Vous allez chez Madame Cranz ?

Hilda se retourna et vit une jeune fille dont le grand corps, lourdement bâti, était serré dans un vieil imperméable, devenu trop étroit. Des manches trop courtes sortaient deux grandes mains gantées de coton gris. Elle reconnut une des protégées de Mme Cranz.

— Bonjour, Mademoiselle Wendelings, si j'avais su que vous courriez derrière moi,… Oui, je vais chez Mme Cranz, et vous ?

— Moi aussi, mais j'ai tellement peur de cette visite qu'en vous voyant, j'ai pensé que peut-être vous pourriez…

Bertha Wendelings était la fille unique d'une veuve d'officier de marine qui vivait pauvrement de sa très petite pension, et qui, depuis plusieurs années, était presque aveugle. M^me^ Cranz l'avait maintes fois secourue et quand elle avait vu que Bertha avait de la facilité pour l'étude, elle lui avait fait donner une solide instruction. Depuis deux ans la jeune fille travaillait dans une étude de notaire, où elle commençait à gagner un bon salaire.

— Pourquoi avez-vous peur de cette visite ? demanda Hilda. M^me^ Cranz est toujours si bonne, comment peut-on craindre de lui adresser une prière ?

Hilda dit cela d'un ton encourageant, pensant qu'il s'agissait d'une demande d'argent.

— Oui, elle a toujours été très bonne pour nous, et c'est justement à cause de cela… Elle

va me trouver bien ingrate… pensez donc… j'ai… quitté l'étude…

Elle avait parlé d'une voix sourde, à peine perceptible, puis très nerveuse, elle ajouta avec force :

— Je n'ai pas voulu faire plus longtemps ce travail d'homme, j'en ai assez.

— Vous avez abandonné votre place ? répétait Hilda ébahie.

Elle se rappelait que M^me^ Cranz lui avait dit quelques jours auparavant : « Si maintenant cette petite Bertha fait de son mieux son avenir est assuré. » Alors que signifiait ce brusque départ ?

— Que voulez-vous dire par travail d'homme ? demanda-t-elle.

— Eh bien… des places comme celle-là… qui jusqu'à présent n'ont été occupées que par des hommes… cette vie de bureau au milieu de jeunes gens…

— On vous a manqué de respect ?

— Oh non. Tous ont été très polis avec moi, excepté un seul qui, un jour, a essayé de me dire une impertinence…

— Et c'est pour cela que vous avez quitté ? Partout on peut rencontrer des gens désagréables… Mais on m'a toujours dit qu'une honnête femme peut se faire respecter quand elle le veut.

— Cela est parfaitement vrai, dit Bertha en rougissant, car elle soupçonnait un reproche dans les paroles de Hilda. Et ce n'est pas pour cela que j'ai démissionné, mais bien parce qu'une femme doit rester femme et ne doit pas faire un travail masculin.

— Pourquoi appelez-vous cela un travail masculin ? Et où voyez-vous la limite entre le travail de femme et le travail d'homme ? Et, à présent, que comptez-vous faire ?

— Je vais essayer de trouver du travail de couture. Malheureusement, je n'y suis pas très adroite.

— De la couture ? Mais chère Mademoiselle, comme c'est peu féminin ! L'aiguille n'est pas un instrument de femme, car des milliers de tailleurs, de brodeurs et de tapissiers la manient.

— Et puis, j'apprendrai le nettoyage des dentelles de prix, poursuivit Bertha comme si elle n'avait pas entendu. Cela me rapportera toujours quelque chose.

— Nettoyer, laver ? Mais c'est encore un travail d'homme ! Aux États-Unis, la lessive est presque exclusivement faite par des Chinois. Et voulez-vous peut-être aussi faire la cuisine ? C'est encore un travail masculin, car dans toutes les casernes, dans tous les hôtels et restaurants, sur tous les paquebots et vaisseaux de guerre, la cuisine est faite par des hommes. Vous voyez, si nous voulions nous abstenir de

tout travail fait par des hommes, il ne nous resterait bientôt plus que le métier de bonne d'enfants. C'est peut-être la seule carrière où nous n'aurions pas à craindre la concurrence masculine.

Hilda avait parlé avec impatience, révoltée de voir cette pauvre fille briser ainsi son avenir, poussée par quelques phrases creuses.

— J'avais espéré, répondit Bertha froissée, trouver en vous un appui ; mais si vous parlez ainsi je préfère ne plus rien dire.

Mais Hilda ne voulait pas en rester là de leur conversation et pour la faire parler encore elle répondit d'un petit ton provocant :

— En effet que pourriez-vous dire ? Il n'y a pas de réponse à mes arguments.

— Oh si, s'écria Bertha, vexée, peut-être avez-vous raison de dire qu'il n'y a pas de travail exclusivement féminin en dehors de celui de bonne d'enfants ; mais nous ne pouvons pas

toutes suivre cette voie, et comme il faut bien que nous vivions, il faut par conséquent…

— Il faut, interrompit Hilda, – ne plus se servir de ces vieux classements, de ces vieilles étiquettes : « travail d'homme » et « travail de femme ».

— Pourtant, ne croyez-vous pas que la nature ait tracé certaines limites ?

— Mais c'est évident, s'écria Hilda, – les travaux qui demandent beaucoup de force, comme ceux des mines, des carrières, des docks, des forges, etc., n'auront jamais la préférence des femmes ; de même les hommes ne rechercheront jamais des situations dans les écoles maternelles. Mais entre ces deux extrêmes, où la nature elle-même a tracé des limites, il y a le grand travail, ni masculin, ni féminin, mais simplement humain, qui réclame les talents et les aptitudes les plus divers, et dont il est absurde de vouloir exclure les femmes. Mais voilà : certaines traditions

et beaucoup de préjugés, la jalousie de métier chez les hommes, et les vestiges de mœurs d'un autre âge, tout cela a tracé autour de la femme un cercle magique qu'elle ne peut rompre aujourd'hui sans qu'on l'accuse de ne plus rester femme. L'homme, au contraire, peut pénétrer dans ce cercle de toutes parts, et accaparer bien des travaux, confiés autrefois exclusivement aux femmes, sans que personne n'ait l'idée de lui reprocher son manque de virilité. Heureusement le cercle maudit commence à s'effacer et depuis vingt-cinq ans nous avons fait des progrès immenses. Encore vingt-cinq ans et l'on aura oublié la question agaçante, cause de tant de misère : tel ou tel travail convient-il à la femme ? On demandera simplement : telle ou telle personne est-elle apte à tel ou tel travail ?

— Alors la femme peut exercer toutes les professions ? demanda Bertha incrédule.

— De tous temps les femmes ont gouverné ; il y a eu de grandes reines, de grandes impératrices. Si elles ont su bien remplir la fonction la plus haute, pourquoi ne rempliraient-elles pastes fondions moins élevées ?

— Mais ce serait une concurrence terrible pour l'homme !

Hilda se souvint de sa conversation avec le pasteur Moisette quelques jours auparavant et, involontairement, elle répéta presque les mêmes paroles qu'elle lui avait dites alors :

— Avez-vous donc plus pitié de la faim de l'homme que de celle de la femme ? La faim de l'homme est effroyable, mais celle de la femme est plus effroyable encore, puisqu'elle amène non seulement la souffrance, mais souvent aussi la honte. Après un silence elle ajouta :

— Du reste, si l'on voulait par des exclusions diminuer la féroce concurrence de cette période de transition, il vaudrait mieux encore

exclure de toutes les carrières lucratives les jeunes gens riches, que des femmes sans ressources… Mais qui voudrait d'une telle mesure ? Vous verriez quels cris d'indignation s'élèveraient de tous côtés, si on la proposait sérieusement. Et il est évident que ce serait de la folie. Mais, alors qu'on ne refuse plus aux femmes le droit de lutter honnêtement pour leur existence sur n'importe quel terrain, qu'on ne crie plus à la concurrence ? Cet argument n'est-il pas l'un des plus injustes et des plus égoïstes que l'homme ait employé contre la femme ? Mais nous voici arrivées.

Hilda s'arrêta et tendit la main pour sonner à la porte de M^me^ Cranz.

Bertha fit un mouvement pour l'en empêcher.

— Oh non, je n'ai pas le courage d'entrer. Maintenant encore moins que tout à l'heure. Attendez donc encore un instant, Mademoi-

selle, il n'est pas tard, ne voudriez-vous pas faire encore quelques pas avec moi ?

Elles se remirent en route, lentement, et suivirent bientôt la magnifique allée qui conduit à Scheveningen. Absorbées par leur conversation, elles ne remarquèrent pas Valérie Vermæzen et Eugénie qui passaient dans leur dog-cart.

— Dear me, Eugénie, regarde un peu ta cousine. Qui est cette créature impossible avec laquelle elle se promène ?

— Connais pas, fit Eugénie en se retournant pour mieux voir, mais il est clair que Hilda a la manie de s'encanailler.

Déjà le petit attelage était loin, léger et élégant, emportant le groom correct et les exquises jeunes filles.

— Ne pensez-vous pourtant pas, Mademoiselle, reprit Bertha après une hésitation, que notre place se trouve dans la maison, dans

notre intérieur ? C'est là notre vrai royaume, et nous devons nous en contenter.

— Notre intérieur ?… Et où voulez-vous que les femmes célibataires le prennent, ce fameux intérieur ? Rien qu'ici, dans notre ville, il y a des milliers de femmes de plus que d'hommes. Et, en ce qui concerne la femme mariée, quelle plaisanterie d'appeler sa maison son royaume… Savez-vous que, légalement, la femme mariée n'a pas le droit de disposer ni d'elle-même, ni de ses enfants, ni de son argent, même de celui qu'elle a apporté en mariage, et que si son mari veut changer de nationalité, elle n'a qu'à s'incliner, même si les lois de sa nouvelle patrie, les lois sous lesquelles elle va vivre, lui font horreur. Elle n'a pas le droit de décider où sera son royaume, elle n'a pas le droit de régler un seul détail dans ce royaume, si tel n'est pas le bon plaisir de son mari. L'homme, fût-il tombé très bas, fût-il la pire canaille, a légalement la direction de la

maison. Alors, quelle ironie de nous montrer notre maison comme un royaume.

— Cependant, notre vocation naturelle…

— N'y croyez donc pas ! La vocation et le talent pour les travaux du ménage sont tout à fait individuels. Il y a des femmes qui les ont, il y a aussi des hommes qui les ont, et il y a aussi des femmes qui ne les ont pas du tout… Ce qui est certain, c'est que la plupart des femmes, dès que leurs moyens le leur permettent, se déchargent des soins du ménage sur des subalternes, ce qui prouve bien qu'il n'y a pas chez elles un désir ardent, un besoin impérieux de s'y consacrer. Non, la mission de la femme n'est pas confinée entre les quatre murs d'une maison plus ou moins confortable, notre place est partout où il y a du travail honnête et du bien à faire.

Bertha soupira :

— Je ne sais pas, murmura-t-elle avec des larmes dans la voix. – Je ne peux pas me dé-

fendre contre vous, et en vous écoutant, il me semble que vous avez raison. Pourtant, toutes les fois que le pasteur Moisette venait me parler avec tant de persuasion, j'étais convaincue qu'il était de mon devoir de quitter le bureau. Je voudrais que vous puissiez causer avec lui.

— Ah, c'est donc le pasteur Moisette qui vous a décidée ? dit Hilda, d'une voix mauvaise.

— Oui… vous le connaissez ?

— Un peu… et que vous disait-il donc ?

Bertha hésita :

— Il parlait des tentations auxquelles les jeunes filles sont exposées dans les bureaux.

— Les tentations ? s'écria Hilda vivement. Pour tout être humain il y a des luttes et des tentations, n'importe dans quel milieu il se trouve et quoi qu'il fasse. Mais je vous demande qui des deux connaîtra les tentations les plus fortes, celle qui ne sait comment ar-

river à gagner son pain quotidien et qui mène une vie de misère et d'angoisses, ou celle qui gagne honorablement et suffisamment sa vie ? Pardonnez-moi de vous parler aussi franchement… mais si M. Moisette avait compris la moindre chose à ce qui se passe dans le monde, il saurait que les privations et la peur des privations sont pour une jeune fille le plus grand de tous les dangers. Et que vous disait-il encore ?

— Que si les femmes avaient les mêmes droits que les hommes, ceux-ci les traiteraient comme de simples camarades et qu'ainsi se perdraient le respect et la protection qu'ils nous doivent.

— Respect et protection ! s'écria Hilda en riant, – les trouvez-vous si grands à notre époque ? Dès que la nuit commence à tomber, on ne nous permet plus de sortir seules, de peur qu'un homme nous fasse l'insulte de nous offrir sa protection, rien moins que respec-

tueuse. Oui, sans doute, la jeune fille riche, qui ne sort qu'en voiture ou sous la protection d'un père et d'un frère, se voit traitée fort respectueusement ; mais la pauvre petite ouvrière qui prend le soir, fatiguée, le chemin du logis, n'a pas, croyez-le bien, à se louer des mêmes égards… Oui, en bonne compagnie on traite les femmes avec politesse, on les laisse passer d'abord, on les sert les premières, etc. Il se trouve même des hommes qui offrent leur place à une dame dans l'intérieur du tramway à condition qu'il ne pleuve pas trop… Mais tant que je verrai dans le Code la femme mariée mise au même rang que les enfants mineurs, les aliénés et les assassins ; tant que je verrai marier des jeunes filles pures à des hommes dont la vie leur ferait horreur, si elles la connaissaient ; tant qu'on trouvera naturel et nécessaire que des milliers de jeunes filles du peuple soient sacrifiées à la prostitution ; tant que la femme pour une seule faute sera exclue de la société, alors que l'homme est re-

çu partout malgré une vie de débauche ; tant que pour un travail égal la femme recevra un salaire très inférieur à celui de l'homme, je ne pourrai m'empêcher de demander : où est-il, ce fameux respect de l'homme pour la femme ? N'est-il pas évident que si les femmes partageaient davantage le travail et les droits des hommes, la société et la législation seraient autrement justes pour nous ?

— Tout cela est possible, répondit Mlle Wendelings d'un air pas convaincu, mais M. Moisette dit que la femme n'est pas capable de partager le travail des hommes parce que son cerveau est beaucoup plus léger et beaucoup plus petit.

— Ah oui, l'éternel argument du cerveau féminin ! dit Hilda en riant. Trouveriez-vous logique qu'on prétendît que l'éléphant doit penser mieux que l'homme parce que le volume de son cerveau est plus grand ? Et l'abeille n'est-elle pas plus intelligente que la brebis ? Du

reste, on a reconnu aujourd'hui que la différence du poids est bien plus grande entre les divers cerveaux des hommes qu'entre ceux des femmes et des hommes. Le cerveau de Byron pesait 1807 grammes, celui de Dante 1320. Pourtant personne n'oserait prétendre que Byron est supérieur au Dante, ou que Gambetta ait été un imbécile parce que son cerveau ne pesait que 1241 grammes, c'est-à-dire 251 grammes de moins que le poids moyen du cerveau féminin(1). En plus on a découvert que le volume du cerveau féminin, en proportion de la grandeur et du poids du corps de la femme, est plus grand que celui du cerveau masculin en proportion de la grandeur du corps de l'homme. On pourrait donc déduire de cela, si l'on voulait, que la femme est supérieure… mais laissons cela. Il est probable qu'en matière de cerveau comme pour toute autre chose, c'est la qualité et non la quantité qui importe.

Autrefois, l'idée de rechercher lequel des deux, de l'homme ou de la femme, est supérieur ne serait jamais venue à Hilda ? Comment aurait-elle pensé à cela au temps de sa jeunesse heureuse quand elle vivait avec son père pour qui toutes ces puériles querelles sur la supériorité d'un des deux sexes n'existaient pas. Mais les derniers temps, sous l'influence de son entourage, où l'infériorité de la femme était regardée comme un fait indubitable, elle avait commencé à s'intéresser à ces questions et avait rassemblé quelques données qui pouvaient, au besoin lui servir dans une discussion.

— Cependant, reprit Bertha, si le cerveau de la femme a autant de valeur que celui de l'homme, comment se fait-il qu'il n'y ait jamais eu de génies féminins ?

Hilda songea à la démission de la jeune fille et répondit en se moquant un peu :

— J'espère que ce n'est pas pour cette raison que vous avez quitté votre étude ? Après tout, la rédaction de vos paperasses ne demandait pas de génie, j'imagine.

— Évidemment non, répondit Bertha, – aussi quand le pasteur Moisette nous a dit qu'il n'y a jamais eu un Goethe ou un Shakespeare féminin, maman lui a bien fait remarquer que cela n'était pas une raison pour empêcher les femmes de suivre des carrières pour lesquelles une intelligence moyenne suffit.

— Je crois bien. Si les femmes prouvent qu'elles ont toutes les capacités voulues pour passer de bons examens que peut-on leur demander davantage ? Vraiment, quand on songe combien il y a en Amérique de médecins, d'ingénieurs, de chimistes, d'architectes, d'avocats, de théologiens femmes, cela devient tout à fait ridicule d'entendre exprimer encore des doutes sur la puissance intellectuelle de la femme. Le fait est prouvé que partout où les

études supérieures ne leur sont pas interdites, les femmes travaillent avec le plus grand succès.

« Quant à la question des génies, le mouvement féministe est encore trop jeune pour qu'on puisse s'en rendre compte. On saura plus tard. Qui connaît le nombre des femmes désespérées qui furent forcées par les circonstances à filer et à coudre, alors qu'elles étaient nées pour de grandes choses ? Autrefois, il était absolument impossible pour la plupart des femmes de recevoir la moindre instruction. Ce n'est donc pas le fait que bien peu d'entre elles se sont distinguées qui doit nous étonner, mais que ce nombre soit relativement encore si grand, vu les entraves dont elles étaient entourées.

« Mais quand bien même la femme ne serait qu'intelligente et talentueuse, mais à jamais incapable d'atteindre au génie, ne serait-il pas absurde de croire pour cela que le plus imbé-

cile des hommes soit supérieur à la plus intelligente des femmes, uniquement parce qu'il est un homme ? Représentez-vous deux montagnes, dont l'une est plus élevée que l'autre. Ne faudrait-il pas être crétin pour croire que toutes les masses de la plus haute montagne soient supérieures aux masses de l'autre ? Ce n'est que sur les très hauts sommets qu'il y a une différence. D'ailleurs, la question doit peut-être se poser autrement. Les biographies des grands hommes nous montrent que presque tous eurent des mères extraordinaires. Peut-être qu'ainsi la somme totale du génie humain est équitablement répartie entre les deux sexes : l'homme crée l'œuvre géniale, la femme crée l'homme de génie. Il me semble que cela seul pourrait nous suffire.

— Mais comment expliquez-vous, répliqua Bertha, toujours inquiète, que le pasteur Moisette prétende que les femmes supérieures, celles qui ont beaucoup étudié, ne sont plus ca-

pables de mettre des enfants au monde. L'activité trop grande du cerveau, dit-il…

— Croyez-vous, réellement, Mademoiselle, que la nature qui a tout organisé si merveilleusement, nous a donné un cerveau, une intelligence pour que nous ne nous en servions pas ? Évidemment, tout surmenage est dangereux, pour l'homme d'ailleurs autant que pour la femme. Mais un sage emploi de toutes nos forces ne peut qu'être bienfaisant pour nous-mêmes et nos enfants. Lisez l'histoire : presque toutes les femmes célèbres furent mères, et certaines statistiques toutes récentes ont démontré qu'en Angleterre les enfants des femmes ayant fait des études supérieures passent la première année dans des conditions de santé extrêmement favorables, cette première année où la mortalité est en général si grande. À l'exposition universelle de Chicago, j'ai vu aussi une quantité de portraits d'enfants charmants que leurs mères, de jeunes agrégées anglaises, avaient envoyées pour prouver que

la race humaine n'est pas fatalement vouée à la dégénérescence ou à l'anéantissement si les femmes ont autre chose en tête que des romans-feuilletons et des papotages de domestiques.

Après un silence, Bertha reprit en secouant la tête :

— Mais la femme, en raison de ses forces moins grandes, ne doit-elle pas succomber dans la lutte pour la vie ? La concurrence avec l'homme plus fort qu'elle l'écrasera.

— On verra… Là où elle ne pourra pas soutenir la lutte, elle se retirera, c'est évident. Mais n'oubliez pas que dans tous les métiers où l'imagination, l'intuition, l'agilité, la sensibilité et l'adresse jouent un rôle, la femme atteindra son but, souvent avec moins d'efforts que l'homme. Edison préfère les mécaniciennes aux mécaniciens et l'on dit qu'il aurait reconnu à la femme la faculté de comprendre plus vite que l'homme.

« D'ailleurs, quand on songe à l'extrême médiocrité de la plupart des hommes qu'on voit réussir, il me semble qu'il n'y a pas de quoi se faire trop de craintes au sujet de cette concurrence entre forces inégales. Déjà, c'est un point acquis que dans toutes les Écoles, Conservatoires, Académies et Facultés où les hommes et les femmes sont admis ensemble, nous, les faibles, avons victorieusement pu rivaliser avec les forts…

— Mais pourquoi, si l'homme et la femme sont absolument identiques, pourquoi…

— Pardon, je n'ai jamais dit qu'ils étaient identiques ! Ils sont équivalents, ce qui est tout autre chose. Des monnaies de valeur égale mais d'effigies différentes.

— Eh bien oui, continua Bertha impatientée, – si vous croyez l'homme et la femme équivalents, comment se fait-il que l'émancipation n'ait commencé que dans ces temps derniers ? C'est une folie, dit M. Moisette, que de

vouloir tout à coup renverser ce qui existe depuis des milliers d'années.

Hilda s'arrêta. Elles avaient marché longtemps et fatiguées elles s'assirent sur un banc.

— Comment est-ce possible, répondit-elle, cet homme assume la responsabilité de briser votre carrière, et il ignore tout de la question au point de dire une pareille bêtise ?

— N'est-ce donc pas vrai ? N'avez-vous pas dit vous-même, tout à l'heure que le féminisme était jeune encore ?

— Oui, il est jeune, c'est-à-dire l'aspiration consciente vers une entière liberté, la formation de groupements plus ou moins bien organisés qui travaillent à établir plus de justice, et l'application conséquente des principes d'égalité entre les sexes, voilà ce qui est jeune. Mais la soif de la liberté, l'espoir en un peu plus de justice sont vieux comme le monde… À travers tous les siècles la femme a travaillé à son émancipation ; seulement la lutte était moins

apparente qu'aujourd'hui. L'évolution a marché pas à pas, avec une infinie lenteur, mais toujours elle a marché. Chaque nouvelle génération a lutté contre les préjugés de la précédente : c'est l'histoire de toutes les évolutions. Et si M. Moisette avait bien lu sa Bible, s'il s'était rappelé comment la femme était traitée du temps des rois Saül et David ; s'il avait un instant voulu se souvenir de ce qu'était la femme en Grèce : simplement la créature faite pour mettre des enfants au monde et qu'en mourant le mari pouvait léguer à un ami, comme un objet de luxe, ou une des brebis de son troupeau ; s'il avait pensé aux vieux Germains, chez qui la femme servait d'enjeu comme un ustensile de ménage ou une arme, eh bien, je pense qu'il n'aurait pu nier que, tout de même, depuis ces temps, quelques progrès aient été réalisés. Non, le féminisme n'est pas un caprice né soudain dans le cerveau exalté de quelques femmes du XIX^e^ siècle ; il est le dernier chaînon d'une chaîne ininterrompue, le

dernier d'une longue suite d'admirables efforts, et ce ne sont pas quelques phrases creuses, ni quelques sourires moqueurs qui pourront arrêter sa marche triomphale…

« Pour ce qui est du rang secondaire que la femme occupe dans notre société, le pasteur Moisette vous a trompée, s'il vous a dit qu'il en avait toujours été ainsi. Chez beaucoup de peuples, cependant pas chez tous, comme on l'a cru autrefois, il fut un temps où la femme régnait, où elle avait la puissance absolue sur elle-même et sur ses enfants ; on a appelé cela le matriarcat.

« Mais il suffit d'avoir quelques notions d'histoire, pour ne pas s'étonner de ce que cet état de choses n'ait pas duré. Quand la vie devint plus compliquée, quand la richesse apparut, amenant avec elle la convoitise et la lutte, quand de la densité trop grande des populations naquirent les exodes et les invasions et avec elles la passion de la conquête, l'escla-

vage et le rapt de la femme, le sexe physiquement le plus fort, dut fatalement être vainqueur. Songez aux temps qui suivirent, aux guerres romaines, à Attila et à ses Huns barbares, à l'établissement du christianisme par l'épée, aux invasions des Normands, aux barons féodaux, passionnés de brigandage et de pillage. Ne savons-nous pas que cette passion fut si forte que le clergé du Moyen-Âge dut essayer de l'enrayer en instituant la « Trêve de Dieu », qui défendait aux seigneurs de tuer ou de piller, du mercredi soir au lundi matin ?

« Songez encore aux guerres civiles, à la persécution des hérétiques, à la guerre de cent ans en France, en Allemagne, à la guerre de trente ans, à la guerre de quatre-vingts ans en Hollande, au règne sanglant de Napoléon premier, et vous ne pourrez plus vous étonner de ce que les femmes aient dû accepter de rester au second plan, d'être protégées et, en échange de cette protection, d'être asservies.

« Il est vrai que les héroïnes n'ont jamais fait défaut quand les événements les ont réclamées… mais celles-là ne pouvaient être que des exceptions : notre vraie mission n'est pas de briller sur les champs de bataille. Aussi, tant que la force physique, l'adresse dans la lutte, l'ardeur à la guerre furent considérées comme les vertus suprêmes, tant que le métier de la guerre fut seul jugé digne d'un grand cœur, et que les tournois furent l'amusement préféré des gens d'élite, il n'y avait officiellement pas de place pour la femme dans la société. Elle n'avait qu'à rester derrière les murs protecteurs d'un couvent ou d'un manoir.

« Ce n'est que depuis le siècle dernier, depuis que le cri de Bertha von Suttner a retenti : À bas les armes ! que le féminisme a pu prendre son essor ; ce n'est que dans la société moderne que la femme a pu étendre son activité dans tous les sens.

Hilda avait parlé, avec passion, entraînée par son sujet, et s'étonnant elle-même de la netteté avec laquelle toutes ces choses se présentaient à son esprit, au fur et à mesure qu'elle les formulait.

Bertha avait écouté sans mot dire ; enfin elle répliqua :

— Le pasteur Moisette dit juste le contraire ; il dit que c'est au Moyen-Âge que la femme a été le plus vénérée, et il en conclut que plus la femme est dépendante, et plus elle est respectée.

— Oui, dit Hilda avec amertume, – les troubadours la glorifiaient dans leurs chants, et les chevaliers partaient en guerre, la couleur de leur dame brodée sur leurs étendards. Mais je voudrais bien savoir ce que pensaient de ce fameux respect toutes les reines et châtelaines, qui, silencieusement, devaient supporter à côté d'elles les favorites de leurs époux ; et toutes les victimes des villes pillées et toutes

ces femmes intelligentes, les vrais médecins du Moyen-Âge qui guérissaient avec des herbes et qu'on torturait jusqu'à la mort comme sorcières ? Je suppose qu'elles auraient volontiers échangé leur sort contre celui des libres Américaines d'aujourd'hui.

La jeune fille leva un regard angoissé sur Hilda.

— Mais si nous retournions maintenant ? dit celle-ci. Il est grand temps que nous arrivions chez Mme Cranz. J'avais promis d'être de bonne heure chez elle.

Bertha ne bougea pas :

— Que vais-je lui dire ? fit-elle se mordant les lèvres avec rage.

Hilda eut pitié d'elle.

— Venez, Mademoiselle, rassemblez tout votre courage. Voulez-vous que je parle d'abord à Mme Cranz ? Elle est si bonne, et elle aime tant votre mère. Allons la trouver, et

dites-lui que sous une influence malheureuse vous avez fait une bêtise mais que vous voulez essayer de…

— Non, non ! s'écria Bertha vivement, – voilà justement ce qui est affreux… je crois malgré tout que M. Moisette a raison… et je ne veux plus…

Hilda resta confondue. Pendant plus d'une heure elle avait plaidé sa cause avec acharnement, réfutant une à une toutes les objections de Bertha, et voici qu'elle n'avait rien gagné.

— Pourtant, vous n'êtes plus une enfant qui croit tout ce qu'on lui dit ? Et le pasteur Moisette n'est pourtant pas un pape, à l'infaillibilité duquel vous devez croire, en dépit de tout…

Puis soudain, devinant qu'il pouvait y avoir encore une autre raison que Bertha n'avait pas dite, mais qui, en somme, était décisive pour elle :

— Écoutez, Mademoiselle, soyons franches, voulez-vous ? Tous vos arguments n'étaient que des faux-fuyants, n'est-ce pas ? Dites-moi la vérité, pourquoi avez-vous donné votre démission ? Dites-le-moi, cela vous fera du bien.

— Parce que… non… ce n'étaient pas des faux-fuyants, mais je ne sais pas vous répondre comme il le faudrait. Mais le pasteur Moisette m'a dit… il pensait… que peut-être… un jour quelqu'un pourrait venir qui… enfin, notre véritable vocation est celle du mariage, et que les hommes n'aiment pas les jeunes filles qui font un métier d'homme, comme moi, dans ce bureau…

Elle avait parlé en bégayant, devenue très rouge.

Un instant, Hilda regarda fixement devant elle ; puis elle se retourna et revint sur ses pas. Bertha la suivit sans mot dire.

Donc, pour un problématique, « quelqu'un » qui ne viendrait peut-être jamais, mais qui, s'il venait, pourrait désapprouver son travail, cette jeune fille avait brisé son avenir ! Marguerite van Arkel lui avait bien dit, ces jours derniers, combien la crainte de l'opinion des hommes avait une influence énervante, décourageante sur les femmes. Hilda n'avait pas voulu le croire ; maintenant elle pouvait juger par elle-même.

— Ne savez-vous donc pas, et sa voix se fit dure, qu'il y a infiniment plus de femmes que d'hommes ? Qui vous dit que « celui » pour lequel vous abandonnez votre carrière, viendra jamais ? Et qui vous dit que s'il vient un jour, il ne vous aimera pas précisément à cause du courage que vous aurez montré, en luttant contre les préjugés. Tous les hommes ne sont pas bornés comme Moisette, il y en a qui sont fiers de leur femme, si elle a payé son trousseau avec de l'argent bravement gagné par elle-même, et il me semble que ces hommes-là

méritent notre amour plus que les autres. Il est épouvantable que le pasteur Moisette vous ait ainsi tout montré sous un faux jour. Je trouve qu'il a bien mal agi envers vous.

Bertha sursauta, et rougissant de nouveau :

— Comment pouvez-vous dire cela, Mademoiselle ? M. Moisette n'a jamais mal agi envers personne. Il est la sagesse et la bonté mêmes. Et si vous me prouviez cent fois qu'il a tort, je ne le croirais pas. Il est tellement intelligent – non, je ne le croirais pas !

Hilda eut un léger soupir de surprise, et se sentit humiliée d'avoir été si peu clairvoyante. C'était donc cela ? Bertha avait ruiné son avenir pour rester « très femme » aux yeux de M. Moisette !

Tout à coup, sans aucune transition, Bertha lui tendit la main :

— Adieu, Mademoiselle.

— Comment, vous ne venez pas avec moi chez Mme Cranz ?

— Non, car si elle allait me parler comme vous, je ne saurais vraiment que faire. Je vais chercher maman ; avec elle j'aurai plus de courage.

— Au revoir, Mademoiselle Wendelings, dit Hilda en lui serrant la main avec une cordialité dont la jeune fille resta étonnée.

Elle avait cru Hilda fâchée contre elle, ne comprenant pas que celle-ci n'avait combattu que ses idées.

XVIII

— Madame est dans la bibliothèque, dit le domestique qui vint ouvrir à Hilda, et il la conduisit à la jolie salle qui avait servi autrefois de cabinet de travail à M. Cranz van Rozenhagen. Mme Cranz, s'y tenait souvent, aimant à passer ses longues heures solitaires entre ces quatre murs, garnis de livres du haut en bas. Mariée jeune à un homme dont l'avarice et l'égoïsme poussés jusqu'à la manie l'avaient fait infiniment souffrir, elle avait retrouvé, à la mort de son mari, un peu de cette joie de vivre dont elle avait débordé dans sa jeunesse.

D'anciennes illusions avaient refleuri, et désormais elle avait consacré tout son temps à faire la charité d'une façon charmante et efficace.

Sous le prétexte qu'un fils unique pourrait être trop gâté par sa mère, on avait éloigné Bernard de bonne heure de la maison paternelle, en le confiant à un établissement dont l'esprit n'était pas du goût de sa mère et ce choix fut pour elle la blessure la plus cruelle parmi tant d'autres, la seule que le temps n'avait pu guérir. À mesure que Bernard grandissait, l'opinion superficielle du monde donna raison au père. Il passait bien ses examens et promettait de faire une brillante carrière, – bien des parents n'en demandent pas davantage pour leurs enfants. Mais pour une mère comme Mme Cranz, cela n'était pas suffisant, et elle souffrait parce qu'elle avait deviné dans le cœur de son enfant des choses qui la remplissaient d'angoisse.

Chaque fois que les vacances devaient le ramener à la maison, elle était de nouveau remplie d'espoir, mais après peu de jours de vie commune, c'était chaque fois la même déception, que cependant elle essayait de ne pas

s'avouer. Il était aimable et plein d'attentions pour elle ; mais elle sentait qu'il lui cachait soigneusement tout ce qui touchait à sa vie intime, et quand, timidement, elle voulait s'en approcher, il se défendait avec impatience. Un jour elle l'entendit qui disait à un ami : « Les femmes ont sur toutes choses des idées si bizarres. Il faut les vénérer, mais les tenir à distance de tout ce qui se passe en nous ». Pour Mme Cranz, qui avait rêvé une tout autre tendresse entre son fils et elle, c'était une souffrance aiguë et souvent elle se demandait s'il n'y avait pas des choses graves que son enfant lui cachait.

Au moment où Hilda entra, elle s'occupait à tricoter un petit jupon en grosse laine bleue pour quelque enfant pauvre ; Bernard lui faisait la lecture du journal.

— Bonjour, ma chérie, s'écria-t-elle affectueusement. Mais comme tu viens tard, et tu m'avais promis d'être là avant l'aurore !

— J’ai été retenue en route, je vous raconterai cela.

— Quel tyran tu fais, maman, dit Bernard en riant ; on voit bien que Mademoiselle t’a gâtée.

— Madame votre mère a parfaitement raison, dit Hilda froidement, je suis très en retard.

— Les objets à distribuer sont en bas à la salle à manger, reprit sa vieille amie. Moisette est en train de les classer depuis une heure déjà ; il doit t’attendre avec la plus grande impatience.

— M. Moisette est en bas ?

Mme Cranz sourit, et se méprenant sur les causes du trouble de Hilda :

— Oui, je l’avais prié de venir t’aider ; il y a trop de travail pour que tu le fasses seule.

Hilda s’en alla très ennuyée. Après la conversation qu’elle venait d’avoir avec Ber-

tha, elle n'avait aucune envie de rencontrer Moisette.

Quand il fut seul avec sa mère, Bernard demanda brusquement :

— Qu'est-ce qu'il fait là, ce pasteur ?

— Il aide Hilda et… lui fait la cour, si le cœur lui en dit…

— Maman, tu ne parles pas sérieusement. Ce pasteur avec sa tête de moine exalté, et Hilda… ?

Sa mère comptait tranquillement les mailles de son ouvrage, puis levant lentement les yeux.

— Et pourquoi pas ? Ce ne serait pas la première fois qu'une jeune fille jolie et riche épouserait un pasteur. Je te croyais au-dessus de ces vieux préjugés de noblesse.

Bernard ne répondit pas et se mit à parcourir la chambre, de long en large, visiblement agité et le sourcil froncé.

Et tout à coup sa mère comprit :

— Oh ! Bernard ! Est-ce possible ?… mon enfant, toi ?…

Et les mains jointes, elle eut un mouvement de joie et de surprise, le fixant de ses yeux affaiblis largement ouverts.

Il vint à elle, comme jadis, quand il était tout petit, et s'agenouilla.

— Mon petit ? Est-ce possible ? Sans s'en douter, elle lui caressa les cheveux avec les mêmes gestes d'autrefois.

— Tu ne t'en étais donc pas du tout aperçue, maman ? Et maintenant, il est peut-être trop tard !

— Mais non, ne crois pas cela. Ils se sont si peu vus. Moisette est épris d'elle, mais elle… je ne sais pas quels sont ses sentiments. Et c'est parce que j'avais un peu pitié du jeune homme que j'ai voulu lui donner une occasion

de la rencontrer… Comment ai-je pu être si aveugle !

Bernard rassuré, eut un sourire joyeux. Au fond, il n'avait pas eu peur. Que pouvait décider une femme ayant à choisir entre lui et ce pâle théologien ?…

Et cependant il y avait quelque chose dans la manière d'être de Hilda qui souvent l'avait inquiété. Elle était si différente des femmes qu'il avait fréquentées jusqu'alors, si différente aussi des jeunes filles qui lui avaient toutes montré combien elles seraient heureuses de devenir baronne de Rozenhagen.

On frappa à la porte. Il se leva vivement.

— Madame et Mademoiselle Wendelings demandent à parler à Madame.

— Faites monter, répondit Mme Cranz avec impatience, et quand ils furent seuls, elle prit son enfant dans ses bras et l'embrassa désespérément, sentant qu'il n'y avait plus entre eux

l'abandon de tout à l'heure. La douce émotion qui les avait unis un instant ne se retrouva plus.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? murmura-t-elle, triste de ne pas l'avoir deviné.

Bernard roula silencieusement une cigarette et s'en alla, ayant entendu des pas qui s'approchaient.

Cependant Hilda était descendue à la salle à manger.

Les lèvres serrées, inclinant à peine la tête et sans lui tendre la main, elle avait répondu au joyeux bonjour de Moisette.

Depuis le moment où Mme Cranz l'avait prié de venir, il avait compté les heures jusqu'à ce jour heureux. Travailler en tête à tête avec Hilda, pendant toute une matinée, c'était pour lui un rêve presque trop beau. Maintenant, en voyant l'attitude hostile de la jeune fille, il eut la sensation que quelque chose se brisait en lui.

— Quel temps splendide, n'est-ce pas, Mademoiselle ? Peut-être même trop chaud…

— Oui, beaucoup trop chaud. Hilda se pencha sur un grand panier rempli de jouets qu'elle commença à trier.

— Ces livres-ci et ces gravures sont destinés aux sourds-muets, dit le pasteur après un moment, quand vous aurez choisi les jouets, voulez-vous les y ajouter ? Ce qui est ici, dans ce coin, est pour les enfants abandonnés de l'œuvre Sainte-Anne.

— Je vous remercie, M^me^ Cranz m'a tout expliqué hier.

Il se fît un nouveau silence, pendant lequel tous deux travaillaient avec ardeur en s'observant à la dérobée.

« Que peut-elle avoir ? se demandait Moisette avec inquiétude en voyant passer les moments dont il s'était promis tant de bonheur. »

— Croyez-vous que nous finirons ce matin ? J'avais pensé, j'avais espéré… que vous seriez venue plus tôt.

Très énervée par sa conversation avec Bertha, et sentant qu'elle ne pourrait pas supporter plus longtemps ce silence, Hilda se retourna soudain vers lui et provocante, presque haineuse, elle répondit :

— En effet, je voulais venir plus tôt, mais j'ai rencontré en route M^lle^ Wendelings ; nous avons fait un bout de chemin ensemble, et j'ai essayé de la faire revenir sur son absurde décision.

Les traits de Moisette prirent une expression de dureté.

« Voilà donc pourquoi elle avait été froide ! Ces malheureuses idées féministes le persécuteraient donc partout. »

Dans sa paroisse il avait constamment à lutter contre elles. Et voilà qu'elles se dressaient entre lui et la femme qu'il aimait.

— Je ne la trouve pas absurde, la décision de M^lle^ Wendelings, dit-il avec une sévérité qui rappelait l'antique dignité sacerdotale. – Au contraire, je loue cette jeune fille de vouloir retourner à la place que Dieu lui a assignée.

Comme Hilda le regardait d'un air moqueur et sans dire un mot, il perdit contenance, et très troublé :

— La femme est trop belle, trop délicate, trop bonne et aussi trop faible pour le travail de bureau, dit-il avec violence.

— Trop belle, trop délicate, trop bonne pour le travail de bureau, répéta Hilda, mais pas trop belle, trop bonne et trop délicate pour souffrir la misère et traîner la pauvreté, n'est-ce pas ? Et trop faible ? La femme trop faible ? Je ne serais pas étonnée que Bertha Wendelings fût plus saine et plus vigoureuse que tous

les employés masculins de son bureau. Vous n'avez donc jamais songé que dans beaucoup de cas, les soins du ménage demandent un bien plus grand effort qu'un travail de bureau régulier, que le travail d'une bonne est bien plus fatigant que celui d'un clerc de notaire ? Et regardez donc nos paysannes, comme je les ai connues à Suylenbourg dans le Brabant du Nord, ne font-elles pas les travaux les plus durs ? Personne de leur famille ne se doute de cette fameuse faiblesse, qu'on aime tant à citer. Et l'ouvrière de fabrique, qui souvent fait le même travail que son mari, et qui, par-dessus le marché, tient son ménage ?

Debout devant le pasteur, les yeux étincelants, les lèvres rouges, le corps droit, Hilda semblait en ce moment la réfutation vivante de cet éternel argument : « la faiblesse féminine ». D'une voix ardente, elle reprit, sans voir avec quelle passion Moisette la regardait :

— Vraiment, Monsieur le pasteur, les temps ne sont plus où nous avions besoin d'être pâles, de nous évanouir et de ne rien manger pour être distinguées et bien femmes. Au XIXe siècle, la femme aime l'étude de l'hygiène, et veut être forte. Et puis n'oublions pas que, de nos jours, beaucoup de femmes, avant de pouvoir commencer leur travail, usent une grande partie de leurs forces à lutter contre les préjugés du monde et de la famille. L'homme au contraire suit sa voie, généralement, sans entraves et est même de tous points encouragé. Et le travail fini, l'homme trouve le repos, le délassement nécessaires à la santé, la femme, trop souvent, ne trouve que de nouvelles fatigues, dans la couture et les soins du ménage. Tout cela, voyez-vous, fait partie du problème. Car l'injustice qui règle la vie de la famille actuelle, agit très défavorablement sur la santé et les nerfs des femmes…

Elle s'interrompit brusquement. Mme Cranz était entrée, et jamais encore Hilda n'avait vu sur ce cher vieux visage une telle expression.

— Monsieur Moisette, dit-elle d'une voix qui tremblait un peu. Je viens de voir Mme Wendelings et sa fille, et je dois vous dire que je vous en veux beaucoup.

Hilda, effrayée, se pencha sur le panier rempli de jouets. Mme Cranz devait être bien fâchée pour parler sur ce ton à son cher pasteur. Puis très doucement, la jeune fille quitta la chambre.

Moisette avait pâli. Voilà maintenant sa vieille amie qui se mettait aussi contre lui, à cause de cette malheureuse histoire.

— Ce maudit féminisme, dit-il entre ses dents.

— Dites plutôt, cette maudite routine, cette maudite impuissance à comprendre les désirs et les besoins de votre temps.

Il répondit avec emportement :

— Peut-être, avez-vous raison, mais je n'y peux rien. La femme, à mes yeux, est un être supérieur, fait pour les douceurs du foyer, et cela me révolte de la voir prendre des métiers d'homme.

— Moi aussi, cela me révolte, dit Mme Cranz. Seulement, il faudrait s'entendre sur le sens de ce mot « métiers d'homme ».

Elle s'assit et prit dans la petite corbeille qui ne la quittait jamais, un carnet sur lequel elle prenait des notes, le long de ses lectures.

— Voici… Quand vous aurez lu cela, vous saurez ce que moi j'appelle du « travail d'homme », non parce nous avons l'habitude de le voir faire par des hommes, mais parce qu'il frappe dans la femme sa plus haute fonction, la maternité. Cependant, comme il s'agit de travaux humbles et mal payés, aucune voix ne s'élève, indignée, pour protester. Qui songe à ces milliers de pauvres créatures qui traînent

la maladie et dont meurent les enfants ? On n'entend discuter sur la question si un travail est féminin ou pas féminin, que là où il s'agit de professions honorables et bien rémunérées.

Moisette regarda le carnet et commença machinalement la lecture. Mais ce n'est que peu à peu que les mots prirent un sens pour lui. Alors il recommença :

« Les enfants des ouvrières qui travaillent le blanc de céruse ne naissent que pour mourir de convulsions et d'intoxications saturnines. Ils naissent avant terme ou meurent au cours de leur première année. (M. Vaughan *Nash Fortnightly Review*, février 1893).

« Une enquête récente a démontré que la mortalité est énorme parmi les ouvrières des fabriques de porcelaines et de terres cuites. À Limoges les jeunes ouvrières, les « poudreuses » meurent en grand nombre d'intoxication par les sels de plomb ; voici en quoi consiste leur travail : dès que les feuilles en-

duites d'une matière collante sortent de la machine, l'ouvrière doit passer rapidement sur elles un tampon d'ouate sèche trempée dans la poudre métallique. Cette poudre se répand autour des ouvrières comme un nuage, et plus elles se pressent, et plus l'atmosphère s'en trouve empoisonnée. L'ouvrière doit préparer ainsi 250 feuilles par jour ; le salaire varie de 15 à 20 centimes l'heure. Quels enfants ces femmes peuvent-elles mettre au monde ?

« Parmi les professions exercées par des femmes, il y en a beaucoup qui offrent de grands dangers. Ainsi dans la fabrication et le nettoyage des chapeaux de paille, il y a le danger de l'acide sulfurique et des gaz alcalins ; dans la préparation du papier coloré, des fleurs artificielles et de la métachromotypie, le danger d'intoxication est une menace constante. Il en est de même dans la manipulation des différents poisons et produits chimiques, et dans la préparation des soldats et jouets de plomb. Celles qui étament les glaces avec du mercure

ne mettent que rarement un enfant vivant au monde. On compte en moyenne que 22 % des enfants nés viables meurent pendant leur première année. Sans exagération, on peut dire que 65 % des enfants des miroitières, 55 % de ceux des verrières et 40 % de ceux des ouvrières qui touchent le plomb, n'atteignent pas un an.

« D'après le Dr Hirt les professions suivantes sont particulièrement dangereuses dans la seconde moitié de la grossesse, et cela autant pour la mère que pour l'enfant :

« La fabrication du papier coloré et des fleurs artificielles ; le saupoudrage des dentelles de Bruxelles à l'aide du blanc de céruse ; la fabrication de plaques à décalquer ; l'industrie du caoutchouc ; et d'une façon générale toutes les industries qui exposent les ouvrières à respirer des gaz nuisibles, tels que l'oxyde de carbone, l'acide sulfurique, etc.

« Très dangereuse aussi, la fabrication des allumettes au phosphore et la filature de la soie. (Bebel, *La femme et le socialisme*).

« La tendance de plus en plus accentuée dans l'industrie, à remplacer les hommes par des femmes, à cause des salaires inférieurs qu'on leur impose, et qu'elles sont forcées d'accepter, menace d'un grand danger physique et moral la future mère des générations nouvelles. Mais tant que l'on exclura la femme des carrières qui lui conviennent, c'est-à-dire qui n'offrent aucun danger sérieux pour sa santé, elle sera forcée d'embrasser celles qui lui sont nuisibles. (*Essais sociologiques* F. van Bergen). »

Les notes étaient nombreuses, des fragments de rapports officiels, des chiffres, des statistiques se suivaient toujours, et Moisette, en les parcourant, finit par avoir comme la vision d'un monde de douleur, où les pires souffrances étaient supportées avec résignation, et

les plus poignantes angoisses acceptées en silence.

— Vous voyez, cher Monsieur, par ces mots : « travail d'homme », nous n'entendons pas précisément la même chose, vous et moi. S'il faut que ces travaux malsains soient faits, il vaudrait mieux que ce fût par l'homme que par la femme, celle qui crée et nourrit les générations futures. Mais justement, c'est à ce genre de travail qu'on emploie de préférence les femmes, parce qu'elles se contentent d'un moindre salaire, et personne ne songe même à leur crier d'abandonner un travail aussi affreusement « anti-féminin. »

— C'est effroyable, murmura Moisette, – il faudrait faire des lois pour défendre purement et simplement ces travaux à la femme.

— Très bien. Et alors que deviendront ces milliers de femmes sans travail ? Si on leur enlève le pain, si péniblement gagné, à ces pauvres créatures, qui, évidemment n'ont ac-

cepté ces métiers funestes que forcées par la misère, on les pousse sur le chemin de la prison, sinon dans une voie encore plus honteuse. Des défenses légales, faites ainsi sans compensations efficaces et sans secours, ne feraient que prouver l'insouciance cruelle des législateurs et augmenter la détresse de celles qu'ils prétendent protéger. La question du féminisme ne se résout pas par quelques phrases ou par quelque loi faite à la hâte ; elle est profondément liée à toutes les questions économiques, elle se trouve au cœur même de la grande question sociale qui préoccupe notre temps. Mais ne parlons plus de cela ! Je tenais simplement à vous montrer combien peu les hommes s'occupent du sort de la femme, quand, muette et résignée, elle se tue pour quelques sous dans des métiers humbles et malsains. Ce n'est que quand elle demande sa place au soleil que nos généreux paladins crient au travail d'homme. Quelle hypocrisie !

— Vous me croyez hypocrite, Madame.

— Mais non, je généralise. Vous, je vous crois plutôt… superficiel… non, laissez-moi m'expliquer. Je crois que vous n'avez pas assez réfléchi à tous ces grands problèmes pour avoir le droit de les combattre. Écoutez, Monsieur Moisette, je suis une vieille femme, et il m'est souvent difficile de me faire aux idées nouvelles, mais ici, c'est une question de miséricorde et de justice, qui a toute ma sympathie, et qui aurait aussi la vôtre si vous l'aviez étudiée jusque dans ses profondeurs.

— Je ne veux pas nier qu'il y a du bon dans le féminisme… dit-il lentement. – Mais précisons… Mettons par exemple… que M^lle van Suylenbourg, fine, belle, faite pour une tout autre vie, se mette en tête de suivre une carrière d'homme et s'enferme dans un bureau, dans un ministère… Vous ne trouveriez pas cela affreux ?

— Ah, mais vous posez la question tout de travers… Nous ne prétendons pas faire de nos

jeunes filles riches des fonctionnaires desséchés. Je vous assure que cela n'est pas notre idéal ! Je crois bien – disons-le en passant – que, pour la neurasthénie de toutes nos petites élégantes, il serait excellent de leur imposer une tâche pendant quelques heures de la journée, n'importe où, dans un bureau, une école, un atelier, une clinique. Mais ce n'est pas de nos mondaines qu'il s'agit, quand nous parlons de féminisme. La femme riche, si elle n'est pas trop paralysée par son éducation, peut se créer la vie qui lui convient… Il s'agit des pauvres petites comme Bertha et elles constituent une masse nombreuse qui, par ces temps difficiles, ira toujours en augmentant. Mettons, pour prendre votre exemple, que M^lle^ Hilda perde sa fortune… Alors n'aimeriez-vous pas mieux la voir devenir clerc, ou fonctionnaire, avec un salaire convenable et des loisirs, que bonne à tout faire ou demoiselle de compagnie, ce qui, dans huit cas sur dix, signifie une vie de surmenage et d'humiliations… Mais tenez, Monsieur

le pasteur, il me vient une idée… et Mme Cranz retrouva sa bonne humeur, – tous ceux qui pensent que les femmes ne doivent pas être admises aux professions lucratives, devraient être forcés à réunir un immense capital dont la rente servirait à faire des pensions à toutes celles qui n'ont pas assez de fortune pour vivre comme les lys des champs, sans travail ni souci. Qu'en dites-vous ? Les hommes seraient moralement obligés, il me semble, à faire cela, aussi longtemps qu'ils n'admettraient pas que les femmes gagnent autant qu'eux ; car, mon cher pasteur, que cela vous plaise ou non, pour vivre, il faut que la femme mange, fût-elle la créature la plus idéale, et pour pouvoir manger, il faut de l'argent, et pour avoir de l'argent, il faut l'avoir gagné. C'est d'une logique impitoyable, cher Monsieur. Alors que pensez-vous de cette idée ?…

Quand Hilda eut quitté la chambre où discutaient Mme Cranz et le pasteur, elle resta un

instant dans le corridor, indécise ; que devait-elle faire ? Rentrer chez elle ? Mais elle venait à peine de commencer son classement de livres et de jouets ? Aller à la bibliothèque ? Elle y trouverait Bernard qui serait capable de croire qu'elle y revenait pour lui… Mais soudain un bruit de pas l'effraya, on ne devait pas la trouver là, comme si elle écoutait aux portes, et sans plus réfléchir, elle monta en courant à la bibliothèque, qu'elle trouva vide heureusement.

Elle s'assit un instant, mais trop agitée pour rester tranquille, elle se mit bientôt à arpenter la pièce, marchant le long des rangées de livres, dont elle lisait machinalement les titres, sans en comprendre le sens. Le volume que Mme Cranz venait d'ouvrir à son arrivée, une brochure anglaise sur le travail des inspectrices d'usines, qui avait soulevé de grandes polémiques, était ouvert sur la table. Hilda le prit, le feuilleta, et en lut la première page, puis

elle s'aperçut qu'elle n'en avait pas compris un mot.

La conversation avec Bertha lui revenait sans cesse à l'esprit, avec une netteté qui lui rendait impossible toute autre pensée. Très nerveuse, elle se remit à marcher de long en large. Soudain elle entendit le tic-tac calme et régulier de la grande pendule, et s'en approcha, pour voir combien de temps elle avait déjà attendu : une demi-heure au moins… mais la pendule indiquait qu'il n'y avait que dix minutes à peine. Alors elle vit sur la table un encrier, des plumes et sans y penser elle s'assit et écrivit :

« Chère Corona,

« Vous connaissez sans doute l'histoire de Bertha Wendelings ?

« J'en suis tellement impressionnée qu'il faut que je vous en parle.

« Savez-vous ce qui, en cette affaire, m'a frappée surtout ? C'est que les femmes ont à lutter contre deux courants à la fois, deux courants contraires. D'abord contre ceux qui nous regardent comme des êtres inférieurs à l'homme, et qui, à chaque pas nous crient : ne touchez pas à ce travail ; il est au-dessus de vous ! et puis contre nos admirateurs qui gémissent sans cesse : laissez ce travail ; vous êtes au-dessus de lui ! Et le grand public s'empare des deux opinions et s'en sert à tort et à travers.

« Mais nous lutterons et nous vaincrons les deux courants. Et comme il sera bon alors de pouvoir travailler libres et sans entraves dans tous les champs d'activité, selon nos forces et nos goûts, ni au-dessus, ni au-dessous de l'homme, mais à côté de lui !

« Adieu, chère amie, excusez mon gribouillage.

« Votre HILDA. »

Elle pliait lentement sa lettre quand la porte s'ouvrit. Elle ne leva pas les yeux, mais pencha la tête en rougissant, sentant que Bernard venait derrière elle.

— Oh, pardon, Mademoiselle, je ne savais pas… je ne vous dérange pas ?

— Pas le moins du monde, Monsieur. J'attends un instant ici, pendant que Madame votre mère cause avec M. Moisette.

— Eh oui, on dirait que ce cher pasteur est en disgrâce aujourd'hui, dit-il avec un méchant sourire.

Hilda devina le plaisir peu généreux qu'il en éprouvait, et agacée, elle répondit :

— On peut avoir des opinions différentes, même quand la sympathie est grande. Du reste, le sujet de leur conversation est assez important pour qu'on le discute.

— Oui, le féminisme, n'est-ce pas ? Il sourit dédaigneusement. – J'étais dans la pièce à cô-

té, tout à l'heure, et je les entendais parler du travail des femmes, de salaires de famine et de je ne sais quels autres problèmes, comme s'il y allait de leur vie. Mon Dieu, Mademoiselle, je vous avoue que, pour moi, la femme est un sujet de conversation infiniment intéressant, je pourrais dire inépuisable, toujours fascinant… mais son travail, ses droits… cela me paraît peu réjouissant ! Mais maintenant vous allez me trouver un affreux conservateur.

— Vous préférez parler de nos toilettes et de la chronique scandaleuse. Je comprends cela, c'est bien plus piquant.

Elle dit cela d'un ton mordant, en rougissant très fort ; puis se levant :

— Mais comme il se peut que leur conversation sur ces questions « peu réjouissantes » se prolonge, voulez-vous dire à Mme Cranz que je reviendrai demain ? Il faut-que je parte, je suis attendue.

— Mais restez encore un instant, supplia-t-il.

Sa voix tout à coup s'était faite très douce et avait ces tons chauds et caressants, dont le charme, il le savait, agissait toujours sur les femmes.

— Ma mère sera navrée de ne plus vous trouver…

Il se tenait maintenant tout près d'elle, et ses yeux cherchèrent ceux de Hilda. Les paroles cassantes et la froideur de la jeune fille ne lui avaient pas fait la moindre impression ; il les avait attribuées à un de ces caprices de femme, qu'il ne faut jamais prendre au sérieux. Peut-être aussi avait-elle été un peu coquette, avait-elle voulu, avant la capitulation, lui faire sentir que sa conquête n'était pas si facile. Les jeunes filles ont souvent de ces petits artifices. Mais à aucun instant il n'avait pu admettre que vraiment elle n'aurait pas été heureuse de ses hommages… Et pourtant…

Un désir violent s'éveilla soudain en lui de baiser cette bouche hautaine, de presser dans ses bras ce corps aux attitudes orgueilleuses, de la voir troublée, adoucie, timide au contact de sa passion.

Il voulait en finir avec la secrète inquiétude qui, malgré toute sa confiance en lui-même, le poignait à cet instant. Pourquoi ne lui parlerait-il pas maintenant ? Ils étaient seuls.

Mais Hilda, par intuition, avait senti ce qui se passait en lui. Pendant une seconde, la frayeur la paralysa, puis légère, elle passa devant lui et ouvrit la porte :

— Non, vraiment, Monsieur, il vaut mieux que je parte. Mes meilleures amitiés à Madame votre mère !

Et sans le regarder, sans lui laisser le temps de répondre, elle se sauva, descendit l'escalier, se trouva dans la rue. Là elle s'arrêta un instant, les jambes faibles. Mais l'idée que Ber-

nard pourrait la voir par la fenêtre, la fit aussitôt continuer sa route.

Rentrée à la maison, elle se jeta sur son lit, et subissant la réaction de cette longue matinée si mouvementée, elle sentit une grande lassitude, mais aussi la joie de s'être passionnément intéressée à quelque chose, d'avoir lutté avec ardeur. C'était la première fois depuis bien longtemps, et l'effort intellectuel inaccoutumé avait éveillé en elle une vibration de joyeuse énergie. Elle se demandait si peut-être elle n'avait pas été trop combative, mais il est difficile de garder la juste mesure… Et délicieusement étendue, rêvant à tout ce qu'elle avait compris, aimé, voulu, détesté ce matin, elle eut tout à coup conscience de sa jeunesse et de sa force, et elle sut qu'elle voulait bien, oh très bien, employer sa vie…

XIX

Mais après cette heure de joyeux recueillement, dans cette même journée, sa bonne humeur devait être mise à de rudes épreuves.

Au déjeuner, Eugénie parut, pâle, se plaignant de maux de tête, et munie d'un arsenal de ces allusions blessantes qu'elle savait mettre même dans ses plus simples paroles et qui, telles des flèches empoisonnées, tuaient autour d'elle toute sérénité, toute harmonie, sans que ses victimes eussent seulement le moyen de se défendre.

Après le repas, Hilda et Corry s'étaient fait conduire à la plage, où elles devaient rencontrer M^me^ Vermaezen. Roselaar les avait rejointes, et Corry lui avait parlé tendrement, fixant sur lui ses grands yeux bleus innocents,

un sourire sur ses lèvres d'enfant. Hilda, révoltée, avait assisté à cette comédie, et quand Roselaar fut parti, van Goertzen prit sa place, et le même jeu recommença.

— Crois-tu que van Goertzen te demandera en mariage ? demanda Hilda quand elles rentrèrent.

— Nous verrons, répondit Corry en souriant, étonnée du ton brusque de sa cousine, et même, je pensais que cela irait plus vite.

— Alors pourquoi es-tu si gentille avec Roselaar ?

— C'est ce que je vais t'expliquer. D'abord parce que je le trouve vraiment charmant ; ensuite parce que le flirtage est toujours amusant, et enfin parce qu'en octobre j'aurai vingt-quatre ans. Si von Goertzen ne m'épouse pas, je prendrai Roselaar, c'est bien simple ! Je n'ai aucune envie de vieillir comme Eugénie, et de pleurnicher parce que mes succès diminuent,

et encore moins de me consacrer à la philanthropie comme Willy et Betty et tant d'autres !

Corry, mollement renversée sur les coussins de la voiture, avait fait son petit discours très simplement et avec beaucoup d'assurance, à peu près sur le ton d'une personne qui raconterait quelle route elle a choisie pour un voyage d'agrément. Pendant qu'elle parlait, son regard avait eu une expression d'énergie, qui était étrange dans ce visage de bébé.

Elles se turent, et tout le long du chemin, Hilda songea à un fait curieux qui l'avait souvent frappée. De tout temps on avait reproché à la femme d'être fausse… Et bien que des milliers de commerçants, de banquiers, d'avocats, de courtiers, de diplomates, d'hommes politiques et de journalistes sèment chaque jour sur le monde leurs mensonges professionnels, et que les Don Juan commettent les plus cruelles impostures, personne n'a jamais accusé de fausseté le sexe masculin tout entier.

Pourquoi cette accusation seulement contre les femmes ? Je crois qu'aujourd'hui j'ai compris, pensa Hilda. Quand le mensonge naît sur les jolies lèvres d'une femme, au milieu de tendres sourires et de purs et doux regards, l'horreur qui s'en dégage est si forte, qu'elle égare le jugement et tue toute confiance. Sous la secousse, le désespoir fait dire : si celle-ci a pu tromper, comment me fierais-je encore à une de ses sœurs, qui savent sourire comme elle ?…

Est-ce que Roselaar aussi ne penserait pas bientôt ainsi ? Jamais il ne se dirait que l'amour de la vérité est une vertu très haute, à laquelle, chez les deux sexes, n'atteignent que les êtres vraiment supérieurs. Il se dirait : Corry m'a trompé, donc toutes les femmes sont fausses.

XX

Bernard Cranz ferma la porte d'entrée derrière lui d'un mouvement décidé, arrangea sa cravate qui était un peu remontée sur le faux-col, et commença à mettre l'un de ses gants brun clair. Au coin de la rue de Java, il se retourna, et voyant son domestique qui partait dans la direction opposée, il sourit en relevant sa moustache de ses doigts blancs. Puis il regarda l'heure et calcula le temps que son valet de chambre mettrait à revenir avec la réponse qu'il attendait.

— Au moins une heure, se dit-il. Et comme il était à peine huit heures et demie, il continua lentement sa promenade dans la direction de Scheveningen. Tout à coup, il sentit une main sur son épaule.

— Toi, Bernard ! Comme il y a longtemps que nous ne nous sommes vus ! Comment vas-tu ?

— Tiens, Maarten !

— Où vas-tu ? À Scheveningen ?

— Non, je fais un bout de promenade. Viens avec moi au café ; tu me diras ce que tu deviens.

Et tout en cheminant, ils se racontèrent un peu leur vie depuis l'époque où ils avaient été « copains » au collège.

— Alors tu as définitivement jeté ton ancre ici ? demanda Bernard.

— Je ne sais pas encore ; peut-être reprendrai-je mon vagabondage, un jour ou l'autre. Mais pour le moment, je me plais ici. Il est vrai qu'il n'y a pas moyen d'y faire fortune et que les gens sont un peu mesquins, un peu étroits. Mais, malgré tout, la vie est plus intense de ce côté-ci de l'Océan que dans les

pays neufs. Depuis quelque temps, je m'intéresse beaucoup aux questions sociales, et sans doute, les mêmes problèmes se présentent dans les pays jeunes ; mais ici, dans la vieille Europe, tout est plus compliqué, plus difficile à comprendre, et par conséquent, plus intéressant, plus profond, je dirais presque plus pittoresque.

— Tiens, tu es pris, toi aussi ? On dirait vraiment une maladie contagieuse que ce bavardage sur les questions sociales ! Alors tu es plongé jusqu'au cou dans les enquêtes, les grèves, le féminisme, le droit de vote, les logements insalubres, l'anarchie, le socialisme, la paix universelle, l'amour libre, le végétarisme, et Dieu sait quoi encore…

Bernard avait parlé du haut de sa grandeur, appuyant sur chaque mot d'un petit accent ironique, qui devenait agaçant à la fin de sa longue énumération, et marquait bien que lui, en sa qualité d'homme cultivé, connaissait évi-

demment les problèmes de son époque, mais qu'ils lui étaient tous profondément indifférents.

Van Hervoren ne parut pas s'en apercevoir.

— Eh oui, j'y suis plongé jusqu'au cou, comme tu dis. Ce sont des problèmes si difficiles, et la lutte deviendra de plus en plus ardente ; nous allons vers de grandes époques…

— Tu crois ?

— J'en suis convaincu… mais toi, Bernard, que fais-tu ?

— Je suis secrétaire d'ambassade à Londres et ne m'en plains pas. Je viens d'assister aux fêtes grandioses données à l'occasion du mariage de la princesse Mary… très intéressant…

Il s'interrompit, pensant, par une association d'idées, à la lettre dont il avait chargé son domestique. Et soudain un désir irrésistible le saisit d'en parler. Après tout, pourquoi n'en parlerait-il pas ? Il n'y avait aucun incon-

vénient à ce que Maarten, un vieil ami, fût renseigné un peu avant les autres…

— Et puis, tu sais, tu peux presque me féliciter, je suis sur le point de faire le saut périlleux, le saut dans la petite barque que nous craignons tant !

— Toi ?… Eh ! Eh !

— Oui, ne trouves-tu pas que j'ai du mérite, de vouloir rendre une jeune fille heureuse ?

— Certainement !… Mais franchement, tu m'étonnes. Je ne te vois pas dans ce rôle…

— Pourquoi pas ? Il faut bien en arriver là… Et pourquoi cela t'étonne-t-il ?

Il y avait quelque chose dans la surprise un peu ironique de Hervoren qui l'ennuyait.

— Mais… parce que, il y a quelque temps à Paris, ou m'a raconté certaines aventures qui… qui ne me faisaient pas supposer chez toi des velléités de mariage.

— Et qui t'a si bien renseigné ?

— Van Praege avec lequel tu étais à Paris, n'est-ce pas ? Et là-bas, d'Aréchal et du Plessy.

Cranz se mit à rire, un peu gêné. Et puis après ? Qui n'a pas ses petites histoires ? Et à cette époque je ne connaissais pas encore ma fiancée.

— A-t-elle des parents ?

— Pour prendre des renseignements sur moi ? plaisanta Bernard. – Non, elle est orpheline, et son oncle sera ravi de se débarrasser d'elle convenablement.

Puis, froissé par le silence de Maarten, dont il attendait un peu de cette sympathie banale qu'on se doit entre vieilles connaissances, il ajouta brusquement :

— Non je n'ai rien à craindre de ce côté-là ; personne ne se donnera la peine de surprendre mes petits secrets. Et quand bien même ma femme apprendrait un jour une de ces histoires

– ce qui n'arrivera jamais – peu importe. Tu n'as pas idée combien les femmes pardonnent facilement, si l'on sait bien s'y prendre. On n'a qu'à leur faire croire que, pauvres pécheurs, nous étions sous la domination de l'esprit du mal, mais que, grâce à leur influence angélique, nous avons retrouvé le chemin de la vertu, pour qu'elles nous pardonnent tout !

Maarten marchait sans mot dire, en mâchonnant sa moustache. Puis, sentant qu'il serait impoli de ne pas faire cette question :

— Et quelle est la jeune fille que tu projettes de rendre heureuse ?

— Mademoiselle van Suylenbourg, tu sais, la nièce des van Starren.

Maarten tira sa montre et s'arrêta.

— Mais alors, depuis quand es-tu fiancé ?

— Je ne le suis pas encore, cher ami, j'attends sa réponse ce soir.

— Et tu es si sûr de ton affaire ?

— Tout à l'heure, en écrivant ma demande, j'ai essayé d'avoir des inquiétudes et de trembler un peu, comme il convient à un amant qui attend son arrêt de vie ou de mort. Mais je n'ai pas pu, je suis d'un calme… En somme, je ne vois pas pourquoi elle ne voudrait pas de moi.

— Le baron Cranz van Rozenhagen n'est pas un parti que l'on refuse, n'est-ce pas ?

— Enfin, soit dit entre nous, il y en a de plus mauvais. M'aime-t-elle ? je n'en sais rien. Peut-on jamais savoir avec ces chères petites hypocrites trop bien élevées ?… Mais si l'amour n'y est pas encore, il viendra plus tard, ce n'est pas cela qui me fait peur. Et toi ? Est-ce que le cœur ne t'en dit pas ?

— Moi ? Oh non, dit Maarten avec force. Et si jamais je me marie, je t'assure que je ne choisirai pas ma femme parmi ces demoiselles qui ne rêvent qu'un bon parti. Je pense que j'épouserai un jour une de ces vaillantes petites ouvrières qui préfèrent s'exténuer d'un bout de

l'année à l'autre, plutôt que de se vendre au premier mari venu.

— En voilà des idées rouges ! Que veux-tu, affaire de goût. Viens, entrons dans ce café…

— Non, merci, je regrette beaucoup, mais il faut que je te quitte. J'allais oublier que j'ai un rendez-vous. Au revoir, voici mon tramway.

Et Hervoren sauta d'un bond adroit sur le marchepied du premier tramway qui passa.

— Drôle de type ! se dit Bernard en s'asseyant à la terrasse d'un café. – Il est bien changé.

Et songeur devant son petit verre, il voulut évoquer l'image de Hilda, mais il ne put bien se rappeler ni ses yeux, ni son front. Par contre, il voyait clairement devant lui les petits frisons blonds de la nuque, près de l'oreille, et le cou fier et gracieux, les épaules et l'admirable contour du corps.

Quant à Hervoren, il rentra directement chez lui, s'enferma dans sa chambre et lut jusqu'à l'aube une étude sur le socialisme et l'individualisme, qui venait de paraître.

XXI

Aussitôt après le dîner, Hilda était montée à sa chambre pour lire un volume que Valérie Vermaezen lui avait chaleureusement recommandé. C'était un de ces romans qui passent sur le ciel littéraire comme des étoiles filantes, mais qui, pendant leur courte apparition empoisonnent le monde avec trente éditions. Leur dialogue bien mené, leurs descriptions charmantes de toilettes, et leurs situations équivoques à souhait, en font une lecture très aimée du grand public, dont le plaisir n'est gâté par aucun avertissement, la critique sérieuse ne s'occupant pas d'œuvres aussi médiocres. Inconnus des lettrés, et bien plus dangereux que les pages les plus grossièrement réalistes de Zola, parce qu'ils sont moins vrais et moins profonds, ces livres se faufilent partout, jus-

qu'aux chevets des jeunes filles, pour y souiller les imaginations et déséquilibrer les esprits.

Hilda lut pendant quelque temps, étonnée de ce que Valérie eût pu lui recommander un tel livre. Elle en sentit toute la bassesse ; mais comme elle était une de ces âmes rares, de forte trempe, sur lesquelles les pires ordures peuvent glisser sans y laisser de traces, ses pensées restèrent calmes, ses nerfs n'eurent aucun trouble.

Retenue malgré tout par la forme amusante, et y cherchant une légère distraction après tous les ennuis de la journée, elle continua sa lecture avec indolence.

Mais bientôt on vint l'interrompre ; c'était une lettre que le domestique lui apportait, une grande enveloppe dont l'adresse était écrite par une main d'homme et qui portait le cachet des Rozenhagen. Hilda la prit et la garda un instant entre ses doigts qui tremblaient un peu.

Soudain, par intuition, elle sut qu'elle était arrivée à un moment décisif de sa vie.

Puis elle déplia lentement la feuille et lut les paroles de passion que Bernard lui écrivait, pour la supplier d'être sa femme. Et aussitôt, ce fut en elle un déchaînement de sentiments les plus contraires, dominés par la sensation grandissante d'une immense déception. Voici l'amour qui venait à elle, et elle devait le renvoyer, les mains vides, elle qui était assoiffée de tendresse et qui ne demandait qu'à donner le bonheur !

Quant à Bernard, comment avait-il osé la demander, après l'avoir vue si froide ce matin ? Quelle présomption ! Ou peut-être était-ce de la légèreté et voulait-il simplement l'avoir à lui, sans se préoccuper de ses sentiments à elle ?

De nouveau Hilda relut la lettre : Comme il l'aimait ! Elle sentit l'ivresse de l'orgueil lui monter à la tête. Quelle douceur d'être adorée ainsi, quelle volupté de se dire qu'on tient entre

les mains toute une félicité qu'on peut donner ou refuser… Oui, ce sentiment de puissance était fascinant, mais si tout cela signifiait de la souffrance pour un autre ?

Des questions inquiétantes se présentèrent en foule : Comment est-ce que Bernard allait prendre ce refus ? Sa mère en aurait-elle beaucoup de chagrin ? Et lui, en souffrirait-il pendant des années ? À l'idée qu'il pourrait être profondément malheureux, la pitié s'éveilla en elle, et en songeant quelques instants à ce désespoir, elle devint presque tendre. Et alors… tout naturellement cette pensée s'insinua en elle : pourquoi, en somme, ne l'accepterait-elle pas ? Pourquoi lui faire cet immense chagrin ? Elle ne l'aimait pas – tout à l'heure, en recevant sa lettre, elle l'avait nettement senti, – mais peut-être l'aimerait-elle un jour ? Elle le connaissait si peu, peut-être gagnerait-il à être mieux connu ? Sa lettre était si humble, si tendre, avec quel abandon il se prosternait à ses pieds, lui, l'homme adoré des femmes. Et

émue, Hilda se demanda, si peut-être, par son influence elle ne pourrait pas le transformer, faire de lui l'homme de ses rêves… Puisque son amour, à lui, était si grand, l'influence qu'elle exercerait sur son caractère, devait être sans bornes…

C'était la vieille illusion qui a brisé tant d'existences de femmes.

Et pendant que le crépuscule mettait de plus en plus d'ombre autour d'elle, Hilda se laissa aller à une longue rêverie. Elle se voyait dans une jolie pièce qui lui rappelait son petit salon à Suylenbourg ; et une grande lampe, sous un abat-jour de soie rose, éclairait la table à thé, où la fine porcelaine bleue se mirait dans l'argenterie. À côté d'elle, dans une corbeille garnie de dentelles, dormait un tout petit enfant. Il lui sembla le voir se réveiller et tendre vers elle ses petites mains maladroites. Et un bonheur immense la pénétra. Mais la porte

s'ouvre… Quelqu'un est entré et s'approche doucement, et se penche sur elle…

Ce fut la fin de la vision ; Hilda frissonna. Il était si naturel de rêver à l'enfant, mais l'idée que Bernard Cranz pût entrer ainsi et l'embrasser comme sa femme, la remplit d'effroi et de honte.

« Je lui dirai que c'est impossible, pensa-t-elle, très nerveuse ; je trouverai bien des paroles bonnes et douces. »

Mais elle ne bougea pas et de nouveau des flots de pensées contradictoires vinrent l'assaillir, paralysant sa volonté et la troublant au point de lui faire perdre toute certitude.

« Qui sait, se dit-elle, si, en somme, ceci n'est pas le bonheur ? Si je le repousse, peut-être, un jour, je le regretterai ?… »

Pourtant son instinct lui dit clairement que ce ne pouvait pas être le bonheur… Puis elle s'imagina qu'elle avait refusé Bernard, que la

réponse était déjà partie, et soudain elle sentit, comme un poids écrasant, l'ennui de son existence peser sur elle. Oh ! l'affreuse chose qu'une vie sans but, sans tendresse, sans un seul intérêt… Après tout, dans ce mariage, elle pourrait se créer des devoirs, elle aurait une mission… Les paroles passionnées de Bernard avaient éveillé en elle toute la nostalgie de l'amour qui avait dormi dans son cœur. À cette heure, elle prit conscience d'un intense désir de donner tous les trésors de sa jeune vie, et comme une menace, elle voyait devant elle de longues années grises et monotones de désœuvrement et d'attente. Si, au contraire, elle acceptait Bernard ?… Ce matin même, elle avait parlé à Bertha avec le plus grand mépris du mariage sans amour, mais insensiblement elle s'approchait de la pente dangereuse qui y mène. Elle pensa à son père, qui un jour lui avait dit : « Pour l'être intelligent, il ne s'agit pas de bien passer le temps, mais de bien le remplir ». Comme il aurait désapprouvé la vie

insipide qu'elle menait maintenant… Mais aurait-il approuvé un mariage, fait, non par amour, mais par désespoir ?… Elle se détourna de cette question avec humeur. Puisqu'il n'y avait pas d'issue, à quoi bon se demander ces choses-là ? Il fallait choisir entre ces deux misères : continuer à vivre ainsi ou épouser Bernard !… Et quel devait être son choix, sa vie actuelle lui étant devenue insupportable ?

L'air parfumé du soir entrait par la fenêtre grande ouverte, créant dans la chambre tranquille et pleine d'ombres, une atmosphère de langueur. C'était une de ces heures où le cœur jeune, attendri, souffre de la solitude comme d'une maladie cruelle. Et la perspective d'une nouvelle vie dont, après tout, la possibilité du bonheur n'était pas exclue, commençait à l'attirer doucement, à exercer sa fascination. Pour tout être jeune qui souffre, l'idée de commencer une vie nouvelle est pleine de troublantes et mystérieuses promesses.

Si ce matin, quelqu'un lui avait dit qu'elle accepterait le jeune Cranz, elle aurait répondu, étonnée et hautaine : Mais non, puisque je ne l'aime pas. Maintenant, vaincue par toutes ces énervantes pensées, elle était prête à accepter la première main venue qui voudrait la conduire dans des chemins nouveaux. Même l'idée qu'elle pourrait avoir le sort d'une Ottilie van Heemeren, enchaînée dans un mariage sans amour et sans enfants, ne l'impressionnait plus. Tout lui semblait mieux à cet instant, que de continuer sa fade et incolore existence de fille désœuvrée.

Pâle, fiévreuse, elle se leva :

— Je vais lui écrire que je serai sa femme, se dit-elle tout bas. Si c'est mal, que le ciel soit avec nous ; je ne peux pas faire autrement.

La nuit était arrivée complètement, et dans l'obscurité, il lui fallut un bon moment pour trouver les allumettes. Elle voulait écrire tout de suite, afin de se trouver devant le fait ac-

compli. Prenant ses rêveries pleines de doutes et d'inquiétudes pour de mûres réflexions, elle était sûre en ce moment d'avoir pris la meilleure résolution. Cependant un instinct l'avertissait qu'à la moindre occasion la lutte pourrait recommencer, et qu'il valait mieux agir sans perdre de temps. Mais l'encrier n'était pas sur son secrétaire, et elle se rappela l'avoir apporté hier, dans la serre, pour écrire des menus ; il devait y être resté.

Elle courut en bas, mais comme elle entendait des voix au salon, elle passa doucement par une petite pièce au fond du corridor, laquelle donnait également accès à la serre. L'idée de rencontrer quelqu'un en ce moment, lui était insupportable. Tout dans la serre était silencieux et sombre. Seulement, par la porte communiquant avec le salon, une lumière tombait à travers les rideaux de guipure, dont les dessins se projetaient en ombres sur le parquet. Hilda resta un instant immobile, cherchant l'encrier des yeux et l'ayant aperçu, dans

la demi-obscurité, elle alla sur la pointe des pieds le prendre, quand elle entendit du salon le rire d'Édouard et la voix de sa tante qui disait :

— Non, Hilda est un peu bizarre, mais elle est bien trop raisonnable pour cela. Es-tu sûr que la lettre venait de Bernard ?

Hilda s'arrêta très émue, et comme paralysée.

— Oui, j'étais dans le corridor quand on l'a apportée, et j'ai vu distinctement le blason des Rozenhagen. Mais crois-tu vraiment qu'elle l'aime ? Je n'ai jamais eu cette impression, et cela m'étonnerait…

— Non, je ne crois pas précisément qu'elle l'aime… mais cela n'est pas une raison pour ne pas l'accepter. Il est, sous tous les rapports, un brillant parti. Il a tout, nom, fortune, carrière, extérieur… On prétend, il est vrai, que son passé est des plus… mais est-ce que cela regarde une jeune fille ? Quand on est comme Hilda,

sans grande beauté, et sans grande fortune, on ne doit pas avoir trop de prétentions. Chaque homme à ses défauts, mais j'ai toujours dit : Cranz c'est le gros lot, et je suis sûre que Hilda n'hésitera pas à se…

— À se vendre, interrompit Édouard de sa voix cassée de jeune garçon.

Le mot cingla Hilda comme un coup de fouet.

— Eddy ! s'écria Mme van Starren impatientée. – Tu as vraiment la manie de dire des choses inconvenantes.

— Mais quoi, maman, qu'ai-je dit ? Si Hilda épouse Cranz sans l'aimer, n'est-ce pas tout simplement un marché… ?

Hilda n'entendit plus rien. Aussi vite que cela lui était possible à travers l'obscurité, elle s'enfuit et gagna sa chambre.

— Me vendre, murmura-t-elle entre les dents, – me vendre pour une certaine somme

d'argent et un beau nom ! Et ils osent penser de moi une chose semblable ? Et je ne dois pas avoir de prétentions, parce que je ne suis ni très riche, ni très belle ? En d'autres termes, je n'ai qu'à me donner au premier venu ? Eh bien non, j'en ai des prétentions, et ils le verront bien. Et ce que je veux vaut plus qu'une belle maison et une voiture armoriée. Je veux du bonheur, je veux l'amour ; je ne me contente pas d'un « brillant parti ».

Elle était debout, au milieu de sa chambre, frémissante et serrant furieusement l'encrier entre ses mains. L'ancienne fierté s'était réveillée en elle. Mais sur la table s'étalait la lettre ouverte de Bernard et à côté, la feuille blanche, sur laquelle elle avait voulu écrire tantôt qu'elle serait à lui. Et tout à coup, comprenant vers quel abîme elle s'était avancée, elle se laissa tomber à genoux, le front caché dans les mains.

— Mon Dieu, mon Dieu… moi, qui étais si fière, qui croyais tant à l'amour, et regardais de si haut toutes les jeunes filles qui se contentent d'un mariage quelconque, moi, je succomberais à la première tentation…

Elle sanglota, les mains devant ses yeux, qui étaient secs et brûlants.

« Mon père, pardonnez-moi, mais j'étais si seule, et mon existence était si vide. Si seulement j'avais eu quelque chose dans ma vie, un être, une idée, à qui j'eusse pu m'intéresser, donner ma tendresse, jamais je n'en serais arrivée là. Car dans tout cœur de femme, il y a un besoin inné de se consacrer à quelque chose, de ne pas être seule, de se donner, et je n'avais rien. »

Longtemps elle resta ainsi, levant de temps en temps les yeux sur le grand portrait de son père, dont la belle tête faiblement éclairée de loin semblait lui envoyer des regards mystérieux.

Puis, saisie de honte, elle pensa tout à coup à sa mère, qui l'avait appelée Brunehilde, et avait dit avec un de ses derniers sourires :
— Je veux que le cœur de notre petite fille, ainsi que la Valkyrie des vieilles légendes, soit entouré d'un cercle magique de hautes et fières flammes à travers lesquelles, seul, un héros, une grande âme, puisse parvenir jusqu'à elle, pour l'éveiller à l'amour !

— Ô ! mère, dit-elle doucement. Et en évoquant ce nom qu'elle n'avait jamais prononcé, elle put enfin pleurer.

Quand la lettre fut écrite, où très délicatement elle avait exprimé son refus, elle sonna le domestique pour la faire porter immédiatement à M. Cranz. Et restée de nouveau seule, profondément émue, elle se mit à réfléchir sur cette longue et étrange journée dans laquelle avait sombré beaucoup de son orgueil, mais qui, en retour, lui avait donné, sans doute, un peu plus de force et de sagesse.

XXII

Corona était à son déjeuner, et s'efforçait à manger, mais c'est à peine si elle parvint à avaler quelques bouchées ; elle était trop fatiguée. Toute la nuit elle avait veillé auprès de la petite Marie Rœrade, et quoiqu'elle fût habituée à voir bien des misères, des détresses comme celle-ci la bouleversaient toujours.

La veille, vers onze heures, M^me^ Rœrade était venue l'appeler. Marietje, l'aînée de ses neuf enfants, une fillette de dix-sept ans, « petite main » dans un magasin de la Spuistraat, venait de rentrer chez ses parents… C'était la vieille histoire, si vieille qu'elle paraît banale à ceux qui en entendent parler, mais qui, pour ceux qui la vivent, est encore poignante comme au jour où pour la première fois elle brisa une pauvre petite existence.

Marietje avait été séduite. Elle était si jolie et si jeune ! Elle avait cru aux paroles d'amour et aux promesses. Puis, comme toujours, la déception était venue, avec son affreux cortège de honte et de désespoir, et hier soir Marie était rentrée chez ses parents, qui ne se doutaient de rien et elle avait mis au monde une petite fille.

Corona accoudée, appuya la tête dans sa main ; elle voulait se reposer un instant. Mais involontairement elle se mit à penser à tant de femmes qu'elle avait secourues pendant les heures de la suprême souffrance. Sachant combien il est affreux d'être seule dans ces moments, elle avait toujours pris particulièrement soin des pauvres petites pécheresses ; et quelle quantité elle en avait vu passer !... Et que de cas différents avaient défilé devant elle... Il y avait les petites victimes de leur incroyable ignorance, et celles qui se perdent en état d'ivresse ; il y en avait qu'une légèreté atavique avait poussées à la débauche, d'autres

avaient succombé par la misère ou bien par leur foi naïve dans de belles promesses. Et d'autres encore avaient cédé aux conseils de parents indignes, et quelques-unes, après toute une vie irréprochable et chaste, avaient, dans un unique instant de défaillance, compromis leur avenir. Il y en avait eu aussi de vicieuses, dont la perversité avait aussitôt éloigné Corona, mais à beaucoup de ces malheureuses elle avait donné sa bienfaisante amitié et son estime. Et en passant en revue cette longue théorie de pauvres êtres, une grande amertume monta au cœur de la jeune doctoresse contre la cruauté des honnêtes femmes qui tâchent d'ignorer toutes ces détresses. Même les livres qui traitent de ces questions sont considérés comme une lecture inconvenante pour les femmes qui se respectent. C'est si charmant, et si « féminin » de dire avec une petite moue naïve qu'on ne sait rien de toutes les horreurs qui se passent dans le monde. Oh, la honteuse indifférence des femmes se disant honnêtes,

qui regardent de très haut les malheureuses filles, victimes, peut-être, de leurs fils, de leurs frères, de leurs maris !... Ces femmes qui se croient pures, ne comprennent-elles donc pas qu'il est bien plus propre de nettoyer les tas d'ordures qui sont à côté de leurs portes, que de passer devant, en détournant pudiquement la tête ? Quand s'éveilleront-elles, quand saisiront-elles, qu'il est de leur devoir de s'intéresser à ces poignantes questions ?

Corona se leva et prit un petit ouvrage de statistique dans sa bibliothèque.

— En Hollande, lut-elle, environ 5000 naissances illégitimes par an.

Elle referma le livre et resta rêveuse. Cependant tous ces petits êtres ont un père qui, dans la plupart des cas, a lâchement abandonné la mère et l'enfant.

Comment peut-on vraiment croire que des hommes capables de pareilles actions, si directement ou indirectement ils ont de l'influence

sur la législation, défendront jamais les intérêts de la femme et de l'enfant ? C'est la femme elle-même qui doit pouvoir élever la voix, là où sont en cause ses intérêts et ceux des petits à qui elle a donné la vie. Si, pendant les dernières vingt années, la femme avait pris part à la représentation du peuple, jamais l'infamie dont la petite Marie est la victime, ne serait restée impunie…

En ce moment, la vieille Maryken entra :

— Comment, vous n'avez pas mangé votre œuf ? Vous croyez donc que l'on peut se nourrir de veilles et de charité ?

— Allons, allons, Maryken, ne grogne pas. On va loin avec un morceau de pain et quelques fruits.

— Je sais bien ce qui vous tracasse. C'est l'histoire de la petite Rœrade. Eh oui, qui aurait jamais cru ?…

— Pourquoi pas ? dit Corona tristement, – on devrait plutôt s'étonner de ce que ces choses n'arrivent pas plus souvent encore. Est-ce que toutes les jolies filles qui sont pauvres ne sont pas considérées naturellement par tout le monde comme la proie indiquée, j'allais dire la proie légitime, de tout jeune homme qui sait leur tourner la tête ? Il faut que jeunesse se passe, dit-on en souriant. Et qui songe aux pauvres filles que ces petits amusements font périr ? Qui les venge quand elles sont trompées ? Il faut qu'elles se débrouillent toutes seules, et la plupart du temps ce ne sont que des enfants.

— Bien sûr qu'il faut qu'elles se débrouillent. C'est égal, jamais je n'aurais cru cela de Marietje Rœrade, une petite si sérieuse !

Et Maryken sortit à pas traînants. Corona s'installa dans son grand fauteuil, espérant pouvoir dormir un peu. Mais à peine avait-elle fermé les yeux, que Maryken rentra, une lettre

à la main. Oh ces lettres de l'étranger, comme elle les détestait… sa pauvre maîtresse en était toujours si bouleversée.

Mais la fatigue de Corona disparut aussitôt qu'elle eut reconnu la chère écriture de l'ami absent. Vivement elle se redressa et déchira l'enveloppe.

La lettre venait de Paris, et Frank lui apprenait qu'il avait reçu d'Amérique des propositions brillantes si bien qu'il allait partir avec sa troupe pour y donner des représentations.

« Au point de vue financier, écrivait-il, les conditions sont si bonnes que nous ne pouvons songer à refuser l'offre, et de plus, j'avoue que cela me tente de connaître ce vaste pays, si jeune, avec ses grandes organisations et ses types nouveaux. Les Américains que nous voyons ici, sont pour la plupart d'affreux parvenus. Rien n'est plus comique que ces bandes qui parcourent nos musées, nos églises et nos châteaux, comme des troupeaux qu'on pour-

chasse. Mais dans le pays d'Emerson, il doit y avoir de belles choses que j'aimerais connaître…

« Seulement, ma chérie, sur tous ces projets, plane une grande ombre, et comme toujours, c'est à toi que je viens demander conseil, et même secours. Pourras-tu faire ce que je désire, et n'est-ce pas trop égoïste de ma part de te le demander ? Écoute, amie, tu jugeras…

« Je t'ai dit souvent, n'est-ce pas, que mes efforts ont toujours tendu à réunir dans ma petite troupe des gens de talent, mais autant que possible aussi des gens honnêtes. Comme nous ne servons ni le public, ni le succès personnel, mais « l'Art », notre dieu sévère, « l'Œuvre belle », je suis à peu près arrivé à ce que je voulais faire. Mais malgré tout, il y a parmi nous quelques personnalités que je ne voudrais pas voir en contact avec ma fille, et de plus, les fatigues de ce voyage seraient trop grandes pour elle. Aussi ai-je décidé, le cœur serré, de ne pas

l'emmener. Je ne sais pas encore si Eva m'accompagnera, elle paraît en avoir l'envie ; mais qu'elle vienne avec moi, ou qu'elle reste ici, je ne pourrai pas lui laisser Rose.

« L'enfant a dix ans, elle est très avancée pour son âge et il est grand temps de l'enlever à l'influence de sa mère. Oh oui, Corona, nous avons rarement parlé de ces choses : quand on veut rester fort, il est bon de ne pas trop étaler ses peines. Mais à présent laisse-moi te le dire : toutes les fois que je vois mon enfant avec sa mère, une affreuse amertume me saisit.

« Depuis le premier jour, l'éducation de ma petite Rose a été absolument négligée ; moi je n'avais pas le temps de m'en occuper, et Eva… Pour parer le bébé, l'enrubanner, le pomponner, aucune peine ne lui coûte ; elle reste des journées à fabriquer de petits vêtements, jusqu'à ce qu'énervée, elle fasse souffrir toute la maison par sa mauvaise humeur, mais jamais elle ne s'occupe de l'enfant elle-même, jamais

elle ne s'intéresse à ce qui n'est pas sa toilette. Développement psychique, formation du caractère, voilà autant de mots qui n'ont pas de sens pour elle. J'ai tout essayé pour les lui faire comprendre, mais est-ce qu'une femme comme celle-ci est seulement capable d'entrevoir que son enfant a une âme ? L'idée de mettre Rose ailleurs, pour la soustraire à l'influence frivole de sa mère, m'est venue souvent, mais je n'en ai jamais eu le courage… elle était mon rayon de soleil.

« Je vois maintenant que c'était une faiblesse, et que je suis coupable. Dimanche dernier, j'allais sortir avec elle, et la voyant si heureuse de venir avec moi, je voulais la prendre dans mes bras, pour l'embrasser ; mais elle se déroba, elle, qui m'aime tant, ayant peur de voir chiffonner sa robe. Je la voyais reculer, toute raide dans l'armure de baleines dans laquelle on avait emprisonné son pauvre petit corps. Et pendant la promenade, je fus navré de découvrir combien cette petite était sen-

sible à l'admiration des passants, combien ses yeux en devenaient brillants. Ce fut pour moi une heure de douleur atroce. Oh Corona aimée, l'idée que Rose ressemblerait un jour à sa mère, me rend fou… Je viens te supplier d'avoir pitié d'elle. Je t'en prie, sauve-la, tu le peux ! Par ton influence, tout peut encore s'arranger…

« Souvent, en pensant à l'avenir, j'ai rêvé que Rose serait un jour une grande artiste. J'ai la conviction qu'elle en a l'étoffe. Mais avant tout, je désire que mon enfant acquière une âme humaine, bonne et droite, et je sais maintenant qu'ici, dans ce milieu, cela ne serait pas possible.

« Corona, aie pitié de nous ! Je ne te demande plus rien pour moi ; j'ai appris à m'incliner devant tes convictions, même si je ne les partage pas. Mais je t'en supplie pour Rose. Donne-lui le bonheur de ta présence et de ton affection. Dis-moi que tu le veux bien. Malgré

tous les dérangements que la chère petite apportera dans ta vie, j'espère, aimée, que tu consentiras… »

……

Corona demeura longtemps immobile, les yeux fixés sur la lettre. Cette tendresse de Frank pour sa fille, dont il avait rarement parlé, ses rêves d'avenir, ses craintes, ses soucis, au sujet de cette enfant étaient tout nouveaux pour la jeune femme. Ici, ce n'était pas l'artiste qui parlait, le chercheur épris de rêves, ni le penseur qui venait lui confier une de ses impressions, ni l'amant balbutiant ses pauvres paroles de désespoir et de passion. Tous ceux-là, elle les connaissait bien ; mais ici c'était le père, qui venait à elle, celui qui lui était encore inconnu, et il l'avait profondément touchée.

Oh, son enfant ! Prendre auprès d'elle son enfant à lui, et le soigner, l'élever comme il le désirait. Ne serait-ce pas un bonheur ? Ce serait aussi un lien de plus entre Frank et elle ! Et

cependant… cette enfant n'était pas seulement à lui… Il y avait cette femme inconnue, qui empoisonnait leurs vies par son impitoyable refus de lui rendre la liberté, cette femme dont la légèreté était devenue un danger pour l'enfant de Frank…

Corona appuya la tête sur son bras replié. Depuis longtemps elle n'avait pas ressenti un pareil déchirement. Et ce fut en elle comme un déchaînement du désir et de la douleur, et tout son corps fut secoué par des sanglots où se mêlaient des cris.

Maryken, dans sa cuisine, l'entendit et s'étant approchée doucement, elle écouta à la porte. Quand, enfin, il y eut un peu de calme, elle entra :

— Qu'est-il arrivé, Mademoiselle ? Avez-vous reçu de mauvaises nouvelles ?

Corona leva les yeux :

— Non, Maryken, au contraire, de très bonnes. Nous allons avoir une petite compagne, une gentille fillette viendra habiter avec nous. Vous verrez comme cela nous rajeunira ! Ce n'est rien, ne vous inquiétez pas, ajouta-t-elle en souriant, – je suis un peu nerveuse, cela n'a pas d'importance.

XXIII

Hilda se tenait devant la fenêtre, sans regarder ce qui se passait au dehors ; elle s'ennuyait, et la vie lui semblait infiniment triste.

— Hilda, puis-je entrer ? demanda Eugénie sur le seuil de la porte. Hilda, absorbée, ne l'entendit pas.

Alors Eugénie entra. Elle était encore en chemise de nuit ; la batiste froissée pendait en pauvres plis autour de son maigre corps. Elle était très pâle, et ses yeux paraissaient ternes et troubles sous leurs paupières rougies.

À la suite du froissement qu'il y avait eu entre Hilda et elle, au moment de l'arrivée de Bernard, Eugénie n'était plus venue les derniers temps dans la chambre de sa cousine. Elle s'arrêta près de la porte, en souriant d'un

air embarrassé, et toussota pour attirer l'attention. Comme Hilda se retournait visiblement étonnée, elle dit en parlant très vite :

— Hilda, je voudrais te demander quelque chose… tu sais, inutile de mentir… j'apprendrais la vérité quand même… dis-moi… est-il vrai que Cranz t'a demandée en mariage ?

Hilda s'approcha d'elle.

— Pourquoi mentirais-je ? Oui, Cranz m'a demandée en mariage, mais je l'ai refusé !

— Et pourquoi ?

— Parce que je ne l'aime pas.

— Ce n'est pas une raison !

— Pour moi, c'en est une.

Alors, Eugénie, oubliant son orgueil, se jeta dans les bras de sa cousine.

— Ô, Hilda, pardonne-moi ! J'avais pensé… peux-tu me pardonner ?… j'ai été si méchante, si tu savais… et maintenant je suis

heureuse… oh ! si tu savais… pardonne-moi, jamais plus je ne serai mauvaise comme je l'ai été… oh je suis si heureuse, tout peut s'arranger à présent…

Hilda sentit contre elle le pauvre corps amaigri secoué de frissons nerveux, et elle s'en voulait de ne pas trouver quelque tendre parole, de ne pas avoir un peu plus de sympathie pour cette faible créature qui pleurait dans ses bras. Elle souffrait de sa propre froideur.

Enfin, maladroite, furieuse contre elle-même de ne pas savoir dire quelque chose de moins terre à terre, en ce moment de réconciliation :

— Je t'en prie, Eugénie, va t'habiller, tu t'enrhumeras. Allons, puisque tout est pardonné.

Mais Eugénie secoua la tête :

— Non, assieds-toi là, il faut que je te parle.

Elle s'agenouilla devant elle, et lentement, d'une voix monotone, commença à lui raconter son long désespoir, comment elle avait toujours espéré épouser Cranz, comment les deux familles avaient arrangé ce mariage, alors que Bernard et elles étaient encore enfants, comment de plus en plus son imagination s'était occupée de cette union, et comment elle avait attendu la déclaration de Bernard, d'année en année, souffrant affreusement de cette attente qui était une humiliation continue. Puis elle avait haï Hilda, parce qu'elle la soupçonnait de vouloir lui enlever son fiancé…

— Et alors, dit-elle, avec un petit ricanement, – quand le matin, après une nuit de larmes, j'étais à moitié folle de mon mal de tête, le médecin venait et disait : « C'est nerveux, ce n'est que nerveux. Il faut que mademoiselle prenne des distractions, beaucoup de distractions ! » Comme si vraiment il y avait encore des distractions pour nous autres qui pendant des années n'avons vécu que pour en

chercher ! Vois-tu Hilda, j'ai bien souvent pensé, ces derniers temps, combien il est triste que nous, femmes, quand nous avons du chagrin, nous ne puissions rien faire pour nous oublier nous-mêmes, une fois que le monde et les questions de toilette ne nous amusent plus.

— Oui, fit Hilda avec amertume, ce n'est pas féminin, pas poétique de chercher l'oubli dans un travail, dans quelque occupation utile. Langoureusement nous devons nous étioler, étendues avec élégance sur des chaises longues.

— Un travail ? demanda Eugénie sceptique. – Que pourrions-nous faire ? Nous ne sommes bonnes à rien.

— Et cependant, il nous faudrait trouver quelque chose qui donne un intérêt à la vie.

Eugénie insista encore :

— Quel travail veux-tu dire !

Et comme Hilda, plongée dans ses réflexions, ne répondait pas, elle demanda après un long silence :

— Dis-moi, franchement, crois-tu… que je puisse espérer encore, que Bernard…

Hilda se leva, impatientée. Elle avait écouté la confession d'Eugénie avec une grande pitié. Mais elle eut comme un dégoût, en la voyant s'accrocher ainsi à ce mariage, bien qu'elle sût que Bernard en aimait une autre. Pendant un instant, Hilda chercha des paroles de ménagement, mais tout à coup sans bien s'en rendre compte, elle dit sèchement, durement :

— Non.

Eugénie tressaillit, mais elle ne pleura pas. Longtemps elle resta assise par terre, là où elle s'était agenouillée près de Hilda, et regarda fixement devant elle, très pâle. Puis se levant, elle quitta silencieusement la chambre.

XXIV

Hilda était trop préoccupée de ses propres soucis pour beaucoup s'appesantir sur les chagrins d'Eugénie ; il lui restait cependant de cet entretien une impression pénible, qui ne fit qu'augmenter sa tristesse.

Elle s'assit sur le bord de son lit, et une foule de pensées énervantes et de vagues projets lui passèrent par la tête. Partir pour l'Amérique, chez des amis ? Se faire religieuse malgré le manque absolu de vocation ; et ce furent toutes sortes de projets fantastiques, qu'elle rejetait au fur et à mesure qu'ils se présentaient, jusqu'à ce qu'elle finît par se sentir complètement déprimée.

En ce moment Corona entra ; elle était montée de son pas léger, qui ne s'entendait

pas. Dès son entrée, la chambre sembla remplie d'une atmosphère de vaillance et de bonté qui réconforta Hilda, après ces rêveries amollissantes.

— Eh bien, ma petite, qu'est-ce que vous faites là ? Faites-vous des vers ? Ou pleurez-vous sur les péchés du monde ? N'avez-vous pas un peu honte de rester là, les bras croisés, alors que le soleil brille si joyeusement et qu'il y a tant de bien à faire ?

Hilda se leva, et essaya de sourire ; mais malgré son effort pour se maîtriser, toute l'infinie tristesse qui était en elle, déborda, et jetant ses bras autour du cou de Corona, la jeune fille fondit en larmes.

— Qu'y a-t-il, mon enfant ? Vous avez du chagrin ?

— Non, pas précisément ; je crois que je suis seulement un peu de mauvaise humeur.

— Cela n'est pas permis, Hilda ; d'ailleurs, c'est un mot qui n'a pas de sens. Si vous vous sentez mal à l'aise, c'est qu'il y a une raison physique et alors on vous soignera, ou bien, il y a une cause morale, et alors, tâchons de nous en défaire. Qu'est-ce que c'est ? dites-le-moi.

— C'est le moral qui ne va pas. J'ai un profond dégoût de moi-même et de la vie que je mène ; cela me rend faible et mauvaise. Je suis sûre que mon père serait très triste s'il me voyait ainsi.

— Et c'est tout ?

Hilda fit un signe affirmatif et reprit, heureuse de pouvoir enfin formuler ce qui l'avait tourmentée depuis longtemps :

— J'ai un tel dégoût de moi-même, et de tous ceux qui m'entourent. Ne pouvez-vous pas m'aider à partir d'ici ? J'ai vingt-deux ans, et il me semble qu'il est temps d'en finir avec cette vie de petit enfant qui ne pense qu'à jouer. Je veux devenir enfin une femme, un

être qui veut, qui travaille. Corona, je vous en prie, aidez-moi !

Haletante, très émue, elle était debout devant Corona, qui l'écoutait avec un sourire heureux.

— Oui, je vous aiderai. Depuis longtemps j'attendais le moment où vous me le demanderiez.

— Comment cela ?

Corona prit la main de Hilda.

— Croyez-vous donc je n'aie pas compris tout de suite que la vie ordinaire des jeunes filles ne vous suffirait pas ? Je l'ai prévu dès que je vous ai rencontrée, mais je devais attendre jusqu'à ce que vous vous en fussiez convaincue vous-même… Écoutez, notre société est si laide, si pauvre, si cruelle, et a tant besoin du dévouement de ceux qui se penchent sur elle avec amour… Et j'ai toujours espéré qu'un jour, vous seriez une de celles qui

donnent leur vie pour créer dans le monde un peu plus de bonheur, un peu plus de beauté… N'est-ce pas que j'avais raison ?

Hilda tremblait d'émotion. Les paroles de Corona venaient d'éveiller en elle un jeune et généreux enthousiasme, qui faisait monter à son cœur un grand désir d'action.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle tout bas.

Corona réfléchit un instant :

— Demain c'est dimanche ; ce jour-là je fais le moins possible de visites chez les clients riches, mais je vais voir quelques familles pauvres auxquelles je m'intéresse particulièrement. Si vous voulez sérieusement commencer une nouvelle vie, venez avec moi demain matin. Vous verrez une misère atroce ; et c'est peut-être un peu cruel de vous mettre si tôt en contact direct avec cette souffrance ; mais si nous voulons faire du bien, il faut que nous apprenions à regarder la réalité en face. Ce n'est

pas par des soupirs pleins de sentiment et des vœux charitables que nous soulagerons la détresse humaine, il faut avant tout voir, observer, connaître, et ensuite là, où c'est possible, aider…

Elle se leva :

— Vous viendrez ? Soyez chez moi à dix heures.

— Je viendrai, dit Hilda presque solennellement.

Puis dans un élan de joie, elle prit les deux mains de Corona et répéta :

— Oh oui, je viendrai… Elle sourit, et dans ses yeux s'alluma un regard mystérieux qui semblait aller au loin, vers un nouvel avenir.

XXV

Corona monta vite en voiture, craignant de s'être mise en retard par sa visite à Hilda. Elle savait que plusieurs clients l'attendaient chez elle.

Édouard et son ami Stephan van Brehnen, d'une fenêtre du salon, la virent partir.

— Il n'y a pas à dire, elle est belle, cette doctoresse, dit Stephan comme à regret.

Édouard acquiesça, et relevant avec fatuité sa moustache roussâtre :

— Oui, c'est drôle qu'elle n'ait pas trouvé de mari. Mais on dirait que personne n'en veut. Il n'est pas facile, actuellement, de se marier ; nous sommes devenus trop malins pour nous laisser prendre au piège…

Tous deux se mirent à rire, ravis dans leur vanité juvénile de se sentir l'objet des rêves de toutes les jeunes filles, et de se dire, qu'on ne les y prendrait pas.

— Toi, plaisanta van Brehnen, – tu ne dois jurer de rien ; tu te laisseras prendre plus vite que tu ne crois dans les filets de Betty de Mureaux.

Mais Édouard secoua énergiquement la tête et murmura quelques mots à l'oreille de son ami, qui les fit pouffer de rire, durant un bon moment.

Pendant ce temps Corona rentrait, la tête remplie de pensées les plus différentes et presque toutes émouvantes au plus haut degré. L'arrivée de l'enfant inconnue, de l'enfant de Frank, le réveil de Hilda et les espérances qu'elle basait sur elle, Marietje Rœrade et son pauvre bébé, et enfin le douloureux problème de sa propre vie, tout cela menait une folle sarabande dans sa tête fatiguée.

— Mon Dieu, dit-elle, que la vie est dure, effroyablement dure, et si belle cependant…

Mais pas un des nombreux clients qui vinrent la consulter, ce jour-là, ne put se douter que derrière son doux sourire, toujours patient, se cachait un monde de souffrances et d'espoirs en pleine effervescence.

XXVI

— Vous êtes prête, Hilda ?

La jeune fille répondit d'un signe de tête affirmatif, et silencieuses, un peu émues, les deux amies partirent pour le Prinzengracht où elles devaient commencer leur tournée de visites.

D'abord Corona alla voir deux jeunes enfants scrofuleux, avec des yeux trop brillants dans des visages bleuâtres, avec de petits nez bouffis, et des corps gonflés, portés sur de maigres petites jambes. Puis elles s'arrêtèrent chez un homme qui se mourait lentement de la tuberculose, sachant qu'il laissait six enfants dans la misère, exposés à la faim, au froid, peut-être à la honte. De son pauvre salaire, il n'avait évidemment rien pu mettre de côté, et il

se lamentait dans une affreuse angoisse, racontant comment une dame élégante était venue le voir et lui avait prêché la résignation. Elle lui avait dit : « Vous autres gens du peuple, vous êtes toujours mécontents et ingrats. » Mais il lui avait ri au nez, en s'écriant : « Vous ne savez donc pas que d'innombrables créatures humaines périssent et s'avilissent par la misère ? Et qui me dit qu'après ma mort, ma femme et mes six enfants ne seront pas de ceux-là ? » Ah ! l'abominable ironie de nous parler de résignation.

Elles allèrent voir ensuite une vieille femme qui avait la jambe cassée et qui tremblait devant la mort, elle à qui pourtant la vie ne promettait plus que douleurs et privations. Puis elles passèrent chez une mère dont le bébé était mort, la nuit précédente. Elle avait eu dix-huit enfants, et en avait perdu dix, et en face de ce onzième petit cadavre, elle semblait ne plus souffrir. Elle avait trop pleuré dans sa vie et était tellement épuisée que rien ne vibrait

plus en elle. La manière morne et lasse dont elle parlait du petit mort était plus triste que ne l'auraient été des larmes.

— Et où allons-nous maintenant ? demanda Hilda, désirant à la fois fuir loin de cette misère et pénétrer plus avant dans le sombre drame qu'est la vie des très pauvres.

Corona ne répondit que par un sourire encourageant, et bientôt la voiture s'arrêta devant une de ces impasses dont les petites maisons sales ont leurs rez-de-chaussée quelques centimètres au-dessous du mauvais pavé, si bien qu'ils sont inondés à la moindre pluie. Les deux amies entrèrent dans un de ces taudis et trouvèrent une femme assise devant une table ; l'un de ses bras pendait inerte le long de son corps, l'autre, appuyé, supportait sa tête.

Quand la porte s'ouvrit, elle leva sur les visiteuses des yeux sans expression ; son visage était pâle et si maigre qu'un triangle bizarre semblait s'y dessiner, reliant la pointe

du menton aux pommettes saillantes. Sous les cheveux blonds filasse, elle avait au front une large écorchure rouge.

Quand elle eut reconnu Corona, sa tête retomba sur son bras d'un mouvement de lassitude extrême.

— Bonjour, Madame Zwalve, dit Corona, eh bien, que s'est-il passé ? Voyons, je viens prendre de vos nouvelles, et vous ne me dites pas bonjour ?

Une petite fille d'environ quatre ans entra par la porte restée ouverte et se suspendit au tablier de M^me^ Zwalve.

— Maman, ma tartine, donne-moi ma tartine !

La femme se leva en sursaut, et alors Hilda vit qu'elle était à une période de grossesse avancée. Saisissant l'enfant d'un geste furieux, la mère crispée secoua le petit bras si fort que la fillette se mit à hurler.

— Que veux-tu encore ? Allons, dehors ! Ne t'ai-je pas dit de venir chercher ton pain à midi ? Tâche de ne pas revenir avant, c'est compris ?

Elle ferma bruyamment la porte, et retomba sur sa chaise. On entendit pleurer la petite dans la ruelle.

— Voyons, Madame Zwalve, cette petite n'avait rien fait de mal, il ne faut pas la brusquer ainsi.

— Mais puisque je n'ai pas de pain ! C'est pour cela que je l'envoie dans la rue. Si la faim la fait crier trop fort, quelque voisine lui donnera peut-être une croûte. Il y a M^me^ Berg, ici à côté, qui aime bien les enfants…

Hilda frissonna. C'était donc par amour maternel que cette pauvresse avait mis son bébé brutalement à la porte.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas de pain ? demanda Corona. N'avez-vous pas

travaillé, cette semaine ? Pourquoi alors ne m'avez-vous pas fait un signe ?

Le ton affectueux de Corona radoucit la femme. Ses traits se détendirent.

— Oui, j'ai travaillé, j'ai fait mes ménages toute la semaine et aussi toutes les semaines avant, quoique cela ait été dur, surtout chez Mme Veren, où il y a tant d'escaliers. Et j'ai fait ce que vous m'avez dit, j'ai mis un florin de côté, chaque semaine, pour les jours où je devrai rester couchée, et j'étais contente. J'avais mis l'argent là, dans le tiroir… Ah ! bien oui…

— Il est revenu ? demanda Corona avec émotion.

La femme fit un signe affirmatif :

— Il était au coin de la rue et m'attendait. D'abord il me prit des mains l'argent que je venais de toucher ; j'ai eu beau lui dire que cet argent était pour le boulanger, que je n'avais pas payé de la semaine, il n'y fit pas même at-

tention. Car, n'est-ce pas, j'avais eu d'abord le loyer, et puis les souliers de la petite avaient besoin d'être raccommodés, et j'avais dû remettre le boulanger à samedi… Il ne dit rien, mais me suivit jusqu'à la maison comme un chien. Moi, j'espérais encore lui fermer la porte au nez et mettre le verrou, mais sans doute il avait deviné : il a mis tout de suite le pied dans la porte, est entré et a fouillé partout. Il disait : « Tu dois avoir de l'argent, puisque ton état est déjà si avancé. Les bonnes gens ont dû te donner… »

— Et il l'a trouvé ?

— Bien sûr ! Il n'avait pas bu ; il ne devait plus avoir le sou depuis plusieurs jours. Il a cherché tranquillement, retournant tout… mais quand j'ai vu la petite boîte entre ses sales doigts, je n'ai plus pu me contenir. J'ai sauté sur lui, et nous nous sommes battus comme des bêtes. Et je vous assure, si je n'avais pas été dans cet état, je ne me serais pas laissé

prendre l'argent, mais comme ça, que pouvais-je faire ? Il m'a lancée contre l'armoire, vous voyez la marque sur mon front ? Je suis bien restée un quart d'heure sans connaissance, et voilà, il n'y a plus un centime à la maison.

— Mais enfin, Madame Zwalve, vous savez bien que je ne vous abandonnerai pas. Je vais voir ce que l'on pourra faire…

— Oui, je sais bien, docteur, vous m'aiderez encore cette fois, et je vous en remercie…

On voyait qu'elle faisait un effort pour ne pas être impolie.

— Mais puisque ce sera toujours la même chose… Voilà la troisième fois qu'il m'emporte tout et me laisse là, avec mes cinq enfants… et alors, quand après de longs mois de misère, je commence un peu à me remettre, il revient, et de nouveau me prend tout ce que j'ai, et me maltraite, ou bien… et elle montra d'un geste désespéré son corps déformé.

Et se levant, elle ouvrit l'armoire qui était vide, et se mit à sangloter :

— Il y avait là-dedans la petite layette que Mme Veren m'avait donnée, et ma robe noire que j'avais pu retirer du mont de piété…

Corona posa une pièce devant elle.

— Je vais voir ce que je pourrai faire pour vous, Madame Zwalve, mais avant tout, envoyez la petite Jeanne chercher du pain.

D'un mouvement avide, la femme s'empara de l'argent, et se traînant lourdement, elle alla à la porte et appela l'aînée de ses enfants qui accourut, affamée.

— Tiens, cours chez le boulanger et fais-toi donner une grande miche, et puis tu appelleras Dirkie et Claas et Stine et Coosje, qu'ils arrivent tous, dépêche-toi !

La fillette partit en courant, après avoir jeté sur Corona un regard de précoce intelligence.

La femme était retombée sur sa chaise, et avec une faible plainte, essuya la sueur de son front.

— Je vous remercie, docteur ; sans vous, je ne sais vraiment pas ce que nous deviendrions.

Elle poussa un long soupir, et reprit de son ton fatigué :

— Et dire qu'on ne peut rien contre cela ! J'en ai parlé aux voisins, dont un, agent de police, s'est informé auprès d'un avocat. Mais ils disent tous qu'il n'y a rien à faire. La loi ne peut rien contre les maris qui abandonnent leurs femmes, pourvu que de temps à autre, ils reviennent au logis, et rien contre ceux qui emportent tout, car légalement c'est lui qui est le maître de tout, et la femme ne possède rien. Ils disent que si Zwalve voulait venir demain me prendre mon lit, au moment même où je mettrai l'enfant au monde, personne ne pourrait l'en empêcher. La loi lui en donne le droit… Comprenez-vous, Mademoiselle, qu'il puisse y

avoir des lois pareilles ? Ça n'est pas toujours comme ça, mais bien souvent la femme vaut mieux que l'homme, elle ne boit pas autant que lui, et généralement elle est plus tendre pour ses enfants, plus dévouée ; et alors pourquoi ne lui donne-t-on aucun droit ni sur ses meubles, ni sur son argent ?…

La femme avait parlé d'une voix éteinte, sans révolte. À bout de forces, elle ne connaissait même plus l'indignation, et la cruauté qui l'avait accablée ne lui laissait qu'un vague étonnement.

Corona prit congé, avec la promesse de lui envoyer tous les secours nécessaires. Au même instant, cinq petits visages heureux se pressèrent sur le seuil, entourant un grand pain de seigle. Au bout de l'impasse, Hilda se retourna encore une fois ; les enfants avaient disparu dans la maison, sans doute, ils dévoraient le pain ; mais la femme, très pâle, la marque rouge au front, le corps déformé se tenait en-

core sur le pas de la porte et faisait un petit salut de la tête.

— Et dire qu'il y en a tant qui sont comme elle ! dit Corona tout bas ; toute une armée de femmes maltraitées, exploitées, abandonnées par leurs maris, et dont l'argent, gagné à grand-peine, est empoché par l'homme, pour aller boire, ou pour le gaspiller dans les plaisirs les plus bas… La loi, prétendent les législateurs, est faite pour protéger le bien de chacun, mais elle permet que le bien de la femme mariée lui soit pris brutalement… De nos jours, il arrive de plus en plus que c'est la femme qui nourrit la famille, mais l'argent qu'elle gagne n'est pas à elle. Et, Hilda, la voix de ces femmes est sourde et éteinte par la trop grande lassitude, trop faible pour être entendue. Mais nous, ma chérie, qui sommes jeunes et fortes, nous prendrons leurs plaintes et les ferons nôtres, et de nos voix émues, nous dirons très haut combien

est grande l'injustice, combien des lois aussi cruelles sont un danger pour la collectivité, combien elles sont une honte pour le peuple qui les tolère.

XXVII

— Et à présent notre dernière visite, dit Corona, avez-vous encore un peu de courage ?

Hilda acquiesça d'un signe de tête, sans répondre. Il lui sembla qu'au premier mot qu'elle dirait, elle ne pourrait plus retenir ses larmes.

Elles allèrent à pied jusqu'au bout de la rue et s'arrêtèrent devant une maison dont les rideaux très propres se voyaient de loin.

— Ce sont les Rœrade qui habitent ici, de très braves gens. Heureusement que la dame, chez qui Rœrade est cocher, n'est pas à La Haye en ce moment, car l'aventure de sa fille l'a rendu comme fou.

La porte était entrouverte, et elles entrèrent dans la pièce aux rideaux blancs, où Corona

savait que sa petite malade se trouvait sur un lit improvisé.

— Comment vas-tu mon enfant ? demanda la doctoresse en se penchant sur la frêle créature.

Une petite femme pâle accourut de la pièce à côté. C'était la mère de Marietje.

— Voulez-vous parler doucement, je vous prie, Mademoiselle ? Joseph est à côté, il dort, dit-elle tout bas, en jetant de ses yeux rougis un regard inquiet vers la porte.

— Cela lui fera du bien. Comment est-il ? demanda Corona.

— Oh docteur !

Un instant la femme resta sans répondre, ses regards désolés allant de Corona à Hilda ; puis elle pâlit affreusement et se détournant, elle fondit en larmes.

— Qui est-ce ? demanda Marietje en dévisageant Hilda avec méfiance.

— Quelqu'un qui m'aide auprès de mes malades, répondit Corona négligemment ; mais Hilda eut la sensation qu'elle aurait dû s'en aller, que la souffrance était trop grande ici pour être vue par des yeux étrangers.

Cependant Corona, avec sa grande douceur et son calme habituels s'occupait de la malade. Elle constata de la fièvre chez la jeune fille et s'inquiéta.

— Il ne faut pas du tout bouger, Marietje, promets-le-moi. Sans cela je ne pourrai pas te guérir.

— Je ne veux pas guérir, dit l'enfant, le regard brûlant, sous ses longs cheveux noirs en désordre.

Corona se pencha sur elle, et avec tendresse :

— Et que deviendrait ta petite fille ? Elle qui n'a que toi au monde ?

— Pourquoi ne s'en occupe-t-il pas, lui ? C'est une infamie… Que de fois il m'a promis de m'épouser ! Et puis, tout d'un coup, il y a quinze jours, il m'a dit que ce n'était pas possible. Je ne comprends pas pourquoi alors je ne me suis pas noyée… Car vous ne savez pas ce que c'est, quand on croit que quelqu'un vous adore, de voir soudain qu'il vous plante là, sans la plus petite hésitation… que celui qui, hier encore, vous murmurait les choses les plus tendres, vous envoie aujourd'hui tranquillement à la honte et au désespoir… Cela vous donne des envies de cracher sur le monde entier.

L'enfant regarda fixement devant elle, blême de révolte et de haine.

Corona prit le bébé dans sa corbeille à côté du lit, et faisant semblant de n'avoir pas entendu ce que disait Marietje :

— Regarde, dit-elle, les jolies menottes, regarde ces petits ongles roses, est-ce ravissant ?

Quelle mignonne petite créature ! Et tu ne voudrais pas faire tout ton possible pour la rendre heureuse ? Elle est déjà privée de bien des choses, et le monde sera pour elle encore plus dur que pour les autres… Mais toi, tu peux beaucoup pour la protéger ; de toi dépendra sa destinée… Et nous l'élèverons ensemble, n'est-ce pas, ma petite ?

Et sachant l'effet d'attendrissement que produit chez la plupart des femmes le contact d'un petit corps d'enfant, elle mit, d'un geste délicat, le bébé dans les bras de sa mère.

Un instant, la jeune accouchée resta inerte, le regard provoquant sur Corona, le visage pâle de colère ; puis soudain, elle pressa l'enfant contre elle, et baisa sa petite robe en sanglotant.

— Le docteur est bien trop bon pour elle, dit Mme Rœrade à l'oreille de Hilda, elle ne l'a pas grondée du tout.

Corona, qui avait entendu, eut un petit sourire triste à cette grossière manière de comprendre la morale…

— Pourquoi, l'aurais-je grondée, Madame Rœrade ? Pourquoi regarderions-nous en arrière ? Rien ne peut changer ce qui est fait. Mais devant elle, il y a toute une vie, dans laquelle elle montrera que la faiblesse de ses dix-sept ans s'est transformée en force, et en vertu, n'est-ce pas, Marietje ? Ta vie ne fait que commencer, et maintenant tu vas t'appliquer à mériter l'estime de ton enfant, pour qu'un jour elle puisse être fière de toi. Vous allez voir, maman Rœrade, quelle femme admirable votre petite Marietje deviendra. Mais comment s'appelle notre bébé ? Avez-vous fait la déclaration à l'état civil ?

Marietje gémit et cacha son visage dans les draps. La mère se remit à pleurer.

— Oh docteur, vous n'avez pas idée… Hier, je dis à Joseph : Joseph, il faut que tu ailles à la

mairie. Mais il me répond : Je ne peux pas. Et c'était vrai, il était assis comme vous l'avez vu vendredi soir, toujours sur la même chaise, devant la table, abruti. Mais enfin il s'est décidé et alors… Au retour, il a rencontré des connaissances, et ils sont allés boire, et il m'est revenu complètement ivre… C'est la première fois, docteur, depuis notre mariage… Et hier soir, il est reparti… à peine réveillé, et dans la nuit il est rentré de nouveau ivre-mort… Mon Dieu… mon Dieu… elle sanglotait.

— Et quel nom avez-vous donné à l'enfant ? demanda Corona doucement à la jeune mère, dont le visage était tourné du côté du mur.

Marietje se retourna vivement :

— Christine.

— Quel joli nom. Est-ce celui de sa grand-mère ?

La malade leva sur Corona son jeune regard naïf et mystique :

— Non, c'est le nom de Jésus. Puisque mon enfant n'aura pas d'autre père que celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants… »

— Voilà une très bonne idée, dit Corona en la baisant au front.

Hilda, debout près de la fenêtre, regarda fixement le pavé boueux de la rue.

« Comment se fait-il, pensa-t-elle, profondément émue, que les notions de justice et d'amour soient si lentes à pénétrer les masses ? Il y a dix-neuf siècles que le Christ a prêché l'amour des tout petits, sans faire de distinction entre ceux qui étaient légitimes et ceux qui ne l'étaient pas ; il les aimait tous, et tous étaient pour lui les bienvenus. Il y a dix-neuf siècles qu'il a enseigné que la femme ne doit pas être lapidée pour les fautes qui sont permises à l'homme, et cependant le monde est encore cruel envers l'enfant abandonné par son père, et la femme est toujours lapidée, alors que son complice marche la tête haute. Comment se

fait-il que l'on soit arrivé à s'entre-égorger sur des dogmes et des articles de foi, et que pas une des Églises qui revendiquent le nom du Christ, n'applique ses simples préceptes d'amour ? »

À ce moment un bruit écœurant se fit entendre dans l'autre pièce.

— Mon Dieu ! il est réveillé ! dit Mme Rœrade.

Marietje pressa son visage contre le maillot de son enfant.

Le vieux Joseph, non rasé, les cheveux grisonnants en désordre, apparut sur le seuil ; jamais on n'aurait reconnu en lui le cocher de grande maison à la bonne figure soigneusement rasée. En s'appuyant contre le montant de la porte, il balbutia avec sa langue épaisse :

— Mademoiselle, maintenant je suis fixé. Autrefois on me disait souvent : Rœrade, pourquoi n'es-tu pas socialiste ? Et je les rembal-

lais : J'ai ce qu'il me faut, je suis content ; le socialisme, ça ne me regarde pas ! Mais maintenant j'ai compris, j'étais un imbécile. Si les riches n'aiment pas les socialistes, c'est que, dans la nouvelle société que nous voulons organiser, les messieurs riches ne trouveraient plus de pauvres filles à séduire ; car les belles dames de leur monde, ils les laissent bien tranquilles, mais les enfants du peuple, c'est assez bon pour ça ! Et alors, si un jour ce peuple n'était plus assez bas pour qu'on puisse le piétiner, où prendraient-ils leur chair à plaisir ?… Que fait-on pour l'éducation de nos filles ? Ils veulent qu'elles restent misérables et ignorantes… Le gouvernement ne dépense pas pour elles autant de centimes que de louis pour les fils des riches. Et puis, ils nous disent que c'est Dieu qui le veut ainsi !

« Et nous ?… On fait pour ses enfants ce qu'on peut, mais on est bien obligé de laisser grandir ses filles presque dans la rue, où elles n'ont pas les meilleurs exemples ; et puis, il

faut bien les jeter dans la vie, où les petits jeunes gens chic les guettent, sous l'œil souriant de leurs papas et de leurs mamans, ravis que leurs chers fils jouissent si bien de leur jeunesse… Ah, je vous jure que j'en ai vu avec le jeune M. Frédéric, quand j'étais au service du baron Herkelenj et vous savez, c'est de là qu'elle vient, la haine des classes dont parlent toujours les socialistes…

— Joseph, nous ne pouvons causer maintenant, vous devriez encore dormir un peu…

Mais l'homme, d'habitude si poli et si tranquille, n'écouta pas ; toujours plus furieux, il interrompit Corona :

— Et ces petites sont si faciles à attraper, elles ont si peu de joie dans leur vie et elles aiment bien, elles aussi, ce qui est bon et joli. Et quand on est jeune, on ne croit pas facilement que toutes ces belles paroles ne sont que des menteries… Et voyez, Mademoiselle, c'est comme ça… Que de fois je les ai entendus cau-

ser, ces messieurs ; ils disent que les femmes sont faibles, ils les blaguent, ça les fait rire. Et après, les pauvres filles sont là, et s'usent les yeux à pleurer.

Corona avait vainement essayé de le faire taire. Le pauvre homme, peu habitué à réfléchir, n'avait fait que remuer des pensées depuis son malheur, et troublé par l'ivresse et par les conversations tenues au cabaret, il se perdait dans une foule de théories nouvelles pour lui, et qu'il essayait éperdument de formuler.

— Malédiction ! jura-t-il, avec un geste menaçant, n'ai-je pas toujours été un honnête homme ? Vous ne pouvez pas dire le contraire ; mais je sais bien que, s'il y a la révolution qu'ils prédisent, ceux là-bas, de chez le marchand de vin, qu'alors… lui… vous savez de qui je veux parler… sera le premier qui verra flamber sa maison. Je le mettrai en morceaux, entendez-vous ? Et vous voyez, c'est ça ce qu'on appelle la haine des classes !

Il dit ces mots avec un ricanement désespéré qui faisait mal à voir.

Corona se leva frissonnante. La voix de ce père qui jurait de se venger, et accusait le cynique égoïsme avec lequel on envisage dans tant de milieux bourgeois l'exploitation des filles du peuple, avait pour elle une profonde signification. Il y avait dans les raisonnements de ce pauvre ignorant beaucoup d'exagération et beaucoup d'incohérence, mais son sentiment instinctif était vrai ; il avait raison de dire que le mal fait à son enfant n'était pas un cas isolé, mais provenait des manières de voir courantes, qui admettent comme naturels et nécessaires des abus affreux. Seulement dans son amertume, il n'avait relevé qu'un côté de la question, ne voyant que la cruauté de ceux qui possèdent, pour ceux qui ne possèdent pas. Mais le mal avait des racines plus profondes ; il était né de cet effroyable principe que le fort a le droit d'écraser le faible. L'homme, étant le plus fort, avait fait les lois si bien qu'impu-

nément il pouvait exploiter la femme et pour des fautes commises ensemble, la charger, elle seule, de toutes les responsabilités.

— Madame Rœrade, je ne veux pas parler à votre mari dans l'état où il est. Mais envoyez-le-moi ce soir, et je causerai volontiers avec lui.

La pauvre femme interrogea Corona d'un regard craintif :

— Ne vous fâchez pas… Il ne sait pas ce qu'il dit…

Dans sa petite âme étroite, sur qui le lourd poids de la vie avait tant pesé, il n'y avait plus de place pour l'indignation ni pour la révolte. Elle ne comprenait pas l'amertume de son mari et craignait une seule chose : que la doctoresse pût lui en vouloir de ses discours violents et leur retirer son secours.

Corona secoua la tête.

— Pourquoi lui en voudrais-je ? C'est mal de la part de Joseph d'avoir bu, mais son indignation… je la comprends !

XXVIII

Luttant contre ses larmes dont elle avait honte comme d'une faiblesse, Hilda resta silencieuse, pendant que la voiture les ramenait. Enfin Corona lui prit la main et lui demanda avec douceur :

— C'était peut-être un peu trop pour vous, ma chérie ? Je désirais que vous eussiez une forte impression de toute cette souffrance humaine, mais le hasard nous a trop bien servies, et j'aurais voulu vous éviter la rencontre avec ce pauvre père à demi ivre.

Hilda n'osait répondre. Sa gorge était brûlante, et ses yeux étaient gonflés de larmes qu'elle retenait à grand-peine. Et de nouveau elles se turent un long moment, jusqu'à ce que Corona reprit, se parlant plutôt à elle-même :

— Et dire qu'on dépense des fortunes pour convertir les Mahométans au christianisme, et que les gens s'indignent contre la bigamie des peuples orientaux, alors que dans notre Europe chrétienne, des tas de chrétiens font ce dont Marietje est la victime. Le Mahométan au moins, entretient la femme qu'il aime et élève son enfant, mais chez nous, on jette la femme à la rue, en criant qu'elle est tombée. Femme tombée !… Moi, je voudrais l'appeler : femme écrasée… écrasée par l'égoïsme de l'homme, ou plutôt par l'hypocrite injustice de notre société qui a deux poids et deux mesures et qui, à propos de l'homme, parle en souriant de « péchés de jeunesse bien pardonnables », mais qui, pour la femme, n'a qu'un mépris féroce, l'appelant « perdue » et « déshonorée ». Oh oui, Hilda, le vrai féminisme c'est le combat pour qu'un jour les Marietje du monde entier et leurs pauvres petites Christine ne soient plus rejetées de la société avec cruauté.

Hilda ne répondit pas ; elle n'avait pas pu suivre la pensée de Corona, c'est en vain qu'elle avait essayé. Elle voyait toujours devant elle ce visage d'enfant anémié par tant de longues angoisses. Enfin, hésitante, elle demanda :

— N'existe-t-il pas une loi sur le détournement des mineures ? Il me semble qu'Édouard en parlait l'autre jour.

— Certainement, répondit Corona, les jeunes filles au-dessous de seize ans sont placées sous la protection de la loi ; mais Marietje vient d'avoir dix-sept ans, et à partir de ce moment, la chasse est ouverte. Et quand on pense combien on est encore enfant à cet âge-là !… Mais les législateurs estiment qu'alors la responsabilité commence. Voyez comme leur logique est admirable : constamment le Code nous traite en mineures incapables de jouir de nos droits, mais d'une jeune fille de dix-sept ans ils exigent la force nécessaire pour résister

à toutes les tentations, malgré les pièges que lui tendent l'amour, la pauvreté et l'ignorance.

Le premier venu a le droit de la séduire, de la tromper, de l'anéantir moralement, personne ne s'occupera d'elle… mais si, terrifiée par la honte, dont elle porte, seule, le poids, elle commet un crime, oh ! alors la loi commence à s'intéresser à elle… mais c'est pour la punir. Ne dirait-on pas que nos législateurs aient été tous des misogynes ? Mais non, pas du tout. Quand on regarde autour de soi, on voit des femmes charmantes, douces, vertueuses, juger impitoyablement la femme séduite et sourire pleine d'indulgence au séducteur… Alors on se rend compte que l'injustice sociale est profondément enracinée partout, et que même ce ne sont pas les hommes de loi qui sont les plus féroces.

Dans cet ordre d'idées, tant que la femme elle-même n'aura pas compris que son devoir est de pratiquer enfin une morale plus équi-

table, les lois et l'opinion resteront, irrémédiablement cruelles et injustes… Mais nous, Hilda, nous voulons travailler à cela, n'est-ce pas ? Nous essaierons… Il vaut la peine de lutter pour un peu plus de justice envers ces pauvres créatures…

XXIX

Corona et Hilda avaient fait silencieusement le reste du chemin. La doctoresse était habituée à voir toutes ces souffrances, et le rôle actif qu'elle jouait au milieu de ces misères, toujours attentive aux détails et préoccupée à découvrir comment elle pourrait les soulager, lui épargnait en général cette dépression qu'un spectateur, impuissant à aider, emporte de pareils spectacles. Mais ce matin-là, voulant observer l'effet produit sur la jeune fille, Corona avait regardé les misères qu'elle exposait avec des yeux différents ; elle avait désiré voir comme Hilda devait voir, et remuée par-là, plus qu'elle n'aurait voulu, elle subissait en ce moment une de ces détresses morales, amenées par un excès de pitié, dont elle avait tant souffert au début de sa carrière.

Quant à Hilda, la tête brûlante, luttant toujours contre ses larmes, incapable de réfléchir avec un peu de calme, elle ne sentait vibrer en elle que cette seule pensée : les aider, les sauver, et expier l'égoïsme de sa vie passée !

Arrivée chez elle, Corona s'était laissée tomber sur une chaise, oubliant un instant la présence de Hilda. Mais tout à coup elle sentit un léger baiser sur sa main. Hilda était à genoux devant elle et demandait d'une voix chaude de larmes :

— Corona, que dois-je faire ? Dites-moi ce que je dois faire… je veux faire tout ce que vous voudrez, Corona !…

La doctoresse regarda avec une grande attention le visage ému qui se levait vers elle. Elle connaissait ces moments où l'âme jeune est prête à tous les sacrifices.

— Que faire, Corona ? Dites-le-moi. Dois-je étudier la médecine comme vous ? Devenir

garde-malade ? Je suis prête à tout… Mais dites-le donc.

Corona répondit gravement :

— Les médecins et les gardes-malades arrivent, certes, à soulager les misères que nous avons vues ce matin, mais ils sont impuissants à les supprimer, car elles sont, en grande partie, la conséquence des injustices légales et sociales. Pourquoi ne feriez-vous pas vos études de droit ? Il serait très utile d'avoir aussi des femmes jurisconsultes ! Car une femme peut mieux qu'un homme, comprendre les besoins des femmes, et si un jour on faisait la révision du Code, et l'on s'occupait activement des lois sociales, il serait bon qu'il y eût des femmes compétentes pour élever la voix et prendre part aux discussions… Vous, ma chérie, si vous étudiez le droit, je ne voudrais pas vous voir simplement augmenter le nombre déjà si grand des petits avocats insignifiants ; je voudrais vous voir travailler alors de toutes vos forces à

établir plus de justice et à venir en aide à celles qui souffrent.

Hilda resta silencieuse aux pieds de Corona. Très émue, l'imagination surexcitée au plus haut degré, elle voyait avec une rapidité incroyable passer devant son esprit une foule d'images. C'était d'abord une montagne de livres arides qu'il faudrait s'assimiler, puis il y avait les examens qui lui faisaient peur, et la moquerie méchante de sa famille, et Cranz qui à l'heure qu'il était, devait être furieux, et qui partout la tournerait en ridicule… Mais au même moment, elle se voyait devant une grande assemblée ; elle sentait l'angoisse de devoir parler devant tout ce monde, mais aussi la volupté d'en avoir la force. Et avec des paroles brûlantes, elle dénonçait l'injustice, l'imbécile et cruelle injustice que les législateurs, de génération en génération, ont laissée subsister contre une moitié de l'humanité, contre celle qui n'est peut-être pas la moins importante, puisqu'elle comprend les mères…

Hilda leva les yeux sur Corona, et presque souriante :

— Je le ferai, Corona, vous avez raison, c'est cela qu'il faut faire !

— Non, non, dit Corona vivement, il ne faut pas prendre si vite une décision. Vous êtes encore beaucoup trop sous l'influence de ces tristes impressions ; il faut réfléchir sérieusement et prendre votre temps. Je ne voudrais pas vous conseiller une chose que vous regretteriez par la suite, et si vous commenciez ces études, il faudrait persévérer… et ce ne sera pas toujours facile. Mais quand, tantôt, vous m'avez demandé mon avis, je n'ai pas pu me défendre de vous indiquer la voie que j'aimerais tant vous voir prendre.

Elles se turent quelques instants, jouissant de ce doux et bienfaisant silence qui s'établit parfois entre deux âmes qu'une même pensée vient d'unir profondément. Enfin Corona reprit :

— On a, dans ces derniers temps, beaucoup parlé de l'oppression de la femme par l'homme, et d'une façon absurde, comme s'il s'agissait de deux puissances ennemies, abstraites, et non d'êtres vivants, pensants, dont les existences sont liées, tantôt par la haine et tantôt par l'amour. La puissance étant d'un côté, et la dépendance de l'autre, l'homme a naturellement abusé de cette puissance, cela n'était qu'humain, et il est stupide, et bien peu philosophique de le lui reprocher. Le fait, qu'il a été le maître, prouve simplement qu'il n'en a pas pu être autrement, que c'était là une condition des temps. Il est évident que chez les peuples primitifs, les conditions de la vie se sont formées et développées telles qu'elles le devaient, c'est-à-dire selon les circonstances et selon les intérêts momentanés de la race. Et il en a été de même plus tard ; chaque époque a eu son idéal, ses aspirations, sa manière de comprendre la société, et ce serait une bien grande erreur que de vouloir juger les temps

passés en leur appliquant les principes d'égalité et d'humanité de notre siècle. Si l'on reproche aux siècles passés d'avoir fait de la femme une esclave, on peut aussi bien leur reprocher de n'avoir pas connu la vapeur et l'électricité.

« Mais voici ce qui arrive maintenant : les femmes qui commencent à s'intéresser à toutes ces questions, très impressionnées par les injustices dont elles ont eu connaissance, et ayant trop peu de culture historique, dès qu'elles rencontrent un mal social, en rejettent toute la responsabilité sur l'homme, en accusant à grands cris son égoïsme et sa tyrannie. Alors savez-vous ce que je pense ? Que le temps est venu de ne plus accuser les autres, mais de nous demander à nous-mêmes : qu'avons-nous donc fait pour nos sœurs, nous, les femmes ? Connaissez-vous les contes d'Olive Schreiner(2) ?

Et comme Hilda faisait un signe négatif :

— Eh bien, je vais vous en raconter un.

Et la voix très basse, comme si elle remplissait une mission secrète, elle commença pendant que Hilda, toujours par terre, écoutait les yeux fermés.

— Une âme se tenait debout devant le trône de Dieu, et Dieu lui demanda :

« — Pourquoi es-tu venue ?

« Elle répondit :

« — Je suis venue pour accuser mon frère, l'homme.

« — Qu'a-t-il fait ? demanda Dieu.

« — Il a pris ma sœur, et il l'a humiliée et blessée et souillée, et maintenant il l'a abandonnée dans la rue. Les mains de l'homme sont rouges de sang, et je suis venue pour l'appeler en justice. Retire-lui sa royauté, ô Dieu ! car il en est indigne, et donne-la-moi, car mes mains sont pures.

« Et orgueilleuse elle montra ses mains.

« Mais Dieu répondit :

« — Oui, tes mains sont blanches ; mais montre-moi tes pieds.

« Alors elle leva le bas de sa robe et ses pieds étaient rouges de sang.

« Et Dieu dit :

« — Que signifie ceci !

« — Ô Seigneur, répliqua-t-elle, j'étais passée au milieu de la rue, sans précautions, ma robe serait salie, et tu vois qu'elle est d'une blancheur immaculée. Je n'ai donc mis prudemment les pieds que là où je savais que la boue ne pouvait pas m'atteindre.

« — Mais sur quoi donc marchais-tu ? Qu'est-ce qui était entre tes pieds et la fange ? Sur quoi posais-tu ton pied ?

« Alors elle se tut, laissa retomber les plis de sa robe, et s'en alla doucement, voilant sa face, ayant peur d'être vue par les anges.

« Mais après quelque temps, l'âme revint de nouveau devant le trône de Dieu ; cette fois elle n'était pas seule, une autre âme de femme était à ses côtés.

« — Comment se fait-il que je vous voie ensemble aujourd'hui ? demanda Dieu.

« Et elle répondit, en montrant sa compagne :

« — Elle était par terre, dans la rue. L'homme l'avait fait tomber, et les femmes, insouciantes, passaient sur elle en robes blanches. Alors je me suis étendue à côté d'elle, dans la rue, elle a mis ses bras autour de mon cou, et je l'ai relevée, et ainsi nous nous sommes trouvées l'une à côté de l'autre.

« — Et qui viens-tu accuser maintenant devant mon trône ? demanda Dieu.

« Mais elle répondit :

« — Seigneur, je n'accuse plus personne. Seulement nous vous supplions de parler au cœur de l'homme, et de nous donner mission de lui faire comprendre la vérité.

« Dieu dit :

« — Va, et apporte-lui la bonne nouvelle.

« — Quelle bonne nouvelle ?

« — Celle que vous portez dans votre cœur. Quand le monde verra votre amour, il comprendra la bonne nouvelle que vous annoncez… »

— Oui, c'est cela dit Hilda doucement. Et moi aussi, j'ai compris la bonne nouvelle.

— Ce conte se rapporte évidemment à la femme tombée, dit Corona, mais on peut aussi le prendre dans un sens plus général, et alors je trouve qu'il exprime très bien les relations des êtres humains. Mais ma petite Hilda, maintenant, vous devez me promettre une chose : ne

parlez pas encore de vos projets. Croyez-moi, il faut avant tout y réfléchir mûrement. Le chemin sera dur parfois, ma chérie, et il ne faut vous y engager, que si vous êtes profondément convaincue, et pas seulement poussée par un généreux enthousiasme.

Hilda fit un signe de tête affirmatif :

— Je vous le promets. Je suis très sûre de ma décision, oh oui, très sûre de moi-même ; mais c'est justement pour cela que je peux très bien attendre.

XXX

Dans le calme profond de la nuit, Hilda, appuyée à sa fenêtre ouverte, écoutait les rumeurs lointaines que lui envoyait mystérieusement la ville pas encore endormie.

On était au vendredi, et depuis le dimanche, elle n'avait parlé à personne de ses projets ; mais demain, elle voulait les communiquer à son oncle. Il lui avait été si doux, ces derniers jours, de caresser son beau secret, et quelle clarté, quelle sérénité, s'étaient faites en elle depuis sa grande décision !

Hier, une des meilleures amies d'Eugénie, Adèle Brandon, s'était mariée. Un nom et une fortune s'étaient unis là à une fortune et à un nom ; l'amour n'y jouait aucun rôle. Et le pasteur Moisette, cependant au courant de cette

situation, avait béni ce mariage et avait trouvé des paroles éloquentes, lui qui craignait que l'idéal ne se perdît, si la femme prenait part au travail général…

Il avait parlé de l'amour qui humblement se fait serviteur. « L'homme, avait-il dit, est l'amour qui donne et qui protège ; la femme, l'amour qui reçoit, qui obéit et qui sert. Il faut que la femme soit humble, et si jamais elle cessait d'être « la servante » ce serait la fin de tout bonheur sur terre. »

— L'amour qui se fait serviteur, se dit Hilda à voix basse. Oui c'est bien cela. Quelle belle parole. Elle renferme l'abnégation, le dévouement et la patience inlassables, toute l'adorable douceur chrétienne. Oui, Monsieur Moisette, la femme vraiment supérieure, sera la servante d'amour. Mais non pas dans le sens stupide et laid que vous donniez hier à ce mot. Aimer et servir, oui, nous le voulons ; mais pas servir l'homme, notre égal ; mais servir avec

lui et à ses côtés la beauté, la miséricorde, la vérité, tous les rêves divins… Oui, je veux être la servante d'amour, mais dans une servitude librement choisie, dans la servitude qui ennoblit et rend libre, et non pas dans la servitude imposée, dans l'obéissance qui humilie.

« Mais quiconque perd sa vie pour moi, la retrouvera. » C'est dans le vieux petit Évangile de sa mère qu'elle se rappelait avoir lu ces paroles qui lui avaient toujours semblé bien obscures. À présent, elle en comprenait le sens.

Et prise inconsciemment du désir d'exprimer sa profonde émotion par un signe extérieur et symbolique, elle croisa les mains sur sa poitrine, et lentement ses yeux se remplissaient de larmes, de larmes d'un très doux bonheur.

XXXI

Isabelle Pankaert, les joues en feu, les mains glacées par l'émotion, se tenait à côté du piano et chantait, pendant que Mme Noorman, la cantatrice bien connue, dont Corona avait imploré la bienveillance pour sa protégée, l'accompagnait. La dernière note envolée, elles restèrent un instant perdues toutes deux dans l'extase joyeuse de la cantate de Bach.

— Bravo, ma petite, ça va très bien, dit Marion Noorman. Je suis très contente de vous.

Isabelle était trop heureuse pour répondre.

Lorsqu'au printemps Corona avait demandé à Mme Noorman de bien vouloir donner des leçons gratuites à une jeune fille pauvre, la cantatrice n'avait pas osé refuser. C'était si difficile de refuser quelque chose à Corona. Mais,

au fond, elle avait trouvé cela très ennuyeux et un peu indiscret. Elle avait déjà tant de leçons, et son ménage, et ses jumeaux lui prenaient aussi beaucoup de temps. Cependant, dès qu'elle eut entendu la voix d'Isabelle, elle ne regretta plus d'avoir promis son aide, et bientôt elle avait pris son élève en grande affection.

— Isabelle, reprit-elle, écoutez, ma petite, j'ai quelque chose à vous dire, ou plutôt j'ai une proposition à vous faire. Avez-vous encore une minute ?

— Une proposition ?

— Oui, j'ai reçu cette semaine plusieurs engagements pour des concerts à Zwolle, Deventer et Middelbourg ; mais ils ont lieu en décembre et en janvier, et, à cette époque, je ne pourrai pas chanter.

— Pourquoi pas ?

— Parce que… vers ce temps un bébé s'est annoncé…

— Ah… ! Isabelle, embarrassée, ne savait si elle devait ou non féliciter Marion.

— Oui, cela dérange un peu mes plans ; aussi l'appellerons-nous Benjamin, dans l'espoir qu'il sera le dernier ; mais au fond, j'en suis follement heureuse ! Les jumelles ont déjà quatre ans, et les tout petits, c'est si mignon !

Isabelle hésita encore un instant, puis elle dit :

— Marion, vous allez peut-être vous moquer de moi, mais voilà longtemps que je veux vous demander quelque chose… Maman prétend qu'une femme mariée doit se consacrer exclusivement à son ménage, et qu'elle ne peut pas faire autre chose, si elle veut avoir sa maison bien tenue. Mais vous… comment faites-vous ?

La naïve importance de la question amusa Marion.

— Comment, est-ce que je ne me consacre pas à mon ménage quand je donne des leçons ? Il me semble que gagner de l'argent est la chose la plus importante qu'on puisse faire pour son ménage.

— Non, maman veut dire qu'il faut constamment s'en occuper…

Marion sourit.

— Oui, je vous comprenais bien. En effet, il y a une foule de gens qui pensent ainsi, et me plaignent ou bien me croient une mauvaise mère, et reprochent à mon mari de me laisser faire. Mais tout cela me fait rire ! Avec un peu d'habileté et de prévoyance, on peut faire en une heure ce qui prend à d'autres une journée. Je connais des mères de famille avec beaucoup d'enfants qui trouvent le temps de s'intéresser à toutes sortes de choses, et qui pourtant restent l'âme de la maison, et d'autres qui n'ont

qu'un ou deux enfants et qui sont toujours à court de temps, et, par leur hâte et leur éternelle agitation, agacent tout leur entourage. Voilà l'énigme. Tout dépend de la façon dont on sait s'y prendre. Connaissez-vous Jane Goedbrandt ?

— La photographe ?

— Oui… Lorsqu'elle s'est mariée, ni elle, ni son mari, n'avaient de fortune. Lui faisait sans cesse, comme capitaine de vaisseau, le voyage entre l'Europe et les Indes, mais gagnait fort peu. Jane restait ici, ils eurent plusieurs enfants, et c'est à peine s'ils pouvaient joindre les deux bouts. À cette époque, je lui disais souvent : Tu devrais t'installer comme photographe ; – car déjà alors elle photographiait remarquablement – et tu devrais te spécialiser pour les portraits de bébés. Tu es mère et artiste, tu comprends les tout petits, et tu saurais t'y prendre merveilleusement pour les faire poser. Mais elle ne voulait rien entendre, et s'in-

dignait très fort, prétendant qu'une bonne mère ne doit s'occuper que de son ménage.

« La mort subite de son mari survint, il mourut aux Indes, et Jane resta sans ressources avec une très modeste retraite et quatre garçons à élever. Alors elle organisa son atelier et réussit à merveille. Vous savez, combien elle est en vogue ; tous les parents font photographier leurs enfants par elle. Et l'autre soir, comme je passais chez elle, je la trouvai au milieu de ses quatre enfants, à qui elle racontait des histoires. C'était délicieux ; aussi, en partant, je ne pus m'empêcher de lui demander si maintenant elle ne se considérait plus comme une bonne mère, parce qu'elle gagnait de l'argent pour ses petits.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

Elle répondit avec des larmes dans les yeux :

— Je voudrais l'avoir fait plus tôt, du temps de mon mari ; il aurait pu se ménager un peu,

et bien des choses se seraient peut-être passées autrement.

Les deux amies se turent un instant.

Mme Noorman, toujours assise au piano, passait, d'un geste qui lui était familier, ses doigts dans les cheveux courts et bouclés, qui entouraient son front et qui allaient si bien à sa figure rose et à ses grands yeux bleus. Elle avait l'air extrêmement jeune, bien que la vie lui eût été souvent dure. Mais il y avait quelque chose en elle d'un oiseau et en chantant, elle avait triomphé de beaucoup de déceptions et de soucis. Et ces dernières années, fêtée partout, très heureuse dans son ménage, et mère de deux ravissantes petites filles, elle avait vécu en plein bonheur.

— Oh oui, reprit-elle avec cet enthousiasme juvénile, qui était si charmant en elle, vous ne savez pas combien il est bon de travailler pour ses petits ! Mon mari gagne suffisamment pour que nous puissions, à la rigueur, nous tirer d'af-

faire ; mais moi, je gagne notre assurance pour les enfants et je prépare ainsi l'avenir. Voulez-vous que nous allions les voir un instant ?

Et de sa démarche légère, elle courut à une porte de communication, donnant dans la pièce voisine, s'agenouilla à côté des petites qui jouaient dans un coin, et avant qu'Isabelle eût pu la suivre, elle revenait déjà portant les deux fillettes dans ses bras.

— Voyez, sont-elles mignonnes ? Ces yeux de velours, Daisy les a de son père et c'est aussi de lui que Nelly tient ces amusants petits cheveux frisés. Mais ma pauvre Nelly, qu'as-tu fait de ton tablier ? Ne dirait-on pas un petit ramoneur ?

Elle se baissa et embrassa tendrement le petit visage barbouillé qui rayonnait de joie.

— Voyez-vous, Isabelle, tout de suite après leur naissance, nous avons commencé à verser pour leur assurance. Quand elles auront vingt ans, elles recevront 500 florins par an. Cela

leur rendra la lutte plus facile qu'elle ne l'a été pour moi. Mais aussi il faut que la maman travaille ferme : c'est toute une affaire d'avoir chaque trimestre la somme voulue.

Mais tout à coup, un pli profond se creusa sur son front, et ses yeux devinrent tristes :

— Souvent je frémis à la pensée que ces deux petites chéries devront, elles aussi, se trouver un jour dans la grande mêlée… mais qu'y faire… ? Les filles de Marion Noorman ne sont pas des poupées qui resteront assises derrière une vitrine, pour attendre l'acheteur. Il faudra bien qu'elles gagnent leur vie… Cependant je sais que, sur le champ de bataille, l'écrasement deviendra de plus en plus terrible, quand toute l'arrière-garde des femmes, jusqu'à présent oisives, viendra s'y jeter… Nous sommes dans un temps de transition, et avant qu'il y ait de la place au soleil pour tout le monde, la lutte pour le pain deviendra atroce… Quand je pense à cela… Mais… La seule chose

qui nous reste à faire, à nous les parents d'aujourd'hui, c'est d'armer nos filles de force, de courage et de beaucoup d'amour, afin qu'elles puissent vaillamment combattre pour elles-mêmes, et faire le moins de mal possible à tous ceux qui se presseront avec elles dans la mêlée.

— Mais lorsque vous êtes en voyage, Marion, comment vous arrangez-vous ? insista Isabelle.

Elle avait si souvent dû défendre l'intérieur soigné et délicieux de Marion contre les suppositions malveillantes de sa mère et contre celles des autres dames, qui prétendaient qu'une femme mariée ne peut et ne doit s'occuper que de son ménage, qu'aujourd'hui, enfin, elle voulait se rendre compte de la façon dont Marion s'était organisée.

— Que faites-vous de vos enfants, quand vous êtes en tournée pour donner des concerts ? Qui s'occupe d'eux ?

— N’avez-vous jamais entendu parler de Mme Ermering ?

— Non, qui est-ce ?

— Une veuve sans enfants, mais qui était née pour être mère. Elle habite, rue Hugo de Groot, une jolie maison avec un grand jardin, dont elle a fait une garderie(3) telle, que les mères de l’avenir, qui seront obligées de travailler toutes, ne pourront en rêver de plus parfaite. Nous sommes sept mamans qui occupons Mme Ermering.

« Aussi, quand j’ai un voyage à faire, quand Jane Goedbrandt est surmenée dans son atelier, quand Mme Verzen souffre de ses migraines, quand Mme Schallen, qui fait de l’art décoratif, a une grosse commande pressée, et quand Mme van Asberk, qui est inspectrice d’une Compagnie d’assurance sur la vie, est forcée de s’absenter, nous envoyons les petits chez maman Ermering. Ils y sont tellement heureux ! Elle les élève admirablement, et plu-

sieurs de ces enfants sont certainement mieux soignés chez elle, au physique et au moral, qu'ils ne le sont chez eux.

« Car une chose que l'on oublie trop souvent quand on prétend que la femme mariée ne doit s'occuper que de son intérieur, c'est que beaucoup de mères ne savent pas élever leurs enfants, ne s'intéressent pas à leur éducation, et que dans beaucoup de cas, ce serait donc pour la jeune génération un bienfait que d'être confiée à des personnes étrangères qui, elles, possèdent l'art de l'éducation.

« Il est clair, n'est-ce pas, pour tous ceux qui croient à l'avenir de l'humanité, qu'élever des enfants, – l'humanité de demain, – est la plus importante de toutes les tâches. Mais n'est-il pas fou de croire que toute femme, quelle qu'elle soit, du moment qu'elle a mis des enfants au monde est, de ce fait, capable de remplir cette tâche si haute ? Rien n'est plus difficile que d'être éducateur, rien ne demande

autant d'amour, d'intelligence, de dévouement, de maîtrise de soi et d'esprit de justice.

— Mais vraiment, Marion, croyez-vous donc que l'idéal serait atteint, si toutes les femmes mariées gagnaient de l'argent ?

Marion réfléchit un instant, puis elle dit avec un léger soupir :

— Voilà une question très difficile. Hélas, nous sommes encore loin de l'heureuse époque où l'on pourra se demander tout à son aise quel serait l'idéal. Tout ce que je sais, c'est qu'en ce moment, que ce soit l'idéal ou non, dans les ménages où il n'y a que de l'amour et pas de fortune, les femmes se verront obligées de plus en plus à gagner de l'argent et qu'elles seront contentes de le faire. Qui peut prédire, en ces temps d'évolution où tout annonce de grands changements économiques, ce que sera l'idéal à une époque encore lointaine ? Les générations qui viendront après nous auront à travailler, elles aussi, à la solution de ce pro-

blème. Mais dans l'état actuel des choses, je suis convaincue que si la femme mariée aide son mari à gagner de l'argent, elle rend – et cela n'est pas à négliger – la situation plus facile dans les trois cas suivants :

« D'abord cela aplanit bien des difficultés pour deux êtres qui s'aiment, mais n'ont pas de fortune. Quand la situation du mari est insuffisante à nourrir une famille, le travail rétribué de la femme tient lieu de dot et ainsi les chances d'un mariage d'inclination augmentent sensiblement pour la jeune fille pauvre.

« Ensuite, si l'homme qui nourrit la famille vient à mourir subitement et laisse sa femme sans ressources avec plusieurs enfants, – ces cas-là se présentent chaque jour, – quel bonheur pour la femme si elle est déjà habituée à travailler et si son travail déjà se trouve organisé.

« Enfin, la situation de la femme en général en serait améliorée. Voici pourquoi : La jeune fille, ne regardant pas ses efforts comme passagers, prendrait son travail beaucoup plus au sérieux, parce qu'elle n'aurait pas l'idée qu'une fois mariée, elle ne le continuerait pas. Elle travaillerait donc avec plus de zèle et, par là même, se trouverait mieux armée pour soutenir ses droits à un salaire égal à celui de l'homme. Voyez-vous comme toutes ces questions se tiennent ?

« Et puis, il y a encore ceci : aujourd'hui, dans bien des mariages, il faut que la femme soit reconnaissante de la plus petite somme que son mari veut bien lui donner pour ses dépenses personnelles ; et même, pour obtenir de l'argent, elle doit s'abaisser souvent à des flatteries, à des tendresses hypocrites. Vous connaissez ces plaisanteries des journaux humoristiques, sur la femme qui cajole son mari pour avoir un chapeau neuf ? Il y a des gens que cela fait rire… Moi, je ne trouve pas cela

drôle ni spirituel, et je n'éprouve que de la pitié, même du mépris, pour ces maris qui abaissent leurs femmes à cette dépendance, et pour ces femmes qui mollement la subissent. Et ces cas sont plus nombreux qu'on ne croit… Vous savez, n'est-ce pas, que j'ai cinq sœurs, qui toutes ont des situations dans des familles très riches. Eh bien, toutes me font des confidences, et je vous assure que je sais plusieurs de ces femmes archi-riches qui ne peuvent disposer librement de vingt francs. Et tout cela changerait, si la femme mariée acceptait de faire un travail rémunéré. Elle se sentirait plus indépendante, plus fière, et ne supporterait plus cette servitude qui souvent met en danger son bonheur et sa dignité…

« Quant au côté pratique de la question, il sera de plus en plus facile à résoudre. On crie sur tous les tons que la place de la femme est dans sa maison, mais ceux qui crient ainsi, oublient que nos grand-mères, qu'ils veulent nous donner en exemple, regarderaient avec

un profond mépris nos ménages actuels. Elles filaient elles-mêmes leur linge, faisaient leur pain, leurs confitures, leurs conserves elles-mêmes, cousaient leurs vêtements, et remarquez bien, sans machine à coudre, elles étaient leur propre pâtissier, faisaient la lessive chez elles et tricotaient elles-mêmes les bas. En un mot, de leur temps, il n'y avait rien qui ne fût fait par elles-mêmes, tandis qu'aujourd'hui la femme, même la plus conservatrice, fait faire la plupart des choses au dehors. Et en ce sens, on ira toujours plus loin ; par le perfectionnement des machines et une plus grande et plus intelligente division du travail, on supprimera de plus en plus le travail domestique. D'ailleurs, en voyant le temps dont les femmes mariées peuvent disposer déjà maintenant, dès qu'il s'agit d'amusements, de visites, de réceptions, de courses aux grands magasins, on ne saurait douter qu'à l'avenir elles trouveront facilement du temps pour faire du travail productif, dès qu'elles en auront reconnu la nécessité.

— Mais l'intimité, Marion, l'intimité en souffrira…

— Je ne crois pas, répondit Marion convaincue. En ces temps de transition, tant que la journée de travail ne sera pas raccourcie, il y aura évidemment des professions où les femmes qui les exercent, auront quelque peine à être en même temps de parfaites maîtresses de maison. Mais croyez-moi, elles ne seront jamais plus éloignées du véritable idéal de la mère de famille, que ne le sont actuellement la plupart de nos petites madames. Vous n'avez pas idée combien peu il y a de maisons où règne vraiment une atmosphère chaude et joyeuse, une vraie intimité dont la mère est le centre… J'en connais, de ces femmes, préoccupées uniquement des soucis du ménage, qui se font une gloire de ne jamais lire, de ne jamais s'intéresser aux questions générales. Et alors, qu'arrive-t-il, plus tard, quand les enfants ont grandi ? On voit arriver cette chose cruelle, que ces mères qui se sont sincèrement

dévouées, se trouvent absolument étrangères à tout ce qui intéresse et passionne leurs enfants, qu'elles sont même incapables de comprendre le premier mot des nouveaux problèmes qui torturent ou enthousiasment les jeunes cœurs. Et alors, on entend ces mots durs, mais justes au fond, que la jeunesse de nos jours prononce à tout moment : Maman ? Oh Maman, elle est 1810 ! On ne peut causer de rien avec elle ; c'est une excellente femme, mais elle ne comprend rien à ces choses-là… Quand les soins nécessaires à l'enfance sont terminés, ces femmes ne sont plus rien dans la vie de leurs enfants… C'est que jamais l'idée ne leur est venue que pour un enfant le bonheur est immense d'avoir une mère dont l'esprit est resté ouvert à toutes les grandes et belles pensées, et qui s'est passionnément intéressée aux luttes de son époque, une mère qui, par son expérience et par sa sagesse, peut aider ses enfants, quand pour eux commencent les vraies difficultés de la vie ; une mère enfin, qui peut

leur être une amie… Mais combien peu de femmes de notre bourgeoisie pensent à cela !… Elles croient avoir rempli leur tâche, quand elles ont bien rangé leurs armoires, et raccommodé leur linge…

« Oh, mais ne croyez pas, pour cela, que je méprise ce travail, ajouta-t-elle en riant, montrant sa boîte à ouvrage à côté d'un petit tas de linge d'enfant. Mais j'aimerais mieux, s'il le fallait, laisser courir mes petites avec des bas troués que d'être une mère dont les enfants seraient, intellectuellement parlant, des orphelins…

Isabelle avait écouté sans perdre un mot. Elle savait, par sa propre expérience et par celle de plusieurs de ses amies, combien des mères, qui pourtant n'avaient que d'excellentes intentions, pouvaient, par l'étroitesse de vue, faire souffrir leurs enfants.

— Mais Marion, je voudrais encore vous demander une chose… Ne croyez-vous pas

que les petits enfants souffriront quand la mère devra les abandonner si tôt à des étrangers ?

Marion secoua la tête.

— Si les soins donnés par ces étrangers sont bons, cela ne fera pas de mal. Et vous comprenez bien que des femmes qui prennent la vie au sérieux, seront bien plus sévères, plus consciencieuses pour choisir leurs aides, que la plupart de nos mondaines qui, prétendent ne s'occuper que de leur intérieur, mais qui se contentent de nourrices, de bonnes, d'institutrices, auxquelles je ne voudrais pour rien au monde confier mes petites… D'ailleurs, à cette heure de transition, qui peut prévoir comment, dans l'avenir, les lois économiques permettront à la femme de faire concorder les devoirs de la maternité avec sa volonté d'être matériellement indépendante ? Il y a des économistes qui soutiennent qu'un jour on comprendra combien est important le rôle de la femme qui crée la nouvelle génération, la nour-

rit et l'élève. Et que, l'ayant compris, la collectivité n'admettra plus que celle qui remplit ce triple devoir utile entre tous, reste matériellement dépendante du premier homme venu, qui sera peut-être pour elle sans égards, ou même la laissera manquer de tout… On comprendra alors, disent-ils, qu'il serait injuste d'exiger de la femme tout autre travail, pendant cette période où elle a besoin de toutes ses forces pour mener à bien sa grande tâche, et l'on voudra que toute femme qui donne des vies à la collectivité, soit soutenue par la collectivité pendant le temps où elle aurait de jeunes enfants à élever… D'autres économistes croient, au contraire, que quand la journée de travail sera devenue plus courte, les mères, aidées de crèches idéales, et de garderies perfectionnées pourront continuer à exercer des professions et des métiers qui leur assurent l'indépendance !… Comment tout cela se réglera-t-il dans l'avenir ? Qui peut le savoir ? C'est le temps qui nous l'apprendra, et d'ici là, chacun,

selon sa propre individualité, n'a qu'à essayer de résoudre pour lui-même ce problème obscur.

« Ce qui est certain, c'est que nous allons vers un temps où la femme devra et voudra gagner son pain elle-même. Mais, heureusement, ces changements ne se font pas en vertu d'une théorie que l'on mettrait en pratique, du jour au lendemain. Elles s'élaborent lentement, naissant du désir et des besoins d'un nombre infini d'êtres, si bien que les femmes elles-mêmes, guidées par leur instinct maternel et dès qu'elles auront une influence directe sur la législation, pourront contribuer, dans une large mesure, à créer peu à peu les conditions les plus favorables pour les travailleuses qui, comme moi, sont mères.

— Et que dit votre mari de tout cela ? Est-il de votre avis ?

Le visage de Marion rayonna d'un chaud rayon de bonheur.

— Mon mari ? Il est fier de moi, oh, bien trop fier… Car, au fond, ce que je fais, est peu de chose. Il regrette seulement de ne pas gagner davantage, parce qu'il voudrait que j'eusse moins de leçons à donner. Mais je lui dis toujours : ne te tourmente pas, c'est très bon de se fatiguer un peu, et notre vie, telle qu'elle est maintenant, est si belle, qu'on ne pourrait vraiment pas la désirer autre. La perfection n'est pas de ce monde, n'est-ce pas ?… et vous ne vous imaginez pas combien nous sommes heureux !

Elle respira profondément et posa doucement sa tête sur la petite tête blonde de Daisy qui, pendant toute la conversation, était restée sur les genoux de sa mère observant Isabelle avec des yeux curieux. En ce moment la petite glissa à terre et courut dans la pièce voisine où Nelly avait déjà repris son jeu. Marion la suivit d'un tendre regard, puis se retournant vers Isabelle :

— C’est affreux… je n’ai fait que parler de moi aujourd’hui. Et dire que même je ne vous ai pas encore fait ma proposition…

— C’est vrai, voyons vite cette fameuse proposition.

— Voilà : en décembre et en janvier, je ne pourrai donc pas chanter ; mais comme je suis très bien avec les directeurs de ces sociétés musicales et avec quelques membres des différents comités, je pourrais vous recommander, et vous me remplaceriez…

Isabelle pâlit.

— Moi ? dit-elle suffoquée.

— Oui ! Je suis sûre que cela irait très bien. Il faudra encore beaucoup travailler d’ici là, et je vous ferai répéter tous les morceaux, mais alors vous pourrez y aller tranquillement. Votre cachet, évidemment, sera plus petit que le mien… Mais peu importe, n’est-ce pas ? Ce se-

ra un commencement, et le principal, c'est que vous vous fassiez connaître.

— Je me demande si maman le permettra.

— Permettre quoi ? Que vous chantiez, ou que vous gagniez quelque chose ? Ne lui parlez pas d'argent pour le moment. Vous ne savez donc pas qu'il ne faut pas tout dire à ses parents, quand ils sont à ce point étroits et antédiluviens ? Mais vous-même, allons, que pensez-vous de ma proposition ?

— Moi ? Je ne peux pas y croire ? J'en suis folle de joie. Oh, que vous êtes bonne pour moi !

Et elle se jeta à son cou.

Mais Marion Noorman se déroba, en riant, à cette reconnaissance impétueuse.

— Adieu, mon enfant, je m'en vais vite débarbouiller mes petites horreurs. N'oubliez pas de travailler ce trille, n'est-ce pas ? Au revoir.

Et prenant les deux petites filles dans ses bras, elle courut vers la chambre des enfants.

XXXII

Isabelle descendit l'escalier en courant et arriva chez elle tout essoufflée.

— Oh, maman, laisse-moi t'embrasser, j'ai quelque chose à te dire qui te fera tellement plaisir, une merveille ! Non, pose ta plume, il faut que je te le dise tout de suite.

Mme Pankaert sourit faiblement, étonnée de la gaîté inaccoutumée de sa fille.

— Quelle enfant tu es, Bella, de rentrer ainsi en coup de vent. Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

Elle avait devant elle un petit coffret, rempli de ses quelques titres de rentes, et était en train de détacher les coupons. À côté d'elle se trouvait un tas de notes dont quelques-unes devaient être réglées tout de suite. Et celui qui n'a pas connu la pauvreté honteuse ne peut se

faire une idée de la profonde perspicacité, des subtiles raisonnements psychologiques qu'il faut, pour savoir quels comptes peuvent encore attendre un peu et quels autres doivent être payés sans retard. Ces calculs rendaient toujours Mme Pankaert de mauvaise humeur, et l'entrée turbulente d'Isabelle acheva de l'agacer.

— Je ne savais pas que tu étais occupée, maman. Pardon, je te raconterai mon histoire plus tard.

Isabelle comprit que le moment n'était pas propice et quitta la pièce sur la pointe des pieds. Mais quand elle se trouva dans sa petite chambre en haut, elle sentit tout à coup que sa grande joie était tombée. Ce court instant de déception avait éteint en elle tous les feux de joie. Mais aussi, elle était vraiment trop sensitive. Corona lui avait dit un jour : « La sensibilité est un don, et comme tous les dons, on peut l'employer en bien ou en mal. On l'em-

ploie bien quand, grâce à elle, on sait mieux consoler les autres et leur éviter ce qui peut les blesser, mais on l'emploie mal quand on s'en sert pour approfondir chaque impression pénible qui nous arrive à nous-mêmes. »

Mais il était bien difficile de toujours garder les justes limites… Tout à l'heure, en rentrant, elle avait été si follement joyeuse : chanter dans une grande salle, devant des centaines de personnes, quel rêve ! Elle avait cru vivre dans un conte de fées et avoir réalisé l'irréalisable… Mais le sourire morose de sa mère avait tout changé. Maintenant, elle devait penser à sa toilette qui coûterait peut-être plus qu'elle ne gagnerait. Et quelle robe pourrait-elle bien mettre ? Si peu de choses lui allaient bien. Pleine d'angoisse, elle songea à tous ces regards qui se fixeraient sur elle, puis se détourneraient parce qu'elle était laide. Pourtant, si elle était très bien habillée et très bien coiffée ?… Qui sait ? Marion lui avait dit qu'elle était mieux ces derniers temps et puis… C'est

égal, elle chanterait si bien que le public oublierait tout et ne penserait plus qu'à son chant…

Et cela lui rappela son trille, ce malheureux « si » tellement difficile à bien faire à la fin de cette longue phrase dans laquelle il ne fallait pas respirer. Tout à l'heure, à la leçon, cela avait très bien marché, mais le réussirait-elle de nouveau ? Elle descendit en courant et se précipita au piano, obsédée par l'idée de ce trille. Elle eut soudain la superstition que tout son avenir dépendait de la réussite de ce trille. Et heureusement elle le fit bien, et la seconde fois encore mieux, et alors elle reprit le morceau depuis le commencement.

— Bella, Bella ! Es-tu donc sourde ?

— Maman ? Qu'y a-t-il ? s'écria la jeune fille, énervée par cette interruption.

— Bella ! cria M^me^ Pankaert, plus fort, n'ayant pas entendu la réponse.

— Oui, maman, qu'y a-t-il ?

— Je viens de recevoir une carte de Charles ; il arrive pour le dîner. Tu pourrais lui faire le « pudding à la reine » qu'il aime tant !

— Oh maman ! c'est si long à faire. Je le ferai demain. Je suis si bien en train d'étudier en ce moment !…

— Ne fais donc pas toujours des difficultés. Peut-être demain Charles ne sera pas là au dîner. Peut-être demain sortira-t-il avec des amis. Fais-le vite maintenant.

Isabelle ferma son piano avec un profond soupir. C'était toujours la même histoire ! Sans cesse on la dérangeait, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre. Quand Charles s'enfermait dans sa chambre, en disant qu'il allait travailler, souvent ce n'était que pour lire un petit roman, sa mère ne l'aurait pas dérangé pour un empire. Mais Isabelle devait être toujours prête. Charles se moquait souvent des femmes nerveuses, mais il oubliait que l'on exige de

ces nerfs, jugés si faibles, une foule de choses qu'on ne demande jamais aux hommes. Pourquoi ne pouvait-on pas aussi respecter un peu ses études, à elle ? N'avait-elle pas un but sérieux, elle aussi ? Mais là justement était le mal. On n'y croyait pas, à son but.

Furieuse, elle se mit à battre ses blancs d'œufs. Autrefois, quand elle ne faisait rien, c'était très bien d'être employée à tout. Souvent même c'était une distraction de se prêter à ce qu'on lui demandait. Mais maintenant, qu'elle avait de fortes études à faire !... Malheureusement beaucoup de mères ne peuvent pas se mettre dans la tête que leurs filles puissent avoir une personnalité à elles, avec des aspirations et des désirs qu'on devrait un peu respecter, et que leur bonheur n'est pas de servir uniquement de factotum pour toutes les petites corvées de la famille.

Cependant, au fur et à mesure qu'elle battait ses œufs, ses mouvements étaient devenus

rythmiques, et de ce rythme se dégagea bientôt une mélodie qu'elle se mit à chantonner. Cela lui rendit sa patience et sa bonne humeur habituelles.

— Voulez-vous que je continue, Mademoiselle, demanda la femme de ménage, en la voyant toute rouge, vous n'en pouvez plus.

— Non, merci, Marie, allez plutôt vite me chercher la crème.

— Mais mettez-vous donc près de la fenêtre, Mademoiselle, au courant d'air, sinon vous n'arriverez jamais à faire une bonne mousse. Il fait déjà si chaud aujourd'hui, et dans cette petite cuisine on n'a pas d'air du tout.

Isabelle s'approcha de la fenêtre et continua à fouetter ses œufs. Elle était restée bien faible depuis sa diphtérie de cet hiver. Auparavant, ce mouvement du bras ne l'aurait jamais fatiguée à ce point. Elle était toute en sueur, et serrait les dents, en forçant au travail ses muscles

douloureux. Tout à coup une voix se fit entendre d'en bas, du petit jardin.

— Psst, Bella !

Isabelle se pencha par la fenêtre et salua en souriant.

— Bonjour, Jettie !

— Que fais-tu là ?

— Je bats des œufs !

— Un délicieux travail, par le temps qu'il fait !

— Oui, n'est-ce pas ?

— Veux-tu que je te dise quelque chose ? Elle va venir aujourd'hui.

— Qui ?

— Ton amie, ton idole !

— Corona van Oven ?

— Elle-même. Je suis allée la voir hier ; je lui ai tout dit, et alors elle m'a promis de venir aujourd'hui parler à maman.

— Crois-tu qu'elle obtiendra quelque chose ?

— Je n'en sais rien. Mais si maman ne veut pas l'écouter, elle n'aura qu'à s'en prendre à elle-même si je deviens folle.

— Ô Jettie ! ne dis pas de ces choses-là !

— Eh bien, ne suis-je pas gentille au moins de les avertir d'avance ?

— Comment peux-tu rire d'une chose pareille ?

— Je ne ris pas… ou plutôt si, je ris… parce que j'ai tellement peur que je ne sais plus que faire. Tu en as encore pour longtemps ?

— Mais oui, jusqu'à ce que mes œufs soient en neige !

— Veux-tu que je vienne t'aider ? Oh oui ! laisse-moi monter chez toi. Je m'ennuie tellement !

— Mais tes leçons ?

— Ne sois donc pas insupportable. Rien qu'à penser à mes maudits livres, la tête me fait mal. Que veux-tu que me fassent les noms des montagnes d'Asie ? Je t'en prie, laisse-moi t'aider !

— Mais je ne demande pas mieux. Mon bras droit est déjà tout paralysé !

Les parents de Jettie, qui habitaient au rez-de-chaussée, sous les Pankaert, venaient des Indes où M. de Snoek avait longtemps vécu et où il avait épousé une métisse ; leurs quatre filles avaient toutes le type de la mère, mais Jettie, la plus jeune, était la seule qui fût jolie. Elle avait les grands yeux bruns du pays où le soleil est ardent, mais son teint était plus clair que celui de ses sœurs, et son corps moins frêle.

Dès qu'elle fut montée, elle se mit à battre adroitement les œufs, de ses petites mains brunes et souples, pendant que Bella faisait chauffer le lait.

— Est-ce que Corona a pensé que tu avais raison ?

— Évidemment. Je suis allée la trouver hier, je lui ai dit : Mademoiselle… mais comment l'appelles-tu, toi ? mademoiselle ou docteur ?

— Docteur, bien entendu.

— Eh bien, moi j'ai dit mademoiselle, mais cela ne l'a pas fâchée. Au contraire, elle a été très aimable, surtout quand je lui ai dit que je venais de ta part.

— Quel ange tout de même ! Et qu'as-tu dit ?

— Mademoiselle, ai-je dit, chez nous, c'est la gêne continuelle. Et notre pauvre papa vient d'accepter maintenant un petit emploi bien

modeste qui le fait courir à son bureau par tous les temps, lui qui a une maladie de foie qui le fait tant souffrir. Et quand il sera mort, et que nous n'aurons plus sa petite retraite, ce sera la misère noire. Et savez-vous ce que nous faisons, nous, quatre filles jeunes et pleines de santé ? Rien ! Rien du tout ! Si vous saviez comme cela me met en rage. Évidemment, nous ne nous croisons pas les bras toute la journée ; Nannie et Catherine surtout sont très adroites et font nos robes ; mais enfin, est-ce un travail sérieux, cela ? Je suis la plus jeune, j'ai juste dix-sept ans, et dans quelques mois je quitterai le lycée. Mais je ne veux à aucun prix vivre comme mes sœurs, et rester là à attendre, à guetter, et à espérer qu'un jour un monsieur vienne m'offrir un foyer. Car elles ne font que cela, bien qu'elles deviennent furieuses quand on le leur dit. Moi, je voudrais faire tout autre chose… J'adore les petits enfants, moi, c'est ma passion. C'est vrai, je suis née pour être gouvernante d'enfants. C'est la

seule profession qui m'attire. Mais maman trouve cela impossible ; ce serait déroger, dit-elle, et quand j'ai le malheur d'en parler, toute la famille se met en fureur… Et sais-tu, quand je lui ai dit tout cela, ce que Corona m'a répondu ? Oh ! tu as raison, c'est un ange… Elle a pris ma main et…

— Oh Jettie ! Attention ! cria Isabelle, car absorbée par son récit la jeune fille penchait de façon inquiétante le saladier avec les blancs d'œufs.

— Ciel ! Que tu m'as fait peur ! Oui, quelle horreur si j'avais laissé tomber ta neige.

— Je ne sais vraiment pas ce que j'aurais fait ! je n'ai plus un seul œuf, et ce pudding est déjà si cher.

— En effet, vous ne vous refusez rien.

— Oh, c'est pour Charles. Maman veut lui faire plaisir quand il vient, et c'est là notre seul luxe !

Isabelle se pencha sur la casserole où elle faisait fondre de la gélatine, craignant que Jettie n'eût vu sa rougeur et compris l'amertume de ses paroles.

— Eh bien, tu sais, si j'avais un frère comme le tien, qui ne pense qu'à lui, je me garderais bien de lui faire de ces gâteries.

— Allons, Jettie, assez de bavardages ! Raconte maintenant la suite de ton histoire.

— Eh bien, Corona a été délicieuse, elle m'a dit : « La profession de gouvernante d'enfants est une des plus importantes et des plus intéressantes auxquelles on puisse se vouer, parce que les impressions de la première enfance peuvent avoir une influence décisive sur toute la vie. Plus on saura cela et plus on respectera les modestes fonctions de la gouvernante. Et voulez-vous que je vous dise ? Je connais plusieurs femmes très riches, qui n'ont ni le temps ni l'envie de s'occuper de leurs enfants, mais à qui j'ai si bien fait la leçon qu'elles seraient

ravies de trouver une gouvernante parfaite, et qu'elles la paieraient au poids de l'or. Mais il faudrait qu'elle fût réellement hors ligne… cela se comprend. » Puis elle m'a expliqué que lorsque des femmes distinguées consentent à se consacrer à une carrière peu considérée jusqu'ici, elles doivent relever leur profession, et s'attacher à en hausser le niveau. En Angleterre, il y a actuellement des femmes de bonne éducation qui, devant l'énorme concurrence dans les professions libérales, ont préféré se faire domestiques dans des maisons où l'on tient à avoir des femmes très capables et bien élevées, pour seconder les mères de famille, et elle m'a dit qu'à son avis c'est un grand progrès. « Car, a-t-elle ajouté, on prétend quelquefois que la bourgeoisie ne doit pas empiéter sur les professions des filles du peuple, mais c'est une grande erreur. Si la femme bien élevée montre par son travail ce que doit et peut être une bonne domestique, elle relève cette profession pour laquelle actuellement chaque pe-

tite servante, même la plus inexpérimentée, la plus désordonnée, se croit suffisante. Éclairées par ces exemples, les familles deviendront plus exigeantes, ce qui fera nécessairement monter les salaires et mieux comprendre la grande importance des écoles ménagères, des écoles professionnelles… C'est un enchaînement logique. Quant à vous, dit-elle, si vous voulez sérieusement prendre cette voie, il faut que vous suiviez les cours d'un Institut Froebel, que vous étudiiez à fond cet enseignement si remarquable ; que vous vous rendiez compte des méthodes nouvelles concernant l'hygiène, la nourriture des enfants, etc. Et ces études ne vous sembleront pas dures, parce qu'on apprend facilement ce à quoi l'on s'intéresse. Et alors, quand vous serez devenue une vraie gouvernante, vous pourrez compter sur moi… Je vous procurerai une bonne situation. »

— Et après, elle t'a promis de venir parler à ta mère.

— Oui, et elle m'a encore donné quelque chose…

Jettie tira un papier de sa poche :

— Oh, je l'ai lu cent fois depuis hier, car c'est absolument ce que j'ai toujours senti ; seulement je ne pouvais jamais bien le dire.

Très intéressée, Isabelle se pencha sur le petit bout de papier chiffonné, et toutes deux oublièrent leur gâteau.

— Regarde, c'est un passage d'une lettre de Mme Carlyle(4), tu sais, la femme du célèbre auteur anglais. Corona m'a dit que c'était une jeune fille très instruite, élevée pour devenir une brillante femme du monde. Mais quand elle eut épousé Carlyle, ils allèrent habiter la campagne, dans un endroit sauvage, parce que son mari ne pouvait travailler que dans la solitude la plus profonde. Il n'y avait là aucun fournisseur dans les environs, et aucune domestique ne voulait venir chez eux. Elle dut donc faire seule tout le travail de la maison, la

pauvre femme, et même faire son pain. Et une nuit, se sentant très malheureuse, elle écrivit ceci :

« Je n'entendais rien à la fermentation de la pâte et au chauffage des fours ; il se trouva donc que ma miche fut mise au four, à l'heure où j'aurais dû moi-même me mettre au lit, et je restai la seule personne éveillée dans une maison située au milieu d'un désert. Une heure sonna, puis deux, puis trois ; et j'étais toujours là, entourée de cette immense solitude, le corps brisé par la fatigue et le cœur oppressé par un sentiment d'abandon et de *dégradation*. Moi qui avais été si gâtée dans ma famille, moi dont le bien-être était l'occupation de toute la maison, à qui l'on n'avait jamais demandé de faire autre chose que de cultiver mon esprit, j'étais réduite à passer la nuit à surveiller une miche de pain, qui peut-être ne serait pas du tout du pain ! Ces pensées me rendaient folle, tellement que je posai ma tête sur la table et me mis à sangloter.

« C’est alors, je ne sais comment, que me vint à l’esprit l’idée de Benvenuto Cellini, veillant toute une nuit sur le fourneau d’où allait sortir son Persée, et je me demandai tout à coup : Après tout, aux yeux des puissances d’en haut, y a-t-il une si grande différence entre une miche de pain et une statue de Persée, quand l’une ou l’autre représente le devoir ? La ferme volonté de Cellini, son énergie, sa patience, son ingéniosité, voilà les choses réellement admirables dont la statue de Persée n’est que l’expression accidentelle. S’il avait été une femme, vivant à Craigenputtock avec un mari dyspeptique, à seize milles d’un boulanger, et ce boulanger mauvais, toutes ces mêmes qualités auraient trouvé leur emploi dans la confection d’une bonne miche de pain.

« Je ne puis dire tout ce que cette idée répandit de consolation sur les tristesses de ma vie pendant les années que nous vécûmes dans ce lieu sauvage où, de mes trois devancières

immédiates, deux étaient devenues folles et la troisième ivrogne ! »

— Est-ce que Corona a copié cela expressément pour toi ?

— Elle avait dans un tiroir une quantité de petites feuilles comme celle-là, avec toutes sortes de citations. Et quand elle m'a remis le papier, elle m'a dit en riant que parfois elle les donnait à ses malades au lieu d'ordonnances et qu'elles étaient plus efficaces que des drogues. Et elle m'a conseillée de montrer cette feuille à maman et de la relire moi-même, jusqu'à ce que je sois tout à fait pénétrée du sens de ces paroles, afin de pouvoir, à toute occasion, me placer au même point de vue. Car c'est de ce point de vue-là, dit-elle, qu'à l'avenir on jugera le travail de chacun. Tout travail, quel qu'il soit, est beau, pourvu qu'il soit accompli à la perfection, consciencieusement et avec amour. Et cela s'applique autant à l'homme qu'à la femme ; et un jour, personne ne regardera plus

avec mépris tel ou tel métier, il n'y aura du mépris que pour celui qui n'aurait pas fidèlement accompli sa tâche.

— Corona va dire tout cela à ta mère ?

— Oui. J'ai bien peur que maman n'y comprenne pas grand-chose, mais quand elle est là en face de vous, Corona, et qu'elle vous parle avec tant de persuasion et vous regarde avec ses grands yeux, il me semble que cela doit toujours faire quelque impression. Qui sait si elle ne parviendra pas à arranger les choses. Mais… je crois… ça doit être elle…

L'arrêt subit d'une voiture s'était fait entendre, puis on avait sonné. Jettie rentra chez elle en courant, et Isabelle, restée seule dans la petite cuisine, reprit son travail en souriant. Elle aussi avait puisé un peu de consolation dans la lettre de Mme Carlyle, et quand elle eut coulé sa pâte dans le moule, elle alla, avec sa sérénité habituelle, retrouver sa mère qui l'attendait pour le second déjeuner.

Mais dès qu'elle fut à table, elle se sentit si fatiguée qu'elle resta accablée sur sa chaise, incapable de manger. Mme Pankaert aussi paraissait nerveuse. C'était l'effet de la chaleur, disait-elle ; mais Isabelle savait bien que c'était la visite inattendue de Charles qui la tourmentait, malgré tous ses efforts pour se persuader qu'elle était très heureuse de l'arrivée de son fils. Au fond, elle devait avoir peur, sans vouloir se l'avouer, qu'il vînt encore lui demander de l'argent.

La mère et la fille restèrent silencieuses, l'une en face de l'autre, et personne ne parla de la proposition de Marion.

Le déjeuner fini, Isabelle se blottit dans le coin du vieux canapé et là, après un bon moment de repos, elle sentit sa fatigue se dissiper un peu. Elle était encore trop lasse pour chanter ou pour étudier un accompagnement, mais la meilleure robe de sa mère réclamait une bordure neuve ; si elle l'arrangeait aujourd'hui,

elle aurait demain peut-être une bonne matinée pour travailler son chant.

Elle se leva pour mettre son projet à exécution, mais près de la porte, elle entendit de nouveau ces appels qui l'énervaient si fort dans les derniers temps.

— Isabelle ! Isabelle.

La jeune fille monta en courant.

— Maman ?

— Viens t'habiller, mon enfant. Nous allons faire quelques visites !

— Oh maman, par cette chaleur ! J'allais me mettre à reborder ta jupe.

— Tu feras cela demain matin. Je voudrais aller voir Mme van Ysselen et Mme de Mureaux.

— Ne pourrais-je pas rester à la maison, maman ? Tu peux bien faire seule ce tout petit bout de chemin jusqu'à la Laan van Meerder-

voort, et cela ne me fait aucun plaisir d'aller voir ces vieilles dames, ni à elles de me voir… Si je reborde ta jupe aujourd'hui, j'aurai la matinée de demain pour étudier enfin mon chant.

— Je ne comprends pas ce qui te prend depuis quelque temps. Jamais je n'aurais osé dire à ma mère que des visites m'ennuyaient. Je faisais ce qu'elle me disait, et voilà tout. Mais reste si tu veux, j'irai bien seule.

Isabelle fondit en larmes. C'était la réaction qui se faisait après la trop grande fatigue du matin. Et déchirée par cette lutte intérieure qui empoisonne tant de vies de jeunes filles, la lutte entre l'idée qu'il est beau de se sacrifier, et le désir passionné de conquérir un peu de liberté, elle ne put plus se maîtriser et sanglota désespérément.

Très surprise, M^me^ Pankaert la regarda.

— Ne sois donc pas si enfant ; qu'as-tu maintenant à pleurer ainsi ?

Mais les larmes d'Isabelle redoublèrent.

— Je veux bien t'accompagner si tu le désires. J'avais dit cela uniquement, pour avoir enfin un peu de temps pour étudier mon chant…

Et ne pouvant plus se contenir, quoiqu'elle sentît bien que le moment était mal choisi, elle parla de la proposition de Marion, de son existence incolore, de sa peur de rester plus tard dépendante de Charles, et toute son amertume lui monta aux lèvres. Puis se rassérénant, elle dit en paroles vibrantes son enthousiasme ardent pour l'art, et le bonheur que lui donnait la musique.

Mme Pankaert l'avait écoutée d'abord avec hostilité, bouleversée par l'inattendu de cette scène. Mais à la fin, son visage prit une expression d'intérêt presque bienveillant ; on voyait que l'enthousiasme de sa fille, commençait à agir sur elle.

— N'est-ce pas charmant de la part de Marion ? Et tu ne verras certainement pas d'inconvénient à ce que j'accepte, dit Isabelle en terminant.

Mme Pankaert réfléchit un instant…

— Heureusement que justement Charles vient ce soir ; nous pourrons lui demander tout de suite ce qu'il en pense.

— Mais pourquoi le consulter, lui. Qu'a-t-il à y voir ? Si tu consens à ce que j'accepte, et que Mme Noorman et moi nous soyons d'accord…

— Que veux-tu ?… il est homme, il connaît mieux que nous le monde et pourra nous dire s'il est admissible que tu te produises en public.

— Mais maman, justement parce qu'il connaît si bien le monde, il en a tous les préjugés. Évidemment, il sera fâché, à cause de ses amis, de voir sa sœur chanter dans des

concerts, mais cela n'est pas une raison pour y renoncer…

Elle s'arrêta. Le visage de sa mère avait pris cette expression sévère et froide qu'il avait toutes les fois qu'on osait dire la moindre chose désobligeante contre son fils.

Isabelle monta en soupirant dans sa petite chambre et commença à s'habiller. L'après-midi promettait d'être gaie. Quand Mme Pankaert allait voir ces dames van Ysselen et de Mureaux, c'étaient des commérages à n'en pas finir. Charles aurait dit tout simplement : « c'est intolérable ! » son expression favorite, dès qu'il s'agissait d'échapper à une corvée. Mais pour elle, rien ne devait être « intolérable », elle n'avait qu'à toujours être prête à tout.

Mais en somme, elle ne voulait pas se plaindre de tout cela ; elle ne demandait pas mieux, au fond, que de faire tout pour sa mère… Si seulement sa maman avait pu un peu comprendre que dans son jeune cœur, il

y avait encore d'autres intérêts, d'autres aspirations que cette unique bonne volonté de lui faire plaisir, à elle et à Charles… Si seulement elle avait un tout petit peu voulu respecter son travail !

XXXIII

Charles était arrivé juste avant le dîner, et Isabelle s'était efforcée de le recevoir aussi cordialement que d'habitude ; mais sachant que bientôt il allait prononcer impitoyablement l'arrêt de mort de son beau projet, elle ne parvenait pas à vaincre entièrement un sentiment d'amertume.

Elle l'observa avec méfiance : tout de même, il était bien joli garçon. Ses traits étaient peut-être un peu trop fins, trop délicats pour un homme, mais quelle distinction. Ce n'était pas étonnant que maman l'adorât. Et quelle belle cravate il portait, et quels beaux souliers vernis ! Oh, c'était très bien qu'il eût un peu de luxe, elle en était très contente ; mais comme, en somme, c'était par des privations à elle que toutes ces jolies choses étaient

payées, cela devenait agaçant à la fin. Pourquoi semblait-il naturel à tout le monde que tout fût pour lui, et rien pour elle ?

À table, Mme Pankaert avait aussitôt entamé le sujet brûlant, et une discussion violente s'en était suivie.

Charles avait déclaré qu'il ne voyait pas d'inconvénient à ce que sa sœur chantât en public. « C'est de nos jours une chose admise, dit-il, seulement il faut mettre sur le programme : avec le gracieux concours de Mlle P. v. H. ce qui veut dire qu'elle n'accepte pas d'honoraires. Car chanter pour de l'argent, il ne fallait pas y songer. » C'était déjà très beau qu'il voulût bien lui permettre de chanter dans des concerts, c'était déjà une grande concession, mais chanter pour un cachet, jamais il n'admettrait cela.

Isabelle s'était défendue, avec maladresse, en cherchant des mots qu'elle ne trouvait pas, parce qu'elle n'était pas habituée à préciser

ses pensées, et qu'elle était trop énervée pour savoir répondre aux habiles attaques de son frère. Cependant elle finit par faire comprendre qu'elle tenait justement à gagner de l'argent. Puisque plus tard sa voix serait son gagne-pain, ce n'était pas la peine de poser maintenant pour la grande dame qui n'accepte pas d'honoraires. Au contraire, elle était ravie de gagner quelque chose, et il n'y avait aucune honte à cela, et personne n'avait le droit de l'en empêcher.

Charles avait haussé les épaules avec un sourire moqueur : c'étaient de ces absurdes théories de Corona van Oven et de ses semblables, théories qu'Isabelle répétait comme un perroquet, et dont elle ferait bien de se défaire le plus vite possible. C'était bien plus agréable et bien mieux pour les femmes de rester tranquillement chez elles. Quant à l'avenir, n'était-il pas là ? Il ne la laisserait manquer de rien, et tant que maman vivrait, elle n'avait qu'à rester auprès d'elle.

Alors Isabelle avait eu un accès de colère. Elle pouvait, à la rigueur, supporter ses petits airs pédants, auxquels elle était habituée depuis longtemps, mais lui entendre dire sur ce ton protecteur, que « plus tard il ne la laisserait manquer de rien », cela finit par l'exaspérer.

— Mais je ne veux pas de ta protection, s'écria-t-elle avec violence. Je ne veux pas dépendre de ta générosité, de toi qui, jusqu'à présent, n'as jamais pensé qu'à tes plaisirs et ne t'es jamais préoccupé de savoir si maman et moi, nous nous privions pour toi. Je t'ai bien entendu dire, l'autre jour, quand tes amis sont venus te voir, que les filles n'ont que le mariage en tête, et qu'il vous suffit de lever la main pour en avoir vingt à chaque doigt. Eh bien, et quand cela serait ? Rien d'étonnant, puisqu'on leur rend si difficile les moyens de se faire indépendantes… Mais moi, entends-tu, je ne veux pas courir à un de ces doigts levés… je veux gagner ma vie toute seule, et je ne me marierai jamais, jamais, jamais, à moins d'ai-

mer réellement ; et je ne veux pas du pain que tu me donnerais plus tard par charité !

Elle avait crié, forçant sa voix pour dominer les autres qui essayaient de l'interrompre. Les natures douces et patientes comme la sienne, ne savent pas lutter tranquillement ; pour se défendre elles doivent s'exalter jusqu'à la fureur.

Charles avait essayé d'abord de l'arrêter, puis il s'était tu, la bouche crispée, avec une expression de mépris, et avait commencé à jouer avec la bague armoriée qu'il portait au doigt. Lorsque, à bout de forces, Isabelle s'interrompit un instant, il dit avec un calme provocant :

— Jamais je ne t'ai entendue parler ainsi, Isabelle, et je regrette de constater que la musique ne semble pas te rendre plus douce.

— Tu as bien raison, ajouta sa mère, cela ne l'a pas changée à son avantage.

Isabelle se leva d'un bond et jetant sa serviette sur la table, d'un geste affolé :

— C'est bien cela. Tant que je fais votre cuisine et votre raccommodage, tout est parfait ; mais aussitôt que je réclame la moindre des choses pour moi-même vous me trouvez mauvais caractère.

Et elle s'enfuit en sanglotant, pour se réfugier dans la solitude de sa chambre, loin des regards étonnés et hostiles de sa mère et de son frère.

Marion lui avait dit quelques jours avant : « Presque toutes les bonnes choses naissent dans les larmes, et, à notre époque de transition, la plupart des femmes ne peuvent réellement commencer leur vie qu'après une douloureuse période de lutte. »

De ses doigts tremblants, elle prit une plume, une feuille de papier et une petite bouteille d'encre, et assise sur le bord de son lit, un gros livre sur les genoux, elle commença une

lettre. Elle écrivait toujours ainsi dans sa petite chambre où il n'y avait de place ni pour une table ni pour une chaise. Des larmes brûlantes tombèrent sur son papier.

« Ma très, très chère Marion,

« Je suis terriblement malheureuse mais je veux tâcher d'être forte. Maman a pensé que Charles devait décider si je pouvais chanter, oui ou non. Naturellement, un gamin qui ne fait que des bêtises est, dans toutes les questions de famille, l'oracle par excellence parce que… il est homme. Il va de soi que vis-à-vis de ses amis ultra-chic, il était très ennuyé à l'idée que je voulais gagner de l'argent, je le savais d'avance. Mais je vous en prie, chère Marion, écrivez tout de même pour moi aux directeurs de ces concerts. Je tiendrai bon… Je veux devenir une bonne cantatrice, – c'était depuis toujours mon plus beau rêve – et je veux avoir la joie de gagner de l'argent. Car ce sera un bonheur, Marion, que de pouvoir ache-

ter pour moi et pour les autres une foule de belles choses ! Et qui sait si maman ne m'aimera pas un peu plus quand je pourrai la combler d'attentions et même à la rigueur payer les dettes de Charles !…

« Chère Marion, dorénavant je mettrai au service de notre merveilleux projet toute l'énergie que jusqu'à présent j'employais à être patiente et docile, à supprimer ma personnalité, à être le plus possible ce que mon entourage voulait que je fusse. Je sais quelles luttes m'attendent, mais je ne veux pas me laisser vaincre ; et si vous voulez bien m'aider, je suis sûre que j'aurai la force d'aller jusqu'au bout. Maman, évidemment, me mettra des bâtons dans les roues, tant qu'elle pourra, à cause de Charles, mais plus tard, quand j'aurai réussi, elle me donnera quand même raison, et alors tout sera oublié.

« Votre très affectionnée,

« ISABELLE. »

XXXIV

Gladys van Praege jeta un coup d'œil sur l'installation du buffet qu'on venait de dresser sur la terrasse, puis descendit au jardin où, sous le grand marronnier, un cercle de sièges confortables attendaient les invités de ce soir.

Maud Arlington, sa sœur, venue d'Amérique, pour l'assister pendant la dure épreuve qui l'attendait, était renversée dans un fauteuil, un livre à la main. En entendant approcher Gladys, elle leva la tête.

— Te voilà enfin, ma chérie. Où as-tu été si longtemps ?

— Je voulais dire bonne nuit à Hajo, mais quand je suis entrée dans sa chambre, il avait une de ses crises de colère, et il m'a fallu rester auprès de lui. C'est adorable comme ce petit

bonhomme commence déjà à se maîtriser lui-même, comme il se donne de la peine pour vaincre sa petite rage, quand je tiens ses menottes et que je lui parle doucement.

Miss Arlington sourit de son joli sourire maternel, avec lequel elle écoutait toujours les histoires innombrables que Gladys lui racontait sur ses enfants. Maud était une grande femme bien faite, encore très belle, bien que sa vie fatigante eût déjà mis dans ses cheveux noirs de nombreux fils d'argent. Elle avait des yeux brun foncé, intelligents, des lèvres rouges, un peu fortes, et offrait un grand contraste avec Gladys, plus jeune de quinze ans, beaucoup plus petite et qui avait hérité de sa mère le type blond anglo-canadien, alors que Maud rappelait ses ancêtres espagnols de la Floride.

Les convives commençaient maintenant à arriver. D'abord ce fut Frédéric van Praege avec quelques messieurs qui s'étaient arrêtés

chez lui, au fumoir, pour regarder la photographie du cheval gagnant au « grand prix » de Paris. Puis arriva Maarten van Hervoren qui vint saluer Gladys et Maud avec toute la cordialité de leur bonne vieille amitié. Van Smaarth et Stéphane van Brehen le suivaient avec von Goertzen et quelques officiers, et après eux M. et M^me^ de Mureaux furent annoncés avec Betty et deux jeunes Françaises qui étaient en visite chez eux, et Isabelle et Charles Pankaert, Édouard van Starren, ses sœurs et Hilda, et enfin Valérie Vermaezen et son fiancé, van Gaefden. Le frère aîné de Frédéric van Praege arriva le dernier. Il était officier de cavalerie, et pour ses folles audaces à cheval, on l'avait surnommé « Henk le fou furieux ».

Hilda avait revu plusieurs fois Maarten van Hervoren depuis leur première rencontre ; mais dans ces derniers temps, elle avait remarqué qu'il manquait à toutes les réunions. Aussi, quand elle l'aperçut auprès de Maud, elle

fut contente, sans bien s'en rendre compte, et s'approcha involontairement de lui pour qu'il vienne vite lui dire bonjour. Mais il continua tranquillement sa conversation avec Maud et parut ne pas la voir.

— Certainement, la Méditerranée est très belle, mais j'ai un faible pour la mer du Nord…

— Mademoiselle, je parie que sous ce rapport-là vous ressemblez à votre cousine Corry, et que vous adorez les bonbons.

Van Praege était devant elle, une coupe de sucreries à la main.

— Oui, c'est un des rares sujets sur lesquels nous sommes du même avis.

Hilda avait parlé à haute voix en envoyant chacun de ses mots vers Maarten, espérant attirer son attention.

Mais très indifférent, il continua à causer, avec Maud :

— Oh oui, rien n'est plus beau qu'un coucher de soleil à Scheveningen.

En ce moment un gant de Hilda tomba à terre, et quoique Maarten lui tournât presque le dos et qu'elle fût persuadée qu'il ne l'avait pas encore vue, il se précipita, et ramassa l'objet. Mais en le lui remettant avec un profond salut, il avait pris une expression dure et hautaine.

Hilda eut une petite secousse comme quelqu'un qui s'attend à prendre une boisson chaude et qui, tout à coup, sent un liquide glacé sur ses lèvres. Mais aussitôt sa fierté de jeune fille se réveilla, et elle se dirigea en souriant vers M^me^ Vermaezen avec qui elle entama une conversation animée.

C'était vraiment trop ridicule d'avoir cru à une sympathie naissante entre cet homme et elle. Pourquoi ne serait-il pas froid et réservé ? Il était tout naturel qu'il préférât ce soir la compagnie de sa vieille amie Maud. Elle ne voulait

plus y penser, et en somme, cela lui était bien égal ; seulement… il lui avait semblé que dans son regard il y avait eu plus que de la froideur, quelque chose comme de l'hostilité, et elle aurait bien voulu connaître la cause de ce changement subit.

— Tiens, la petite Mary, s'écria Mlle Vermaezen. Gladys, vous la faites veiller si tard, le soir ?

— Non, en général elle se couche à huit heures, mais ce soir elle a dîné chez Mlle van Oven, pour s'amuser avec la petite van Sœterwolde, vous savez, l'enfant de cet acteur de Paris, que Corona a prise chez elle pendant la tournée de ses parents. Et une fois ce n'est pas coutume, n'est-ce pas ma petite Mary ? T'es-tu bien amusée ?

L'enfant, jolie comme une petite fée, dans sa robe blanche, fit docilement le tour de la société, donnant la main à tous, et tendant la joue aux dames.

— Y a-t-il un baiser aussi pour moi ? demanda Henk van Præge.

Elle secoua fortement la tête. Depuis qu'elle était toute petite elle n'avait jamais pu le souffrir.

— Allons, veux-tu bien vite embrasser ton oncle, commanda Frédéric.

Avec un regard inquiet sur son père, elle alla tendre timidement sa joue ; puis elle revint en courant auprès de sa mère et se réfugia dans ses bras.

Le commandant eut un gros rire.

— Eh bien, Frédéric, tu as de la chance. Si elle continue ainsi, tu ne l'auras pas longtemps à ta charge, car vraiment, si quelqu'un court peu de danger de rester vieille fille, c'est bien cette petite. Quel délicieux petit bout de femme !

Il regarda l'enfant de son air « connaisseur », et avec une grossière admiration.

Alors Gladys, d'un mouvement passionné, serra la petite contre elle, comme pour la protéger. Ses yeux scrutateurs allèrent de l'un à l'autre, dans le cercle qui l'entourait, mais elle ne rencontra que des sourires approbateurs pour les paroles flatteuses de Henk, et une grande tristesse se glissa dans son cœur de mère.

Elle savait bien que la plupart des femmes se sentent flattées, quand on parle ainsi de leurs filles. Et Henk n'y avait mis aucune mauvaise intention. Mais pour son sentiment à elle, c'était un sacrilège que, devant la touchante beauté de cette petite enfant, on ne pensait qu'à la facilité d'attirer vers elle le désir des hommes, de lui trouver des partis, de la caser.

— Viens, Mary, vite au dodo, il est déjà bien tard pour une si petite fille.

Et instinctivement elle appuya sur ce mot « petite », remplie du désir de garder encore longtemps, bien longtemps, la frêle créature

sous sa protection. Quand Mary fut partie, oubliant un instant ses devoirs de maîtresse de maison, elle resta absorbée dans sa rêverie.

Gladys pensait souvent à l'avenir de ses enfants. Les mères comme elles vivent presque autant dans l'avenir que dans le temps présent, et leur grand amour, qui veille, scrute, cherche et voit d'avance, accomplit ainsi, après la naissance de leurs petits, chaque jour à nouveau un travail créateur. Oh oui, souvent elle avait pensé que, fatalement, viendrait le moment où, à côté de ses enfants, se tiendraient des gens inconnus qui leur seraient plus chers qu'elle-même avec toute son infinie tendresse… Et elle avait tremblé, car l'amour peut apporter le bonheur, mais aussi les plus cruelles tortures. Et, le cœur angoissé, elle s'était mise à espérer avec ardeur que ce serait le bonheur qui attendait ses petits, la route parcourue la main dans la main, le grand, le rare bonheur… Quant au mariage banal, la réunion de deux dots, et de deux personnes choisies au petit bonheur, le

rêve de la plupart des mamans autour d'elle, jamais elle ne l'avait admis, pensant que c'était une grande immoralité…

Brusquement elle fut tirée de sa rêverie.

— Mary will be a new woman(5).

C'était Maud qui avait prononcé ces paroles, et Gladys s'aperçut qu'autour d'elle tout le monde causait avec animation et qu'à chaque instant revenaient les mots ; « Suffrage des femmes ». Elle écouta avidement.

— Mais vous n'en êtes pas, de ce parti, je suppose ? dit van Gæfden à Hilda, sur ce ton d'incrédulité qui condamne d'avance et induit en tentation de ne pas avouer son opinion, de l'envelopper dans quelque vague plaisanterie.

Hilda se força à être franche :

— Mais oui, je suis tout à fait de ce côté-là !

— Vous, Mademoiselle ? Vous êtes pour le suffrage des femmes ? Pas possible ! s'écria von Goertzen en éclatant de rire.

Tous parlaient et riaient en même temps, par petits groupes, et Gladys se réjouit de l'animation qu'avaient subitement créée ces idées. Il y avait eu un temps où celles-ci n'avaient rencontré dans son milieu que l'indifférence la plus complète, tout au plus un peu d'étonnement moqueur ; cette résistance très vive valait mieux, cela prouvait que l'on commençait à compter avec le mouvement féministe, et que le temps n'était plus où simplement on l'ignorait.

Édouard se tourna soudain vers Gladys :

— Est-ce vrai, Madame, que vous êtes présidente de l'Association pour le suffrage des femmes ?

— Oui, répondit Gladys avec douceur – je trouve que sous beaucoup de rapports les conditions où l'on vit dans ce pays sont pitoyables, et je crois qu'il serait excellent qu'on laissât prendre part aux travaux législatifs

quelques femmes instruites et intelligentes qui en auraient l'envie et le temps.

Henk van Praege éclata de rire, mais se retenant aussitôt, il demanda avec une politesse doucereuse :

— Mais vraiment, Gladys, crois-tu que les choses pourraient marcher, si les femmes se mêlaient de gouvernement ? Que de caquetages !

— Il n'est pas possible que des femmes jacassent plus que les hommes, répondit-elle vivement. Avez-vous jamais été à la seconde Chambre ? J'ai assisté à des séances de la Chambre des députés de Paris et à celles du Parlement à Londres, et je suis convaincue de l'impossibilité matérielle d'un bavardage plus intense que celui que j'y ai constaté.

— Je suis tout à fait de l'avis de M^me^ van Praege, s'écria Maarten, interrompant sa conversation avec Maud. Ce serait excellent si les hommes se laissaient conseiller par leurs

mères, leurs femmes, et leurs sœurs. Je ne pense pas qu'il y ait un homme au monde qui n'ait senti ce que peuvent les conseils et le dévouement d'une femme, et cependant nous continuons systématiquement à nous priver de leurs lumières, dans toutes les questions d'intérêts généraux. Et Dieu sait combien nous avons peu de raisons d'être fiers de notre manière de gouverner. L'histoire tout entière est remplie des maladresses, des bêtises, des injustices et des horreurs commises par des empereurs, des rois, des dictateurs, des tribuns, des ministres, que sais-je ? Vraiment, nous pourrions bien faire cet essai et voir si les choses n'iraient pas mieux avec la collaboration de la femme.

Ravie d'avoir van Hervoren de son côté, Hilda applaudit gentiment.

Mais de nouveau elle rencontra son regard dur qui coupait net à toute possibilité de rapprochement. Elle se redressa, cette fois sous

l'impression d'une insulte voulue. Qu'y avait-il donc entre eux ? Au fond, cela devait la laisser bien indifférente, seulement elle était ennuyée maintenant d'avoir été aussi aimable envers lui.

Gladys reprit :

— Jusqu'à présent beaucoup de femmes ont gouverné par l'influence qu'elles savent prendre sur les hommes. Mais l'influence indirecte, à l'aide de la suggestion et de l'intrigue, est toujours dangereuse. Il faut que la femme puisse défendre ouvertement les intérêts du peuple, qu'elle accepte la responsabilité de ses actes, et qu'elle ne soit pas réduite à n'agir que par ruse. Et ceci est vrai surtout quand il s'agit de ses propres intérêts ; Gladstone avait bien raison quand il disait : « Les intérêts de ceux qui n'ont pas de représentants au gouvernement seront fatalement négligés. Les députés ne cherchent qu'à satisfaire leurs électeurs ; pourquoi se donneraient-ils la peine de

défendre les intérêts de ceux qui ne peuvent pas leur donner leur vote » ? Aussi, c'est de là que vient entre autres, l'impossibilité de trouver des fonds quand il s'agit du salaire des institutrices et des subsides aux écoles professionnelles pour les filles du peuple ; et n'est-ce pas pour cela aussi que les lois sur le mariage sont d'une injustice criante envers la femme ?

— Eh bien non, Gladys, s'écria Mme de Mureaux, permettez-moi de n'être pas de votre avis. Je sais bien que, de nos jours, on se plaît à répéter tout cela, mais je ne le comprends pas. Je vous assure que pour ma part je n'ai absolument rien à reprocher aux lois sur le mariage. Et j'ai bien le droit d'en parler, puisque le mois prochain il y aura vingt-quatre ans que je suis mariée.

Tout le monde se mit à rire, la plupart en approuvant Mme de Mureaux. Mais Hilda, très émue, eut tout à coup comme une vision qui la remplit d'effroi. Cette bonne grosse maman

de Mureaux était là, confortablement installée dans son fauteuil, réjouie et satisfaite comme une chatte au soleil. Ses mains grasses et blanches croisées sur l'estomac semblaient contentes de porter la large alliance d'or, et autour de son visage, toujours souriant, au teint frais encore, ses cheveux bruns luisants formaient comme un petit cadre d'acajou. Mais derrière elle, Hilda crut voir M^me^ Zwalve, debout, affreusement pâle, le front marqué par sa blessure sanglante, les yeux brûlants enfoncés dans leurs orbites. Et la jeune fille sentit en ce moment qu'elle aurait pu haïr toutes ces bonnes grosses dames. Comme elles riaient. Comme elles riaient !... Et pourquoi ? Parce que quelqu'un avait dit qu'il faudrait changer certaines choses ?

Il était dix heures. Que se passait-il à cet instant dans la Zorgvlietstraat, chez les Zwalve ? Comme ils étaient cruels toutes ces braves gens avec leur égoïsme tranquille, et leur sérénité dont le mot d'ordre était : « J'ai

ce qu'il me faut, tout le reste ne me regarde pas ! » Oui, ces dames riaient. À travers leur armure de suffisance, la pensée n'avait jamais pu percer que ceux qui luttent pour le suffrage de la femme et pour son éligibilité, ne rêvent en somme que cette simple chose : diminuer un peu sur cette terre la souffrance et l'injustice.

Frédéric van Praege s'était levé, nerveux et impatient.

— Continuez, je vous en prie, si ces discussions vous amusent ; quant à moi, elles me dépassent. Allons, qui veut venir avec moi regarder le chien de chasse que j'ai reçu hier d'Angleterre ? Une bête superbe !

Et s'en allant, il ajouta par-dessus son épaule avec un petit rire méprisant :

— Jamais cette idée de faire voter les femmes n'aboutira. L'homme défend la patrie et sacrifie sa vie pour elle ; par conséquent il

peut et doit avoir plus de droits que la femme. Ce n'est que justice !

Gladys le suivit du regard, puis elle dit doucement, comme se parlant à elle-même :

— L'homme donne sa vie pour la défense des frontières, la femme donne la sienne pour conserver la nation. Et bien plus de femmes sont mortes en donnant le jour à des citoyens, que d'hommes ne sont morts dans les batailles. Lorsque la guerre, ce reste des vieux temps barbares, sera abolie, la femme continuera à donner sa vie pour la collectivité. Il me paraît donc juste qu'on lui donne le droit à elle aussi de défendre ses intérêts, car en somme, les intérêts de la mère sont les intérêts du peuple entier.

Et puis, s'exaltant, sans plus faire attention aux regards scandalisés autour d'elle :

— Comme elles sont misérablement inconséquentes, ces femmes qui disent avec des larmes dans les yeux que le bien-être de leurs

enfants les passionne, mais qui, au même moment, refusent de s'intéresser aux conditions sociales dans lesquelles ces enfants grandiront. La femme qui vraiment s'intéresse à ses enfants, doit s'occuper des grandes questions qui, un jour, pourront avoir une influence décisive sur leur destinée… Vous n'avez donc pas songé qu'à chaque pas on rencontre des victimes des lois défectueuses sur le mariage, des logements insalubres, de toutes les brutalités commises par l'alcoolisme, du manque d'instruction, de l'abus du pouvoir paternel, du chômage, de l'exploitation économique des faibles, des impôts écrasant le peuple pour entretenir des armées de terre et de mer en vue de guerres futures, qui, si jamais elles se font, tueront par milliers les fils de ces femmes indifférentes. Vraiment, il faut que la longue oppression ait bien émoussé nos facultés, pour que nous ne réclamions pas avec plus d'énergie le droit d'avoir voix au chapitre, afin de veiller aux intérêts de nos enfants !

Un silence pénible régna pendant quelques instants. Hilda exultait intérieurement, mais ne savait trop, au milieu de ce lourd silence, comment exprimer sa sympathie à Gladys. La plupart des dames avaient pris un air sévère ; on eût dit qu'elles se sentaient personnellement offensées, et Gladys eut un peu honte de s'être laissée aller à parler avec tant de véhémence, elle, la maîtresse de la maison, et devant des gens sur qui probablement aucune de ses paroles n'avait pu faire la moindre impression. S'efforçant de reprendre son calme, elle se leva et dit avec son plus gracieux sourire :

— Mais ne voulez-vous donc pas aussi aller voir notre fameux chien ? C'est vraiment un animal superbe, et Frédéric m'en voudrait de vous retenir ici à bavarder au lieu de vous montrer sa nouvelle acquisition.

Tout le monde se leva et la suivit au fond du jardin où étaient les niches à chiens.

— Gladys est grotesque, dit Betty de Mureaux à van Brehnen. Elle devient tout de suite furieuse. Comme si le sujet valait la peine de tant se monter.

Maud, qui les suivait et avait entendu, dit à Corry en élevant la voix :

— Ne trouvez-vous pas, Mademoiselle, que rien ne devrait nous rendre plus furieuses que le fait de voir tant de gens trouver qu'il ne vaille pas la peine d'être furieux des injustices de ce monde ?

Corry, n'ayant pas entendu les paroles de Betty, ne comprit pas du tout ce que Maud voulait dire et se tira d'embarras en riant de ce petit rire perlé auquel elle avait recours en toute occasion, quand les choses ne lui étaient pas très claires.

Henk van Praege qui, pendant toute la soirée, était resté près de Hilda, l'aborda :

— Je ne savais pas, Mademoiselle, que vous aviez des idées tellement avancées. Mais vous n'allez pas vous occuper de politique, j'espère, la politique rend les femmes laides…

Elle le regarda en riant, et avec un peu de malice :

— Par contre, il se peut fort bien que les femmes rendent un jour la politique belle.

Derrière eux venaient Gladys et van Hervoren.

— Dites, Maarten, n'ai-je pas été trop loin tout à l'heure ?

— Mais non, pas du tout. Cela leur fera du bien, à ces bonnes gens. Et il y avait deux femmes qui vous donnaient raison, du moins il m'a semblé…

— Oui voulez-vous dire ? Isabelle Pankaert ?

— Oui, et… M^lle van Suylenbourg.

— Hilda, ah oui, celle-là est tout à fait des nôtres.

— Vraiment ?… Tout de même cela m'étonne un peu… je croyais… qu'elle était fiancée à Bernard Cranz.

— Cranz van Bozenhagen ? De grâce, Maarten, qu'est-ce qui vous a fait penser cela ?

— J'en étais presque certain.

— Mais non. La mère de Bernard m'a dit pas plus tard qu'hier, qu'il était parti pour Paris, parce qu'il commençait à s'ennuyer ici.

Maarten s'arrêta :

— Alors, c'est qu'elle l'a refusé !

— Vous croyez ?… Cela ne me paraît pas impossible ; il lui a tellement fait la cour et…

— Oh Gladys ! Comment peut-on être aussi bête. Mais oui, bien sûr, elle l'a refusé… et moi qui croyais… quel âne je suis…

Gladys le regarda étonnée, mais il s'avança vivement et elle sourit quand elle vit avec quelle énergie il traversa le cercle des convives pour aller droit à la place où Hilda caressait le chien de chasse.

— Vous aimez les chiens, Mademoiselle ?

Il se pencha vers elle, et dit ces mots de sa voix chaude, avec les tendres intonations que Hilda avait remarquées à leurs premières rencontres. Mais elle ne leva pas la tête et continua à caresser le poil lisse du chien. Que signifiaient ces étranges attitudes ? Se jouait-il d'elle ? Elle chercha une réponse hautaine, cassante, pour lui montrer qu'elle ne voulait pas se laisser faire. Mais elle ne trouva rien, et presque involontairement, avec une nuance de tristesse elle dit :

— Oh oui, j'aime beaucoup les chiens, on peut mieux compter sur eux que sur les hommes.

Puis, le laissant, elle alla trouver Isabelle, à qui elle demanda avec beaucoup d'intérêt où en étaient ses études de chant.

XXXV

Les invités étaient partis. La soirée s'était bien terminée, et Gladys avait cru remarquer que M. de Mureaux, Édouard van Starren et même van Smaarth, en prenant congé d'elle, lui avaient montré un respect inaccoutumé. Et la jeune femme songea à cette étrange contradiction qu'elle avait souvent observée chez les hommes : ils n'admettent pas que la femme ait des convictions arrêtées, mais dès qu'ils en rencontrent une qui ose dire franchement et en toute liberté son opinion, ils ne peuvent s'empêcher d'avoir de l'admiration pour elle.

Maud s'était retirée dans sa chambre, et Frédéric n'était pas revenu, depuis qu'il avait accompagné les derniers convives. Gladys aussi se préparait à quitter le salon pour monter chez elle, quand elle entendit les pas de son

mari. Elle se retourna joyeuse, et dès que la porte s'ouvrit :

— Freddy ! Écoute, veux-tu que je le dise quelque chose ? Il m'a semblé que Hilda van Suylenbourg et Maarten…

Elle s'interrompit, bouleversée devant l'attitude de son mari. Il était en face d'elle, les mains dans les poches, le regard sombre et le front traversé d'un pli profond.

— Je voudrais bien savoir quelle folie t'a prise ce soir d'aller proclamer toutes ces théories ? Tu sais que je n'aime déjà pas que tu t'occupes de ces bêtises, mais au moins dans ma maison, je ne veux pas en entendre parler.

Gladys souffrait toujours quand il lui lançait ce mot : « ma maison », qui disait si crûment que c'était lui le maître, et qu'elle, dans leur maison, n'avait qu'une place subalterne.

— Tu sais bien, Freddy, que jamais je n'entame ce sujet quand tu es là. Mais lorsque, de-

vant moi, on en rit, on s'en moque, il faut bien que je dise mon avis. Pourquoi toutes ces gens qui n'ont jamais réfléchi une minute à ces questions, auraient-ils plus que moi, le droit d'en parler ?

— Mais tu ne sens donc pas que tu te rends ridicule, et surtout que tu me rends ridicule, moi…

Il fit plusieurs fois le tour du salon, très agité et sifflotant, puis il sortit.

Gladys monta à sa chambre.

— Oh ! Ces idées absurdes qui régnaient encore sur les rapports entre le mari et la femme ! Frédéric craignait d'être ridicule, Zut, à cause de ce qu'elle avait dit ! Comme s'il pouvait être responsable des paroles de sa femme ! C'était toujours ce principe affreux que la femme est mineure, qu'elle n'a pas la responsabilité de ses actes, et que l'homme, le maître, seul était responsable… Ces idées dataient des époques lointaines où le mariage était tout

autre chose que l'association de deux êtres libres et égaux, le mariage que, jeune fille, elle avait rêvé…

Mais ridicule, avait-elle été vraiment ridicule ? Elle ne le croyait pas. Il est vrai que, dans son milieu, on vous trouvait ridicule dès qu'on s'enthousiasmait pour une idée. Mais tant pis, on se moquerait d'elle tant qu'on voudrait. C'était lâche d'avoir peur du ridicule. Et elle ne devait pas être lâche, elle, qui avait deux enfants, bientôt peut-être trois à élever…

Des pas résonnèrent dans le corridor. Gladys écouta. C'était Frédéric qui allait à son cabinet de toilette. Elle écouta anxieusement. Quelques instants après, les pas retournèrent par le corridor, les marches de l'escalier craquèrent, et puis la porte d'entrée se ferma brusquement.

Sorti ! Il était encore sorti !

Elle resta immobile, écoutant toujours, bien qu'elle sût qu'elle n'entendrait plus rien. Où

était-il allé ? Où allait-il si souvent, le soir ? Elle n'avait pas eu le courage de le lui demander. Il était si irascible depuis quelque temps et puis… est-ce qu'il le lui aurait dit ?

De nouveau, l'angoisse qui la torturait depuis des mois, la saisit et l'entraîna dans un tourbillon de souffrances. Elle se reprochait d'être méfiante et jalouse, d'être injuste envers son mari, et pourtant, chaque fois, c'étaient les pires suppositions qui se présentaient à son esprit.

Elle fit le tour de sa chambre, comme pour fuir ses pensées, et alla dans leurs petits lits embrasser ses enfants. Quand elle eut quitté sa robe et qu'elle sentit sur ses épaules la caresse de l'air frais du soir, elle s'assit, appuya ses bras nus sur la table et prit sa tête entre ses mains.

Elle ne pouvait toujours pas comprendre que son beau bonheur, sur lequel elle avait tant compté, fût perdu sans retour. Quand elle était

venue en Europe avec ses parents, et qu'en Suisse, pendant un voyage, elle avait rencontré Frédéric, quel rêve de félicité, quelle enivrante confiance dans l'avenir ! Et tout cela n'aurait été qu'un mensonge ? Les huit années de son mariage lui avaient apporté, une à une, toutes les déceptions. Et pourtant non, elle ne pouvait pas encore croire à la banqueroute de sa vie. Elle ne voulait pas ! Mais la triste vérité commençait à s'imposer impitoyablement.

Est-ce que son mari ne l'aimait donc plus du tout ? Mais l'avait-il jamais aimée ? Sinon, pourquoi l'aurait-il épousée ? Était-il possible que l'homme qu'elle avait adoré, n'eût voulu que son argent ? Et que faisait-il de cet argent ? Elle s'était aperçue, dernièrement, qu'il était très gêné…

Soudain un courant d'air passa sur ses épaules nues, et fit voleter ses cheveux. La porte s'était doucement ouverte, et Frédéric se tenait sur le seuil.

— Qu'est-ce que c'est que cette folie, Gladys ? Pourquoi n'es-tu pas couchée ?

Elle sursauta comme au réveil d'un rêve.

— Je ne sais pas, je réfléchissais…

— Je ne t'aurais pas dérangée, Gladys, mais je voulais te prier de me donner vite les cinq cents florins que Maud a donnés hier à bébé, pour sa fête.

— Pourquoi… ? Cette somme est destinée à la caisse d'épargne. N'as-tu pas reçu l'argent des fermiers, le mois dernier ?

— Cela ne te regarde pas, n'est-ce pas ? Donne-moi vite cet argent. Je n'ai pas le temps d'attendre.

— Que veux-tu en faire ? demanda-t-elle, les genoux tremblants.

Elle sentait que le moment de l'explication était venu.

Il la regarda furtivement, inquiet :

— Ce que j'en veux faire. Depuis quand dois-je te rendre compte de ce que je dépense ?

— Tu sais très bien que jamais je ne t'ai demandé compte de rien. Mais puisque tu viens de recevoir l'argent des fermiers… Si déjà il ne t'en reste plus rien, où a-t-il pu passer ?

Le calme apparent de la jeune femme et toutes ces questions auxquelles il ne s'était pas attendu, troublèrent van Praege. Décontenancé il essaya de prendre un ton dégagé.

— Que veux-tu, j'ai joué, et je n'ai pas eu de veine. Et tantôt je me suis aperçu que je n'avais pas assez d'argent sur moi. Donne vite, Gladys ; mes amis doivent se demander ce que je suis devenu.

— Tu as perdu tout cet argent ?

— Eh bien oui, qu'y a-t-il là de si extraordinaire ? Je t'en supplie, laisse-moi tranquille et donne-moi la somme. Mais dépêche-toi un peu.

— Je te la donnerai, cela va sans dire, puisque tu en as besoin ; mais à une condition…

— Qui est ?

— Que tu me promettes de ne plus jamais jouer.

— À quoi penses-tu ? Je n'ai rien à te promettre, et tu n'as pas de condition à me poser. Qui est le maître ici. Et à qui est cet argent ? À toi ou à moi ?

— À bébé, fit-elle doucement.

— Quelle bêtise ! Un enfant mineur ! Tout, dans cette maison m'appartient, tout, entends-tu ? Et je peux en faire ce que je veux. Ne va pas t'imaginer que je me laisserai tyranniser par toi. Il se montait, froid, parlant avec fureur, espérant l'intimider.

Elle resta très calme en apparence, bien qu'elle tremblât de tout son corps.

— Frédéric, tu sais bien que je n'ai jamais songé à te tyranniser, mais je ne veux pas que les enfants soient ruinés par toi.

— Comme les femmes exagèrent toujours ! Ce ne sont pas ces cinq cents florins de plus ou de moins qui feront le bonheur ou la ruine de nos enfants. Veux-tu me les donner ? Sinon, je les prendrai tout simplement. Voyons, ne mets pas plus longtemps ma patience à l'épreuve.

Gladys alla silencieusement à l'armoire pour prendre l'argent. Elle chercha une parole à lui dire, une parole très tendre ou très sévère, qui pût l'impressionner, lui faire comprendre combien il est mal de jouer. Mais elle ne trouva rien, elle était trop bouleversée.

Quand elle vint lui donner les billets, elle murmura tout bas, comme une prière :

— Freddy, ne crois-tu pas que cela n'est pas bien pour un père de trois enfants ?

Elle avait pensé que rien ne pouvait être plus émouvant que cette allusion à l'enfant qui n'était pas encore né, mais il n'y fit pas attention et d'un mouvement hâtif, il mit les billets dans sa poche et quitta la chambre.

De nouveau Gladys écouta ses pas, mais cette fois l'escalier ne craqua pas. Maintenant qu'il tenait l'argent, il ne semblait plus si pressé de partir. Un désespoir mortel la saisit : son mariage, une ruine ; sa foi dans le bonheur, une ruine ; et au loin, le spectre hideux de la pauvreté qui guettait ses petits. Oh, si elle avait été seule, peu importe ce que la vie lui eût apporté, pour elle tout était fini quand même… Mais les enfants ! Pour eux elle devait lutter et ne pas assister inactive au désastre. Mais que pouvait-elle faire ?

De ses doigts crispés, elle se serrait le front, comme si elle eût voulu forcer son cerveau à mieux travailler. Elle avait entendu dire vaguement que l'on pouvait mettre sous tutelle un

homme trop dépensier. Mais à qui s'adresser pour cela ? Et elle ne pouvait pourtant pas porter plainte contre lui, avant de savoir si vraiment il avait déjà gaspillé une partie de sa fortune. Ce qui la rassurait un peu, c'est qu'il ne pouvait pas dissiper tout leur avoir sans qu'elle ne s'en aperçût. Son père, à elle, avait pris toutes les précautions nécessaires à cet égard. Comme van Praege avait été furieux de ces mesures, et comme elle, aussi, s'était révoltée contre la prévoyance paternelle ! Car Frédéric étant pauvre, alors qu'elle était riche, cette précaution lui avait semblé un affreux manque de délicatesse vis-à-vis de celui auquel elle était si heureuse et si fière de tout donner. Comment une femme qui aime, songerait-elle à mettre sa fortune à l'abri de celui auquel elle confie toute sa vie, tout son avenir plein de rêves merveilleux ?

Mais son père avait tenu bon. Il avait voulu qu'une partie de la dot de sa fille fût constituée en immeubles et il avait stipulé dans le contrat

de mariage que rien ne pourrait en être vendu ni hypothéqué sans le consentement de l'épouse. Il n'avait pas pu faire davantage, son pauvre papa, bien que la loi lui eût permis d'aller plus loin. Mais Frédéric avait protesté avec tant de violence, et elle-même, navrée de ce conflit, avait tant supplié son père, que celui-ci avait renoncé à prendre d'autres garanties.

Gladys se rappela tout cela avec une poignante émotion. Elle ne savait pas grand-chose des questions d'argent et des lois, mais, grâce à son éducation américaine, elle s'en faisait tout de même une idée un peu plus claire que la plupart des femmes hollandaises. Elle se dit que, les derniers temps, Frédéric avait si souvent vendu des titres pour en acheter d'autres, qu'il ne serait jamais possible de déterminer ceux qui provenaient de sa dot. Il était aussi probable que beaucoup de ces nouveaux titres avaient été déjà revendus. Mais, au moins, ses propriétés étaient en sécurité, grâce à ce bon et cher papa !

Et les larmes que, dans sa détresse, elle n'avait pas pu trouver tout à l'heure lui montèrent lentement aux yeux au souvenir des tendres soins de son père.

Alors un bruit léger de pas, se fit de nouveau entendre dans le corridor. Gladys tendit l'oreille ; ce ne pouvait être que Frédéric. Allait-il encore revenir chez elle ?

Lorsque, tantôt van Praege l'avait quittée, l'argent dans sa poche, et très satisfait de l'avoir obtenu sans trop de difficultés, il avait pensé que ses amis pouvaient bien l'attendre un moment de plus. De toute façon ils ne quittaient pas le club avant l'aube. Et le moment semblait bien choisi pour parler maintenant à Gladys d'une chose qui le préoccupait depuis longtemps. Plusieurs fois déjà, il avait remis cette conversation à plus tard, mais ce soir, après sa facile victoire, il se sentait tous les courages.

— Gladys, dit-il, en entrant, et son ton solennel où l'on sentait l'embarras, éveilla tout de suite la méfiance de la jeune femme, puisque nous en sommes à parler de ces ennuyeuses questions d'argent, je voudrais te prier… je voulais encore te dire avant de m'en aller… Je t'assure que le jeu n'est pour rien là-dedans… mais que… bref, les actions américaines ayant baissé, et les valeurs… Mais pourquoi t'expliquer ? les femmes n'entendent rien à ces affaires… Eh bien, par un concours de circonstances malheureuses, notre fortune se trouve bien réduite, et à l'heure qu'il est, la meilleure solution serait de vendre nos terres. Les propriétés rapportent si peu en ce moment et avec le produit de la vente nous pourrions acheter des titres qui rapporteraient davantage, me comprends-tu ? Je regrette de t'ennuyer avec ces histoires, mais comme ces terres sont à toi, il faut, pour la forme, que tu donnes ta signature. Évidemment, tu seras de mon avis, n'est-ce pas ? J'en ai du reste déjà parlé au notaire.

Gladys demeura terrifiée. Elle comprenait qu'il mentait, qu'il ne voulait vendre ses propriétés que pour en avoir l'argent entre ses mains. Sa façon de présenter la chose autrement n'était qu'une ruse maladroite.

— Non, dit-elle doucement, je tiens beaucoup à ces terres que mon père m'a données, et je préfère ne pas les vendre. D'ailleurs, Maud m'a dit que les valeurs de tout repos ne donnaient pas non plus de forts revenus ; alors nous pouvons laisser les choses comme elles sont…

— Qu'est-ce qu'elle en sait, Maud ? dit-il irrité. Les femmes n'entendent rien aux affaires, et du moment que je te dis qu'il faut vendre, il faut vendre. Je ne te demande pas de conseils, n'est-ce pas ? je le demande ta signature.

Gladys serra si fort ses mains jointes que les ongles lui entrèrent dans la chair. Elle n'était pas faite pour la lutte. Tout combat était pour elle une douleur qui l'exténuait. Cependant il

fallait bien lutter en ce moment, puisque c'était pour ses enfants.

— Non, je ne veux pas donner ma signature, Frédéric, vraiment je ne peux pas. Je ne veux pas vendre nos terres. Je t'en prie, n'en parlons plus.

— Au contraire, parlons-en ! Si moi, je veux vendre ces propriétés, elles seront vendues, comprends-tu cela ? Je ne sais pas ce que tu as depuis quelque temps à me rendre la vie si dure ? Mais tu vas avoir l'obligeance de signer immédiatement, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête et le regarda avec ses grands yeux tristes.

Alors il se mit à rire, courut à elle, et la prit dans ses bras en couvrant de baisers ses épaules nues.

— Allons, ma petite Gladys ! Tu seras gentille, tu feras ce que je te dis.

Mais elle le repoussa avec violence. Oh, l'affreuse caresse ! Rien n'avait été plus cruel dans toute sa vie malheureuse que ce baiser de la part de l'homme en l'amour duquel elle avait cru. Une colère la prit :

— Non, je ne signerai pas, et je te défends de jamais revenir là-dessus.

— Et pourquoi ? demanda-t-il menaçant.

— Parce que tu joues. Tu l'as avoué toi-même, et tu ne veux vendre nos terres que pour avoir de l'argent à perdre.

— Et quand cela serait ? S'il me plaît de vivre ainsi, j'en ai le droit, je pense, et sans t'en demander la permission. J'ai besoin de cet argent, et je saurai bien me le procurer.

— Tu ne peux pas l'avoir sans ma signature.

Il eut un rire méchant qui fit peur à Gladys, mais elle resta debout, fière et droite devant lui.

— Oui, ton père pensait agir avec beaucoup de prudence en stipulant que tu garderais le droit de propriété sur tes terres. Mais les lois de ce pays me donnent une tout autre puissance. Je peux te forcer…

— Tu ne me forceras jamais à signer !

— C'est ce que nous allons voir… Si tu ne me promets pas immédiatement de signer, demain Mary quittera la maison et sera envoyée dans une pension.

— Mary ? Elle regarda autour d'elle comme pour chercher un secours. Elle ne comprenait plus, ses pensées se brouillaient. Un instant elle resta comme anéantie sous ce coup inattendu.

— Et si tu refuses encore, Hajo, à son tour, sera renvoyé. Nous verrons si après cela tu céderas.

Elle sentit tout son sang lui monter à la tête.

— Tu n'aurais pas le courage de me séparer de mes enfants, Frédéric, tu n'en as pas le droit.

— J'ai le droit et la puissance de faire de mes enfants ce que je veux.

— Tes enfants ! s'écria-t-elle avec passion. Mais ce ne sont pas tes enfants, ce sont les miens ! Si nous leur avons donné la vie ensemble, c'est moi qui les ai mis au monde, au prix d'atroces souffrances, dont tu n'as même pas l'idée, c'est moi qui les ai nourris de mon lait, c'est moi qui les ai veillés jour et nuit, quand ils étaient malades. Quel droit aurais-tu de me les prendre ?

— Tous les droits, d'après la loi, dit-il froidement, content de voir que la victoire lui resterait.

Elle se sentit prise de vertige et se serra le front dans sa main fiévreuse. Il lui semblait qu'elle allait devenir folle ; qu'elle était prise dans un filet qui, à chacun de ses mouvements,

se resserrait autour d'elle. Si elle donnait sa signature, elle livrait ses enfants à la misère ; si elle refusait… sans la sollicitude de son amour de mère, jamais ces petits êtres si délicats ne pourraient vivre…

Un instant l'idée lui vint de se jeter aux genoux de son mari, d'essayer à la rigueur de l'attendrir par des caresses. Mais elle comprit que ce serait en vain. Il avait dû couver ce projet depuis longtemps, et rien ne l'y ferait renoncer. Alors pourquoi s'imposer encore cette dernière humiliation ?

— Promets-tu de signer, Gladys ?

Elle se tordit les mains sans répondre.

— Promets-tu ?… Non ?… Alors Mary part demain, tu peux y compter.

Il se tenait tout près d'elle, et son murmure menaçant sembla à Gladys comme des sifflements qui pénétraient dans sa tête.

— Promets-tu ? Sinon je te jure que…

— Oui…

Il sourit, releva sa moustache et, pendant quelques secondes, il resta là hésitant. Mais elle ne leva pas les yeux, il lui semblait que si en ce moment elle l'avait regardé, elle en aurait perdu la raison.

Alors il comprit qu'ils n'avaient plus rien à se dire, et partit. Un instant après la porte d'entrée se referma bruyamment sur lui.

XXXVI

Hilda, un peu inquiète, descendit lentement l'escalier ; elle allait chez son oncle pour lui parler de ses grands projets et maintenant que le moment était venu, elle se sentait tout intimidée.

Et il y avait encore une autre chose qui la tourmentait. Très préoccupée par toutes les impressions qui, ces derniers temps, étaient venues à elle, elle ne s'était pas rendu compte bien clairement de ce qu'elle éprouvait pour Maarten. Elle s'était rappelée parfois le son tendre de sa voix quand il lui parlait, et sa silhouette élégante et fière, et chaque fois elle en avait ressenti une émotion très douce. Mais elle n'en avait pas pris nettement conscience ; tant d'autres choses avaient constamment demandé son attention. Mais, hier soir, l'attitude

bizarre du jeune homme l'avait brusquement réveillée, et elle avait compris combien, au commencement de la soirée, sa froideur l'avait blessée, et combien elle avait été impressionnée au départ par son regard étrange où elle croyait avoir lu une prière. Inquiète, elle lutta contre ces nouveaux sentiments, en essayant de les refouler.

« Quelle folie, se dit-elle, est-ce la peine de me torturer ainsi ? Oublions tout cela. Dès que j'aurai parlé à mon oncle, je me mettrai au travail, et toutes ces idées romanesques s'envoleront bien vite. »

— Eh bien, Eddy, qu'as-tu découvert là ?

Édouard se tenait devant un grand tableau dans le vestibule, les mains dans ses poches, le dos voûté.

— Mais rien…

Elle lui mit la main sur l'épaule, et resta auprès de lui, au fond, rien que pour retarder

encore de quelques instants l'entretien avec son oncle. Mais alors elle s'aperçut qu'Édouard aussi était agité.

— Qu'y a-t-il, Eddy ?

— Oh, tous ces ennuis au sujet de mes études ! Papa veut aller demain à Utrecht, pour me chercher une chambre ; c'est donc le moment ou jamais de parler de mon projet de voyage au Japon avec Lord Hampton, mais…

— Pourquoi est-ce si terrible ? Ton père est si bon, et je suis sûre qu'il ne demandera pas mieux que de te faire plaisir !

— S'il s'agissait de lui demander une forte somme ou n'importe quoi de ce genre, je n'aurais pas peur d'aller le trouver. Mais c'est sa manie de vouloir pour moi une brillante carrière, et quand il est question de mes études, il n'y a plus moyen de lui faire entendre raison. Tu vas voir ce qu'il dira quand je lui demanderai de n'aller à l'Université que l'année prochaine.

— Veux-tu que nous entrions ensemble ? Moi aussi, j'ai quelque chose à demander… quelque chose d'un peu pénible…

— Quelle bonne idée !

Il lui prit gentiment le bras. Instinctivement, il la sentait plus brave que lui, et il était ravi de n'être pas seul à écouter le sermon qu'il s'attendait à entendre dans le cabinet de son père.

— Veux-tu m'aider ? Tu sais si bien dire les choses !

Elle sourit. Édouard était généralement si sûr de lui-même et avait un tel mépris pour les « jeunes filles » que son humble prière et le compliment qu'il venait d'y ajouter amusèrent beaucoup Hilda.

— Oui, mais alors il faut que toi aussi tu me soutiennes.

Il promit avec un clignement d'yeux plein de malice, croyant avoir deviné ce dont qu'il s'agissait.

Jusqu'ici Hilda n'avait parlé à personne, sinon à Eugénie, de la demande de Bernard Cranz, et comme Eugénie n'en avait soufflé mot, toute la famille était restée dans l'incertitude à cet égard. Édouard, dès qu'il sut qu'elle avait à causer avec son père, pensa involontairement que ce devait être à propos de la lettre aux armoiries des Rozenhagen qu'il avait aperçue un jour dans les mains du domestique.

— N'entrons pas ainsi bras dessus bras dessous, dit Hilda en riant, ton père croirait que nous venons lui demander sa bénédiction.

M. van Starren se tenait devant son grand bureau ministre, encombré de livres héraldiques, de notes, de manuscrits et de parchemins.

Dès sa jeunesse, ces études généalogiques avaient été sa grande passion, et en vieillis-

sant, il n'avait fait que s'y consacrer de plus en plus. À force de recherches, il était arrivé à tout savoir de sa famille, depuis le premier van Starren qui avait accompagné saint Louis en Terre Sainte, jusqu'à son père qui avait combattu en 1830. Ses archives, contenant tous les documents, les chartes, actes de donations, actes baptismaux, etc., étaient admirablement en ordre, mais, hélas, à cette longue chaîne d'aïeux, il manquait un anneau. Au commencement du XVII^e^ siècle, il avait existé un Godefridus van Starren, dont il était impossible de savoir s'il avait été marié et s'il avait laissé une descendance. Et ensuite, il y avait eu un Dietrich van Starren, dont on ne pouvait pas prouver qu'il fût fils ou petit-fils de ce Godefridus, bien que tout le fît supposer. À combler cette lacune, M. van Starren avait employé toutes ces dernières années, et en ce moment encore il était penché sur un manuscrit très difficile à déchiffrer, dans lequel il espérait trouver peut-être quelques utiles indications.

Mais si son intérêt pour l'histoire de sa famille avait toujours été très vif, sa grande ambition de voir sa race, non seulement grande dans le passé mais encore puissante dans l'avenir, ne lui était venue que tard. Alors il avait commencé à regretter sa jeunesse gaspillée dans les plaisirs et dans l'inaction et à déplorer le rôle insignifiant qu'il jouait dans ce monde, et qui était la conséquence de cette jeunesse perdue. Tout son espoir s'était dès lors reporté sur son fils.

— Mon oncle, pardon de te déranger un instant ? Nous voudrions te demander quelque chose.

— Entre, mon enfant, qu'y a-t-il ?

Il posa avec précaution la loupe avec laquelle il avait examiné le vieux document et jeta à sa nièce un regard légèrement impatient. Mais quand il vit Édouard derrière elle, son visage se radoucit. Son fils avait toujours le droit de venir le déranger. N'était-il pas le descen-

dant de cette lignée illustre qui devait refleurir en lui ? Dans ce sanctuaire consacré au service d'un glorieux passé, il ne pouvait être un intrus.

— Papa, commença Édouard, très intimidé et gauche, je voulais te dire, te prier, de ne pas aller à Utrecht demain… j'ai reçu une invitation de Lord Hampton qui compte sur moi pour l'accompagner cet hiver au Japon… Tu comprends… Cela me ferait bien plaisir… tu comprends… Et au fond, que je commence mes études une année plus tôt ou plus tard, ce sera la même chose…

Un instant ils se turent tous les trois, puis M. van Starren dit lentement :

— Je ne suis pas de ton avis. Ton entrée à la faculté a déjà été retardée à cause de ta santé ; la remettre encore, ce serait… non, il faut refuser cette invitation.

— Mais papa, une telle occasion ne se présentera peut-être plus ; et qu'est-ce que cela fait que je finisse mes études un an plus tard.

— L'année prochaine, il y aura un nouveau motif pour ne pas se mettre au travail, et je t'ai souvent dit combien je tenais à ce que tu fisses de sérieuses études.

— Mais je les ferai, papa, seulement plus tard. Pourvu que cet hiver tu me laisses partir…

— Non, mon fils. L'année prochaine aura lieu la grande fête des étudiants ; ce sera une année où l'on ne fera pas grand-chose, et de cette façon tu prendras l'habitude de la flânerie, si bien qu'à la fin tu ne seras plus capable de t'astreindre à aucun travail.

— Mais non, papa, je t'assure…

— Mais oui, mon garçon, je l'ai vu si souvent.

Et prenant un ton confidentiel et attendri qui contrastait avec son habituelle ironie :

— Je veux bien croire que tu as les meilleures intentions, mais je sais par expérience comment on en arrive à ne plus savoir travailler du tout, et plus tard cela vous cause les plus cruels regrets. À notre époque, l'oisiveté qui était très bien portée autrefois, commence à être blâmée par l'opinion. Aujourd'hui, l'homme qui veut être quelqu'un, non aux yeux de ses fournisseurs et d'un petit groupe d'oisifs, mais aux yeux des hommes sérieux, doit être autre chose que le propriétaire d'un nom ou d'un coffre-fort bien rempli. Et tu sais, mon enfant, je suis loin de partager les idées démocratiques modernes. Mais là-dessus elles sont logiques, il n'y a pas à dire. Car on prétend que Dieu a institué les classes. Quelle bêtise. Le premier d'une grande famille fut toujours un homme de valeur, c'est-à-dire qu'il devint puissant, plus puissant que ses voisins, parce qu'il fut plus fort, ou plus audacieux, ou

plus rusé, ou plus cruel, ou plus juste qu'eux. Et de notre temps, il en est de même : celui qui veut être quelqu'un, doit avoir une valeur personnelle. Et c'est pourquoi il faut que tu travailles, mon petit, que tu travailles ferme. Et que je n'entende plus parler de cette invitation, n'est-ce pas ?

Édouard mordillait les bouts de sa moustache ne trouvant plus rien à dire pour défendre son projet.

Hilda demanda doucement.

— Dis-moi, mon oncle, le passé des van Starren est glorieux, n'est-ce pas ?

— Tout ce qu'il y a de plus glorieux.

— Et il ne serait venu à l'idée de personne de douter de la parole d'honneur d'un van Starren ?

— Certainement non. Mais où veux-tu en venir ?

— Eh bien, si Édouard, qui sûrement ne fera pas honte à ses ancêtres, te donnait sa parole d'honneur de travailler sérieusement l'année prochaine, le laisserais-tu partir pour le Japon ?

Elle s'efforça de parler gravement, mais tout à coup cela lui parut si drôle d'avoir su toucher son oncle à l'endroit sensible que ses yeux devinrent rieurs. Et sa gaieté fut contagieuse.

— Diable, pas si bête, cette petite fille.

— Oui, papa, je te donne ma parole : aussitôt revenu du Japon, je me mettrai au travail. Alors tu consens ?

M. van Starren sourit, très heureux au fond de pouvoir faire plaisir à son enfant, sans mettre l'avenir en danger.

— Oui, dans ces conditions, je consens. Mais, van Starren, souviens-toi que j'ai ta parole d'honneur, dit-il solennellement. Et toi,

Hilda ? Qu'est-ce qui t'amène ? Ou bien n'es-tu venue qu'en qualité d'avocat de mon fils ?

— Non mon oncle, je viens te demander exactement le contraire de ce que veut Édouard. Je voudrais commencer à travailler.

— À travailler ?

— Oui. L'oisiveté de ma vie me lasse et je voudrais faire mon droit, si tu veux bien me le permettre.

— Mais mon enfant, que répondre à cela ?

Édouard se laissa tomber dans un fauteuil avec des gestes exagérés de frayeur.

— Oui, je comprends que l'idée te paraisse un peu bizarre au premier abord, mais tu t'y feras très vite, dit Hilda en souriant.

M. van Starren la regarda, inquiet, sévère, craignant qu'elle ne voulût se moquer de lui.

— Je ne comprends pas… en somme, qu'est-ce que tu te proposes ?

— Mais ce que je viens de te dire : la vie que je mène m'ennuie, et je désire faire mon droit.

— Ce ne sont pas des études de femme. C'est à peine si peut-être une ou deux pauvres détraquées ont eu cette idée.

— Mais pas du tout mon oncle. En Amérique il y a aujourd'hui beaucoup de jurisconsultes femmes, et il y en a toujours eu en Europe. Au Moyen-Âge(6) il y a eu des châtelaines, des supérieures de couvent, qui avaient le droit d'exercer la justice et qui, sur leur territoire, étaient considérées comme des magistrats(7). Tu vois, rien de nouveau sous le soleil.

— Mais, ma pauvre enfant, d'où a pu te venir une idée aussi saugrenue. Tout le monde se moquera de toi, et tu n'auras que des ennuis.

— Voulez-vous me permettre une petite citation ?

Et répétant presque mot pour mot ce qu'il venait de dire à Édouard :

— « À notre époque l'oisiveté qui était très bien portée autrefois, commence à être blâmée par l'opinion. Aujourd'hui la femme qui veut être quelqu'un, non aux yeux de sa modiste et d'un petit groupe de mondaines, mais aux yeux des femmes et des hommes qui pensent, doit être autre chose que la propriétaire d'une jolie figure et d'un coffre-fort bien rempli. »

— C'est ce que je viens de dire à Édouard, mais à propos de l'homme…

— Ne trouves-tu pas que cela peut s'appliquer aussi à la femme ? en somme à tout être humain ?

M. van Starren haussa les épaules et la regarda longuement, profondément étonné.

— Tu ne sais pas à quoi tu vas t'exposer. As-tu seulement songé que les étudiants avec

qui tu travailleras, te trouveront parfaitement ridicule ?

— Non, mon oncle. Une femme qui veut travailler n'est jamais ridicule, pas plus qu'un homme. Tout dépend de la manière de s'y prendre, et je t'assure que je ne me rendrai pas ridicule.

Un instant ils se turent tous les deux. Cette affaire ennuyait beaucoup M. van Starren. Depuis des années il avait l'habitude, pour tout ce qui concernait ses filles, de trancher les questions avec un sourire ironique en disant : « C'est maman qui arrangera cela, moi, je n'entends rien aux affaires de femmes. » Mais maintenant, que faire avec son étrange pupille ?

— Donc, tu permets, n'est-ce pas ? demanda-t-elle persuasive.

— Permettre ? Mais pas du tout. Je trouve ton idée de la pure folie. Cependant, si tu y tiens absolument, je ne veux pas t'empêcher de

la suivre. D'ailleurs, dans un an, tu seras majeure et tu pourras faire tout ce qu'il te plaira. Après tout, tu es en âge de savoir ce que tu veux…

Hilda se leva. Elle avait su d'avance que son projet ne trouverait pas de sympathie ; c'était déjà beaucoup de ne pas avoir rencontré une résistance énergique.

— Je te remercie, mon oncle.

— Et quand comptes-tu t'installer à la faculté ? demanda-t-il d'un ton moqueur.

— Comme j'ai fait du grec et du latin autrefois, je pense pouvoir prendre ma première inscription l'année prochaine. Tu consens à ce que je prenne des leçons particulières ?

— Fais ce que tu voudras, pourvu que, plus tard, tu ne me fasses pas de reproches.

— Je te le promets… Maintenant je ne veux pas te déranger plus longtemps…

Elle avait déjà la main sur le bouton de la porte, quand il la rappela :

— Un instant, Hilda.

— Mon oncle ?

— Sais-tu qu'en suivant ton caprice tu diminues singulièrement tes chances de mariage ?

— Pas celles d'un mariage heureux, fit-elle doucement, car je ne pourrais jamais trouver le bonheur qu'auprès d'un homme qui mettra la femme qui travaille au-dessus de l'insignifiante mondaine.

M. van Starren sourit malicieusement. Ayant remarqué les petits froissements entre Eugénie et Hilda, et persuadé qu'il allait toucher un point sensible, il dit lentement :

— Je crois que Bernard Cranz, par exemple, n'aimerait guère une fiancée étudiante.

Hilda se redressa fièrement :

— L’avis de M. Cranz m’est absolument indifférent. Je lui ai du reste fait savoir, ces jours-ci, que je ne tenais pas à devenir sa fiancée.

Édouard s’écria plein d’enthousiasme :

— Tu l’as refusé ? Cela, Hilda, c’est vraiment chic !

— Comment ? tu as refusé Cranz ? Mais, mon enfant, tu n’y penses pas… Pourquoi ne pas nous avoir demandé conseil ?

— Personne ne pouvait me conseiller là-dessus, mon oncle. Il n’y avait que moi pour savoir si je l’aimais, n’est-ce pas ?

— Eh bien, oui… aimer… mais sais-tu qu’un tel parti ne se présente pas deux fois ?

— Je ne demande pas un bon parti, je demande l’amour, et si je ne trouve pas le vrai, je me passerai du faux !

— Mon Dieu, mon enfant, quelles théories ! Et tu t’imagines que les études de droit sont si délicieuses qu’elles te donneront le bonheur ?

— Je pense que les études de droit seront pour moi assez ennuyeuses et arides, mais elles ne sont pas pour moi un but, elles sont un moyen pour m'ouvrir un champ d'activité qui me plaît.

M. van Starren soupira.

— Des utopies, mon enfant ! Crois-moi, si tu te mets à t'emballer pour ces idées-là, tu n'auras que des déceptions.

Cet éternel refrain impatienta Hilda. Chaque fois qu'il était question d'idées nouvelles, d'un avenir meilleur, tout le monde autour d'elle se mettait à répéter ce mot d'utopie.

— Tu ne sais pas quel plaisir tu me fais, mon oncle, en appelant cela des utopies. Car au fond, que sont les utopies sinon des idées auxquelles on n'est pas encore habitué ? Et qu'est une nouvelle période de développement sinon une suite d'utopies réalisées ? Il n'y a jamais eu, pas plus dans le domaine de l'esprit que dans le domaine pratique, un homme de

génie que l'on n'ait appelé « utopiste » et dont les idées nouvelles n'aient passé pour des rêveries insensées. Mon père disait : « Cela prouve que ceux que le monde appelle des rêveurs sont les réveillés, et que ceux qui se croient très éveillés, très pratiques, sont souvent bien endormis… » Mais, vraiment, mon oncle, je te retiens trop longtemps. Merci de tout mon cœur de m'avoir donné ton consentement.

XXXVII

Aussitôt après l'entrevue avec son oncle, Hilda avait rassemblé ses livres latins, et animée d'un zèle ardent, elle s'était installée au jardin d'hiver et étudiait. C'était pour elle une joie de pouvoir de nouveau s'absorber dans un travail.

À ce moment, Eugénie entra au salon qui, par ses portes grandes ouvertes sur le jardin d'hiver, ne formait avec celui-ci qu'une seule pièce. Comme la pauvre enfant avait mauvaise mine. Toutes les préparations ferrugineuses, tout le jus de viande qu'elle absorbait, restaient sans effet. Elle s'approcha du piano et se mit à jouer un nocturne de Chopin, qu'elle préparait pour une des soirées qui auraient lieu en l'honneur du mariage de Valérie Vermaezen. Elle jouait correctement avec ce brio superficiel qui

s'acquiert par beaucoup d'heures d'étude durant de longues années et quand on a un bon professeur ; mais jamais elle n'avait rien su rendre de la tendresse, de la mélancolie, de la passion, de la terreur dont parle la musique. Quand on lui demandait de jouer, elle ne se faisait jamais prier, et dès que sa mère, qui ne comprenait rien à la musique, mais était très fière du jeu de sa fille, lui demandait de rejouer encore une fois « ce ravissant morceau de l'autre jour » elle se levait, aimable et docile, et après la phrase traditionnelle, « qu'il y avait une éternité qu'elle n'avait ouvert son piano », elle se mettait à exécuter tout ce qu'elle avait étudié les derniers temps.

Pour la douzième fois elle recommença ces neuf mesures difficiles de triolets et de triples croches, mais elle ne les réussit pas. Alors, violemment, elle frappa son clavier des deux mains, puis resta immobile, pâle et découragée, devant sa musique. À cet instant Corry entra en coup de vent.

— Pensez donc ! Il est venu tout de même ! Il est auprès de papa ! De ma fenêtre je l'ai vu descendre de voiture. Oh, que je suis heureuse ! Touche mes mains, Eugénie, elles sont glacées ! Pourvu que papa ne fasse maintenant pas de gaffe…

— De qui parles-tu ? fit Hilda vivement.

— De von Goertzen, naturellement.

— Naturellement, répéta Eugénie, en traînant sur le mot d'une façon bizarre, si bien qu'on n'aurait pu dire si elle était sérieuse ou ironique.

Hilda, émue, reprit son livre. Avant-hier encore Corry avait été d'une gentillesse extrême envers Roselaar.

— T'avait-il dit qu'il viendrait ? reprit Eugénie.

— Oui, hier soir, chez Gladys, il m'a bien dit quelque chose dans ce genre, mais il avait fait

déjà si souvent de ces allusions, que je n'osais plus y compter pour tout de bon.

Elles se turent, impressionnées par l'attente. Corry, follement nerveuse, allait et venait, en chiffonnant son petit mouchoir de dentelle. Eugénie, de son tabouret, la suivait des yeux avec des regards sombres.

— Monsieur fait prier mademoiselle Corry de descendre chez lui, vint dire le domestique.

— Bien.

Elle était tout à coup devenue très calme, se leva de la chaise longue, sur laquelle elle venait de se jeter, et avec cette soudaine maîtrise d'elle-même qu'ont parfois les femmes les plus nerveuses, elle alla devant la glace et arrangea soigneusement les frisettes sur son front. Les mouvements de son petit corps gracieux avaient pris une certaine roideur, et instantanément elle s'était composé un air de dignité hautaine qu'on ne lui avait jamais vu. Très droite, elle quitta le salon à pas lents et fermes.

Hilda poussa un profond soupir, et Eugénie recommença son nocturne.

Mais le passage difficile réussissait de moins en moins. Tenace, elle recommençait toujours, enfin cela marcha une fois sans accroc, mais après ce fut plus mal que jamais.

Furieuse, elle jeta la musique de côté, ferma le piano, et vint à Hilda.

— Crois-tu, toi aussi, que l'art nous ennoblisse ?

— Certes.

Hilda leva la tête en souriant de cette brusque et naïve interrogation. Depuis qu'elle s'était expliquée avec Eugénie au sujet de Cranz, la pauvre fille lui témoignait un respect à la fois touchant et comique et lui posait sans cesse toutes sortes de questions, comme si elle eût été un oracle capable de répondre à tout.

— Enfin, on le dit, mais est-ce vrai ?

Hilda quitta sa position paresseuse au fond de son fauteuil et dit avec animation :

— Mais oui ! Art veut dire amour de ce qui est beau. L'art éveille en nous le sentiment de toutes les beautés et le désir de les atteindre ; et c'est ce désir passionné qui ennoblit. Car la beauté des lignes, des formes, des sons, des couleurs et des mots c'est ce que nous appelons l'Art, mais la beauté des sentiments des pensées et des actes, nous l'appelons Vertu ; c'est donc que ces deux mots : *Art* et *Vertu*, n'expriment, au fond, qu'une même idée dans des mondes différents, et tous ceux qui ont une large et profonde conception de la vie, sépareront le moins possible ces deux expressions de l'idée fondamentale : Beauté.

Eugénie avait écouté avec recueillement mais brusquement elle s'impatienta :

— Mais oui, mais tu as la manie d'aller trop au fond des choses. Évidemment, l'amour du grand art ennoblit, mais je pensais, moi, aux

arts d'agrément tels que les jeunes filles les pratiquent généralement.

Hilda sourit.

— Quant à ça… que tu fasses tes gammes à un mouvement plus ou moins vertigineux, et que Corry peigne plus ou moins de fleurs, je pense bien que cela ne vous rendra ni plus heureuses ni meilleures, il est vrai que cela ne peut guère s'appeler de l'art.

— Alors tu trouves tout cela stupide, au fond ?

En songeant à toutes les heures gaspillées, qui auraient pu être mieux employées, Hilda allait dire énergiquement un « oui » tout court, mais elle se ravisa et chercha des mots pour exprimer clairement ce que souvent elle avait pensé à ce propos.

— Je crois, en effet, que ce dilettantisme est généralement, assez stupide. Mais tout dépend du point de vue où l'on se place, n'est-

ce pas ? Si les amateurs n'exerçaient leurs arts que pour mieux développer leurs facultés et embellir leurs loisirs, ce serait évidemment parfait… S'exercer la main et l'œil par le dessin ; pénétrer plus avant dans les beautés de la nature en l'étudiant à l'aide du pinceau ; faire de la musique pour mieux s'assimiler les œuvres des grands maîtres, afin de les mieux comprendre et mettre leurs harmonies dans nos heures de repos, est-ce que tout cela n'est pas admirable ? Mais la façon dont la plupart des jeunes filles comprennent leur art, me semble bien pitoyable. Elles n'y voient qu'un moyen de tuer le temps et d'obtenir un peu de succès mondain, et tout en sachant nettement qu'elles ne feront jamais rien de bien, que jamais elles ne dépasseront la plus pauvre médiocrité, elles ne cessent d'y consacrer de longs efforts et le meilleur de leur temps.

Eugénie se détourna, alla vers la fenêtre, et se mit nerveusement à jouer un petit air sur la vitre.

Après un instant de silence Hilda reprit :

— Autrefois papa m'a fait prendre des leçons de musique et de dessin parce qu'il disait qu'il faut donner à tout enfant l'occasion de développer ce qui est en lui, et comme j'avais quelques dispositions, je continuai mes leçons jusqu'à ce que je fusse capable de déchiffrer, de chanter et de jouer pour mon père la musique qu'il aimait, et de faire le croquis des choses qui nous intéressaient en voyage. Mais après, papa ne voulait plus me voir passer de longues heures à étudier le même morceau ou à confectionner de petites aquarelles. Il préféra alors me voir consacrer le plus de temps possible à la lecture de livres dont nous causions ensuite et qui m'apprenaient à comprendre beaucoup de choses…

Soudain Eugénie revint de la fenêtre en courant, prit Hilda par les épaules, la secoua avec fureur et lui dit entre ses dents :

— Pourquoi… pourquoi !… ne m'as-tu pas dit cela plus tôt ?

Hilda, croyant à une plaisanterie, leva la tête en souriant ; mais quand elle vit au-dessus de son visage les traits bouleversés de sa cousine, elle eut peur. Un instant il lui sembla qu'un être étrange, sauvage et cruel, la regardait à travers les yeux d'Eugénie, et en frissonnant, elle essaya de se dégager.

Ce fut une lutte qui dura quelques secondes, puis Eugénie la repoussa violemment et s'enfuit dans le jardin en éclatant en sanglots.

Hilda resta interdite, très troublée par cette scène inattendue. D'abord elle n'y comprit rien, et se frottant les épaules où les doigts crispés d'Eugénie avaient laissé des marques, elle voulut la suivre pour la mettre en demeure de s'expliquer. Mais bientôt elle se rendit compte des sentiments de sa cousine, et son irritation tomba. Alors elle comprit que, sans

le vouloir, elle avait été cruelle. Dans cette existence de jeune fille, sans aucun enthousiasme, sans aucun devoir, l'unique consolation avait été de se donner cette brillante technique qui, seule, lui avait procuré l'illusion de savoir quelque chose, d'être bonne à quelque chose. Et cette illusion, elle venait de la lui prendre. Hilda, pleine de regrets, se demanda comment elle avait pu être si dure.

Mais le fait qu'Eugénie lui eût adressé cette étrange question sur l'influence de l'art et eût pris tellement à cœur la réponse, prouvait bien que depuis longtemps déjà elle ne se sentait pas satisfaite, et que si Hilda ne lui avait pas dit la vérité aujourd'hui, demain, la pauvre fille l'aurait découverte d'elle-même. Mais que faire maintenant pour la consoler ? Aller la trouver et lui dire… quoi ? Que pouvait-on lui dire ? Personne ne pouvait la secourir en ce moment ; il fallait que, toute seule, elle travaillât à trouver une solution au problème qui venait de se poser devant elle.

Alors Hilda ramassa son livre qui était tombé, et le rouvrit pleine d'un nouveau zèle.

Elle voulait travailler de toutes ses forces afin de terminer ses études le plus tôt possible, et quand elle aurait obtenu son titre de docteur qui lui donnerait du prestige aux yeux du monde, – le monde était si entiché de titres et y croyait si naïvement – elle dirait, elle crierait s'il le fallait : « Mais réveillez-vous donc, jeunes filles, vous qui avez dépassé la première jeunesse ! Ne sentez-vous pas que vous êtes des femmes dans la force de l'âge et que la vie ne vous est pas donnée pour faire un peu de dilettantisme ? Comprenez donc enfin que vous avez des responsabilités vis-à-vis de la collectivité et qu'en notre temps si difficile, où il y a tant de souffrances, vous lui devez tout ce qui est en vous d'énergie, d'amour et d'intelligence ! »

Et la plupart, certes, passeraient leur chemin en souriant et en haussant les épaules, mais quelques-unes l'écouteraient, et de ce petit nombre se dégagerait une grande force.

XXXVIII

Corry avait voulu que ses fiançailles restassent secrètes jusqu'en septembre, c'est-à-dire officiellement ; car dès les premiers jours elle avait écrit d'innombrables billets pour en faire part « confidentiellement » à toutes ses amies. Mais comme au mois d'août toutes leurs relations étaient à la campagne ou en voyage, il n'eût été guère possible de donner tout de suite une grande fête, et Corry avait désiré une grande fête pour annoncer ses fiançailles avec éclat. Maintenant, presque tout le monde était de retour, – plus tôt que d'habitude, à cause du mariage de Valérie Vermaezen, – et la brillante soirée avait eu lieu, et la nouvelle était devenue officielle. Le mariage devant se faire assez vite, la maison des van Starren s'était aussitôt remplie d'un mouve-

ment fiévreux ; on ne voyait partout que préparatifs et l'on n'entendait plus parler que des détails, du trousseau et des cérémonies du mariage. Hilda était ravie de tout ce trouble qui détournait l'attention générale de sa « scandaleuse » décision. Une seule fois sa tante était encore venue lui faire une scène, lui prédisant qu'elle se compromettrait, que tout espoir de se marier était perdu pour elle, et qu'elle serait une honte pour la famille. Mais Hilda avait tranquillement laissé passer l'orage, et depuis on ne l'avait plus tourmentée. Par l'intermédiaire de Corona elle avait trouvé de bons professeurs, et, retirée dans sa chambre, elle travaillait tous les matins sans être dérangée.

— Hilda, pardon, puis-je entrer un instant ?

Eugénie avait ouvert la porte.

— Mais oui, qu'y a-t-il ?

— Hilda, je viens te demander pourquoi tu es si peu aimable envers Corry ?

— Il m'est impossible d'être autrement ; je trouve qu'elle a si mal agi…

Eugénie parut réfléchir. Corry était en ce moment l'enfant gâtée de la maison ; tout le monde s'empressait autour d'elle, la flattait, faisait fête au jeune couple ; il n'y avait que Hilda qui était réservée et se tenait à l'écart.

— Mais enfin, est-ce que cela te regarde ? Laisse-la donc faire ce que bon lui semble. Si tu veux prendre ainsi à cœur toutes les affaires des autres, ta vie deviendra impossible.

— Tu sais que Roselaar…

— Non, quoi ?

— Quand il a appris les fiançailles de Corry, il a quitté sa famille, sa mère qui l'adorait, son poste qui lui promettait un bel avenir et est parti pour le Transvaal.

— Vraiment ? Ça c'est triste !

— Oui, très triste !

Eugénie resta un moment rêveuse, puis reprenant son ton habituel de raillerie :

— Après tout, pourquoi a-t-il été assez bête pour s'y laisser prendre ?

— Comment peux-tu parler ainsi ? Il ne pouvait pas ne pas se laisser prendre, car, enfin, Corry l'aimait réellement… au moins autant qu'elle est capable d'aimer. C'est affreux de sa part d'avoir mis son ambition au-dessus de son amour. Écoute, à propos de mes projets de travail, on me reproche sans cesse de ne pas être assez femme. Mais ce que je trouve contraire à la dignité féminine, c'est ce qu'a fait Corry, contraire à notre nature dans ce qu'elle a de meilleur…

Hilda parlait avec amertume. Tout son être tendait à donner de la sympathie, à être gaie et aimante et elle souffrait beaucoup de se sentir seule et étrangère à son entourage.

— Tout cela est très possible, mais cela n'empêche pas que tu aies tort de te mêler

des affaires des autres. Sais-tu pourquoi je suis venue ? Pour te conseiller très sérieusement d'être un peu plus gentille avec Corry. Ton attitude lui est pénible ; elle lui rappelle sans cesse ce qu'elle cherche à oublier, et tout ce qui agace ses nerfs se transforme en ce moment en fureur contre toi. Elle se vengera, tu peux y compter !

— Crois-tu ?

— Certainement. Tu désirais tenir tes projets secrets jusqu'après tes examens ? Eh bien, je sais que Corry en parle partout et qu'elle te couvre de ridicule auprès de tous nos amis. Et son fiancé l'y encourage. Comme aristocrate conservateur, il est naturellement contre le féminisme, et plus Corry s'acharne contre loi, et plus il est content. Je crains qu'à eux deux, ils ne te fassent une réputation impossible.

Hilda resta silencieuse, mordillant nerveusement son porte-plume. Une grande tristesse l'envahit, et oppressée par le sentiment de sa

solitude, elle pensa involontairement à toutes ces femmes qui, au commencement du mouvement féministe, avaient quitté les premières le chemin tracé par la tradition et avaient été bien plus seules encore qu'elle ne l'était aujourd'hui. Elle comprit en cet instant pourquoi tant parmi elles avaient paru excentriques et antipathiques. Ne fallait-il pas l'âme d'une sainte pour ne pas s'aigrir, pour rester douce et aimable, quand dans sa famille comme dans le monde, on ne trouvait continuellement qu'opposition et hostilité ; quand les femmes avec lesquelles on a été élevée, se moquaient de vous et que les hommes vous traitaient comme un être anormal ; quand on était sans cesse repoussée, découragée dans des études où les hommes ne rencontraient que des encouragements ; quand on avait toutes les peines du monde à arriver à des situations ouvertes aux hommes les moins doués ? Les femmes d'alors avaient dû endurer bien des peines et lutter contre bien des préjugés dont aujourd'hui nous

ne pouvons même plus nous faire une idée. Quoi d'étonnant à ce que beaucoup parmi elles fussent devenues des types bizarres ? Même quelques-unes se posèrent en ennemies des hommes – l'expérience leur montrait bien souvent l'homme comme un ennemi – et pourtant leur plus grande envie était de l'imiter. On leur avait tant répété que tous les privilèges lui revenaient de droit, à lui, le maître, qu'insensiblement ces pauvres pionnières s'étaient mis en tête que pour elles il n'y avait qu'une chose à faire : ressembler le plus possible à l'être privilégié…

Alors apparurent ces femmes qui s'habillaient presque en hommes, qui se coupaient les cheveux en brosse et s'efforçaient d'effacer toute différence entre les deux sexes, qui regardaient avec mépris tout ce qu'on est convenu d'appeler vertus féminines et qui n'avaient pas la force de faire de leur vie nouvelle une vie harmonieuse. Et le monde, toujours trop myope pour reconnaître les vraies causes des

phénomènes, crut, en voyant ces femmes, que c'étaient les études et l'indépendance qui avaient tué en elles toute espèce de charme ; il ne se rendit pas compte que la faute en était bien plutôt au manque d'équité, à la moquerie cruelle qu'elles avaient à subir constamment.

Mais, heureusement, ces temps-là, sont passés. La femme moderne sait aujourd'hui que sa force ne réside pas dans l'imitation de l'homme, mais dans le courage d'être elle-même. Elle ne demande pas les droits de l'homme, dans un désir enfantin de posséder ce que possèdent les autres, elle réclame ses droits à elle, parce qu'elle commence à se sentir majeure. Elle sait combien l'homme et la femme sont différents, physiquement, moralement et intellectuellement, différence qui fait la vie humaine plus belle et plus intense ; et précisément parce qu'elle le sait, elle demande la liberté d'arranger sa vie comme elle l'entend, bien persuadée que la dissemblance entre les deux sexes est trop réelle pour qu'on ait besoin

de laisser exister entre eux de vieux murs artificiels.

Elle fera de ses filles de vraies femmes et de ses fils de vrais hommes, non en leur répétant continuellement que telle chose n'est pas permise quand on est fille et que telle autre doit se faire quand on est garçon, mais en leur laissant à tous la pleine liberté de se développer selon leurs talents personnels, et alors elle les enverra ensemble dans le monde pour y travailler côte à côte dans un effort commun.

Tout cela avait passé dans l'esprit de Hilda, et l'avait distraite de son ressentiment contre Corry, au point de lui rendre son insouciance. Elle se leva, et s'étirant dans une tension de tous ses muscles, comme si elle eût voulu mesurer ses forces avant la lutte, elle entoura Eugénie de ses deux bras et lui dit en souriant :

— Je te remercie, ma chérie, de m'avoir prévenue. Mais je n'y peux rien. Tant pis… qu'ils rient de moi, si cela les amuse !…

XXXIX

Le mariage de Valérie fut célébré avec splendeur. La propriété des Vermaezen, aux environs de Wassenaer, était bien faite pour servir de cadre à de grandes fêtes, et le temps était si beau, malgré la saison avancée, que les dames purent sortir, le soir, avec leurs légères toilettes d'été.

Eugénie et Édouard, en leur qualité de demoiselle et de garçon d'honneur, étaient partis de bonne heure pour Wassenaer, où un grand bal devait avoir lieu le soir. Ils avaient devancé les autres invités, afin de s'occuper de la préparation du cotillon. Von Goertzen, van Smaarth, et Betty de Mureaux, qui dînaient chez les van Starren ce jour-là, les rejoindraient après le repas en compagnie de leurs hôtes.

Ce fut un joyeux dîner. Van Smaarth qui, depuis qu'Ottilie van Heemeren était revenue de son séjour en Suisse, n'avait fait que se quereller avec elle, était, par réaction, d'une gaîté exubérante et, lorsqu'au dessert, le champagne vint augmenter l'animation, les voix s'élevèrent à un diapason trop haut, et le ton devint presque trop gai.

— As-tu vu la robe d'Isabelle Pankaert ? s'écria Corry. Je ne comprends pas qu'on accepte une invitation quand on ne peut pas s'habiller convenablement.

— M. van Starren, n'avez-vous pas trouvé la toilette de Valérie superbe ? cria Betty d'un bout de la table à l'autre.

— Je n'aime pas beaucoup ces toilettes compliquées, je préfère une robe dans le genre de celle que porte Hilda aujourd'hui, unie, simple, tout à fait jeune fille.

Hilda jeta à son oncle un regard de reconnaissance. Elle était heureuse de la moindre

marque de sympathie, maintenant, que tout le monde était contre elle.

La robe qu'elle portait était blanche, en crêpe de chine, tombant en larges plis souples, retenus à la taille par une haute ceinture héliotrope.

— Oui, elle est ravissante, cette toilette, seulement je ne comprends pas que notre chère petite Hilda veuille encore porter de si jolies choses, dit von Goerlzen d'un ton railleur.

— Et pourquoi pas ?

— Cette robe est beaucoup trop élégante pour une jeune fille qui veut faire de hautes études !

Il la regarda ironique, provocant, et elle sentit, pleine d'inquiétude, que tous les regards se portaient sur elle.

— Il me semble, répondit-elle, qu'une étudiante doit s'habiller de son mieux. Ce serait

par trop ridicule de négliger sa toilette, parce qu'on a lu quelques volumes.

— Mais plus tard, tu ne porteras plus ces toilettes-là ?

— Mais si, pourquoi pas. Les temps sont passés où les femmes qui faisaient des études sérieuses, ressemblaient nécessairement à des épouvantails.

— Cependant la plupart des féministes ont encore toujours l'air bien drôles ! s'écria Corry.

Hilda sourit, s'efforçant de rester sereine.

— Comme si, parmi les femmes non féministes, il n'y en avait pas aussi qui ont l'air bien drôle. N'oubliez pas, du reste, que la plupart des féministes ne disposent que de peu d'argent pour leur toilette, et c'est là un point important. Cependant je veux bien qu'il y a eu un temps où elles croyaient qu'il fallait s'habiller le plus mal possible. Mais, heureusement, nous n'en sommes plus là ! Notre devise sera au

contraire : Ne négligeons aucun don, ni de l'esprit, ni du corps, et soyons aussi jolies que possible.

Il y avait dans la façon de parler de Hilda une grâce, une dignité, qui faisait craindre à von Goertzen que la conversation ne prît un tour plus sérieux. Il ne fallait pas discuter avec elle, il fallait se moquer d'elle, il n'y avait que cela qui, peut-être, pourrait encore la ramener à la raison.

— Je suppose, Mademoiselle l'avocate, que vous allez vous faire bientôt couper les cheveux ; quel joli garçon vous ferez… Il éclata d'un rire bruyant qui fit rire les autres.

— Mais puisque je vous ai déjà dit que je veux être aussi jolie que possible.

Hilda avait élevé la voix, mais on riait trop fort pour l'entendre. Tous parlaient à la fois, ironiques et moqueurs, et des paroles blessantes volèrent d'un bout de la table à l'autre,

accompagnées de fades plaisanteries et même de mots équivoques.

Hilda, péniblement étonnée, s'efforça de rester calme. En somme est-ce que tout cela la regardait ? Ce n'était pas d'elle que ces gens parlaient, ils raillaient le vieux type bas-bleu qui n'était déjà plus qu'une légende.

— Mademoiselle, me permettrez-vous de vous offrir votre première boîte de cigares ? demanda van Smaarth, mais je vous conseille de ne fumer qu'en octobre, afin d'avoir des pommes sous la main.

Betty de Mureaux riait aux éclats.

— Vois-tu comme on te trouve ridicule ? fit Mme van Starren triomphante.

On se leva de table pour aller prendre le café au jardin. M. van Starren resta un instant en arrière avec von Goertzen qui allumait un cigare.

— Croyez-moi, Ferdinand, cela ne sert à rien de se moquer d'elle. Elle appartient à ces fanatiques qui se casseraient plutôt la tête contre un mur que de renoncer à leur idée.

Von Goertzen haussa les épaules en souriant :

— Oui sait ?

Puis il alla rejoindre ces dames au jardin et recommença l'attaque :

— Ma chère Hilda, je vous en supplie, avertissez-moi quand vous prendrez rang dans l'armée des femmes qui ont déclaré la guerre à l'homme. À ce moment-là je préférerai rester à une distance respectueuse de vous…

Corry souligna de son rire aigu les paroles de son fiancé, et de nouveau tous se mirent à plaisanter, couvrant la voix de Hilda qui essayait en vain de répondre. Un instant, devant son impuissance, elle sentit sa colère monter, puis elle se dit qu'elle serait trop bonne, vrai-

ment, d'expliquer à ces gens-là combien il était absurde de lui supposer des sentiments hostiles à l'homme, à elle, qui avait eu un père comme le sien. D'ailleurs, pourquoi se moquait-on toujours, comme d'une chose extrêmement risible, de ces femmes qui, aigries par une douloureuse expérience, se sont mises à détester l'homme, tandis qu'on écoute avec complaisance les hommes qui, aigris également par une expérience douloureuse, ont voué leur haine à la femme ? Depuis toujours, il y a eu des hommes qui ont médit de la femme avec des transports de fureur ; on en trouve déjà parmi les pères de l'Église et cela continue jusqu'à Schopenhauer(8) et Strindberg. Cruellement blessés par quelques-unes, ils se vengeaient sur toutes. Et qui peut s'étonner que le même phénomène se soit produit chez certaines femmes qui, ayant affreusement souffert par quelques-uns, les ont tous maudits ? Évidemment, la haine contre toute une catégorie d'êtres prouve toujours un esprit

étroit, un manque d'observation, une incapacité de réflexion profonde, une insuffisance de compréhension. Mais n'est-il pas vrai aussi qu'on doive beaucoup pardonner à ceux qui ont beaucoup souffert ?

— Tu vois bien, Hilda, que tout le monde se moque de toi ! cria Corry, mais peut-être Mademoiselle est-elle ravie de cela, la couronne de martyre va très bien à son genre de beauté…

Un rire nerveux, contagieux, répondit à ces mots, et les éclats de voix redoublèrent.

Hilda, tremblante de colère, regarda une à une toutes ces figures secouées de rire, mais tout à coup, il n'y eut plus en elle qu'une grande tristesse apitoyée. Elle se redressa et sa voix, vibrante, surmonta le bruit :

— Mais oui, riez, mes pauvres filles, croyez-vous donc que je ne connaisse pas la désolation de vos existences énervées et vides ? Ne sentez-vous pas que toute votre vie

peut se résumer en ces deux mots poignants : attendre et regretter ? D'abord attendre un mariage qui, pour beaucoup d'entre vous, ne viendra jamais, puis regretter ces années de jeunesse, perdues dans l'attente qui brise, ces années qui auraient pu être les plus belles de votre vie ! Riez parce que je veux m'y prendre autrement ! Riez… votre rire ne détruira pas les idées nouvelles, elles vivent, elles grandissent, fortes et ardentes. Et qu'importe si vous restez en arrière, étonnées et railleuses ? Nous, nous irons de l'avant, puisque l'heure a sonné…

Soudain elle s'arrêta, très pâle, et son regard devint fixe. Sur le seuil de la véranda se tenait Maarten van Hervoren, et leurs yeux s'étaient rencontrés. Hilda était toujours jolie, mais lorsqu'elle s'animait et que ses grands yeux s'enflammaient de passion, il se dégageait d'elle un charme que la plus belle femme à l'âme puérile ne possédera jamais. Mais elle se troubla et, tout à coup, ne comprit plus com-

ment elle avait pu avoir le courage de parler devant tous ces visages hostiles. Et que faisait-il là, Maarten, l'avait-il écoutée ? Prise d'une timidité dont, plus tard, elle s'en voulut affreusement, elle passa à côté de lui et se sauva dans la maison.

Dès les premières paroles de Hilda, les rires autour d'elle s'étaient arrêtés, et maintenant, on se tenait, en petits groupes, silencieux et un peu gêné.

— Madame, dit Maarten, j'espère que je ne vous dérange pas. J'arrive de Wassenaer, Mme Eugénie m'a donné une liste d'objets qu'elle avait oubliés, et dont on a immédiatement besoin là-bas, pour le cotillon.

— Donnez, donnez, s'écria Corry, dix mètres de tarlatane rouge, des épingles, du papier doré… elle partit pour rassembler toutes les choses demandées.

— Vous êtes arrivé juste au moment du grand discours de M^lle van Suylenbourg, n'est-ce pas ? demanda Betty en riant.

— Elle a fait un discours ?

Il y eut un moment d'hésitation. Comme Maarten avait la réputation d'être terriblement « rouge » en politique, von Goertzen et van Smaarth préférèrent ne pas reprendre le même sujet.

Mais Betty était pleine de zèle pour le renseigner.

— Comment, vous n'avez pas entendu ? Nous l'avions taquinée !... Oh ! nous avons ri à n'en pouvoir plus... nous nous sommes moqués d'elle, parce qu'elle veut faire son droit, et alors elle nous a débité un discours furieux.

— Son droit ?

— Oui, quelle idée, n'est-ce pas ?

— Affreux, soupira von Goertzen, où allons-nous si les jeunes filles de notre monde

commencent à donner un tel exemple ? Elles y perdront tous leurs charmes ! C'est désespérant !

Maarten répondit en souriant ironiquement :

— Mais non, elles resteront toujours charmantes ; seulement il se peut qu'à l'avenir elles se donnent un peu moins de peine pour nous charmer. Évidemment, c'est ennuyeux à notre point de vue, mais que voulez-vous ? On finira bien par s'arranger ; et j'avoue que jusqu'ici j'ai rencontré plusieurs femmes qui, ayant fait des études, n'en étaient pas moins très séduisantes.

— Merci ! Une savante avec de l'encre aux doigts !

À cet instant, Corry revint :

— On a tout mis dans votre voiture, Monsieur van Hervoren, tout ce qu'il y avait sur votre liste.

— Je vous remercie, Mademoiselle.

Maarten partit, et M^me^ van Starren le suivit d'un mauvais regard.

— Je lui souhaite de tout cœur une femme qui négligera sa maison, mais qui apprendra à ses bébés à dire pipi en grec.

Tout le monde rit, mais il y avait quelque chose de forcé dans leur gaieté, il s'y mêlait une dissonance ; et la conversation ne se ranima plus, jusqu'au moment où les voitures furent avancées et qu'ils partirent tous pour Wassenaer.

XL

Maarten se tenait au bas de la grande terrasse où arrivaient les voitures et aidait les dames à descendre. D'abord arriva le grand landau, avec Mme van Starren, Corry, von Goertzen et van Smaarth, puis le coupé avec Betty et Hilda s'arrêta. Maarten s'approcha vivement de Hilda.

— Avez-vous encore quelques danses à promettre, Mademoiselle ?

Hilda lui tendit son carnet ; elle disposait encore de trois valses.

— Je les prends toutes les trois ?

Elle sourit, heureuse de son indiscrétion, contraire au « protocole » mondain, puis elle prit le bras de Charles Pankaert qui avait rete-

nu sa première danse et la conduisit par la terrasse dans la salle de bal.

La maison était merveilleusement décorée. Dans le vestibule et les corridors, les murs étaient tendus de mousseline claire sur laquelle se détachaient d'énormes branches de sapin et des touffes de fougères. La salle de bal, empire blanc et or, était remplie de fleurs et de plantes vertes entre lesquelles étincelaient des centaines de lumières. Des roses et des chrysanthèmes, les fleurs préférées de Valérie, prodiguaient leurs riches couleurs et leurs parfums, montant le long des boiseries, descendant des suspensions, enguirlandant les portes et les fenêtres.

Hilda était dans le ravissement. Très sensible à toute beauté, elle était heureuse au milieu de cette féerie.

— Comme c'est beau ! dit-elle doucement.

— Oui, ravissant, vraiment.

Ils marchaient lentement. Charles parlait beaucoup, mais Hilda l'écoutait à peine. Elle le trouvait ennuyeux et poseur.

L'air du soir, lourd et humide, saturé des parfums des fleurs d'automne et des feuilles mortes, entrait par bouffées par les portes largement ouvertes, et s'abandonnant avidement à toutes ces sensations joyeuses, Hilda sentit revenir en elle sa belle sérénité que la scène de tout à l'heure était venue troubler. Alors l'orchestre fit entendre ses rythmes entraînants, et Hilda, qui aimait la danse et dansait bien, se laissa emmener avec un grand plaisir. Depuis longtemps elle ne s'était pas sentie si gaie. La seule chose qui l'ennuyât, c'était l'idée qu'elle devait prendre part au quadrille d'honneur des deux couples fiancés. Cela avait été décidé de longue date et ne pouvait être changé ; mais après ce qui venait de se passer, elle ne pouvait se défendre d'une certaine inquiétude, quand elle vit le moment venu où les groupes se formaient.

— Eh bien, Hilda, ma mignonne, une salle comme celle-ci est tout de même plus plaisante qu'une salle de cours, qu'en dites-vous ? Et avouez que la danse va mieux aux femmes que l'étude des lois… murmura von Goertzen, en lui faisant un profond salut.

Ramenée à sa place avant d'avoir pu répondre, Hilda sentit tomber toute sa joie. Sa bonne gaieté de tout à l'heure venait de s'envoler, et de nouveau ce lourd sentiment pesait sur elle d'avoir à se défendre, à se garer des coups. Comme si elle se fût réveillée d'un joli rêve, au milieu d'une réalité mauvaise, elle regardait autour d'elle. Et tout à coup l'ironie des paroles de von Goertzen la frappa. Il trouvait qu'une salle de bal était la place indiquée pour la jeune fille, qu'elle n'avait qu'à danser ?… Elle, la mère future des générations nouvelles… ? Que seraient un jour pour leur entourage toutes ces jeunes filles qui papillonnaient là devant elle ? Elles étaient venues de toutes les parties du pays, pour assister au ma-

riage de Valérie. Presque toutes appartenaient aux meilleures familles, toutes étaient riches, plusieurs étaient intelligentes et très bien douées. Quelle puissance de bien elles auraient pu être, si on ne leur avait pas appris qu'elles n'avaient qu'à danser…

Toute tentative de rendre le monde un peu plus beau, un peu plus juste, aurait dû trouver chez elles un appui enthousiaste… Mais elles gaspillaient leurs forces dans la chasse au plaisir.

Cependant le quadrille prit fin et Hilda, avec un petit soupir de soulagement, regarda de tous les côtés, étonnée de ne pas voir van Hervoren à qui elle avait promis la valse suivante.

Déjà l'orchestre avait joué les premières mesures quand enfin elle le vit venir, se frayant vivement un chemin à travers la foule des danseurs.

— Si vous saviez combien je suis désolé d'être en retard.

Elle vit qu'il était préoccupé.

— Vous est-il arrivé quelque chose ?

— Je viens de recevoir un télégramme de Maastricht où, dans une fabrique qui est en relations avec la nôtre, la grève avait été déclarée, il y a quelques jours. La plupart des ouvriers, très socialistes, gardaient une attitude des plus correctes, mais hier, un gamin de dix-huit ans, une mauvaise tête emballée, a attendu le patron et l'a tué. L'effervescence est extrême maintenant.

— Oh, mon Dieu.

Hilda eut comme un vertige, et un instant il lui sembla que cette fête splendide autour d'elle n'était qu'une représentation, une pièce qu'on jouait, et que la réalité était là-bas, chez ces pauvres gens, où régnaient la misère, la haine et le crime.

— Sortons d'ici, voulez-vous ? dit-elle tout bas.

Il lui offrit le bras et, se glissant à travers les danseurs, ils gagnèrent la terrasse.

— Voyez, voyez, comme ils dansent ! dit-elle. Ces gens-là sont dans les meilleures conditions pour former une élite dans l'humanité, et être la providence de ceux qui souffrent, mais ils aiment mieux danser… danser au bord du gouffre.

Maarten écoutait cette voix dont le son lui était si cher, et oubliant toutes ses préoccupations, il ne pensa plus qu'à elle.

— Est-il vrai, que vous voulez faire vos études de droit ?

— Oui.

— Pourquoi ?… La plupart des avocats n'ont aucun souci de la justice, ils ne demandent qu'à gagner leurs procès. Ce serait

trop dommage si les femmes allaient s'abaisser à ce métier.

— Ce que je veux, répondit-elle simplement, c'est connaître nos lois et ensuite, armée de ce savoir, protester contre tout ce qui est injustice et aider ceux qu'on écrase.

Il la regarda longuement, rêveur, se demandant d'où cette belle enfant blonde, vivant dans ce milieu frivole, avait pu prendre ces idées-là. Puis il dit avec émotion :

— Le premier opéra que j'ai entendu fut « Tannhäuser ». J'étais à Bayreuth avec ma mère. Et alors, quand Tannhäuser eut avoué son effroyable péché, et que toutes les nobles dames se furent enfuies, pleines d'horreur et se couvrant la face, et quand Elisabeth seule, fut restée parmi les hommes en fureur pour protéger le coupable, ma mère me dit ces paroles que je ne puis oublier : « Ces femmes qui viennent de s'enfuir, très vertueuses et pudiques, ont dû trouver Elisabeth bien peu fémi-

nine. Elle seule parmi toutes a eu le courage de braver la tradition et de n'écouter que sa pitié et son amour ; mais aussi, elle seule a su sauver une âme maudite, d'elle seule est venu le salut… »

Hilda lui répondit par son beau sourire, puis soudain elle sentit ses yeux se remplir de larmes. Elle était heureuse de voir qu'il l'avait comprise et qu'il approuvait ses projets.

Silencieux pendant quelques instants, ils regardèrent le parc qui s'étendait devant eux, et la paix mystérieuse de la campagne endormie entra dans leurs cœurs.

— Avait-il des enfants ? demanda-t-elle doucement.

— Qui ?

— Ce patron qui a été assassiné.

— Oui, une jeune femme et deux petits-enfants ; mais le jeune criminel a une vieille

grand-mère paralysée et deux petites sœurs de cinq et six ans qui sont à sa charge.

Hilda frémit.

— Était-il bon envers ses ouvriers ?

Maarten haussa les épaules.

— Et sa femme ?

— Elle n'avait pas mauvais cœur, elle donnait ses vieilles robes et quelquefois un peu d'argent ; mais elle ne pensait qu'à son ménage, et lui ne pensait qu'à ses affaires ; ils n'avaient le temps, ni l'un ni l'autre, de songer à la misère qui les entourait.

Il avait dit cela simplement, mais Hilda sentit combien était grande son amertume.

— Sera-t-il très sévèrement puni, ce gamin ?

— Sans doute. Que savent nos juges de la détresse, de la révolte, où a grandi cet enfant ? Ces cas-là sont jugés comme si c'étaient des

faits isolés, et l'on ne veut pas comprendre que tant qu'on n'aura pas porté remède aux maux économiques dont ces méfaits sont le fruit, tant qu'on n'aura pas supprimé l'exploitation hideuse, il ne servira de rien d'envoyer quelques pauvres diables à la prison perpétuelle. À quoi sert d'arracher les champignons vénéneux, si l'on ne supprime pas le fumier sur lequel ils poussent ?

Hilda, d'un geste de confiance, posa sa main sur le bras du jeune homme et, faisant un effort pour vaincre sa timidité, elle dit gravement :

— Monsieur van Hervoren, Édouard m'a raconté que vous vous occupiez beaucoup de questions sociales. Mais voulez-vous me permettre de vous dire une idée qui m'est souvent venue ? Ne se peut-il pas qu'en fin de compte la question sociale repose en grande partie sur la question féministe ? Ni les associations, ni les syndicats, ni les grèves, ni les réunions pu-

bliques, ni les lois, n'arriveront à fonder une société meilleure, tant que les femmes, qui sont une moitié du peuple, moitié extrêmement influente, puisque ce sont elles qui élèvent les enfants, resteront bêtement indifférentes aux causes du mal social. La femme dont on empêche consciemment le développement, se venge inconsciemment de façon dangereuse. Chaque effort vers le progrès trouve en elle, qui est le centre de la famille, une résistance inébranlable, peu apparente, mais d'autant plus à craindre. C'est pourquoi il m'a souvent semblé que ceux qui s'occupent de réformes sociales, devraient tendre en première ligne à renseigner la femme, à lui apprendre ses devoirs de solidarité… N'est-ce pas, les plus belles théories d'économie politique resteront toujours stériles, tant que ceux qui sont chargés de les appliquer ne seront pas meilleurs. Et comment obtenir des êtres meilleurs ? Par les bonnes mères ; ne le croyez-vous pas aussi ? Il me semble que la solution du problème social

peut s'exprimer en grande partie par ce mot : la mère. Et jusqu'à présent, qu'a-t-on fait pour l'élever ?

Maarten prit la main de la jeune fille et la tint un instant serrée dans les siennes.

Brusquement la musique se tut.

— La danse est finie, on va envahir la terrasse, voulez-vous que nous descendions dans le parc ?

— Volontiers.

Et la main dans la main, ils descendirent en courant l'escalier, puis, dans les allées sombres, ils marchèrent lentement, se parlant de la gravité des temps à venir, et de leur intention de travailler joyeusement pour diminuer peut-être un peu l'iniquité qui remplit le monde… Ils en causèrent jusqu'à ce qu'enfin ils eurent oublié tous les crimes et toutes les douleurs et que leur âme fut remplie d'un jeune et immense bonheur…

XLI

Le lendemain Hilda était sortie de bonne heure pour assister à un cours. Elle faisait de rapides progrès, et ses professeurs pensaient qu'il ne lui faudrait pas plus de trois ans pour arriver au doctorat.

Elle était rentrée toute contente, mais dès ses premiers pas dans la maison, elle fut prise d'une inquiétude involontaire. Le vieux Jean, qui lui avait ouvert la porte, avait une mine grave, et dans le vestibule, elle avait vu la cuisinière et la femme de chambre qui chuchotaient, mais se sauvèrent précipitamment, chacune de son côté, aussitôt qu'elles l'aperçurent. Dans l'escalier, elle croisa sa tante qui passa, sans la voir, avec des yeux effarés, et des mouvements rapides et brusques qui ne lui étaient guère habituels et en haut Édouard et Corry se

parlaient à voix basse, pâles et effrayés. Hilda, pressentant un malheur, s'approcha vivement d'eux.

— Qu'y a-t-il ?

— Eugénie est malade, elle ne fait que pleurer et ne veut pas se lever.

— A-t-on appelé le docteur ?

— Maman vient de lui écrire.

— Si tu allais la voir, peut-être que toi tu réussirais à la faire parler…

Hilda entra doucement dans la chambre d'Eugénie. Elle la trouva au lit, affreusement pâle, les yeux largement cernés. Elle s'assit près d'elle, et lui dit gentiment quelques paroles, mais Eugénie ne répondit pas et la regarda avec des yeux méfiants qui semblaient la guetter. Tout à coup elle jeta sa couverture loin d'elle, sauta du lit, et se mit à courir dans la chambre en déchirant sa chemise de nuit avec ses mains fiévreuses.

— J’étouffe, c’est à ne pas y tenir.

Elle alla vers la porte, mais Hilda la retint.

— Mais non, Eugénie, tu ne peux sortir ainsi ; il faut d’abord t’habiller.

— Lâche-moi !

Elles luttèrent un moment, Hilda s’étonnant de la force que développait ce corps frêle. Et de nouveau l’impression qu’elle avait eue quelques semaines auparavant, lui revint. Il lui sembla qu’un être étrange et cruel la regardait à travers les yeux d’Eugénie. Elle comprit maintenant que c’était le regard de la folie.

Bientôt les forces de la malade s’épuisèrent, et sans volonté, elle se laissa recoucher.

— Allons, ma chérie, ce n’est rien, tu es un peu énervée ; tu devrais dormir, et puis tu seras tout à fait bien. Tu t’es trop fatiguée hier soir.

Hilda lui parlait doucement comme à un tout petit enfant. Eugénie pleurait maintenant,

en jetant de temps en temps un regard méfiant autour d'elle. Brusquement elle dit :

— Est-il vrai, Hilda, que hier soir, devant tout ce monde, tu as dit : Riez, riez pauvres filles, croyez-vous donc que je ne connaisse pas la désolation de vos existences énervées et vides ?

— Oui, c'est vrai.

— Oh oui, c'est bien cela : désolation, désolation, désolation…

Elle répétait ce mot lentement, comme une plainte, et Hilda, à genoux devant le lit, pleurait aussi maintenant sur cette pauvre vie gâchée.

Le médecin de la famille arriva. C'était un vieux praticien insignifiant, qui ne fit qu'une courte visite. Alors Hilda reprit sa place à côté du lit de la malade, n'osant la laisser seule.

— Hilda, à présent, va-t'en ! Laisse-moi, je t'en prie. Tu resterais pendant un siècle que tu ne me ferais pas lever.

— Mais je ne te demande pas de te lever. Au contraire, repose-toi bien…

— Sais-tu, ma petite Hilda, ce qu'il y a, au fond ? Ils m'ont toujours dit : « Eugénie, tu te marieras facilement, tu es si jolie. » Et l'on me plaisantait sur mes adorateurs… Oh, ces horribles plaisanteries qui vous mettent l'imagination en feu… et tu comprends, c'est pour cela que je dois tant pleurer… je n'ai pas dormi depuis dix jours… et hier soir, en dansant, je me disais, à chaque pas, il faut te marier, te marier ! Et je crois que c'est ça qui m'a tant fatiguée…

Hilda lui caressait doucement la main.

— Pauvre enfant ! Pauvre enfant.

Mais après ce moment de calme, l'agitation reprit, et de nouveau Eugénie se mit à déchirer sa chemise et voulut sauter hors de son lit.

Très inquiète, Hilda s'efforçait de la retenir, quand Mme van Starren entra, suivie de Corona, du vieux médecin, et d'un grand monsieur blond, le directeur de l'hôpital des aliénés.

Alors la jeune fille se retira, et alla trouver Édouard dans sa chambre. Il était assis sur un coin de table, complètement bouleversé.

— Crois-tu vraiment qu'elle soit folle ? Comment cela a-t-il pu lui arriver si subitement ?

— Ce n'est pas arrivé subitement. Il y a des années que cela se préparait… Elle s'interrompit pour écouter. Dans la chambre en face on entendait des sanglots désespérés et un cri, puis une voix d'homme grave et profonde. Et après ce fut un grand silence, un silence angoissant, on eût dit que toute la maison écoutait en retenant sa respiration. Brusquement

une porte se ferma en bas ; Hilda sursauta d'effroi.

Enfin, Corona et ses deux confrères sortirent de la chambre d'Eugénie ; leurs visages étaient impénétrables, et marchant d'un pas discret l'un derrière l'autre, ils disparurent dans le boudoir de M^me^ van Starren où devait avoir lieu la consultation.

— Et dire que c'est la sixième, dans cette seule année, depuis mon arrivée à La Haye, reprit Hilda. Six jeunes filles de notre entourage !

— C'est vrai, s'écria Édouard. D'où cela peut-il venir ?

— Cela ne pouvait pas ne pas venir… Pour peu qu'on ait quelque prédisposition, comment veux-tu qu'on y échappe avec une telle éducation et une telle manière de vivre ?

— Alors, comment auraient-elles dû vivre ?

— Est-ce que je sais ? Elles auraient dû faire n'importe quoi, du jardinage, de la culture de

fleurs, ou bien des mathématiques ou fonder une crèche ou enfin, avoir une idée, un dada, qui leur auraient fourni un intérêt, un travail sérieux, un peu de concentration.

Des voix chuchotaient, c'étaient les médecins qui s'en allaient. Corona était dans le corridor ; Hilda lui prit les deux mains d'un geste inquiet.

— Qu'en pensez-vous ?

— Il n'est pas impossible qu'elle se remette cette fois. Mais je crains que ce soit sérieux. Il lui faut un repos complet, un rigoureux isolement… Le Dr van Meeuwen pense que ce sera l'affaire de quelques mois. Mais si une fois guérie, elle revient dans ce milieu, ce sera à recommencer… Eh oui… c'est toujours ce déplorable manque d'équilibre. La moitié de mes malades est victime du surmenage, et l'autre moitié de l'oisiveté… L'autre jour, chez Gladys, quand j'ai rencontré votre tante, je lui ai fait remarquer la mauvaise mine de sa fille, et je lui

ai conseillé de l'envoyer faire un voyage intéressant ou quelque chose dans ce genre. Mais Mme van Starren me répondit :

— À quoi voulez-vous qu'elle s'intéresse ? D'ailleurs je ne lui trouve vraiment pas si mauvaise mine…

— Oui, dit Hilda, les femmes comme ma tante sont persuadées qu'elles ont donné une excellente éducation à leurs filles, mais elles avouent elles-mêmes le plus tranquillement du monde que leurs enfants n'ont pas appris à s'intéresser à quoi que ce soit.

— À rien, dit Corona, et cependant, presque toutes les femmes ont un très grand besoin de se vouer à quelque chose. J'en connais qui, faute de mieux, s'acharnent à tricoter des bas pour les négrillons du Congo… Et, en somme, cela vaut mieux que rien. Si ce désir de se donner à quelque chose – un désir très bon en lui-même – n'est pas satisfait, elles

se mettent en tête des bêtises qui peu à peu ruinent leur système nerveux.

— Et qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

— Le Dr van Meeuwen va nous envoyer deux gardes malades, le plus tôt possible, pour transporter Eugénie dans la maison de santé, et je me suis chargée d'arranger tout cela avec votre tante. Est-elle ici ?

Corona rentra dans la chambre d'Eugénie où se trouvait Mme van Starren, et Hilda retourna auprès d'Édouard, en laissant la porte ouverte, afin de mieux entendre.

Édouard, toujours assis sur son coin de table, balançait nerveusement ses jambes. M. van Starren monta, très agité, mais presque aussitôt il redescendit en murmurant :

— Des caprices, tout cela, des caprices de femmes !…

Corry passa en courant, elle allait déjeuner chez Ottilie. L'état de sa sœur lui avait fait

peu d'impression ; au fond, elle était persuadée, elle aussi, qu'Eugénie leur jouait une petite comédie.

Enfin les grands manteaux noirs de deux gardes-malades passèrent avec un léger bruissement dans le silence du corridor, et disparurent dans la chambre d'Eugénie. Hilda tendit l'oreille ; un bruit sourd de voix se fit entendre, on causait ; puis soudain il y eut un cri strident, horrible, qui fit tressaillir Hilda. Elle se précipita vers la chambre.

Eugénie, étendue par terre, se démenait, s'accrochant désespérément au bois de son lit, tandis que les gardes-malades essayaient en vain de l'habiller.

— Qu'as-tu, ma chérie ? Voyons, calme-toi, mais oui, pleure, pleure, cela te fera du bien.

Hilda la prit dans ses bras, et la pressa doucement contre elle, remplie d'une ardente pitié. Et la malade sembla comprendre et se sentir en sécurité dans l'étreinte de ces jeunes

bras tendres et forts. Elle pleurait doucement maintenant et ne se défendait plus contre les gardes-malades qui la chaussaient et l'enveloppaient d'un grand manteau. Puis, soutenue par Hilda, elle se laissa conduire à la voiture, dans laquelle Corona et les deux gardes devaient l'emmener à l'hôpital.

XLII

Hilda, toute désœuvrée, errait par la maison silencieuse. Il y avait, ce soir, au casino, un très beau concert, et tout de suite après le dîner M. et Mme van Starren et Corry, accompagnés de von Goertzen, qui prétendait adorer la musique, étaient partis pour s'y rendre. Hilda, restée seule, allait et venait par les pièces, oppressée par un malaise dont elle souffrait bien rarement : elle se sentait sans entrain, ennuyée, ne sachant que faire. Toute la journée elle avait travaillé avec ardeur, et trop fatiguée maintenant pour commencer encore quelque lecture, à la fois lasse et surexcitée, elle n'avait qu'un seul désir : s'en aller au grand air, en pleine nature. Une folle envie la prit de courir à la plage ; mais quel scandale, si quelqu'un la rencontrait là, toute seule à cette heure !

Tout en rôdant d'une pièce à l'autre elle songea à Eugénie. Comme la vie avait bien vite repris son cours normal dans cette maison bouleversée un instant par la maladie de la pauvre petite… Les nouvelles de la malade étaient assez bonnes ; elle ne pouvait encore voir personne, mais elle était plus calme, mangeait et dormait mieux. Et à présent toute la famille semblait rassurée. Mme van Starren surtout s'attachait à traiter la chose en bagatelle. En ce moment, à l'approche du mariage de Corry, le monde ne devait pas croire qu'il y eût chez eux un cas grave de maladie.

— Ce n'est qu'un peu de fatigue, disait-elle, après toutes les fêtes du mariage de Valérie ; Eugénie, toujours si consciencieuse en tout ce qu'elle fait, s'est sans doute surmenée un peu en remplissant ses devoirs de demoiselle d'honneur. Mais ce ne sera rien, oh ! absolument rien…

Hilda descendit au jardin ; mais ce soir les parterres lui parurent si petits et la grille si haute ; elle longea trois fois les allées bien sablées, puis elle n'y tint plus. Ce qu'elle allait faire était, aux yeux du monde, horriblement inconvenant… mais tant pis !…

Elle courut à sa chambre, mit son chapeau et ses gants et prit la route de Waalsdorp, qui longe les dunes.

Le calme et la solitude l'entouraient, et plus elle avançait, et plus la paix se faisait en elle. Elle se sentait heureuse comme un enfant échappé d'une prison.

Par un petit sentier de traverse, elle arriva aux dunes. Comme il faisait bon ici ! Un parfum âcre et doux montait des broussailles, et le cœur de Hilda se mit à battre plus vite. L'enfant de la lande se réveilla en elle. Comme c'était bon de courir et d'étirer ses jeunes membres dans cette solitude et de regarder longuement

ces petits nuages, là-haut, que le soleil couchant avait teintés de pourpre !

Hilda marchait toujours, exultant intérieurement. La campagne était si pleine de charme mystérieux dans cette lumière du soir.

Tout à coup elle s'arrêta pour écouter ; quelqu'un avait parlé, non loin d'elle ; on distinguait le rire d'un homme. Qui pouvait être là, à cette heure ? Des chemineaux ? Elle tendit l'oreille, plus effrayée qu'elle n'aurait voulu se l'avouer. Le vent lui apportait le son assez directement ; il venait de derrière ce buisson, là-bas… Maintenant une voix de femme s'éleva à son tour, et un rire haut et provocant éclata. Où donc avait-elle entendu ce rire ? Et soudain elle se souvint de deux yeux clairs sous une chevelure sombre… Ottilie van Heemeren ?… Non, cela n'était pas possible…

Avec des mouvements prudents, Hilda gravit la dune ; il devait y avoir un pli de terrain derrière ce buisson, ce qui expliquait pourquoi

on entendait les voix, sans voir ceux à qui elles appartenaient. Sans songer qu'après tout, il pouvait y avoir du danger, elle traversa le petit bois jusqu'au haut de la dune. Et en effet… c'était Ottilie ! Elle était étendue sur le sable fin, encore chaud du soleil de la journée, et à côté d'elle, dévorant de baisers ardents son bras droit, dont il avait relevé la manche… Édouard ! Et Ottilie riait !…

Un instant Hilda les observa, puis elle s'enfuit de toutes ses forces.

— Comment, Eddy aussi ? Ce bon Eddy ? Un gamin ! Presque un enfant… Corona avait donc eu raison en disant au printemps : « Si maintenant Ottilie n'emploie pas toute son énergie pour transformer sa vie, elle ne pourra plus s'arrêter, et ira de chute en chute »…

— Quelle horreur ! se répétait Hilda, prise de dégoût. Et dire qu'il y en a tant comme elle ! Si encore elles succombaient par passion, mais

ce n'est que l'effet de cette stupide oisiveté qui donne la soif de tous les dévergondages.

Hilda avait couru longtemps sans s'arrêter, puis au sommet d'une haute dune, où soufflait le vent de la mer, elle s'assit. L'image d'Ottilie l'obsédait, et, il lui sembla entendre encore son rire cruel. Elle se dit avec tristesse :

— Pourquoi le monde s'inquiète-t-il, s'affole-t-il à l'idée de la femme libre, et reste-t-il tranquille, indifférent, devant la femme libertine ?

Elle revit par la pensée la salle de bal des Vermaezen, telle qu'elle l'avait vue quand, fatiguée, elle s'était assise et avait regardé les danseurs. D'abord Valérie lui apparut, la belle fiancée, l'épouse de demain qui valsait avec un officier de marine, un joli garçon, qu'elle ne cessait de regarder avec des yeux ardents, pendant qu'il lui parlait, le visage penché sur le sien. Quelle belle bacchante, avait pensé Hilda ; mais quand elle eut surpris, au passage,

quelques mots de leur conversation, elle avait été soulevée de dégoût… Dans un an, Valérie tiendrait peut-être un petit enfant dans ses bras, et c'était là sa préparation à la maternité… Puis ses yeux avaient suivi Betty de Mureaux avec son éternel petit rire perlé et niais, et Annie van Gaefden coiffée d'un diadème en aigrettes de héron. Elle savait fort bien de quelle façon sanglante ces plumes s'obtiennent(9), mais que lui importait, du moment que cela lui allait bien. Et voici Corry avec sa petite figure candide, et son cœur faux, dévoré d'ambition ! Et Agathe van Brehnen qui, tantôt, avait parlé avec enthousiasme du tir au pigeon auquel elle avait assisté à Berlin, chez la comtesse Prinsau. L'art suprême ne consiste pas à tuer l'animal, mais à lui trancher net ses petites pattes d'un coup de feu. Et encore, c'était Mme Jalingama qui passait, la jolie femme toujours dolente et triste, qui se sentait si incomprise et laissait constamment ses trois charmants bébés dans la « nursery » avec des

bonnes, on ne peut plus mal choisies. Et puis la baronne Veracker qui partageait sa vie entre le tennis et le bridge, et Eugénie avec ses nerfs malades, – comme elle avait eu mauvaise mine, la pauvre, ce soir-là – et Mme des Mureaux, la bonne, brave créature, dont toute la vie intellectuelle se bornait aux romans-feuilletons du journal et aux potins de domestiques ! Et enfin Ottilie !…

Et en face de tous ces types de femmes, dont il était impossible d'attendre de beaux enfants, joyeux, courageux et bons, on osait se lamenter de ce que les idées nouvelles apporteraient la dégénérescence de la femme ?…

C'était toujours retomber dans cet absurde malentendu sur ce qui est féminin ou ne l'est pas… En Chine, on ne pouvait être, « vraiment femme » qu'avec des pieds estropiés, et chez nous, il est obligatoire d'avoir une taille invraisemblablement mince, et d'être ignorante et nerveuse… Et certainement, ces déforma-

tions artificiellement cultivées et sanctionnées par la tradition seront abolies sous l'influence des idées modernes, mais jamais ces idées ne détruiront cette chose innée, insaisissable, qui fait de la femme un être profondément différent de l'homme. Le sceau de la nature ne s'efface pas.

Hilda resta longtemps à rêver ainsi et en se formulant toutes ces théories qui l'aidaient à voir plus clair en elle-même, la fortifiaient dans ses projets et lui donnaient des armes utiles, puisqu'à présent elle se voyait constamment attaquée, elle reprit peu à peu son calme.

Tout à coup sur le sable à côté d'elle, remuait une ombre longue et noire. Elle se retourna vivement, un peu effrayée.

— Bonsoir, Mademoiselle ! Vous ici ? À cette heure et toute seule ?

— Bonsoir, Monsieur van Hervoren ! Oui, j'avais un si furieux besoin de mouvement et

de grand air ! Vous trouvez que c'est… très inconvenant ?

— Je trouve que c'est très naturel. Seulement il ne faudrait pas aller trop loin dans les dunes, toute seule.

— J'allais rentrer.

— Vous permettez que je vous accompagne ?

Elle ne répondit que par un joyeux sourire.

— Quel merveilleux hasard me fait vous rencontrer ce soir. Quel bonheur de pouvoir vous dire adieu, car demain je pars pour Maastricht.

— Pour longtemps ?

— Cela dépend. Maintenant que le directeur est mort, les grévistes n'ont plus affaire qu'à la veuve et au tuteur des enfants. Et ce tuteur, par un hasard curieux, je l'ai connu autrefois en Amérique, nous avons travaillé ensemble ; c'est un très brave type. Il m'a écrit de

venir l'aider à rétablir l'ordre là-bas, et j'espère pouvoir le faire de telle façon que la situation des ouvriers s'en trouvera améliorée. Car leurs revendications étaient justes.

— Ce sera long ? demanda encore Hilda.

— J'espère que non, mais je n'en sais rien. Mes chefs ici m'ont donné un congé illimité, parce qu'ils tiennent beaucoup à ce que là-bas on reprenne le travail le plus tôt possible, et dans de bonnes conditions. Je ne reviendrai que quand tout sera bien organisé.

Hilda ne répondit pas. Il lui sembla qu'une brume grise et froide s'était subitement étendue sur le prochain avenir.

Eugénie partie, le mariage de Corry en perspective, avec la suite ininterrompue de fêtes qu'il comportait, cette chose qu'elle venait de découvrir sur Édouard, et par-dessus tout le départ de Maarten…

Impulsivement, avant de bien savoir ce qu'elle allait dire, elle s'écria dans un soupir :

— Quand vous reviendrez, vous ne me trouverez plus ici !

— Comment ? Vous partez ?

— Oui.

— Et pour où ?

— Pour Amsterdam ; je n'y tiens plus. De toutes façons, j'aurais dû partir l'année prochaine, pour aller à la faculté ; mais je préfère que ce soit tout de suite.

— Et votre oncle y consent ?

— Il n'en sait rien encore. Je viens de prendre cette résolution à l'instant même. Mais je pense qu'il ne s'y opposera pas ; au fond, je les gêne avec mes idées extravagantes, et ils seront contents de ne plus me voir.

Elle sourit avec un peu d'amertume.

Van Hervoren la regarda. Comme elle était belle ce soir, si fière et si fine !

Et Maarten, qui depuis des mois proclamait partout que les femmes doivent, tout comme les hommes, prendre part à la lutte, et, que l'équilibre de la société ne s'établira que lorsque la femme, pourvue des mêmes droits que l'homme, travaillera à ses côtés, Maarten se sentit subitement ébranlé, pris de doute, tremblant pour elle qui, si délicate et si inexpérimentée, se trouverait au milieu de la cohue grossière et cruelle. Pendant un instant, il connut la peur, cette peur, qui a poussé des hommes très nobles et très intelligents à retenir la femme loin de la grande mêlée. Puis il se rappela qu'un jour sa mère lui avait dit : « Il est si naturel que l'homme, qui connaît la laideur et les dangers du monde, ait le désir, quand il rencontre une jeune fille pure et belle, de l'emmener loin du tumulte, dans un château-fort, entouré de hautes murailles où elle sera en sécurité. Mais il ne faudrait pas oublier qu'à

l'intérieur de ces murailles poussent souvent des fleurs empoisonnées, les fleurs de l'ennui, de l'oisiveté, de l'ignorance et du violent désir d'un horizon plus large. »

Très ému, il prit la main d'Hilda. Il fallait donc la laisser partir, cette enfant qu'il aimait, partir au milieu de la foule féroce, comme l'avaient fait, avant elle, tant d'autres femmes vaillantes… Et là où elle passerait, la vie serait moins triste, et il y aurait un peu plus d'amour et de joie !

— Mais quand nous reverrons-nous ? Il sera difficile alors de vous rencontrer ?…

Elle sourit et lui dit simplement :

— Mais non. Pour mes amis, je serai chez moi tous les dimanches. Gladys vous donnera mon adresse… Il faudra venir me voir bientôt, n'est-ce pas ?… Au revoir !

XLIII

Quand Hilda rentra, tout était silencieux et sombre dans la maison ; seule la cuisine était animée du rire bruyant des domestiques qui, en l'absence des maîtres, recevaient leurs amis.

Hilda s'assit dans la serre, sans y faire de la lumière. La solitude et l'obscurité de la maison ne pouvaient plus l'attrister maintenant ; en elle tout était clarté et joie débordante. Même la pensée de voir partir Maarten, pour longtemps peut-être, n'avait plus rien de douloureux. Il s'en allait pour faire du bien là-bas, pour réparer une injustice. Et dans son imagination de jeune enthousiaste, elle le vit debout au milieu des ouvriers menaçants, les dominant de ses yeux clairs et intelligents. Il finirait bien par leur inspirer cette confiance en

l'homme juste, si bienfaisante à notre époque de haine et de méfiance ; puis il réorganiserait leur travail, dans un esprit de bonté et d'équité, et un peu plus de bonheur serait là où il aurait passé… Oh, comme elle était fière de lui !… Et en amour, le plus grand bonheur est de pouvoir être fier de ceux qu'on aime.

Et pendant son absence, elle s'installerait à Amsterdam. Une petite chambre très simple avec beaucoup d'air et beaucoup de soleil et un cabinet de travail… qui ne ressemblerait pas aux boudoirs des jeunes filles de La Haye… Ce serait une grande pièce, simplement meublée, mais parée de cette beauté, si rare, quoiqu'elle soit accessible aux moyens les plus modestes, et qui consiste surtout à rigoureusement bannir ce qui est laid. Les objets qui s'y trouveraient seraient tous beaux de forme et de couleur, et de tout l'ensemble se dégagerait une profonde harmonie.

Et puis… un dimanche… Maarten viendrait…

Rentrée au salon, Hilda alluma l'un des flambeaux de la cheminée, pour s'éclairer jusqu'à sa chambre. Mais au moment où la flamme jaillit, elle aperçut dans la glace, mystérieusement éclairée au fond de la pièce, le portrait de son arrière-grand-mère van Suylenbourg, en toilette de cour empire, en robe de satin blanc et manteau de brocart d'or.

Cette aïeule avait été une femme admirablement belle, une Française, une comtesse de Grandonne, qui avait brillé à la cour de Joséphine. La légende de la famille racontait que les hommes les plus éminents de son époque avaient été à ses pieds, et que même Napoléon n'avait pas été insensible à ses beautés. Peu de temps après le second mariage de l'Empereur, elle s'était mariée avec le général van Suylenbourg, qui l'avait emmenée en Hollande.

Hilda se retourna et leva son flambeau pour mieux voir l'adorable visage.

— Les temps ont bien changé, n'est-ce pas, grand-mère ? Une autre politique, d'autres mœurs, d'autres religions, d'autres femmes… Nous devons essayer de nous juger mutuellement avec beaucoup d'indulgence, chacune dans le cadre de son époque, de son milieu et de son éducation. Et crois-moi, je ne te ferai pas honte, bien que mes idées t'auraient semblé infiniment bizarres. Tout, vois-tu, tout est changé, il n'y a que la jeunesse et l'amour et le désir du bonheur qui ne changent jamais. Et je le promets d'en prendre ma part, grand-mère, malgré la robe d'avocat et la toque qui remplaceront chez moi ton manteau de cour. Bonne nuit, grand-mère ! Continue à sourire ainsi, de ton joli sourire plein d'orgueil. Je te jure que, mieux que toi peut-être, je connaîtrai de la vie ce qu'elle a de plus magnifique et de plus désirable…

Et se fredonnant à elle-même une de ces tendres et naïves chansons d'amour qu'en Italie on entend chanter parfois, la nuit, dans le lointain, elle monta dans sa chambre et s'endormit bientôt en souriant à son immense bonheur.

XLIV

Gladys, immobile, était étendue sur sa chaise longue. De temps en temps une expression de douleur passait sur ses traits amaigris, mais ses paupières restaient closes, comme si elle dormait.

Elle songeait, comme elle faisait souvent pendant ces longues heures de repos forcé, à sa vie qui n'était plus qu'une ruine…

Au commencement de son mariage elle avait été heureuse. Il est vrai que bientôt elle avait connu de douloureux étonnements, mais n'avait-elle pas toujours trouvé mille excuses à la conduite de son mari ? Que de fois elle s'était dit qu'ayant été si mal élevé, et n'ayant pas eu de sœurs, il ne pouvait pas savoir ce qu'était la délicate sensibilité d'une femme.

Mais peu à peu il était devenu plus brutal, et elle avait commencé à le craindre ; et c'est étrange à penser, pendant quelque temps elle avait eu une joie morbide à avoir peur de lui.

Cependant un soir, elle avait entendu, dans la chambre voisine, comment il expliquait à des amis ce qu'il fallait faire pour gouverner la femme. « Le Russe, avait-il dit, qui la traite avec le knout est un psychologue bien plus avisé que l'Américain qui la considère comme son égale, car la femme est née esclave et n'aime que celui devant lequel elle tremble. »

Comme elle avait pleuré, ce soir-là, pendant des heures, pendant toute la nuit. Et alors elle avait compris pourquoi souvent les femmes trouvent cette sorte de satisfaction maladive à craindre leurs maris. Guidées par l'instinct de la race, qui exige sa continuation dans les conditions les meilleures, guidées aussi par leur idéalisme naïf, bien des femmes ne veulent se donner qu'à l'homme qui leur pa-

raît supérieur, qu'elles peuvent admirer ; elles ont besoin de croire en sa générosité et en sa force de protecteur du nid. Et si la réalité vient désabuser ces femmes, et qu'assez perspicaces pour s'apercevoir de la petitesse de leurs héros, elles sont trop entêtées, trop romanesques surtout, pour vouloir se l'avouer, elles cherchent à s'illusionner encore, en substituant la crainte au respect. La peur étant la caricature de la vénération, elles cherchent une douloureuse compensation dans la peur, prenant la caricature pour la réalité. Dans bien des familles, évidemment, il en est ainsi, où des maris, persuadés de dominer par leur dureté, ne doivent leur prestige qu'à ce touchant entêtement de leurs femmes. Ne pouvant plus être à genoux devant les hautes qualités du père de leurs enfants, ces pauvres mères essaient de se donner le change en rampant avec volupté devant la brutalité qui les meurtrit…

Gladys eut un long frisson. Oui, elle aussi avait voulu se tromper ainsi… puis la vraie vé-

rité lui étant apparue, elle avait accepté patiemment l'affreuse déception…

En ce moment Maud entra doucement avec son léger pas d'hôpital et se mit près de la fenêtre, un ouvrage à la main. Mais elle ne travailla pas ; le regard inquiet, le front barré d'un pli profond, elle regarda au dehors sans rien voir.

Elle venait de recevoir la terrifiante nouvelle que Frédéric était tombé de cheval, et que son état était grave ; on l'avait transporté à l'hôpital, la clavicule cassée. Mais comment annoncer cela à Gladys, dans l'état où elle se trouvait ?

— Maud, tu es là ?

— Oui, ma chérie, je te croyais endormie.

— Viens ici, tout près, je souffre tellement de la tête et j'ai peur… oh j'ai peur !

Maud s'agenouilla près d'elle.

— Maud, Maud… j'ai peur… !

— Pourquoi donc, mon enfant ? Allons, calme-toi ; tu es comme lorsque notre vieille gouvernante nous effrayait en nous racontant des histoires de revenants ? Moi, je n'en croyais jamais un mot, mais toi, tu avais peur. Et alors je devais te prendre dans mes bras pour te tranquilliser. Veux-tu que nous essayions encore ce vieux remède ?

Maud s'était efforcée de parler gaiement pour la distraire, mais Gladys, appuyant sa tête endolorie sur l'épaule de sa sœur, lui dit tout bas :

— Maud, j'ai rêvé que j'étais morte, moi et l'enfant, et j'étais heureuse qu'il fût mort avec moi, car rien n'est plus triste qu'une petite créature sans mère ? Mais les deux autres étaient restés, si jeunes, si délicats, avec leurs petites âmes si fines et déjà tout seuls ! Comprends-tu mon angoisse ?

— Mais ma chérie, tu ne vas pas croire aux rêves, j'espère ?

Maud sourit, cachant l'émotion grandissante qui l'étreignait.

Mais Gladys la regarda fixement, ses beaux yeux gris dilatés par la terreur.

— Non, ne plaisante pas. Tant de femmes en meurent. Cela ne sert à rien de ne pas se l'avouer… oh… et si je devais les laisser seuls…

Maud sentit un tressaillement d'angoisse secouer le frêle corps qu'elle tenait dans ses bras.

— Si encore je pouvais te les confier, mes petits, j'attendrais les événements sans trop me tourmenter, mais… mon Dieu… oh mon Dieu… !

— Ma chérie, je t'en prie, ne t'agite pas ainsi !

Gladys respira profondément, comme si elle devait prendre des forces nouvelles, avant

de pouvoir prononcer sa douloureuse confidence :

— Tu as dû remarquer, Maud, notre mariage n'est pas… ce que j'en avais espéré… Oh certes, Frédéric a de grandes qualités, mais…

Elle rougit, craignant de dire du mal de lui et de commettre ainsi une trahison, et pourtant elle avait un si grand besoin de parler enfin, de confier à quelqu'un sa peine écrasante. Elle leva sur Maud des yeux suppliants, et quand elle vit dans son triste regard que sa sœur avait tout compris, elle ne put plus se retenir et se blottissant contre elle, comme jadis, quand elle venait lui confier ses immenses chagrins d'enfant, elle se mit à sangloter éperdument.

— Oh, Maud ! si seulement je pouvais te laisser mes petits ! Frédéric a sur l'éducation des idées toutes différentes des miennes, surtout en ce qui concerne notre petit homme. Hajo est un enfant vraiment très bon, mais il n'est pas ce qu'on appelle « facile à gouver-

ner ». Et Frédéric ne comprend rien à cette nature.

Si je n'étais pas là, il l'élèverait avec des verges, comme lui-même a été élevé, et je suis sûre qu'alors toute énergie serait détruite dans cette petite âme. Oh Maud, si toi tu pouvais rester auprès d'eux… pour leur apprendre à se maîtriser, à se rendre d'abord compte de ce qu'ils veulent, et à se demander si ce qu'ils veulent est bien, et puis, l'examen fait, à exécuter avec ténacité ce qu'ils auront résolu de faire…

Gladys se tut dans un sourd gémissement.

— Voyons, ma chérie, sois raisonnable, il n'y a pas lieu de se faire de telles idées. Pourquoi cette fois-ci ne passerais-tu pas le moment difficile, aussi bien que les deux premières fois ? Mais si cela peut te calmer, eh bien, fais ton testament, et institue-moi comme « conseil » de ton mari. Cette mesure serait parfaitement justifiée par l'âge de tes enfants et

le besoin qu'ils ont encore de surveillance maternelle.

— Cela ne se peut pas.

— Mais si. Tout dernièrement à la mort de M. Bankhorst, je sais que cela s'est fait. Comme sa femme est maladive, il lui a adjoint un « conseil » pour l'aider à élever ses fils, et les pouvoirs de ce conseil sont très sérieux puisque, sans son consentement, la mère ne peut rien faire en ce qui concerne ses enfants.

— Oui, un père peut faire cela pour ses enfants quand il croit sa femme incapable de les élever, mais une mère ne le peut pas(10).

— Et pourquoi pas ?

— Parce qu'elle est une femme !

— Je ne comprends pas. Une mère ne pourrait pas… ? Mais c'est ridicule !…

— Non, ce n'est pas ridicule, c'est triste, horriblement triste ! s'écria Gladys, très exaltée.

Sur ses joues amaigries se dessinèrent subitement deux taches rouges, et ses yeux étaient brûlants.

— Tu comprends, Maud, Frédéric a le droit de me donner à sa mort le premier homme venu, comme conseil. Mais moi… la mère, je suis impuissante malgré…

L'émotion lui fit dire, enfin, ce qu'elle avait toujours voulu taire.

— … malgré que je le sache indigne d'élever ses enfants.

Elle se dressa avec un cri de douleur.

— Maud, je voudrais monter dans ma chambre, je crois que le moment approche ! Est-ce que Frédéric est rentré ?

Doucement Maud conduisit sa sœur, et avec de tendres soins la mit au lit. Mais ce n'avait été qu'une fausse alerte, et Gladys s'endormit. Quand elle se réveilla, après une heure de bon repos, elle sembla plus calme, et un peu

de courage lui était revenu. Alors Maud avait prudemment parlé de l'accident arrivé à Frédéric, car, voyant le soir venir, Gladys n'avait fait que demander pourquoi il n'était pas rentré.

— Ce ne sera rien, ajouta Maud, les gens qui l'ont ramassé, ne connaissant pas son adresse, l'ont transporté directement à l'hôpital, et il faut bien qu'il y reste cette nuit ; il a besoin de repos. Mais il sera bientôt guéri.

Gladys ne répondit pas. Les mains jointes, très pâle, elle resta immobile.

Vers onze heures on sonna. C'était un message personnel du médecin directeur de l'hôpital, un ami de van Praege, qui annonçait que Frédéric était mourant. Il disait à Gladys de ne pas tarder, si elle voulait encore le voir.

Maud était descendue et avait intercepté la lettre. L'âme en détresse, elle se demandait comment faire ? On ne pouvait cependant pas laisser partir Gladys en ce moment… Il fallait à tout prix lui cacher la vérité. Elle remonta len-

tement et, en traversant la maison silencieuse où tous veillaient dans l'attente, elle ne put se défendre d'un pressentiment de malheur.

Elle trouva Gladys assise dans son lit, les yeux fous.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas au juste, ma chérie, je crois que c'était quelqu'un qui s'est trompé de porte.

— Non, ce n'est pas vrai. Ce sont des nouvelles de Frédéric ! Il est plus mal, n'est-ce pas ? Dis-moi la vérité… Oui, je sais, il va mourir, et moi aussi ! Et sais-tu ce que deviendront mes enfants ? Henk sera leur tuteur, puisqu'il est l'unique frère de leur père. Oui, c'est lui qui sera le tuteur de mes petits, lui qui a abandonné ses propres enfants naturels à la plus affreuse misère ! Lui, qui a toujours mené une vie de débauche ! Il sera le tuteur de mes enfants !…

Elle sanglota en se tordant les bras.

— Ne t'agite donc pas ainsi, Gladys ! Écoute-moi je te jure que je prendrai soin de tes enfants, si jamais vous deux vous deviez mourir… Je te promets que je serai leur tutrice !

— Mais puisque c'est impossible…

— Pourquoi ? Parce que je suis Américaine ? Je me ferai naturaliser ? Que ne ferais-je pour toi !

— Ce n'est pas à cause de ta nationalité, c'est parce tu es une femme !

— Parce que je suis une femme ? Alors ce débauché aurait plus de droits que moi, une femme sérieuse, la sœur de leur mère ? Moi, qui donnerais ma vie pour ces petits ? Mais alors, grand Dieu ! les femmes hollandaises sont donc assez molles pour supporter un pareil état de choses ?

Gladys gémit, les traits contractés par la douleur. Puis, plus calme, elle prit la tête de Maud entre ses mains et murmura :

— Les lois sont telles dans ce pays, que même la grand-mère, eût-elle prouvé, par l'éducation de ses propres enfants, qu'elle est admirablement à la hauteur de sa tâche, ne peut être la tutrice des orphelins de ses enfants… Oh oui, Maud, tout cela vient de cette vieille idée qui nous a tant fait rire quand nous étions jeunes filles, que la femme est un être inférieur… Nous ne nous doutions pas alors qu'un jour elle nous ferait crier de désespoir… Mais toi, ma chérie, tu veilleras quand même sur mes petits, n'est-ce pas ?

— Gladys, je t'en conjure, pense à ton enfant, calme-toi… Veux-tu que nous essayions ensemble de prier ? Cela te ferait tant de bien de recommander tes enfants à Dieu… Lui veillera…

Mais Gladys secoua la tête :

— Je ne peux pas, Maud, je suis trop malheureuse. Je sais trop que de nombreux enfants ont été malmenés, bien que leur mère mourante les eût recommandés à Dieu… Tu nous as été donnée par Dieu, toi, pour veiller sur eux, toi une femme bonne et intelligente, une femme sainte… Que pouvait-tu faire de plus ? Mais les hommes, avec leurs vilaines lois, ont rendu ton amour impuissant. Et tout de même, Maud, tu veilleras sur eux… n'est-ce pas ? Tremblant de tout son corps, elle couvrit de baisers les mains de sa sœur.

— Mais oui, ma chérie, je te le promets…

Et un instant, se serrant l'une contre l'autre, elles pleurèrent ensemble dans une immense détresse. Mais, Maud se ressaisit :

— Petite chérie, sois donc tranquille. Je veillerai. Et puis, tu ne mourras pas, et pour Frédéric aussi il y a de l'espoir…

— Non, je le sens, nous mourrons tous deux, dit-elle en frissonnant. Mais écoute, je

veux te dire une chose. Et les yeux ardents, deux flammes noires dans son visage très pâle :

— Si la malédiction d'une mère mourante a quelque valeur, Maud, dis-le leur, aux jeunes femmes, que je maudis toutes celles qui resteront indifférentes dorénavant en face de telles injustices. Dis-leur que sur mon lit de douleur et d'agonie, je n'ai pu trouver la paix, parce que je ne pouvais confier mes enfants à toi, à toi… parce que tu appartiens au sexe des mères !…

— Gladys, je t'en conjure…

Mais brusquement la jeune femme, avec un grand cri, s'affaissa ; elle était prise de l'effroyable douleur qui allait la torturer jusqu'à la fin, ne lui permettant plus de penser.

Ce fut une nuit atroce ! Maud ne quitta pas le chevet de sa sœur, et ayant fait appeler Corona, elles ne cessèrent toutes deux de lui prodiguer leurs soins. Mais tout fut en vain, et elles, qui avaient sauvé tant de vies de femmes,

furent impuissantes ici. Gladys eut presque constamment le délire, et tantôt avec des cris, tantôt en des murmures étranglés, elle suppliait qu'on emportât ses enfants, pour que Henk ne pût pas les prendre, qu'on les cachât, qu'on les sauvât de leur tuteur.

Vers le matin elle mourut, après avoir mis au monde un enfant qui ne lui survécut pas, et quelques heures plus tard, Maud reçut de l'hôpital la nouvelle que van Praege venait de succomber.

Et un moment, impressionné par la fin brusque de ces deux vies, le monde arrêta son frivole bavardage et s'apitoya sur cette triste coïncidence, mais personne ne se douta dans quelles angoisses désespérées la jeune mère était morte(11).

XLV

Le pasteur Moisette, dans sa pauvre chambre où tout avait cet air fané et négligé des maisons meublées mal tenues, était devant sa table de travail.

Devant lui s'étalaient des tas de paperasses qu'il devait parcourir, et de temps en temps un soupir d'impatience lui échappait, car il n'entendait rien à cette sorte de lecture. Mais une vieille cousine, qui habitait Poitiers, et était morte récemment, lui ayant laissé toute sa fortune, il était bien forcé, quelque ennuyeux que cela lui parût, de prendre connaissance des pièces notariées.

Cependant il lui était impossible d'y concentrer son attention. L'idée qu'il était

riche maintenant le fascinait, et il pensait à Hilda.

Il ne l'avait pas revue depuis le mois de septembre, et novembre touchait à sa fin. Jamais il n'avait eu le courage de demander de ses nouvelles à des amis communs, craignant de trahir son secret ; maintenant il ne se cacherait plus et lui ferait ouvertement la cour. Un homme riche, comme lui, n'avait pas besoin de se tenir timidement à l'écart, et aujourd'hui même il irait chez Mme Cranz, pour lui demander où Hilda pouvait bien se trouver en ce moment.

Il savait qu'elle n'allait plus que rarement chez Mme Cranz, depuis que Bernard l'avait demandée en mariage. Il y avait eu alors entre elles une explication assez pénible, et quoiqu'elles se fussent séparées dans les termes les plus affectueux, il s'était glissé une certaine gêne dans leurs relations, qui empêchait Hilda d'y retourner souvent. Mais de toutes façons,

Mme Cranz devait savoir où était Hilda, et ce qu'elle faisait… La dernière fois qu'il l'avait vue, c'était à une exposition de tableaux de l'Association des artistes, et il lui avait trouvé un air étrange, préoccupé ; on eût dit qu'elle allait sans voir ce qui se passait autour d'elle, qu'elle vivait dans un songe…

Et que pouvait signifier cet air rêveur chez une jeune fille, sinon une certaine langueur… le désir, peut-être inconscient encore, d'aimer… Il est vrai qu'elle avait refusé Cranz… eh bien oui… mais il était possible que la réputation de cet homme… ou bien quoi qu'il en soit, maintenant qu'elle commençait évidemment à s'ennuyer, le moment devait être propice. Dans cette existence désœuvrée de jeune fille, c'est lui qui apporterait la joie…

— Mlle Wendelings demande à parler à Monsieur.

Il leva la tête impatienté, et répondit avec humeur :

— Conduisez-la à côté, dans le petit salon.

Il rangea ses papiers en hâte et ouvrit une porte qui, dans un coin de la pièce, se cachait derrière une tenture sale et râpée.

— Bonjour, Mademoiselle, en quoi puis-je vous être utile ?

Il avait dit cela avec une onctueuse amabilité qui ressemblait beaucoup à de la condescendance.

Bertha avait bien mauvaise mine et ayant perdu sa fraîcheur, elle semblait moins attrayante encore qu'auparavant. Elle portait une pauvre robe de deuil qu'elle s'était faite avec un vieux vêtement de sa mère, morte au printemps, peu de temps après que la jeune fille eut quitté l'étude du notaire.

Assise près de la table, au milieu de la pièce, Bertha restait toujours silencieuse. Moisette, en face d'elle attendait. Mais comme elle

se taisait toujours, pressant nerveusement ses mains l'une contre l'autre, il reprit :

— Vous vouliez peut-être me demander quelque chose… ?

— Je venais vous dire… je voulais vous annoncer… Monsieur le Pasteur… je vais me marier… Monsieur…

Un sourire de satisfaction éclaira le visage du jeune homme. Malgré sa conviction qu'il avait bien fait de forcer Bertha à quitter son étude, souvent il n'avait pu se défendre d'une inquiétude au sujet de l'avenir de sa protégée.

— Ah, vous vous mariez ! J'en suis bien content, Mademoiselle, je vous félicite ; recevez tous mes vœux ! Et qui est celui que vous allez rendre heureux ?

— M. Jastens.

Il la regarda d'un air interrogateur, le nom ne lui disait rien.

Gênée et d'une voix éteinte elle ajouta :

— Il habite la Batjansstraal ; il a été aux Indes, et est fonctionnaire retraité… il a 69 ans.

En disant l'âge de son fiancé, elle leva timidement les yeux pour voir l'effet produit sur le pasteur.

— Alors la différence d'âge est assez grande… il est vrai qu'on a constaté que cela donne les ménages les plus heureux.

— Oui, il pourrait être mon père.

Moisette commençait à se sentir mal à l'aise devant la grande tristesse de la jeune fille. Il chercha à lui dire quelque chose d'aimable, à se montrer cordial :

— Vous le connaissez depuis longtemps ?

— Depuis deux ans. Autrefois, il me poursuivait toujours, mais j'avais peur de lui. Et l'année dernière il m'a demandée en mariage, mais je l'ai refusé. Il a quelque chose qui me fait peur, je ne sais pas… et puis il a une enfant

qu'il a rapporté des Indes, une fillette de quatorze ans, une affreuse petite créature, et cela me faisait peur aussi…

— Mais malgré tout, l'amour a triomphé ? Mais c'est très bien, cela !

Il sourit, cruel dans ses efforts maladroits, pour faire semblant de croire encore à de l'amour chez elle.

Mais Bertha ne répondit pas, trop brisée pour réagir. Molle et inerte, elle resta affaissée sur sa chaise.

Il y eut un silence pénible, puis elle desserra les lèvres pour dire d'une voix atone :

— Je voulais vous demander de bien vouloir bénir notre mariage.

— Mais avec le plus grand plaisir, mon enfant.

— C'est dans quinze jours. Nous sommes un peu pressés, vous comprenez… car je n'ai plus un sou, et j'ai dû déjà emprunter à mon

fiancé. La pension de ma mère a cessé avec sa mort, et depuis je n'ai presque rien gagné. Parfois j'ai eu un peu de couture, mais on trouvait que je la faisais mal. On avait raison, je ne sais pas bien coudre, c'est si méticuleux. Et même celles qui cousent bien y gagnent à peine de quoi ne pas mourir de faim. J'ai écrit soixante-douze réponses à des annonces dans les journaux qui demandaient une demoiselle de compagnie ou une gouvernante. J'ai même répondu à une annonce de mariage, mais tout cela n'a rien amené. Si bien que maintenant la seule chose qui me reste à faire, c'est d'accepter M. Jastens.

— En effet, c'est le meilleur parti à prendre. Et j'espère, Mademoiselle, que vous trouverez une forte consolation dans l'idée que votre véritable vocation est celle de l'épouse. Il est regrettable que vous ne puissiez entrer dans cette union avec cet enthousiasme qui embellit tout, mais croyez-moi, en vous donnant un peu de peine pour être une épouse fidèle et chré-

tienne, vous trouverez dans le mariage des satisfactions que donne seul l'accomplissement consciencieux du devoir.

Bertha se leva brusquement.

Une rage folle s'éleva en elle contre cet homme qu'elle aimait, qui n'avait jamais voulu deviner son amour et qui maintenant, en cette heure de suprême désespoir, osait lui débiter quelques phrases creuses sur les satisfactions que donne l'accomplissement du devoir. Sa colère la fit sortir de son apathie, et tout à coup elle éprouva l'âpre désir de lui faire du mal, d'éveiller en lui l'écho d'une détresse semblable à la sienne.

— Vous savez, sans doute, que M^lle van Suylenbourg qui m'avait tant engagée à ne pas quitter ma situation, est partie pour Amsterdam, où elle fait son droit ?

Le coup était trop inattendu pour que Moisette eût pu le parer avec son habituel sang-froid.

— Depuis quand ? Et en êtes-vous bien sûre ?

— Mais oui, tout à fait sûre. Et on raconte qu'elle a fait le vœu de ne jamais se marier.

Bertha inventait ce dernier détail au moment même où elle le disait. Au fond, c'était la plus douce créature du monde, mais dans son exaspération elle n'avait plus que ce seul désir : torturer cet homme.

— Alors, vous voudrez bien bénir notre mariage de demain en quinze ?

— Oui, Mademoiselle, et d'ici là je passerai chez vous et nous en reparlerons.

Il se leva, très nerveux, et la reconduisit hâtivement, sans même faire attention aux sanglots étouffés dont le bruit sourd montait pendant qu'elle descendait l'escalier étroit et sombre. Il rentra en courant dans sa chambre, prit son chapeau, puis soudain il s'aperçut que Corona van Oven était là qui l'attendait.

— Tiens, docteur, j'avais justement l'intention d'aller vous voir.

— Excusez-moi, Monsieur le Pasteur, mais votre domestique m'a fait entrer ici, et comme la porte du petit salon était ouverte… sans le vouloir… j'ai entendu votre conversation.

Ils se tenaient en face l'un de l'autre, le regard hostile. Une légère antipathie, telle qu'elle s'éveille facilement entre deux natures contraires, avait toujours existé entre eux. Mais jusqu'à ce jour, quand leurs chemins s'étaient croisés dans les demeures des pauvres, tous deux avaient caché cette antipathie sous une politesse parfaite.

— Peu importe que vous ayez entendu ; ce n'étaient pas des secrets. M^lle^ Wendelings venait me prier de bénir son mariage.

— Mais comment pouvez-vous approuver une union semblable ? Ne voyez-vous donc pas que le mariage de cette pauvre enfant n'est ni plus ni moins que de la prostitution ?

— Mais non. Les unions de ce genre tournent généralement très bien.

— Neuf fois sur dix, elles sont un vrai suicide moral. Et cette « bonne tournure » dont vous parlez, signifie le plus souvent que la femme, complètement abrutie ou bien résignée douloureusement, subit son sort en silence. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce sont ces unions-là qui engendrent les lâches, les anormaux, les cyniques, les criminels. Vous devriez bien le savoir, Monsieur le Pasteur.

Il la regarda fixement, sans comprendre, trop préoccupé par ce qu'il venait d'apprendre au sujet de Hilda, pour s'intéresser à autre chose.

— Est-ce vrai ce qu'elle vient de me dire sur le compte de M^lle^ van Suylenbourg ?

— Qu'elle fait ses études à Amsterdam ? Oui, certainement, mais…

— Et c'est vous qui l'avez poussée dans cette voie ?

— Non, je lui ai simplement indiqué la direction, mais elle s'y est librement engagée, et de sa propre volonté.

— Ah oui, nous connaissons cela, cette liberté ! Croyez-vous que j'ignore que vous poussez une foule de jeunes filles à travailler dans le seul but de les éloigner du mariage ? Je suis heureux d'avoir l'occasion de vous le dire, Mademoiselle, vous agissez vraiment bien mal.

— Je les fais travailler, parce que leur vie est remplie de futilités et vide de bonheur… et si en faisant cela je les sauve du mariage contracté plutôt par besoin de changement que par amour, tant mieux ! Mais je ne veux nullement les éloigner du mariage, et si elles rencontrent sur leur chemin l'homme qui saura leur inspirer de l'amour, je vous assure qu'elles le suivront… Il n'est pas nécessaire de faire

pour cela des théories spéciales. Cela vient tout naturellement, croyez-moi.

Et Corona sourit.

Moisette paraissait ne pas entendre, il reprit avec aigreur :

— C'est comme une maladie, de nos jours ! Toutes nos jeunes filles veulent quitter la maison paternelle, pour entreprendre quelque chose, elles qui seraient indispensables dans la famille. Il est affreux, votre féminisme.

— Vous vous trompez, répliqua Corona froidement, dans la plupart des cas, les jeunes filles ne sont pas indispensables dans leurs familles. Et la preuve c'est que toutes les raisons qu'on invoquait pour les empêcher de se consacrer à quelque travail sérieux disparaissent dès qu'il est question de mariage. En général, si les parents disent « notre fille nous est indispensable », c'est que leur tendre égoïsme, qu'on peut pardonner, mais qu'on doit combattre, leur fait désirer tout simple-

ment de garder leurs enfants auprès d'eux… Je ne dis pas qu'il n'existe pas des cas où la jeune fille a de grands devoirs à remplir chez elle, par exemple auprès de parents malades, ou de jeunes frères et sœurs orphelins… Mais vous pensez bien que, dans ces cas-là, je suis la première à montrer à la jeune fille qu'il est de son devoir de rester chez elle, et cela au nom même du féminisme qui veut que la femme prenne la vie et ses tâches au sérieux. D'ailleurs, toute femme qui a un peu de dévouement, ne demandera pas mieux que de rester auprès des siens, quand les circonstances vraiment l'exigeront… Il s'agit seulement de bien examiner si ces exigences ne sont pas imaginaires.

Elle le regarda, appuyant sur les mots pour attirer son attention, car elle le voyait distrait.

Moisette, en effet, n'avait pas écouté ; il ne pouvait penser qu'au vœu étrange qu'avait fait Hilda.

— Eh bien, oui, il est possible que beaucoup de jeunes filles ne soient pas indispensables chez elles, mais le grand principe du féminisme qui dit que la femme peut se rendre utile partout, et qu'elle n'est pas née exclusivement pour le cercle de la famille, n'en est pas moins néfaste. Vous ne nierez pas que parmi les femmes avancées, il y en ait beaucoup actuellement qui sont réfractaires au mariage ?

— Je ne serais pas étonnée si quelques-unes de ces femmes, dont vous parlez, renonçaient au mariage parce que la situation dépendante et indigne que la loi fait à l'épouse, leur répugne. Ces femmes-là en sont réduites à ne pas se marier ou à choisir le mariage libre. Mais surtout n'oubliez pas, Monsieur le Pasteur, qu'il y a eu de tous temps des hommes et des femmes qui ont préféré le célibat. Les millions de religieux et de religieuses qui, pendant des siècles se sont succédé dans les couvents bouddhistes et chrétiens, nous le prouvent bien. Pourquoi n'y en aurait-il donc pas

quelques-unes parmi les femmes nouvelles qui, pour une raison ou pour une autre, n'auraient pas envie de se marier ?

— Mais le féminisme éloigne systématiquement la femme du mariage. En élevant les jeunes filles en vue d'autres professions, on leur apprend à mépriser le rôle de mère de famille.

— Mais au contraire, s'écria Corona, quand la jeune fille aura appris à gagner sa vie, le mariage n'étant plus pour elle le seul moyen de se caser, elle ne le considérera plus comme un gagne-pain, mais comme une vocation. Et les motifs étant devenus plus purs, les unions deviendront plus belles… Et alors l'épouse-mère sera honorée comme elle le mérite. C'est précisément dans les anciens temps que la femme mariée était peu considérée. La plus haute déesse des Grecs, Minerve, était vierge, et le Moyen-Âge qui vit l'apogée du culte de la virginité, ne considérait comme pure que la vierge.

Et c'est facile à comprendre. À cette époque le niveau(12) du mariage se trouvait tellement abaissé qu'on ne pouvait plus voir l'idéal féminin que dans la femme vierge. Mais je vous le dis, ce sera le triomphe du XXe siècle de faire respecter aussi, comme pure et sans tache, la femme qui se sera librement donnée dans un noble et pur amour.

Moisette la regarda, un peu gêné, parce qu'elle parlait si simplement de toutes ces choses que la plupart des femmes n'effleurent qu'avec des sourires mystérieux et en rougissant. Mais en même temps cela lui inspira de la confiance, et, tout à coup, son secret lui échappa.

— Et Hilda ? Pourquoi a-t-elle fait ce vœu, elle ? Sans ces idées modernes, elle serait à présent tranquillement chez elle, remplie du désir de se créer un foyer. Et l'homme qui l'aimerait aurait bien plus de chances de réussir auprès d'elle, qu'il n'en a maintenant… qu'elle

a la tête farcie de tant d'intérêts nouveaux et de toutes ces études…

Corona se leva et, se penchant légèrement vers le jeune homme, le regarda avec cette expression pénétrante que prenaient ses grands yeux gris, quand sur ses malades, elle voulait exercer une suggestion.

— Il n'est pas vrai que Hilda ait fait un vœu. Mais soyez prudent, Monsieur le pasteur, méfiez-vous de vos sentiments. Aimeriez-vous donc voir M^lle van Suylenbourg, les bras croisés, assise à attendre, comme la jeune fille qui, au bal, fait tapisserie et déborde de reconnaissance pour le premier venu qui la fera danser… ? Laissez-moi vous raconter ce que Hilda m'a dit en partant : « Bien des gens croient encore que la femme n'a pas d'autre raison d'être que celle de plaire à l'homme ou de lui être utile. Ils n'admettent pas que notre vie ait une

valeur en soi, et que nous ayons le droit d'en disposer comme bon nous semble, soit dans le mariage, soit en dehors de lui, ne tenant compte uniquement que de nos goûts et des conseils de notre conscience. Mais ce n'est pas un de ceux-là que je choisirai jamais pour être mon compagnon de route. Je connais quelqu'un qui croit m'aimer, mais il ne pense qu'à lui-même. Quand il apprendra que je vais étudier, il sera furieux. Mais moi, je ne veux pas d'un homme qui serait content de me voir languir dans un morne désœuvrement, tendant désespérément mes bras vers le libérateur… Je ne veux pas d'un mari qui voudrait m'obtenir, non par le don joyeux et libre de mon amour, mais par la lassitude d'une attente prolongée !… »

Moisette se leva et tisonna son feu avec rage. Puis il retomba sur son siège, le front dans les mains.

Corona murmura qu'elle repasserait un autre jour parler de l'affaire pour laquelle elle était venue, et sortit doucement. Mais il ne l'entendit pas. Les paroles de Hilda l'avaient complètement anéanti.

XLVI

Marguerite van Arkel et la petite Rosa, l'enfant de Frank van Sœterwolde travaillaient avec ardeur, penchées toutes deux sur leurs cahiers. Depuis l'arrivée de la petite, Marguerite était venue s'installer chez Corona, pour partager avec elle les soins de l'éducation de la fillette.

— Tante Maggy, je viens de voir passer le facteur, tu permets que je regarde s'il a apporté quelque chose ?

— Si tu finissais d'abord ton devoir ?

— Il est presque fini, et tante Corona m'a dit que nous pourrions recevoir aujourd'hui une lettre d'Amérique ; permets-moi d'aller voir, dis ? Il me semble qu'il doit y avoir une lettre de papa.

Marguerite la suivit du regard en souriant. C'était une charmante enfant, fine et fière d'allures, au visage expressif.

— Ma tante, deux lettres ! cria-t-elle joyeuse.

Marguerite les prit.

— Oui, deux lettres d'Amérique, mais une seule est de ton père. Tiens, porte la en haut sur la table de tante Corona.

— Et l'autre, c'est pour toi ?

— Oui, pour moi.

L'enfant partit, et Marguerite, étonnée de voir une écriture inconnue, ouvrit vivement la lettre. Elle venait de Mme Tachilde, l'amie de Frank, l'actrice dont le grand talent avait beaucoup contribué à faire la réputation de leur petit théâtre. Elle écrivait :

« Les circonstances m'ont empêchée jusqu'ici de faire votre connaissance. Mais M. van Sœterwolde m'a tant parlé de vous et de votre

amitié pour Corona qu'aujourd'hui j'ose m'adresser à vous, pour vous supplier d'user de toute votre influence auprès de M^lle^ van Oven et de la persuader de ne plus laisser Frank se désespérer loin d'elle. Je sais comment, pendant toutes ces années, elle a lutté héroïquement contre son amour pour garder intacte l'austère pureté de sa vie qui lui donnait la force de faire plus efficacement le bien autour d'elle. Je vois et j'admire sa fidélité envers l'idéal qu'elle s'était imposé. Mais dites-lui que tout a des limites. Frank ne peut plus supporter cette douleur sans issue ; je le vois dépérir de langueur. Il ne peut plus vivre sans la joie, sans la tendresse dont son âme d'artiste a tant besoin… Il y a eu des scènes violentes entre lui et sa femme ; elle lui rend la vie insupportable. Et pourtant elle refuse obstinément de divorcer. Et avec cela je suis convaincue qu'elle lui est infidèle ; seulement, jusqu'à présent, il a été impossible de le prouver.

« Quand nous étions à New-York, il y a trois semaines, Frank a pris un mauvais rhume, et, trop déprimé pour se soigner, il commence à m'inspirer de graves inquiétudes. Oh, dites à Corona qu'elle l'appelle, et lui rende la vie par le bonheur. Dites-lui bien qu'elle n'a pas le droit de mettre plus longtemps au-dessus de son amour la mission qu'elle s'est donnée. Elle se doit à Frank. Il n'y a qu'elle qui puisse le sauver et il faut qu'elle se hâte, ou il sera trop tard… »

……

Marguerite, bouleversée, relisait la lettre pour la seconde fois. Toujours cette même lutte qui ne cessait de martyriser Corona ! Est-ce que ceci en serait la crise ?

La petite Rosa était retournée à ses devoirs et de temps en temps traçait quelques mots, mais ses yeux intelligents allaient constamment vers Marguerite. Enfin n'y pouvant plus tenir :

— Ma tante, de qui est cette lettre ?

— De Mme Tachilde.

— Oh, de maman Héloïse ? Tu la connais donc ?

Elle se leva, courut à Marguerite, et l'enlaçant de ses bras :

— Oh raconte, raconte ce qu'elle le dit. Est-ce qu'elle n'envoie pas de baisers pour moi ?

— Tu l'aimes bien, Mme Tachilde ?

— Oh, oui ! avant de te connaître, toi, et tante Corona, c'est elle que j'aimais le plus au monde, après papa…

Marguerite, dans un mouvement d'inconsciente tendresse, se baissa pour embrasser l'enfant, mais sa pensée inquiète errait au loin. Que devait-elle dire à Corona ? Quel effet aurait sur elle cette lettre ?… En ce moment des pas légers se firent entendre dans l'escalier, c'était Corona qui rentrait. Elle allait, comme toujours, droit à sa chambre pour changer de

vêtements et faire des ablutions afin d'éviter à Rosa toute contagion. Puis elle irait dans son cabinet où elle trouverait la lettre de Frank. Que lui disait-il, lui ?

— Oh mon Dieu, qu'est-ce qui va nous arriver ?

— Pourquoi dis-tu cela ? demanda Rosa. Je t'en prie, montre-moi la lettre… tu ne veux pas, dis ?

— Mademoiselle, un télégramme.

La vieille Maryken lui tendit le papier.

Marguerite ouvrit vivement l'enveloppe et lut l'affreuse nouvelle :

« Frank mort, phtisie galopante, crachement de sang, préparer Corona. Tachilde. »

Un moment Marguerite resta sans mouvement, écrasée par ce sentiment d'impuissance que connaissent tous ceux qui voient s'approcher d'un être aimé l'inévitable désespoir.

Puis elle vit deux grands yeux d'enfant qui la regardaient, craintifs et étonnés, et prenant la petite Rosa sur ses genoux, elle la serra contre elle, en pleurant avec une infinie pitié.

XLVII

Pendant ce temps, Corona, assise devant sa table de travail, relisait sans cesse la lettre de Frank, toute pleine d'amour et d'espérance, et son bonheur était si intense qu'il lui faisait presque peur.

Il avait écrit trois jours plus tard que Mme Tachilde, trois jours dans lesquels il s'était passé bien des choses. L'infidélité de sa femme, à laquelle Mme Tachilde avait fait allusion et qu'elle soupçonnait depuis longtemps, avait été enfin découverte et établie, et comme il y avait des témoins, le divorce était devenu facile à obtenir.

« Oh Corona aimée, est-il possible qu'enfin le moment soit venu où tu prendras dans ma vie la place que je te destinais depuis si long-

temps ? Une joie délirante me fait trembler de bonheur.

« J'ai été bien souffrant ces derniers temps, même au point de ne pouvoir jouer. Peut-être ai-je été imprudent, ma chérie, mais il ne faut pas m'en vouloir ; le désespoir me rendait indifférent à tout. Mais à présent je veux guérir ! Dans quelques semaines je serai près de toi, et je sais que je serai remis tout à fait, dès que je te tiendrai dans mes bras.

« Ô ! ma femme, mon aimée, cette libération soudaine me fait l'effet d'un rêve ! Quel bonheur sera le nôtre !

« Et cependant comme il est triste de ne devoir notre félicité qu'à un procès scandaleux, comme il est odieux de ne pouvoir donner à mon enfant une véritable mère qu'après avoir rendu public le déshonneur de celle qui l'a mise au monde.

« Mais qu'ai-je à te parler encore de toutes ces affreuses choses. Je ne veux plus penser

qu'à notre bonheur, à notre beau bonheur… Bientôt, nous pourrons fièrement avouer notre amour au monde, et nous serons unis, ma chérie, ma chère aimée… »

Corona baisait la lettre, tremblante d'émotion. Était-ce bien possible qu'enfin il fût venu, l'immense bonheur qui, pendant tant d'années, leur avait semblé irréalisable ?

Elle se mit à écrire avec fièvre :

« Frank, mon bien-aimé, je t'attends ; viens, je te suivrai où tu voudras. Rien ne peut plus nous séparer à présent. J'ai tant souffert loin de toi, je t'ai tant désiré, tant… à quel point, je ne le comprends qu'à cette heure. Viens, je t'aime, et j'ai le droit maintenant de te le dire. Et rien que le bonheur de pouvoir te l'écrire me semble presque trop grand pour… »

Vivement elle se retourna, ayant entendu la porte s'ouvrir doucement.

— Maggy, c'est toi ! Tu fais bien de venir, écoute…

Mais elle se tut, effrayée par la pâleur de Marguerite et l'expression de ses yeux.

— Corona, ma chérie…

Et soudain, l'enlaçant de ses bras, elle éclata en sanglots.

— Corona ! Je donnerais ma vie pour que ceci…

Corona se dégagea avec impatience.

— Mais qu'y a-t-il donc ? Mais je t'en prie, parle…

Marguerite pleurait désespérément en la serrant plus fort contre elle. Et dans le contact de cette douloureuse étreinte, Corona sentit le malheur qui était arrivé.

— Frank ? demanda-t-elle, les lèvres blanches.

L’idée de la maladie dont parlait la lettre lui traversa l’esprit.

Marguerite la serrait plus fort.

— Corona…

— Il est mort ?…

Marguerite se tut.

— Il est mort ?

D’un mouvement violent, elle s’arracha des bras de son amie et répéta d’un air presque menaçant :

— Il est mort ?

Marguerite fit un signe affirmatif.

— Corona, je t’en supplie ! Où vas-tu ! Laisse-moi rester près de toi !

Mais Corona, la tête courbée sur la poitrine, les mains jointes, s’en alla dans sa chambre et ferma la porte. Marguerite n’osa pas la suivre. Elle savait que même la plus tendre amitié est

impuissante à l'heure où le destin devient trop amer.

Corona resta enfermée toute la soirée et toute la nuit. Et il n'y a pas de mots qui pourraient dire par quelle agonie elle passa pendant cette longue veillée.

XLVIII

Dans la bonne régularité des journées remplies de travail, l'hiver avait vite passé pour Hilda. Maarten était venu la voir tous les dimanches et lui avait apporté de beaux livres d'art, de philosophie, de théologie, d'économie politique, qu'ils avaient passionnément étudiés ensemble, et souvent il lui avait lu des vers, car tous deux aimaient la poésie. Ce temps avait passé sur elle plein de beauté et de calme, et, joyeuse, elle s'était sentie croître un peu chaque jour en compréhension des choses essentielles de la vie.

En ce moment, elle passait quelques jours à La Haye, après avoir subi avec succès son premier examen ; et bientôt elle partirait pour la Suisse avec Marguerite, Corona et la petite Rosa, que sa mère avait abandonnée sans

grandes difficultés aux deux amies. Maarten devait les y rejoindre. « Oh oui, la vie est bonne pour moi, elle me gâte, pensait-elle en souriant. »

Elle se retrouvait avec un léger étonnement dans sa famille et regardait avec curiosité tous ces visages autour d'elle, ces figures si bien connues, mais qu'elle n'avait plus revues depuis septembre, quand elle était partie pour Amsterdam. Tout le monde était réuni autour de la table, et on aurait pu croire que personne, depuis ce temps, n'avait bougé de là ; d'une façon presque ennuyeuse, ils ressemblaient tous exactement à ce qu'ils étaient l'année précédente. M. van Starren lisait, comme toujours, son journal, du commencement jusqu'à la fin, tout en sirotant bruyamment son thé d'une manière agaçante qui exaspérait ses filles ; à côté de lui sa femme, comme autrefois, se tenait droite, un peu rigide, l'air froid et indifférent. Eugénie, revenue d'un sanatorium d'Allemagne depuis le mois de mars, et presque gué-

rie, selon l'avis des médecins, était toujours anémique et très nerveuse, et avait la même pâleur, le même regard inquiet. Betty de Mureaux avait toujours son visage bouffi, sans expression et son petit rire niais…

Tout ici était resté exactement comme avant son départ, comme s'ils avaient tous dormi pendant une année, et n'avaient rien vu, rien entendu, de ce qui s'agitait autour d'eux à cette époque remplie de troubles et de problèmes passionnants. On eût dit qu'ils avaient tous vécu dans l'atmosphère d'une garderie d'enfants où il n'y a pas d'autres préoccupations que celles des friandises et des jouets.

Hilda, après son hiver plein de vie intense, ressentit fortement cette impression de somnolence qui se dégageait de ce milieu, et à tout instant elle se disait : comment ai-je pu vivre ici ?

— Mademoiselle van Suylenbourg, Miss Arlington désire vous parler, vint annoncer le domestique.

Hilda posa vivement sa broderie que, déjà, elle avait commencée l'année passée, car sa tante n'admettait pas qu'on prît le thé sans avoir un ouvrage à la main. Aussi, elle et ses filles confectionnaient-elles, d'un bout de l'année à l'autre, une foule de petites choses inutiles, et d'un goût douteux, uniquement parce que ce n'eût pas été « très femme » de rester inoccupée.

Hilda trouva Miss Arlington au salon.

— Comme vous êtes gentille d'être venue. Vous saviez donc que j'étais de passage à La Haye ?

— J'ai vu hier dans le journal que vous aviez subi votre examen, et j'ai supposé que je vous trouverais ici. Je venais vous féliciter et vous faire mes adieux.

— Vous retournez en Amérique ? Racontez-moi vite comment tout s'est passé ?

— Très bien, je suis restée victorieuse. Il y avait une nuance de triomphe dans la voix de Maud.

— Mais on vous a fait beaucoup de difficultés ?

— Oh, oui… D'abord, personne ne voulait croire au désordre des finances de Frédéric. Au moment de son mariage avec Gladys, il avait fait circuler des bruits tellement absurdes sur la richesse fabuleuse de sa femme que ni Henk van Praege ni aucun autre membre de la famille ne pouvaient s'imaginer que de cette fortune il ne restât déjà plus rien. Toutes les fois que j'insistais pour qu'on me confiât les enfants, on refusait énergiquement, me soupçonnant d'arrière-pensées intéressées. Oh ! je vous assure que pendant cet hiver j'ai appris ce que c'est que la patience et l'art de se maîtriser. Tant qu'ils ont cru les enfants riches, ils

m'ont traitée comme une aventurière qui voulait s'emparer du bien d'autrui. Ah oui, la lutte a été dure… Enfin, ils commencèrent peu à peu à s'étonner de ne trouver nulle part cette immense fortune dont ils étaient si sûrs. On n'avait pas trouvé de livres de compte ; il restait à peine quelques titres, et les terres étaient toutes vendues ou hypothéquées. Après avoir cherché partout et écrit à droite et à gauche, on dut se rendre à l'évidence : les enfants étaient ruinés. Alors on céda, on me donna les pauvres petits. Quel bonheur, n'est-ce pas, qu'ils n'aient plus le sou ! Sans cela ils seraient restés entre les mains de cet admirable tuteur… À présent je les emmène en Amérique.

— Et Henk consent ?

— Oh oui ! il est enchanté maintenant d'être débarrassé d'eux. Quant aux chers petits, ils ont beaucoup souffert de tout cela. Mary surtout était très malheureuse dans la pension où on l'avait mise. Elle a une mine affreuse

et m'inquiète beaucoup. Si ces histoires s'étaient prolongées, elle eût été perdue ; mais j'espère beaucoup du voyage en mer pour la remettre.

— Et quand partez-vous ?

— Demain. Et je suis extrêmement contente de les emmener dans mon pays.

Les deux femmes s'embrassèrent avec émotion.

— Chère Maud, comme je suis heureuse que vous ayez tenu bon ! Maintenant vous pourrez être leur mère, les élever comme vous l'entendrez, et en faire deux adorables petits Américains.

— Oui, j'essaierai d'en faire des êtres beaux comme Gladys les avait rêvés… Et je suis heureuse de les emmener loin de ce pays où l'on aime tant à parler avec sentimentalité de « la

femme dans la famille », mais où, dans les conseils de famille et les affaires de tutelle, on nous refuse une voix, nous réduisant à la plus outrageante impuissance…

XLIX

Un peu émue par les adieux, Hilda revint à la véranda. Elle n'avait pas beaucoup connu Maud pendant son séjour en Hollande, mais elles s'étaient rencontrées dans leur grande affection pour Gladys.

Hilda reprit son ouvrage, mais au bout de quelques instants elle sentit qu'il avait dû se passer quelque chose pendant son absence ; un silence gêné semblait planer autour d'elle. Son oncle la regardait d'un air ironique, mais en rencontrant ses yeux, il se cacha vivement derrière son journal ; Eugénie paraissait encore plus mélancolique, et sa tante toussotait nerveusement en tourmentant une lettre qui, évidemment, venait d'arriver.

— Hilda ?

— Ma tante ?

— Nous venons d'apprendre une chose… qui nous a fait bien de la peine… Tu sais combien les idées bizarres nous ont déjà causé du chagrin… mais j'espérais… je croyais qu'au moins nous n'aurions jamais à rougir de toi. Et voilà que Mme van Amstelwede m'écrit que l'on te voit souvent en compagnie de jeunes gens, et que même elle t'a rencontrée dernièrement à Laren avec quelqu'un…

Hilda se mit à rire.

— Comme c'est charmant de la part de Mme van Amstelwede de tant s'intéresser à moi… Mais elle exagère en mettant « jeunes gens » au pluriel, exagération qui dénote une brillante imagination.

— En tous cas, tu avoues que tu t'es promenée avec un monsieur ?

— Oh oui, très souvent.

— Et avec qui ?

Hilda hésita un instant, puis elle dit simplement :

— Avec Maarten van Hervoren. Et pour te rassurer, je t'annonce que je suis sa fiancée, mais la chose n'est pas encore officielle.

— Et tu nous dis cela ainsi, en passant ?

— C'est un secret que je vous confie. Dans quelque temps, il demandera officiellement ma main, mais nous n'en sommes pas encore là !

Elle souriait, et son bonheur rayonnant désarma M. van Starren.

— Et puis-je me permettre de demander à Mademoiselle quand elle voudra bien annoncer officiellement cet événement à son tuteur ?

— Oh, pas encore ! Nous n'avons pas, pour le moment, le temps d'y songer. Nous travaillons ferme, tous les deux, et nous ne pouvons nous voir que le dimanche. Tu comprends, lorsque dans sept jours on ne se voit

qu'une seule fois, on n'a pas le temps de remplir des formalités.

— Tu as donc l'intention de continuer à te compromettre ? demanda Mme van Starren irritée.

— Je ne me compromets pas, répondit Hilda avec un peu de hauteur. Si le monde trouve compromettant qu'un homme et une femme se promènent ensemble, avant qu'ait eu lieu la traditionnelle réception officielle, eh bien, il est grand temps qu'il change son opinion sur ce sujet.

— Et quand comptez-vous vous marier ?

— Dans trois ans, mon oncle, dès que j'aurai mon titre de docteur. À ce moment nous viendrons te demander solennellement ta bénédiction et nous remplirons toutes les formalités voulues. Tu verras combien nous serons impeccables.

M. van Starren ne put s'empêcher de rire. Malgré son scepticisme, il était au fond trop convaincu du sérieux de Hilda pour s'inquiéter, et la joie profonde qui vibrait dans chacune des paroles de la jeune fille, l'amusait.

Mme van Starren, au contraire, était très désappointée :

— Alors, tu veux quand même continuer tes études ? J'avais toujours espéré que, si un jour, tu trouvais un mari, tu abandonnerais toutes ces idées absurdes. Et qu'en dit monsieur van Hervoren ? C'est lui qui débarbouillera les enfants pendant que tu plaideras ?

Une vive rougeur monta aux joues de la jeune fille, et il y eut une lueur de colère dans ses yeux. Un instant elle eut l'idée de demander à sa tante combien de fois elle et ses amies avaient débarbouillé leurs enfants, malgré qu'elles n'eussent pas eu à faire de plaidoiries. Mais elle ne voulut pas donner à la conversation ce ton d'aigreur et répondit doucement :

— Maarten trouve très bien que je continue mes études ; nous avons sur tout cela les mêmes idées. Et si plus tard nous avons le bonheur d'avoir des enfants, je tacherai d'être pour eux une meilleure mère que ne le sont beaucoup d'autres qui se préparent à la maternité en jouant au tennis, en allant aux courses, en dansant au bal, en faisant de petits ouvrages inutiles, et en lisant des romans. Nous vivrons très simplement, j'organiserai mon ménage de façon à ce qu'il me prenne le moins de temps possible, et je recevrai chez moi de pauvres femmes auxquelles je donnerai des consultations pendant le temps que d'autres font des visites et des courses. Voilà tout ! Mais ce qui est certain, c'est que je n'abandonnerai pas mes études, car justement parce que je suis fiancée, parce que je serai épouse et mère j'ai plus encore le devoir de parler.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, qui pourra mieux juger les questions féministes, avec plus de sincérité, d'impartialité et de compétence que la femme mariée et heureuse ? Parmi les voix qui protestent contre l'injustice, c'est la sienne qui portera le plus loin. Car celle de la femme solitaire qui a beaucoup souffert de l'iniquité des lois et des mœurs et qui se lève pour accuser amèrement, aura de l'influence, sans doute ; mais celle de l'épouse heureuse sera mieux écoutée, lorsque, joyeuse, elle s'écriera qu'elle voit, par sa propre expérience, que l'homme et la femme peuvent aller la main dans la main comme deux êtres libres, sans autorité maritale, sans soumission de la femme, et que partout il devrait en être ainsi…

« C'est la femme heureuse dont le cœur est pur de toute amertume et qui, par l'homme qu'elle aime, a appris à estimer les grandes et belles qualités de l'humanité masculine, qui doit combattre au premier rang. Abandonnant l'odieux égoïsme qui dit : « Je suis contente,

moi, que m'importent les autres », elle doit se sentir solidaire de toute femme qui souffre. Et c'est pourquoi je continuerai mes études, car je sais que mon mariage sera beau et que j'aurai le droit de parler en femme heureuse…

Hilda avait parlé avec la chaleur de sa foi enthousiaste, mais un peu effrayée de s'être livrée ainsi, elle s'arrêta soudain en se disant que la plupart des mots dont elle s'était servie n'avaient pas même un sens pour ses auditeurs. Que pouvaient-ils seulement comprendre à l'idée de solidarité ? M. et M^me^ van Starren regardaient fixement devant eux, la bouche imperceptiblement tirée par un sourire incrédule. Il n'y avait qu'Eugénie qui avait des larmes dans les yeux, mais elle en eut honte et s'en alla vivement au piano pour déchiffrer quelques airs nouveaux de Massenet.

L

Hilda, debout au milieu de son cabinet de travail, serra affectueusement la main d'une jeune femme très pâle et pauvrement vêtue qui lui répondit en sanglotant :

— Merci, Madame, oh merci…

Gentiment Hilda lui mit la main sur l'épaule et la reconduisit avec un sourire de bonté :

— Au revoir, Joukje.

Et restée seule, Hilda, songeuse, se mit à arpenter lentement la pièce. Joukje avait été sa première cliente. Il y avait environ un an et demi, affolée de honte et de terreur, la pauvre fille avait tué son enfant en le mettant au monde, et Hilda avait plaidé sa cause et s'était beaucoup intéressée à elle.

Son histoire était simple et triste comme toutes celles de ce genre. Très jeune, Joukje était venue travailler dans une laiterie en Frise, et forte et vaillante, elle y avait travaillé avec plaisir. Mais un jour fut mise en vigueur cette loi, faite soi-disant pour protéger la femme, qui lui défendait de travailler le dimanche ; et comme la fabrication du beurre et du fromage nécessite un travail ininterrompu de tous les jours, donc aussi le travail du dimanche, toutes les femmes de la laiterie furent congédiées, et remplacées par des hommes(13). Ce fut la misère pour toutes les ouvrières ; elles n'avaient pas appris d'autre métier, et on les chassait ! Joukje, comme la plupart d'entre elles, chercha à se placer comme domestique, et attirée par une annonce, elle vint à La Haye. Mais presque aussitôt elle fut renvoyée avec de dures paroles : « C'était tromper les gens que de se placer ainsi dans une bonne maison, quand on ne sait absolument rien faire ! »

Joukje avait recommencé à chercher une place ; c'était difficile, car la dame avait dit vrai : elle était parfaitement incapable, et où pouvait-elle apprendre son métier ? Comment faire, quand le hasard ne vous a pas donné une mère capable de vous enseigner les travaux du ménage et qu'il ne vous a pas menée d'abord chez une maîtresse patiente et peu exigeante qui veut bien faire votre éducation(14) ? Pendant plusieurs semaines Joukje chercha du travail, puis, à bout de ressources et désespérée, elle trouva enfin une place dans une famille que la bonne, dans un accès de colère, venait brusquement de quitter. C'était un ménage désordonné, avec des enfants maladifs, une femme aigrie, un homme qui rentrait souvent ivre, et un grand fils d'un premier mariage. Elle s'était donnée beaucoup de peine, se prêtant à tout avec bonne humeur, toujours docile et active. Elle avait tellement peur de se retrouver encore sur le pavé. Quand une fois on a passé par là…

Mais un jour, le fils de la maison avait commencé à la poursuivre ; elle s'était d'abord défendue, mais à la fin, gagnée par ses promesses de mariage, elle avait cédé… Et dès que sa faute devint visible, la mère, indignée, l'avait jetée à la rue, et le fils avait tranquillement laissé faire.

Maintenant Joukje venait de sortir de prison, et Hilda lui avait procuré une place chez une dame charitable qui avait promis de beaucoup s'occuper de la pauvre fille.

Hilda, rêveuse, allait et venait dans la pièce, et à chaque mouvement de son corps gracieux, la longue robe d'intérieur en drap mordoré l'enveloppait de plis d'une harmonie antique. Tout à coup, sous l'impulsion d'une idée, elle se jeta devant sa table de travail et relut les dernières pages d'une brochure qu'elle était en train d'écrire. C'était en quelque sorte la suite de sa thèse, un chaleureux plaidoyer en faveur

de la création de syndicats professionnels. Elle lut :

« On ne saurait assez se réjouir des grands efforts qu'on a faits pour constituer des syndicats professionnels pour les hommes. Mais combien peu, dans notre pays, s'est-on préoccupé des ouvrières. Je fais appel à toutes les dames qui s'occupent de charité sous toutes les formes ; qu'elles abandonnent ce travail de Danaïdes, et qu'elles emploient leur intelligence et leur temps à persuader les ouvrières qu'il est de toute nécessité de créer des associations professionnelles. Car à la longue des syndicats bien organisés aideront puissamment à améliorer les conditions de travail de l'ouvrière et à réparer cette profonde injustice du salaire inférieur de la femme pour un travail identique à celui de l'homme. C'est là un des maux fondamentaux de la vie ouvrière, parce que la femme, gagnant moins que l'homme, n'est plus son camarade, mais la voleuse de son pain, elle n'est plus une honnête concurrente qui, au mo-

ment voulu, combattra à ses côtés, mais une rivale crainte et haïe, qu'il repoussera par tous les moyens. Le salaire égal, au contraire, amènerait la fraternité au lieu de cette hostilité qui ne peut que nuire à la longue aux deux partis.

« Les salaires inférieurs des femmes chassent les hommes des fabriques et y font entrer les femmes. Les patrons recherchant toujours la main-d'œuvre la moins rétribuée, on a déjà vu souvent se produire le fait anormal, que les hommes chômaient en masse tandis que les femmes, employées à leur place, gagnaient le pain de la famille. État de choses évidemment déplorable.

« Et que de fois les salaires inférieurs des femmes deviennent complètement des salaires de famine. Et qu'en résulte-t-il ? Les ouvrières sont forcées de trouver des occupations à côté de leur métier qui, généralement, les ruinent au moral ou les épuisent au physique à un tel point, qu'elles arrivent à l'usine brisées de fa-

tigue et incapables de bien travailler. Et c'est ainsi que s'établit ce navrant cercle vicieux dans lequel se meuvent tant de vies de femmes : le salaire insuffisant nécessitant un travail à côté, un travail de nuit, provoque le surmenage, d'où naît un travail inférieur qui, à son tour, donne au patron le droit de rabaisser encore le salaire, ce qui augmente toujours plus la nécessité d'avoir recours au travail de nuit qui exténue…

« Des associations bien organisées aideront énormément à améliorer cet état de choses intolérable. Et aussi, par leur union, les femmes pourront lutter avec succès contre les lois ouvrières mal comprises et mal faites qui, actuellement, ne protègent que la femme et l'enfant. La protection du travail est incontestablement une nécessité, mais elle crée souvent plus de mal que de bien, si l'on n'étend cette protection qu'à une seule catégorie d'ouvriers, c'est-à-dire à la femme seulement. Ceux qui ne veulent que cette protection partielle se laissent guider

par une fausse sentimentalité ; car s'il est triste de voir la femme vieillir avant l'âge par suite du surmenage, il n'est pas moins désolant de voir l'homme, abruti de fatigue, chercher l'oubli dans la bouteille et ruiner sa famille. L'humanitaire qui veut soulager les travailleurs et vraiment les aider, ne doit désirer qu'une protection égale pour les deux sexes par un salaire minimum et une durée de travail maximum avec un sévère contrôle des abus. Il n'y a que les femmes enceintes à qui il faut une protection spéciale, c'est à elles seules que convient une loi d'exception. Car pour toutes les autres, chaque loi qui les protégera là où l'homme n'est pas protégé, ne fera qu'accroître leurs difficultés et leur détresse. Si deux individus se présentent sur le marché du travail, l'un – l'homme – libre de travailler quand et où il lui plaît, l'autre – la femme – soumise à toutes sortes d'entraves, il n'est pas douteux qu'aux yeux du patron le premier aura bien plus de valeur. L'expérience n'a que trop souvent dé-

montré que ces lois appelées « protectrices » n'étaient pratiquement que des lois « persécutrices » qui se tournaient cruellement contre celles en faveur de qui elles étaient faites.

« Mais les temps sont venus où tout cela doit changer ! Et celui qui a à cœur le bien du peuple, c'est-à-dire le bien de tout son pays, ne se lassera pas de réclamer la même protection et le même salaire pour l'ouvrière et pour l'ouvrier. »

Hilda ferma son cahier avec ce sentiment d'oppression que connaissent tous ceux qui luttent contre une injustice, cette sensation décourageante d'être trop faible, trop impuissant pour la grande tâche qu'on s'est imposée et d'y avoir consacré ses meilleures forces et tout son enthousiasme, pour n'obtenir peut-être qu'un infime résultat.

Elle se leva, et lentement se dirigea vers la pièce voisine où se trouvait le berceau de son enfant. Et là, soudain, avec une joie pro-

fonde, elle se sentit entourée de l'atmosphère de paix et de bonheur qui régnait dans son intérieur. Toutes les fatigues des luttes, toute l'anxiété des doutes et des déceptions la quittaient, chaque fois qu'elle revenait ici, dans son doux nid. Elle regarda autour d'elle… comme tout ici était harmonie, quelle bonne intimité. Longtemps elle resta devant son enfant endormi. Oh, le joli petit visage innocent ! Qu'elle était adorable, sa petite Jeanne ! Comme il faisait bon ici, à son foyer, et comme tout était laid, cruel et effroyable là-bas dans la mêlée… Un jour, cependant, cette petite se trouverait dans la cohue… L'angoissante pensée pour une mère… Mais, au moins, elle pouvait se dire qu'elle faisait tous ses efforts pour diminuer la misère autour d'elle. Oh ! si toutes les mères avaient voulu aider. Comment était-il possible qu'il y eût encore des mères qui, tout en adorant leurs enfants, fussent aveugles et sourdes pour les maux d'une société où plus tard leurs enfants auraient à se débattre… Si ce n'est par

esprit de justice ou de miséricorde, au moins par amour maternel, elles devraient toutes se pencher sur les abîmes et tendre leurs mains secourables à ceux qui font le mal et à ceux qui souffrent…

La porte s'ouvrit, et Maarten entra. Elle courut à lui, joyeuse, et il la serra dans ses bras.

— Bonsoir, aimée.

Silencieux et souriants, ils s'approchèrent du berceau, il était cinq heures, l'heure du thé qu'ils avaient l'habitude de prendre ensemble. Le soir ils avaient souvent à travailler, ou ils devaient se rendre à des réunions, ou bien des amis venaient causer ou encore ils allaient écouter de la bonne musique. Mais au thé de cinq heures, ils restaient toujours en tête à tête, pensant à haute voix, se confiant mutuellement leurs impressions, leurs soucis, leurs espoirs, faisant des projets pour l'avenir de leur

jolie petite fille et se disant leur grande tendresse.

— À quoi pensais-tu quand je suis entré ? Tu avais l'air soucieux, dit Maarten en prenant la main de sa femme et en lui baisant les doigts un à un.

— Je pensais à toutes sortes de choses à la fois. À Joukje Helma qui sort de prison, à une jeune femme riche qui est venue me consulter aujourd'hui, encore une de ces pauvres écervelées qui se marient à la légère, puis, à la première petite déception ne pensent qu'à divorcer ; à Eugénie qui, paraît-il, est de nouveau très mal ; à l'enfant de Corry qui est si scrofuleux qu'on ne peut que désirer sa mort. Et puis je songeais à tous ces pères et mères autour de nous, si contents d'eux-mêmes, quand ils ont élevé leurs fils de façon à ce que, matériellement, ils ne manquent de rien, et quand ils ont casé leurs filles par un mariage quelconque, mais qui ne se doutent même pas du

bonheur qu'il y a à faire d'une petite âme, une âme grande et belle…

Ils se regardaient en souriant, le sourire de leur beau bonheur.

À cet instant la petite Jeanne ouvrit les yeux ; Hilda regarda l'heure, c'était le moment de donner le sein à l'enfant. Et tout en célébrant le doux mystère de la maternité, elle dit à voix basse comme se parlant à elle-même :

— Quelle adorable chose qu'un petit corps d'enfant. Rien d'étonnant que tant de femmes en raffolent. Mais pourquoi tant de mères ne songent-elles pas davantage à l'âme qui dort dans cette mignonne enveloppe ? Elles adorent leurs enfants, mais elles ne les respectent pas. Et pourtant dans chacune de ces formes de chérubins, il y a une étincelle mystérieuse et divine, devant laquelle elles devraient s'incliner avec vénération, une étincelle qui, un jour, peut devenir une flamme éclairant le monde…

« Que sera plus tard cette petite créature pour son entourage et pour son époque ? Parmi les hommes, il y en a peu qui soient grands, mais chacun peut être dans son milieu une petite lumière bienfaisante, dès que s'éveille en lui l'aspiration vers les hauteurs. Chacun peut collaborer à la tâche éternelle de rendre meilleure la vie des hommes sur cette terre, tâche à laquelle ont travaillé les plus grands parmi nous. Quelle part de cette tâche infinie cette petite âme accomplira-t-elle un jour ?… Peu importe que sa part soit modeste ou glorieuse, pourvu qu'elle la remplisse avec ardeur et loyauté…

« Sais-tu, Maarten, ce matin j'ai dit à Corona : « Voici la formule du féminisme pour laquelle Marguerite te poursuit toujours en plaisantant… L'émancipation, c'est l'éveil de la femme à la vraie maternité. Car, en effet, à toutes les époques, les mères vraiment mères furent les émancipées de leur temps. »

— Et Corona a-t-elle été satisfaite de cette formule ?

— Oh non. Elle a ri et puis elle a dit que je n'avais pensé qu'à moi en l'inventant ; qu'elle n'exprimait qu'une partie du grand mouvement.

— C'est que la formule est introuvable, dit Maarten. L'idée du féminisme embrasse trop de choses, s'étend sur trop de domaines, exige la réparation de trop d'injustices pour pouvoir l'enfermer dans une seule formule. À moins que tu ne veuilles te contenter d'une jolie petite formule que j'ai trouvée moi, tout seul ?

— Toi ?… dis-la-moi ?

— Le vrai féminisme, dans le beau sons du mot, est un immense bienfait, parce qu'il a fait de ma Hilda ce qu'elle est !

Hilda sourit, émue par l'accent d'amour qu'il avait mis dans ses paroles.

Ils se turent, et d'un mouvement inconscient elle joignit les mains sur le petit corps blanc qui reposait contre son sein. Et une joie immense s'empara d'elle. Ce fut comme une prière sans paroles et sans nom, dans laquelle son âme, délivrée des entraves mesquines des doutes et des inquiètes interrogations, s'éleva légère vers les régions du bonheur. Deux larmes lentes et claires tombèrent de ses yeux, mais elle ne s'en aperçut pas. Elle n'avait conscience que de cette seule pensée, c'est qu'à cet instant d'extase et de joie elle consacrait son enfant à une vie de beauté, pour qu'elle aussi, sa petite Jeanne, voulût porter un jour l'étendard que portèrent très haut les meilleurs et les plus grands parmi les hommes : l'étendard de la justice et de l'amour.

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en mars 2024.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Isa, Marie, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : *L'inévitable réparation* de Cécile de Jong van Beek en Donk, traduit du néerlandais par M. Lucas, Paris, Fischacher, 1910.

D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page est l'*Autoportrait* (1917) de l'artiste peintre néerlandaise Thérèse Schwartze (1851-1918), Rijksmuseum, Amsterdam.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée

d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

1 Louis Frank, *Catéchisme de la femme*.

2 Olive Schreiner : *Dreams*.

3 En Allemagne, en Hollande et dans d'autres pays du Nord on appelle ces garderies « jardins d'enfants » une sorte d'écoles maternelles où les petits enfants sont surveillés et amusés par des jeunes filles ayant étudié à fond la méthode pédagogique de Frœbel et portant le titre « Kindergärtnerin » très imparfaitement traduit « jardinière d'enfants » (note du traducteur).

4 Arvède Barine, *Portraits de Femmes*.

5 Mary sera une femme de la nouvelle école (note du traducteur).

6 Rappelons la comtesse Mahaut de Flandre qui, sous le règne de Louis le Batailleur, fut au nombre de ceux qui prononcèrent la condamnation, dans le procès contre le comte d'Artois. Le pape Innocent III déclara qu'en France les suzeraines du sexe féminin avaient le droit de rendre la justice (Laboulaye).

7 Le droit de rendre justice dans les couvents d'hommes et de femmes reposait entre les mains de la Prieure de Fontevrault (1100). Elle possédait le pouvoir temporel comme le pouvoir spirituel et avait le droit de condamner et d'acquitter (Chauvin, Étude historique sur les professions accessibles aux femmes. Leroux de Lincy : Femmes célèbres de l'ancienne France).

8 Schopenhauer va si loin dans sa haine qu'il refuse à la femme la beauté qui pourtant a inspiré les plus grands artistes à travers tous les siècles. Ses réflexions sur la femme (Parerga et Paralipomena) sont écrites avec une telle passion qu'il se contredit à chaque instant. Il est intéressant de remarquer comment un penseur aussi fin, dès qu'il s'agit de la femme, devient absolument partial, et remplit des pages entières des théories les plus bizarres, pour en arriver à des conclusions plus bizarres encore.

9 Le héron blanc ne porte ses plumes précieuses qu'à l'époque de la couvée. Elles forment sa parure de mariée et sa couronne de mère. Quand les petits sont sortis de l'œuf, il n'est pas difficile

d'attraper ces oiseaux, très sauvages d'ordinaire, parce qu'ils ne quittent pas le nid, à l'approche du danger. Ils deviennent ainsi une proie facile pour les chasseurs qui, après leur avoir arraché la splendide parure, les laissent, blessés à mort, tandis que la couvée meurt de faim.

10 Un article du Code hollandais dit : « Le père peut donner à la mère survivante un conseil sans l'assentiment duquel elle ne peut prendre aucune décision concernant la tutelle. »

11 Depuis l'apparition de ce livre, et grâce à son influence, la loi sur la tutelle fut modifiée en Hollande, et désormais les femmes peuvent être tutrices aux mêmes titres que les hommes (note du traducteur).

12 Comme sous le régime de la féodalité, on ne considérait que le fief, les mariages ne se faisaient pas pour ainsi dire entre personnes, mais entre fiefs. Jamais on n'a plus abusé des mariages de convenance que dans ce temps-là (Henri Martin, Histoire de France). On épousait un fief et souvent sous le prétexte, si facile d'inceste, pour quelque insaisissable degré de cousinage, on divorçait

d'avec ce fief, pour en épouser un autre. Quant à la personne enchaînée à ce fief, quant à l'âme humaine qu'on garrottait dans ce lien tout matériel et tout politique, c'était ce dont on se préoccupait le moins.

13 Depuis, le travail du dimanche pour les femmes a été rétabli en Hollande, dans les laiteries. Les législateurs qui, avec autant de bonne volonté que d'ignorance et de légèreté, avaient cru protéger la femme, ayant reconnu leur erreur, ont rétabli les choses comme elles étaient.

14 Il faut reconnaître que nos écoles ménagères constituent un grand progrès. Mais que sont ces quelques écoles, en comparaison des milliers de jeunes filles du peuple à qui manque complètement toute instruction professionnelle ? On se plaint de l'incapacité des domestiques, et avec raison, mais combien peu a-t-on fait pour leur enseigner leur métier !

Table des matières

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
XV
XVI
XVII

XVIII
XIX
XX
XXI
XXII
XXIII
XXIV
XXV
XXVI
XXVII
XXVIII
XXIX
XXX
XXXI
XXXII
XXXIII
XXXIV
XXXV
XXXVI

XXXVII
XXXVIII
XXXIX
XL
XLI
XLII
XLIII
XLIV
XLV
XLVI
XLVII
XLVIII
XLIX
L
Ce livre numérique